This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581833 0

10264
LENOX LIBRARY

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Astor Collection.
Presented in 1884.

NKV

Dumas, A

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ASTOIN NEW-YORK

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour. 1
Aventures de John Davys. 2
Les Baleiniers. 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige 1
Bric-à-brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles-le-Téméraire 2
Le Chasseur de sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge.. 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe 1
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Compagnons de Jéhu. 3
Les Confessions de la marquise. . 2
Conscience l'Innocent. 2
La Dame de Monsoreau. 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane. 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Le Drame de 93 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames Galants. — La Marquise d'Escoman. 2
La Femme au collier de velours 1
Fernande. 1
Une Fille du régent. 1
Le Fils du forçat. 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Gaule et France. 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre — César 2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette. . . . 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope. 1
Impressions de voyage :
— Une Année à Florence. . . 1
— L'Arabie heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Aréna. 1
— Le Caucase 3
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France . . . 2
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï . . . 1
— Le Speronare 2
— En Russie 4
— En Suisse. 3
— Le Véloce. 2
— La Villa Palmiéri. 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière. 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe (*traduction*) 2
Jacques Ortis 1
Jane. 1
Jehanne la pucelle 1
Louis XIV et son Siècle. 4
Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution. . . . 2
Les Louves de Machecoul. 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus. . . 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires. 10
Mémoires de Garibaldi. 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin (Balsamo) 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un fantômes 1
Les Mohicans de Paris. 1
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. 2
Le Page du duc de Savoie. . . . 2
Le Pasteur d'Ashbourn. 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
La Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 2
La Régence. 1
La Reine Margot 2
La Route de Varennes. 1
Le Salteador 1
Salvator 1
Souvenirs d'Antony. 1
Souvenirs dramatiques. 2
Les Stuarts 1
Sultanetta. 1
Sylvandire. 1
Le Testament de M. Chauvelin . 1
Trois maîtres 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer. 1
La Tulipe noire. 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au désert. 2
Une Vie d'artiste. 1
Vingt ans après 3

THÉATRE COMPLET, 14 volumes. . . . . 42 fr.

Coulommiers. — Typographie A. MOUSSIN.

PARISIENS

ET

PROVINCIAUX

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME PREMIER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

LENOX LIBRARY
NEW YORK

PARISIENS

ET

PROVINCIAUX

I

LE MAGASIN DE LA REINE DES FLEURS ET DE LA FLEUR DES REINES

Le vieux Paris s'en va !

C'est, nous l'avouons, pour nous une grande douleur, encore plus au point de vue historique qu'au point de vue pittoresque.

Certes, nous n'étions point sans apprécier ces maisons aux toits saillants et pointus qui regardaient de face les passants et faisaient dire à nos aïeux qu'ils avaient pignon sur rue ; ces bâtisses bronzées par le temps, à l'angle desquelles une madone peinte ou sculptée s'éclairait le soir à la lueur d'une lampe tremblante ; ces fenêtres étroites comme des meurtrières, mais pleines de grâce dans leur forme allon-

gée, surmontées du trèfle ogival; ces frises sculptées en bois, Parthénons modestes de quelques Phidias inconnus, racontant l'art naïf et religieux du moyen âge; ces ruelles étroites, avec leurs oppositions d'ombre et de soleil, amour de la peinture; ces tourelles à toits ardoisés et pointus, surmontées de leurs girouettes et demeurant debout comme autant de jalons de l'enceinte de Charles VI. Mais ce qui nous ravissait surtout, dans ce vieux Paris sur les ruines duquel nous pleurons, ce sont les monuments encore intacts, ou déjà en ruine, qui nous racontaient les grands événements de notre histoire : ces murs de l'hôtel Saint-Paul, qui avaient jeté leur ombre sur le front du sage roi Charles V; cette image de Notre-Dame, au pied de laquelle était tombé, rue Barbette, cet adultère presque incestueux et pourtant si poétique duc d'Orléans, plus immortalisé encore par sa femme Valentine que par sa maîtresse Isabeau; ce château de Vincennes, où le bon roi Louis XI disait ses heures, et où M. de Beaufort pendait des homards, en haine de l'illustre facchino Mazarino Mazarini; le château du temple, où la royauté eut sa sueur de sang; la prison de l'Abbaye, d'où sortirent les victimes des 2 et 3 septembre; enfin, tous ces restes des autres temps qui semblent des jalons de l'histoire, et à l'aide desquels le chroniqueur reconstruisait le passé, l'historien fixait le présent, et le philosophe interrogeait l'avenir.

Regrets inutiles! Comme nous l'avons dit à la première ligne de ce chapitre, le vieux Paris s'en va.

Tout tombe sous la pioche des démolisseurs, et ces vénérables vestiges des siècles qui ne sont plus, et ces vieilles rues aux noms étranges, souvent cyniques, obscènes quelquefois; ruelles étroites et sordides, qui, malgré ce double inconvénient, avaient leur valeur d'opposition, et qui, par le mouvement incessant de leurs populations grouillantes, représentaient si bien, accolées à la ville oisive, luxueuse et insouciante, la ruche inquiète et laborieuse, accomplissant l'œuvre morale de la vie, le travail. Tout se métamorphose, comme sous la baguette d'un enchanteur sorti de l'atelier d'un architecte classique, en immenses avenues soigneusement grattées, auxquelles, malgré l'orgueil du bourgeois parisien qui les regarde avec admiration, on a bien le droit de reprocher la monotonie de leurs magnificences. Ces bonnes échoppes, auxquelles nos yeux s'étaient habitués dès notre enfance disparaissent peu à peu sans nous dire ce que sont devenus leurs modestes habitants, comme ont disparu ces tréteaux du boulevard du Temple, où s'ébaudissait le peuple des faubourgs aux lazzis de Bobèche et de Galimafré, tandis que le provincial restait ébahi, en apercevant, à travers la porte entre-bâillée et gardée par le factionnaire de Curtius, la chaste Suzanne, voilée de sa seule chasteté, entre ses deux lubriques vieillards, et l'immortel jugement du roi Salomon, avec sa bonne et sa mauvaise mère, et l'enfant près d'être coupé en deux morceaux!

Adieu au vieux Paris! adieu au Paris de Phi-

lippe-Auguste, de Charles VI, de François Ier et de Henri IV! Le plein cintre, l'ogive, les rosaces, ont vécu leur âge de granit; les propriétaires sont tenus de faire peindre ou de faire gratter tous les trois ans la façade de leurs maisons; le cordeau triomphe, le badigeon est roi!

Encore quelques années, et, des dix-sept siècles écoulés, depuis les Thermes de Julien jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile, il ne restera plus rien de tous les monuments écroulés, qu'un souvenir vague et indécis comme une ombre, dans la mémoire de quelques féroces admirateurs du pittoresque.

Cependant, si fugitive que soit toute trace sur la terre, il est impossible que ceux de nos lecteurs ayant âge d'homme et qui habitent Paris aient déjà oublié jusqu'au nom de la rue qui contenait en germe le boulevard de Sébastopol.

Nous voulons dire de la vieille et respectable rue Bourg-l'Abbé.

La rue Bourg-l'Abbé constituait une éclaircie ouverte par le hasard (nous disons par le hasard, parce que nos bons aïeux étaient fort insoucieux des sollicitudes hygiéniques de notre édilité moderne) entre le réseau de ruelles et de passages qui réunissaient les rues Saint-Denis et Saint-Martin. Bien qu'elle fût loin des splendeurs du glorieux successeur qui l'a si impitoyablement absorbée, la rue Bourg-l'Abbé était mieux aérée, plus large et moins boueuse que les rues ses voisines et ses sœurs, et l'on pouvait se hasarder sur ses trottoirs avec quel-

ques chances d'échapper aux éclaboussures ou au choc des camions qui la sillonnaient sans relâche et en tous sens.

Donc, en 1846, la rue Bourg-l'Abbé, ou plutôt, — car nous prenons le tout pour la partie, — ou plutôt, disons-nous, l'ancle aigu qu'elle forme en tombant rue Greneta, était occupé — aujourd'hui, nous dirions illustré — par une boutique dont l'enseigne avait conservé un parfum de la prétentieuse bonhomie de nos ancêtres.

Sur un panneau suspendu à l'arête que formaient les deux murs en se rejoignant était suspendue une fleur gigantesque, qui, par un miracle auquel l'horticulture était complétement étrangère, réunissait sur ses pétales toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Autour de ce prodige de l'art, et pour venir en aide à l'ignorance — qui avaient pu prendre la fleur qu'il représentait pour une production exotique venue du pays de la fée Morgan ou du royaume de Titania, on lisait cette légende :

A la Reine des fleurs et à la Fleur des reines.

Au-dessous de cette obligeante enseigne, avec une fatuité commerciale devenue fort à la mode dès cette époque, le propriétaire de la boutique, — aujourd'hui, l'on dirait du magasin, — avait fait placer son nom en majuscules dorées, comme si ce nom seul avait été suffisant pour indiquer à la ville et à la cour ce qu'on était en droit de demander *à la Reine des fleurs et à la Fleur des reines.*

Ces majuscules lumineuses formaient le nom trisyllabique de PELUCHE.

Il est vrai que quelques bouquets artificiels, que quelques pyramides de fruits en cire coloriés, qu'une abominable contrefaçon d'un oranger chargé d'oranges pouvaient venir en aide à l'embarras d'un curieux ignorant, et indiquer d'une façon à peu près satisfaisante la profession de l'industriel qui portait ce nom aussi distingué qu'harmonieux.

M. Peluche était, en effet, fabricant de fleurs et de fruits artificiels.

Si l'on veut que nous donnions franchement notre opinion sur l'industrie exercée par un des héros de notre histoire, nous avouerons, avec la sincérité qui nous caractérise, que nous sommes peu fanatique de cette sorte de talent négatif qui consiste à dépenser beaucoup de patience et d'argent, pour obtenir une imitation plus qu'imparfaite de ces trésors du printemps, dont la nature s'est montrée si libérale envers nous. Nous n'avons jamais bien compris la passion que professent les femmes pour les espèces de petites monstruosités en batiste, en cire, en plume ou en papier, dont elles chargent leur chevelure et festonnent leurs robes, lorsque les prés, les bois, les jardins, les champs, les parterres, les buissons et les serres offrent de si riches, de si faciles et de si odorantes récoltes, à leur désir bien naturel de se rendre plus élégantes et plus belles.

Cependant, il faut être juste, même envers les choses que l'on déteste : constatons l'immense pro-

grès qui s'est fait depuis plusieurs années dans l'art des Nattier et des Batton.

Mais, en revanche, il est bon d'ajouter à la honte du goût parisien, que, dans cet art comme dans beaucoup d'autres, la perfection a rarement été une raison de succès. Nombre de fabricants se sont ruinés en s'efforçant de conduire à son apogée cette lutte contre la nature, et toutes ces témérités, renouvelées de celles d'Icare et de Phaéton, se sont la plupart du temps escomptées par des désastres.

Nous ne disons point cela, tant s'en faut, pour l'honorable M. Peluche. Ses instincts commerciaux, en lui révélant les affinités de son époque, lui avaient fait éviter cet écueil; une secrète intuition lui avait inspiré le pressentiment des prédilections de ses contemporains pour le bon marché, et de leur indifférence — disons mieux — de leur mépris pour le beau. Il avait deviné les aspirations fastueuses de la parcimonie bourgeoise, sans trop se douter de ce qu'il faisait. Fort de sa vulgarité native, véritablement élu par le Seigneur pour être l'homme de son siècle, tandis que ses confrères s'évertuaient ambitieusement et inutilement à poursuivre de vains projets, il demeurait voué au culte et à la production de ce qu'on est convenu d'appeler, en argot commercial, de la *camelote*, et, comme le juste d'Horace, sans être ému par le bruit que faisait autour de lui la chute des empires, il continuait, sous les Bourbons de la branche cadette, comme il avait fait sous ceux de la branche aînée, à inonder la

France, l'Europe, les deux mondes, de ses fleurs d'oranger en peau d'agneau et de ses thyrses à bouquets rouges, émaillés de globules en verre doré, dont les cérémonies religieuses de l'Amérique du Sud font une si prodigieuse consommation.

Ce fut lui, enfin, qui, pour son compte, écoula des millions de ces affreux assortiments de fleurs et de fruits que l'on coiffe d'un globe de verre, sans doute afin que les aveugles eux-mêmes ne soient pas tentés de les prendre pour ce qu'ils représentent; ornement national dont nos aubergistes de province s'obstinent à flanquer leurs pendules et à enrichir leurs commodes, et qui, traversant la Méditerranée, aussi bien que l'Océan, viennent me rappeler au palais Chiatamone que l'industrie française est la reine de l'univers et que, dans le bienheureux royaume de Ferdinand II, où ne pénétraient ni nos journaux, ni nos romans, ni nos drames, les produits de M. Peluche, grâce au goût éclairé des tapissiers royaux, avaient su conquérir le droit de bourgeoisie. Enfin, à force de parodier la nature, le susdit maître Peluche en était arrivé, favorisé qu'il avait toujours été par le puissant génie du médiocre, à voir la modeste fortune que lui avait laissée son père, le créateur de *la Reine des fleurs et de la Fleur des reines*, prendre peu à peu, entre ses mains, des proportions colossales.

Cette fortune était, en effet, plus considérable qu'il n'était nécessaire à M. Peluche pour lui assurer une existence non-seulement indépendante,

mais même luxueuse. Il avait conquis dans les hauts grades de la garde nationale le ruban rouge, apparat de toutes les vanités bourgeoises. Resté veuf à quarante-cinq ans avec une fille unique, il avait épousé en secondes noces sa demoiselle de magasin. Après cinq ans de mariage, la nouvelle madame Peluche ne semblait pas destinée à donner des frères ou des sœurs à mademoiselle Camille, et cependant, avec tant de raisons à songer à se reposer de ses travaux et à jouir de la vie, M. Peluche, après trente-cinq ans de campagnes, — non pas dans les champs de Bellone, mais dans ceux de Flore,— M. Peluche. ne paraissait nullement disposé à prendre sa retraite.

Entraîné par le tourbillon des affaires, absorbé par les préoccupations de son négoce, M. Peluche avait échappé à l'influence perturbatrice des passions de la jeunesse. A trente ans, il s'était marié ; à trente-deux ans, madame Peluche première l'avait, comme nous l'avons dit, rendu père d'une fille que, malgré son amour pour elle, il avait mise en pension aussitôt que la chose avait été possible, afin de ne pas être distrait de son commerce par les soins et les soucis de la paternité. Puis les années avaient continué de s'écouler sans que le placide négociant eût même songé à jeter un regard en dehors des milieux dans lesquels il gravitait. Aussi, au cœur de Paris, en face de son coffre-fort bourré de billets de banque, ce modèle des Prudhommes parisiens était-il resté aussi ignorant qu'un sauvage de la terre de Van-Diemen ou de la Nouvelle-Calédonie, des jouis-

sances dont, pour certains tempéraments, les espèces monnayées ne sont que la représentation.

Il avouait franchement qu'il ne comprenait pas une existence humaine s'agitant sur autre chose que la vente et l'achat.

Ce n'était point que l'habitude ne lui inspirât, dans l'exercice de sa profession, quelques-unes de ces ardeurs que l'on croit bien à tort le privilége de la passion ; mais, lorsque, par hasard, cette fièvre le prenait, il songeait beaucoup moins au bonheur de s'enrichir qu'au bonheur de commercer.

Sans doute, après un brillant inventaire, lorsque, la plume à la main, le bout de la langue sortant par un coin de sa bouche, respirant seulement à la fin de chaque colonne, M. Peluche additionnait les sommes qui gonflaient son actif, il éprouvait une satisfaction profonde, mais c'était moins parce que ces sommes augmentaient son avoir que parce qu'elles témoignaient de son habileté et de son bonheur.

M. Peluche aimait le négoce pour le négoce, pour la discussion avec la pratique, pour la démonstration de la supériorité de son imitation sur la nature, comme un artiste enfin aime l'art pour l'art.

D'après cet exposé, un peu prolixe peut-être pour le lecteur, et bien succinct cependant pour ce qui nous reste à dire, il y avait cent à parier contre un que ce fanatique du compte courant, du brouillard et du grand-livre mourrait au champ d'honneur,

c'est-à-dire au coin des rues Bourg-l'Abbé et Greneta, la gomme à la bouche, sur un lit en papier gonflé de pistils et d'étamines en fil ciré, comme il convenait au maître de *la Reine des fleurs et de la Fleur des reines.*

Le Destin en décida autrement; le Destin, le seul dieu du paganisme qui ait survécu au panthéisme antique, et qui soit passé, toujours puissant et vénéré, des anciens chez les modernes.

Voyons de quel moyen se servit l'aveugle divinité pour troubler le repos de M. Peluche.

II

OU LE LECTEUR, QUI A DÉJA FAIT CONNAISSANCE AVEC M. PELUCHE, FERA CONNAISSANCE AVEC SON AMI MADELEINE

M. Peluche avait un ami.

Cet ami se nommait Madeleine; il était du même âge que le fleuriste. Le dieu qui préside aux naissances leur avait fait voir le jour à deux portes l'un de l'autre. Enfants, ils avaient partagé les mêmes jeux, et, jeunes gens, ils ne s'étaient perdus de vue que pendant les sept années où Madeleine resta au service militaire.

Dans ces sept années de service fut comprise la

campagne de 1823 contre l'Espagne, que Madeleine avait faite contre ses opinions, Madeleine ayant des tendances libérales et flairant même le républicanisme.

Peluche et Madeleine ne pouvaient se passer l'un de l'autre, et pourtant ils étaient une preuve de plus du malin plaisir que trouve le hasard à assortir dans ses caprices deux caractères que la nature avait prédisposés à une mutuelle antipathie.

Autant M. Peluche était méthodique et rangé, autant il se montrait insoucieux de toute autre joie que celle qu'il trouvait dans l'examen de ses livres, dans ses affections de famille, partagées entre sa femme et sa fille, qu'il faisait régulièrement sortir tous les dimanches et tous les jeudis de sa pension de la rue Saint-Claude, au Marais; autant il était régulier dans ses mœurs, retenu dans ses paroles, bon garde national, ami de l'ordre, et par conséquent philippiste, n'admettant aucune discussion sur l'amour qu'il portait au roi et à son auguste famille, autant, au contraire, Madeleine était joyeux et tapageur; autant il affectionnait les plaisirs bruyants et hasardeux, autant il se livrait dans sa conduite à des écarts nocturnes, et dans sa conversation à des plaisanteries plus que légères, excepté cependant en présence de sa filleule, mademoiselle Camille Peluche; autant, enfin, il se montrait disposé à escompter, même à l'avance, même dans un avenir lointain et usuraire, en petites satisfactions matérielles, les modestes bénéfices qu'il réalisait

dans la fabrication d'un des plus infimes articles de la bimbeloterie parisienne.

Madeleine vendait de ces jouets d'enfant à l'aide desquels un bon père de famille fait, moyennant deux sous ou quatre sous par tête, la joie de ses rejetons.

Mais, véritable commerçant malgré lui, tout à l'envers de son ami Peluche, incrusté dans son comptoir de six heures du matin à onze heures du soir et ne fermant son magasin, les dimanches, qu'à deux heures après midi, Madeleine sortait de chez lui à sept heures du matin, sous le spécieux prétexte de prendre le petit verre matinal et quotidien, et n'y rentrait que lorsqu'il lui était impossible de faire autrement; et encore n'en dépassait-il pas le seuil sans pousser des soupirs à fendre le cœur des âmes sensibles. La plupart du temps, il faut le dire, ces soupirs intempestifs n'avaient pour résultat que d'exaspérer la vertueuse indignation de M. Peluche, chez lequel le bimbelotier jugeait convenable de faire régulièrement une petite station lorsqu'il sortait des cafés où il passait la meilleure partie de ses journées. Quant à ses excursions nocturnes, au lieu de les dérober humblement aux investigations de son ami, Madeleine ne manquait jamais, dût-il faire un détour, lorsqu'il sortait des bals de l'intérieur ou de la barrière, de donner signe de son passage, en frappant un vigoureux coup de poing dans les contrevents du magasin de *la Reine des fleurs*, et en criant :

— Bonne nuit, Peluche !

Quant au dimanche, quoique ce fût le jour où la chance de vendre des jouets d'enfant fût la plus grande, — vu le nombre incroyable de marmots qui semblent sortir des pavés de Paris, pendant les douze heures solennelles où le soleil éclaire le jour du repos, — au lieu d'enlever sa devanture à l'heure habituelle comme son ami Peluche, et de ne fermer portes et contrevents qu'à deux heures de l'après-midi, Madeleine, non qu'il craignît les règlements de police et les foudres de l'Église, mais parce qu'il pratiquait la paresse dominicale dans toute sa splendeur, — Madeleine n'ouvrait pas même un œil, pas même le coin d'un œil, — mais, au contraire, restait hermétiquement fermé, depuis le samedi à dix heures du soir, jusqu'au lundi à sept heures du matin.

Où Madeleine passait-il ses dimanches, nul n'eût pu le dire; lui-même ne le savait pas d'avance. Madeleine prenait dix, quinze, vingt francs même dans sa poche, s'abandonnait à la course aventureuse, et rentrait, après une journée parfois orageuse, à deux ou trois heures du matin chez lui, presque toujours les poches vides ; — et cela, quand il rentrait.

Il est aisé de comprendre que les débordements de l'ami Madeleine constituaient un véritable chagrin pour le propriétaire de *la Reine des fleurs*. Il souffrait sérieusement et sincèrement des désordres de son vieil ami. Il lui était facile, il est vrai, de rompre avec un homme de mœurs si compromettantes, et

bien souvent madame Athénaïs Peluche, née Cressonnier, sa seconde femme, toute rougissante encore de certaines histoires soldatesques racontées dans tous leurs détails devant elle par le conscrit de 1820 devenu le vétéran de 1846, lui en avait donné le conseil. Bien souvent aussi le fleuriste jura sur son enseigne que, la première fois que le bimbelotier se présenterait chez lui, il trouverait la porte du magasin ouverte, mais celle de son cœur fermée. Vaines promesses, inutiles serments : à peine, du comptoir où il était assis, M. Peluche apercevait-il à travers le vitrage l'ami Madeleine tournant la rue Bourg-l'Abbé, avec son chapeau sur l'oreille, ses mains dans ses poches, et ses allures de tambour-maître, que, subissant la loi de l'attraction et cédant à la force centripète qui entraîne les satellites vers l'astre, il se précipitait au-devant de lui, dans la crainte que le dévouement conjugal de madame Peluche ne la décidât à exécuter, à l'endroit de la porte du magasin, le serment que son époux avait fait et tenait si mal à l'endroit de la porte de son cœur.

Il y a mieux, — que Kant et M. Cousin, ces deux grands philosophes, rendent compte de cette anomalie, s'ils le peuvent! — insensiblement l'affection de M. Peluche pour Madeleine avait grandi, en raison directe de l'obstination que celui-ci déployait à conserver ses vices. Il se complaisait dans la supériorité morale que lui constituaient les travers de son ancien camarade. Il ne laissait échapper aucune occasion d'adresser à Madeleine quelque verte mercu-

riale ; mais il s'en fallait presque du tout au tout que celui-ci écoutât la phraséologie sonore du fleuriste avec autant d'attention et de complaisance qu'en apportait l'orateur à suivre de l'oreille le ronflement de ses périodes, qui se terminaient immanquablement par ces mots pathétiques, que prononçait M. Peluche, les yeux et les bras levés au ciel :

— Malheureux ! tu marches à l'abîme !

Quant à nous, nous nous hasarderons à dire, après la Rochefoucauld, qui prétend qu'il y a toujours dans le malheur d'un ami, si cher qu'il soit à notre cœur, quelque chose qui nous est agréable, nous nous hasarderons à dire qu'il y avait dans les imperfections morales de Madeleine quelque chose qui flattait l'amour-propre de son ami Peluche, et que le Madeleine, converti et vertueux, que souhaitait ce dernier, fût après sa conversion devenu moins intéressant pour le maître de *la Reine des fleurs* que le Madeleine actuel, si défectueux qu'il fût.

Notre probité d'historien nous force, au reste, à avouer une chose : c'est que, dans son endurcissement, ce pécheur se montrait de facile composition. Il acceptait avec une résignation stoïque tous les reproches qu'il convenait à son ami de lui adresser, lorsque, tournant, comme nous l'avons dit, au pathétique, M. Peluche essayait d'épouvanter le coupable Madeleine en évoquant les spectres de la misère, de la maladie et de la mort, qui s'avançaient pâles et titubants, pour châtier ses débauches. Alors, Madeleine courbait humblement la tête, n'alléguait jamais

qu'une excuse trop singulière, et qui ne mériterait pas d'être mentionnée dans une histoire destinée à retracer les vicissitudes de sa vie, si cette histoire ne devait pas être consciencieusement mise sous les yeux de nos lecteurs.

Il aimait si passionnément, prétendait-il, le grand air, la vie libre des champs, l'atmosphère pure et indépendante de la campagne, qu'il regardait cet irrésistible besoin qu'il éprouvait le dimanche de s'éloigner de Paris comme une nécessité physique et morale de s'étourdir sur le malheur d'être condamné à l'existence de citadin.

Un jour, en dehors des heures accoutumées, l'ami Madeleine se présenta chez le maître de *la Reine des fleurs*.

Tant de feux empourpraient, — quoique ce fût un vendredi, jour non-seulement de semaine pour les négociants, mais encore de jeûne pour les chrétiens, — tant de feux, disons-nous, empourpraient le visage du bimbelotier, son regard était si enflammé, son chapeau affectait une inclinaison si tapageuse, sa démarche trahissait une surexcitation si violente, que M. Peluche, en le voyant dans un pareil état, blêmit et courba son front sous le coup d'œil chargé de reproches qui lui lança son épouse.

Madame Athénaïs Peluche, née Cressonnier, inspirait à son mari quelque chose de ce respect craintif que Junon inspirait à Jupiter.

L'ami Madeleine ouvrit la porte avec une vivacité qui fit vibrer les carreaux, lança dans l'espace son

chapeau, qui cassa le verre d'un quinquet dans la parabole qu'il décrivit et vint aplatir une botte de fuchsias que madame Peluche était occupée à ranger dans un carton; puis, après ce salut, fort à sa place à la Chaumière, mais fort inconvenant dans le respectable magasin de *la Reine des fleurs*, il commença immédiatement, dans l'espace que le comptoir laissait libre, le plus expressif des pas chorégraphiques que lui fournît son répertoire.

Madame Peluche voila de ses deux mains son visage rouge de honte.

M. Peluche, pâle de colère, s'était précipité sur Madeleine; il l'avait saisi à bras-le-corps, et, tout en lui reprochant de souiller les pétales jusqu'alors immaculés de *la Reine des fleurs*, il s'efforçait de contenir les gestes télégraphiques des bras de l'effronté corybante et de paralyser les mouvements désordonnés de ses tibias.

Les tentatives de M. Peluche avortèrent honteusement; plus grand et plus fort que son ami, Madeleine entraînait celui-ci, malgré lui, dans son tourbillon, et le forçait à partager des gambades qui ne durent pas médiocrement intriguer ceux des voltigeurs de la compagnie Peluche qui, fortuitement, passaient par là, et, attirés par un bruit et un mouvement inusités, plongeaient leurs regards par la porte de la rue restée entr'ouverte.

Enfin, l'effervescence de Madeleine se calmant tout à coup et sans transition, il se mit à fondre en larmes, en embrassant son vieux camarade avec

l'effusion d'un homme profondément affligé qui demande la communion d'un cœur ami.

En face de cette explosion de douleur inattendue, M. Peluche ne sut que penser ; il laissa tomber ses bras le long de son corps, regarda Madeleine avec tristesse, augurant que le bimbelotier avait été atteint subitement de folie et qu'un des mille malheurs qu'il lui avait prédits, et que tenait suspendus au-dessus de sa tête la colère de Dieu, était tombé sur lui. Cette pensée manqua le faire défaillir, et, n'osant interroger son ami, il promena ses yeux inquiets autour de lui, cherchant un point de repère où grouper ses doutes, un rayon de lumière qui éclairât la vérité.

Madeleine, comme s'il eût deviné ce qui se passait dans l'esprit du fleuriste, se hâta de le tirer de sa perplexité. Il apprit en sanglotant à son ami que l'un de ses oncles venait de mourir, et que cet événement était pour lui la source de la joie la plus vive et de la plus sincère douleur. Il ajouta, en essuyant ses larmes et en souriant comme l'Aurore, à travers un reste de pleurs, que cet oncle l'avait institué son seul et unique héritier, ce qui était pour lui la raison d'une satisfaction si vive, que, la parole lui manquant, il était forcé d'appeler la pantomime à son aide pour la traduire convenablement.

Ainsi que Gargantua après le trépas de sa femme Bardebec et la naissance de son fils Pantagruel, Madeleine continua de sangloter en retraçant le touchant tableau des qualités du défunt, et à rire aux

éclats en énumérant les plaisirs, les félicités, les joies qu'il voyait poindre à l'horizon, sous la formule des soixante mille francs que son oncle lui laissait à recueillir ; il en résultait la solution d'un problème physique et moral insoluble jusque-là : c'est que ses yeux étaient humectés tout à la fois par l'angoisse de la douleur et par l'ivresse de la joie.

M. Peluche, rassuré sur l'état du cerveau de Madeleine, l'écoutait grave et rêveur.

Le fleuriste ne pouvait manquer à l'occasion qui lui était offerte de placer une sentencieuse homélie. Il puisa son exorde dans la bonté de la Providence, qui daignait laisser tomber un regard de miséricorde sur le pécheur et essayer de l'amener ainsi à résipiscence. Il détailla une fois de plus les chances fatales de l'inconduite et félicita chaleureusement son ami d'échapper au châtiment qui lui était inévitablement réservé. Enfin, entrant dans un ordre d'idées plus positives, il commença de désigner l'emploi que le bimbelotier devait faire des fonds si miraculeusement tombés du ciel; il traça l'extension que son ami allait avoir à donner à son commerce, avec ce coup d'œil d'aigle dont il était doué à l'endroit du génie commercial; il embrassa les opérations multiples de la production et de la vente, sans négliger le plus imperceptible détail de l'une et de l'autre. Enfin, dans une péroraison chaleureuse, déchirant, pareil à Calchas, le voile de l'avenir, il initia son ami aux triomphes qui ne pouvaient man-

quer s'il suivait ses avis, chercha à lui faire pressentir les jouissances secrètes que l'on éprouve à entasser écu sur écu, louis sur louis, l'orgueil que le négociant éprouve lorsqu'il se voit, comme on dit en termes d'arrière-boutique, « à son affaire ». Il lui découvrit les béatitudes d'un inventaire satisfaisant; il chercha à galvaniser son amour-propre en lui traçant le tableau de l'envie et de l'admiration avec lesquelles ses confrères et le monde suivraient ses succès. Il termina en lui désignant du doigt, comme un point lumineux dans l'espace, la chaise qui attend le capitaine de garde, aux Tuileries l'hiver, à Saint-Cloud l'été, à la table du roi constitutionnel, chaise sur laquelle il pourrait peut-être un jour s'asseoir comme lui, Peluche, maître de *la Reine des fleurs*, s'y était assis déjà trois fois.

Madeleine avait, comme à son ordinaire, laissé son ami Peluche épancher les flots de sa verbeuse éloquence; mais, lorsque celui-ci eut achevé sa péroraison, il lui répondit, avec l'aplomb que donne la possession de soixante mille francs, que ce qui le rendait si joyeux, que ce qui tarissait les larmes que lui tirait du cœur la mort si douloureuse de son pauvre oncle, c'était justement l'agréable perspective de pouvoir se débarrasser du bout de chaîne que depuis si longtemps il traînait à son pied; que, pouvant réaliser le rêve caressé toute sa vie, la chimère, sans cesse fugitive, d'aller planter ses choux dans quelque campagne, sans soucis de vente, de profits, de gain ou de perte, il ne consentirait ja-

mais, une fois les soixante mille francs touchés, à retarder même d'une heure cet heureux moment ; que, ce jour-là même, il se rendrait chez un tabellion, où il avait un neveu maître clerc, pour signer l'acte qui le constituerait propriétaire d'une maisonnette à cinq ou six lieues de Paris; qu'il avait, au reste, déjà jeté son dévolu sur la susdite maisonnette ; qu'elle était située au penchant du coteau de Vouty, à cent pas du canal de l'Ourcq, dans une position qui lui permettrait de satisfaire tous les goûts qu'il avait été jusqu'alors obligé de refouler en lui-même, c'est-à-dire le jardinage, la pêche et la chasse.

M. Peluche demeura anéanti à cette déclaration si nette et si précise.

En effet, si Madeleine n'avait pas, jusque-là, tiré grand profit des paroles de son riche et vertueux camarade, au moins les avait-il toujours passivement écoutées. Or, l'attitude qu'il venait de prendre, le langage qu'il venait de parler, étaient choses nouvelles pour le maître de *la Reine des fleurs ;* ils firent donc sur lui l'effet d'une révolte outrageante.

Non-seulement Madeleine, par ses dédains irrévérencieux, profanait l'arche sainte, — c'est-à-dire le commerce, — non-seulement il entassait hérésies sur hérésies, avançant que le capital n'était pas un instrument de multiplication ; que celui qui le possédait avait quelque chose de mieux à faire que de le doubler, le tripler ou le quadrupler : c'était de le dépenser ; mais encore, dans sa verte réponse, il avait glissé quelques allusions sur la sottise des

hommes qui se condamnent à une éternité de labeurs, de soucis et d'angoisses pour grossir un trésor aussi inutile entre leurs mains que le serait un sac de coquilles d'huîtres dont ils n'auraient pas même mangé le contenu, et auquel la mort, au moment où ils s'y attendent le moins, vient les arracher sans qu'ils en aient jamais connu le prix.

Cette dernière allusion avait, il faut le dire, entamé l'épiderme délicat de M. Peluche.

Il hésita pendant un instant.

Sous l'impression cuisante de la blessure que ses sentiments d'autocratie venaient de recevoir, la vieille affection qui l'attachait à l'ingrat Madeleine avait, pour un instant, perdu son omnipotence.

Et cependant, son âme flottait irrésolue.

Témoignerait-il à ce malheureux renégat la compassion méprisante que l'on doit à un insensé volontaire?

S'abandonnerait-il à la majestueuse colère que méritait tant d'insolence?

La surexcitation de son système nerveux l'entraîna aveuglément vers la colère.

Il saisit Madeleine par le bras, et, d'un geste théâtral, lui indiqua la rue.

Madame Athénaïs leva ses deux mains chargées de fuchsias, en femme qui remercie le ciel d'un bonheur attendu si longtemps, qu'elle n'espérait plus sa réalisation.

Quant à Madeleine, il prit la chose le plus gaiement du monde; il essaya d'embrasser son ami Pe-

luche, qui se recula vivement avec un sourire dédaigneux.

— Eh bien!

Ce que voyant, le bimbelotier haussa les épaules, franchit, en riant aux éclats, le seuil de *la Reine des fleurs ;* et la porte était déjà refermée avec fracas derrière lui par M. Peluche indigné, que l'on entendait encore les retentissements de sa bonne humeur.

Au moment où M. Peluche regagnait, en soupirant et les yeux humides de pleurs, le tabouret de velours d'Utrecht rouge qui lui servait de trône derrière son comptoir, la porte se rouvrit une seconde fois et la tête goguenarde de Madeleine se montra dans l'entre-bâillement.

— Ta colère passera, Anatole, cria le bimbelotier à son compagnon; mais ce qui ne passera pas, c'est mon amitié pour toi. Peluche, de loin comme de près, tu verras que je ne t'oublie pas. La première carpe que je prendrai, le premier lapin que je tuerai, la première salade que je cueillerai, t'apporteront de mes nouvelles, et, si jamais tu te décides à rompre ton ban, si tu te résous à quitter le bagne, viens à Vouty, mon pauvre galérien du grand-livre, et je t'apprendrai la manière de placer son argent à cent pour cent de plaisir et de gaieté.

Et, refermant la porte, il disparut.

III

OU M. PELUCHE DOUTE DE SA VOCATION

L'exécution dont l'ami Madeleine venait d'être la victime fut un grave événement dans la vie de M. Peluche.

Nous avons dit, ou plutôt nous avons laissé entrevoir comment et pourquoi il aimait Madeleine; sa rupture avec un ami de près d'un demi-siècle produisit sur le maître de *la Reine des fleurs* une profonde impression, et il demeura mécontent de lui-même.

Les doutes injurieux que le bimbelotier avait hautement exprimés sur la réalité du bonheur de celui qui se rivait volontairement à la mécanique du mercantilisme, jetèrent. en outre, un grand désordre dans les idées, jusqu'alors si méthodiquement étiquetées, du digne M. Peluche.

Il haussait les épaules, il riait de pitié, il monologuait tout haut en songeant au peu de cas qu'un homme de sens doit faire de l'opinion d'une si pauvre intelligence que l'était celle de Madeleine, et, malgré tout cela, malgré la conscience de sa supériorité, il ne parvenait point à s'affranchir de l'importunité de ce souvenir. Une comparaison surtout,

dont s'était servi le triomphant héritier, comparaison insolemment empruntée au règne animal, lui revenait sans cesse à la mémoire. Lorsqu'il y pensait, et c'était vingt fois par jour, il sentait une sueur froide perler sur son front; alors, il se démenait sur son tabouret, comme pour se prouver à lui-même combien l'injurieuse similitude que Madeleine avait entendu établir entre l'honnête commerçant et le coquillage cloué sur son rocher par des liens de pierre, manquait de justesse et de fondement.

Soit que M. Peluche demeurât immobile et les yeux fixés sur son grand-livre, tout entier en apparence aux combinaisons stratégiques du *doit* et de l'*avoir*, soit qu'il semblât absorbé par le classement du produit de ses ateliers, il n'avait plus qu'une idée fixe, celle de demander à son intellect de nouveaux arguments qui lui démontrassent de plus en plus victorieusement combien son fanatisme commercial était la plus éclatante expression de félicité physique et morale sur cette terre.

Mais, hélas! les dieux que l'on discute commencent à n'être plus des dieux.

Ce qui se passa ténébreusement dans l'âme bouleversée de M. Peluche fut longtemps sans transparaître au dehors. Madame Peluche, très-forte sur les hiéroglyphes à l'aide desquels s'étiquettent le prix de revient et le prix de vente, était incapable de comprendre quelque chose à ce thermomètre moral que l'on appele la physionomie.

Aussi, s'apercevant chez M. Peluche d'une préoccupation inaccoutumée, regardait-elle de temps en temps son mari avec étonnement.

Nous croyons que le moment est arrivé de faire connaître plus intimement à nos lecteurs madame Athénaïs Peluche, née Cressonnier.

Lorsque M. Anatole Peluche, ne cachons pas plus longtemps le nom de baptême un peu prétentieux du maître de *la Reine des fleurs*, — d'ailleurs, déjà Madeleine l'a révélé au public, — lorsque disons-nous, M. Anatole Peluche avait choisi mademoiselle Athénaïs Cressonnier, entre toutes les mademoiselles qui émaillaient son magasin, afin de l'élever au rang de dame et maîtresse de l'établissement, ce n'est pas, hâtons-nous de le dire pour l'édification de ceux qui pourraient lui opposer de pareils idées, ce n'est pas qu'il eût été séduit par les formes rondelettes, par les yeux fendus en amande, par le teint velouté de mademoiselle Athénaïs. Non, M. Peluche, grâce au ciel, n'attachait point à ces misères plus de prix qu'elles n'en méritent. Les aptitudes commerciales qu'il avait remarquées chez cette intéressante jeune fille, avaient seules décidé de ses prédilections.

En effet, comme le disait le fleuriste, avec un indicible orgueil, mademoiselle Cressonnier *était née marchande*. Elle possédait au suprême degré ces qualités négatives qui, lorsqu'elles se combinent chez une femme avec la finesse et la duplicité natives de sa nature, en font un véritable Talleyrand de comptoir.

Aussi mademoiselle Athénaïs Cressonnier, devenue madame Peluche, n'avait point été étrangère à l'essor prodigieux que les affaires de *la Reine des fleurs* avaient pris pendant ces dernières années.

Mais le développement des qualités commerciales de mademoiselle Athénaïs Cressonnier ne doit pas, comme lorsqu'il s'est agi de M. Peluche, être considéré comme ayant été la conséquence d'une habitude, être attribué à une passion presque platonique pour les péripéties des luttes commerciales. Madame Peluche était infiniment plus positive que son mari; elle aimait le commerce, non pas pour le commerce, mais en raison des bénéfices qu'il rapporte, de l'argent qu'il procure. Toute jeune, toute jolie qu'elle était, elle aimait l'or à la façon de quelques usuriers et à la manière des vieux thaumaturges; elle l'aimait pour ses reflets fauves, pour ses bruissements métalliques, pour les frissons magnétiques qu'il faisait passer par tout son corps, lorsqu'elle le sentait tomber dans sa main potelée.

Si, comme Pythagore, mademoiselle Athénaïs se fût souvenue de ses existences précédentes, certes, elle eût avoué que, du temps de Jupiter, elle avait été Danaé.

Nous avons tout à l'heure parlé de finesse à propos de madame Athénaïs Peluche. Nous ne voudrions pas que nos lecteurs se trompassent sur la valeur qu'ils doivent attacher à ce mot dans la circonstance présente. Il arrive très-souvent que la finesse du négociant, finesse particulière à sa nature, n'a rien de

commun avec l'intelligence, c'est un instinct particulier à une espèce de bipède, et pas davantage. Derrière son comptoir, madame Athénaïs Peluche eût attrapé Dieu le père lui-même et lui eût vendu de la filasse pour de la soie ; sortie de sa vie officielle, elle était si naïve, disons mieux, si bête, qu'elle en était intéressante.

On comprend donc aisément comment tous ces symptômes qui indiquaient que l'esprit de son époux avait perdu son aplomb normal, échappèrent à sa perspicacité.

Et cependant, l'ami Madeleine et ses résolutions insensées étaient devenus le texte invariable de toutes les conversations du fleuriste.

Tant qu'il restait *au magasin*, M. Peluche était trop convaincu de la gravité de ses fonctions et de la majesté de son apostolat, pour entretenir madame Peluche de questions étrangères à la confection ou à la vente de leurs produits ; mais, aussitôt que les deux époux étaient réunis dans l'arrière-boutique obscure qui servait de salle à manger, M. Peluche lâchait la bride aux indignations qui, pendant six heures, avaient subi dans sa poitrine une incubation forcée.

C'était en aménageant dans sa cuiller, à l'aide de sa fourchette, — M. Peluche avait religieusement conservé l'ancienne habitude bourgeoise de manger sa soupe avec les deux mains, — c'était, disons-nous, en aménageant dans sa cuiller, à l'aide de sa fourchette, sa première cuillerée de potage que, rendu à

lui-même par la cessation de tout contact avec la pratique et la marchandise, M. Peluche lançait une réflexion insidieuse, qui devait servir de thème aux variations qu'il prétendait exécuter.

Alors commençait la symphonie.

Pendant trois quarts d'heure que durait le repas, il épanchait l'amertume de ses pensées, qui sortaient de sa bouche en raison inverse de l'inglutition de la nourriture : au bouilli et à l'entrée, il se plaignait dédaigneusement de l'ex-bimbelotier, de la voie de perdition dans laquelle un fatal aveuglement l'avait engagé; au rôti, venaient les épithètes les plus injurieuses, à l'aide desquelles il essayait à son tour de classer l'intelligence de son ancien ami; enfin, à la salade et aux raisins secs, éclatait la rancune de son cœur dans toutes ses violences torrentielles. Alors, il assurait, cédant par degrés à la violence de la passion, qu'en affichant des goûts champêtres, Madeleine voulait tout simplement dérober ses vices à la réprobation d'un ami véritable; il déclarait qu'il était impossible qu'on ne le trouvât pas un beau matin mort d'ennui, de regrets, de chagrin et de misère dans ce que le maître de *la Reine des fleurs* nommait dédaigneusement sa bicoque.

Dans ses jours de haute éloquence, M. Peluche allait jusqu'à menacer son ami de la combustion instantanée ou du *delirium tremens*.

Les jours où venait au magasin mademoiselle Camille Peluche, il était convenu que l'on ne souillerait pas cette âme innocente du tableau des débor-

dements de Madeleine ; et, quand la jeune fille demandait, inquiète, des nouvelles de son parrain qu'elle aimait tant et qu'elle ne voyait plus, M. Peluche se contentait de lui dire, avec un accent dont il serait impossible de rendre l'amertume :

— Ton parrain, Camille, ton parrain, il fait un voyage d'agrément.

Et ces paroles étaient accompagnées d'un rire sec et nerveux qui rappelait si bien à madame Peluche celui de Méphistophélès que, dans sa jeunesse, elle avait entendu à la Porte-Saint-Martin, qu'en entendant celui de son mari, la pauvre femme en frissonnait malgré elle.

Et cependant, l'ami Madeleine, insoucieux à toutes ces violentes diatribes de son ami Peluche, — diatribes dont, au reste, il n'avait aucune connaissance, — l'ami Madeleine ne paraissait songer, lui, qu'à tenir ses promesses.

Un beau matin, le conducteur de la petite voiture de Villers-Cotterets déposa à *la Reine des fleurs* une bourriche, laquelle contenait, disait-il, une carpe et une anguille. Il se retira aussitôt, le port était payé.

Madame Peluche appréciait les dîners économiques; elle accueillit fort gracieusement cet envoi, qui , maintenant qu'elle n'avait plus à subir les visites orageuses de l'ex-bimbelotier, la raccommodait presque avec lui.

M. Peluche jeta un regard de mauvaise humeur sur ce panier béant, dans lequel, sur un lit d'herbes vertes, on voyait, en effet, reluire les écailles dorées

d'une énorme carpe et se tordre les spirales d'une magnifique anguille.

Sur ces entrefaites, un des commis apporta un papier qui s'était échappé de la bourriche.

Le papier ne contenait que ces quelques lignes :

« Et dire qu'il ne tiendrait qu'à toi de connaître la vraie félicité, de sentir palpiter ton cœur dans ta poitrine, lorsqu'un poisson de taille raisonnable frétillerait accroché à ton hameçon!

» Pauvre Anatole!

» Mes hommages à madame; mes amitiés à ma filleule.

» CASSIUS MADELEINE. »

Vous voyez que nous marchons de découverte en découverte. Madeleine, né d'un père républicain, sous le Consulat, avait reçu sur les fonts de baptême le prénom tyrannicide de Cassius; mais, comme, pour fêter l'anniversaire du jour mémorable où Madeleine avait été racheté du péché originel, on avait inutilement cherché sur le calendrier saint Cassius, il avait été décidé que sa fête lui serait souhaitée le 1er novembre, c'est-à-dire le jour de la Toussaint.

Que l'on nous pardonne cette digression, qui nous a paru avoir son utilité. Nous sommes de ceux qui croient à l'influence des noms sur les individus, et nous pourrions nous livrer à une longue étude philosophique sur ces deux noms et sur ces deux hommes : Anatole Peluche et Cassius Madeleine.

Mais nous préférons en revenir à notre récit.

M. Peluche déchira le papier et en jeta les morceaux loin de lui.

Quelques jours après, une immense corbeille arrivait, franche de port, à l'adresse de M. Peluche.

Cette corbeille était pleine de légumes et de fruits; sur ces appétissants comestibles, s'étalait une véritable jonchée de fleurs rustiques mais charmantes.

Madame Peluche hasarda cette pensée :

— Il me semble que l'air des champs a rendu M. Cassius beaucoup plus aimable que ne le rendait l'air de la ville.

Madame Peluche avait pris l'habitude d'appeler Madeleine *M. Cassius*, de l'habitude qu'avaient eux-mêmes les deux amis de s'appeler par leurs noms de baptême.

D'ailleurs, elle trouvait que le nom de Cassius était bien autrement masculin que celui de Madeleine, lequel, rappelant des souvenirs féminins et évangéliques, s'appliquait mal à la position sociale et au sexe du bimbelotier.

La lettre suivante était jointe à ce nouvel envoi :

« Je t'expédie, mon cher Anatole, un échantillon des produits de mon atelier. Ne t'étonne pas si tu trouves quelque différence entre les fleurs et les fruits que je t'envoie et ceux de ton magasin. C'est bien moi qui taille et qui prépare l'ouvrage; mais c'est le bon Dieu qui est mon premier commis. Ah! si tu pouvais une seule fois apprécier les jouissances

que l'on éprouve en voyant sous ses doigts un bourgeon devenir une de ces belles roses qui sentent, elles, tout autre chose que la colle; si tu avais tâté des émotions que procure un méchant cerisier, depuis le jour où il se couvre d'une véritable neige de fleurs jusqu'à celui où ces fleurs se sont doucement métamorphosées en des fruits dans lesquels on peut mordre sans craindre de s'enfoncer des fils de fer dans les gencives, tu congédierais à l'instant même tes prétendues fleuristes et tu te hâterais de m'imiter en vendant ta galère à un autre forçat.

» Pauvre Anatole!

» Mes hommages à madame Peluche; mes amitiés à ma filleule.

» CASSIUS MADELEINE. »

Il était évident que les sombres pronostications... — je crois que nous faisons un mot; ma foi! tant mieux pour l'Académie! — que les sombres pronostications de M. Peluche avaient rendu Madeleine agressif ou que son ivresse champêtre le précipitait dans les ardeurs du prosélytisme.

Mais, dans l'un ou l'autre cas, les innocents sarcasmes que l'homme des champs venait de se permettre à l'égard de l'homme de la ville, avaient produit une douloureuse impression sur le boutiquier. La tension continuelle de son esprit commençait à amener précisément le résultat qu'il avait redouté : elle ôtait à ses occupations chéries l'attrait puissant qu'elles avaient conservé jusqu'alors. Il ne

se trouvait plus le même empressement à décacheter les lettres de clients, il se sentait indifférent à l'inexactitude de ses employés; deux fois, il s'était surpris bâillant à se démonter la mâchoire en additionnant ses comptes courants, et il commençait à se demander avec terreur ce qu'il adviendrait de lui si cet abominable Madeleine avait raison, et s'il ne se serait pas trompé lui-même en se vouant à l'engraissement indéfini de son coffre-fort.

Sur ces entrefaites, la situation commerciale de la maison Peluche subit un échec qui, hâtons-nous de le dire pour rassurer nos lecteurs, n'avait d'autre importance que d'être le premier qu'elle eût essuyé.

IV

DU TRIOMPHE DE MADELEINE

En dépit des airs de madame Peluche, pour laquelle toute vente qui ne s'opérait pas au comptant rentrait dans le domaine des spéculations illicites, M. Peluche avait ouvert un crédit assez considérable à l'un de ses anciens employés, devenu commissionnaire en marchandises.

La nature nerveuse des femmes leur donne le don de prophétie. La sibylle de Cumes, la pythie de

Delphes, la pythonisse d'Endor, la prophétesse Cassandre sont là pour justifier notre assertion, et laissent bien loin derrière elles, le vieux rabâcheur Calchas ou le Breton Merlin.

Madame Peluche avait prédit juste en prédisant à son mari que la somme avancée par lui était fort aventurée.

Le pauvre jeune homme ne fut pas heureux dans ses entreprises; il se trouva dans l'impossibilité de tenir les engagements qu'il avait contractés envers son ancien patron, et, ne voulant pas survivre à ce qu'il regardait comme son déshonneur, il se brûla la cervelle.

M. Peluche perdait trente mille francs; la somme était pour lui fort insignifiante. Cependant, si madame Peluche accueillit cette nouvelle par une attaque de nerfs, s'il lui devint désormais impossible de parler de ce qu'elle nommait *notre malheur* sans verser d'abondantes larmes, son désespoir ne peut pas être comparé à la consternation avec laquelle son mari reçut ce désastre.

Le maître de *la Reine des fleurs* eût vu sa dernière obole engagée dans les problématiques éventualités d'un concordat fallacieux, qu'il ne se fût pas montré plus péniblement affecté.

Il demeurait des heures entières assis sur son tabouret, les sourcils froncés et l'œil absorbé dans ses méditations, indifférent, mieux que cela, insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

Cette muette absorption en lui-même, qui était

loin d'être le caractère normal de M. Peluche, parvint à un tel degré, que madame Peluche, effrayée des conséquences qu'elle pouvait avoir, en vint à sécher ses yeux et à faire trêve à ses lamentations pour essayer de consoler son mari. Mais, en dépit des intentions de la jeune femme, toutes ses tentatives parurent, au contraire, redoubler l'abattement du maître de *la Reine des fleurs*.

L'économe Athénaïs attribuait l'humeur noire de M. Peluche à l'influence des cinq chiffres qui allaient si désagréablement s'aligner à l'article profits et pertes, — colonne des pertes.

Elle se trompait.

Ces trente mille francs, sortis de son coffre pour n'y plus rentrer, n'étaient que le moindre des soucis du fleuriste; il eût sacrifié quatre fois la somme pour retrouver la sérénité perdue, cette sérénité d'autrefois qui le faisait l'égal des dieux.

Comme un amant qui, après l'infidélité d'une maîtresse sans rivale, s'aperçoit que sa passion pour elle s'attiédit, M. Peluche se demandait avec angoisses comment et pourquoi il arriverait à combler le vide qui allait se faire dans son existence.

Son amour-propre, amour-propre que vingt ans de succès non interrompus n'avaient pas peu contribué à développer, se trouvait en outre profondément humilié d'avoir vu les événements se mettre du côté de l'ami Madeleine pour l'accabler sous le poids d'un malheur aussi imprévu. Cette trahison

de la fortune au moment où il avait besoin de l'éternité de ses faveurs pour soutenir son fanatisme chancelant, et pulvériser les arguments de son adversaire, lui apparaissait comme une monstrueuse injustice de la destinée.

En dépit des affectueuses instances de sa femme, le maître de *la Reine des fleurs* demeurait donc inconsolable.

Ce n'était pas tout : la mélancolie de M. Peluche se traduisait par des symptômes non-seulement moraux, mais physiques. M. Peluche était ce que, dans son quartier, on appelait un bel homme; c'est-à-dire qu'il avait les joues pleines, l'œil à fleur de tête, le teint rubicond, le ventre proéminent. Eh bien, les joues de M. Peluche s'allongeaient, son teint avait perdu ces vives couleurs qui le faisaient ressembler à l'un de ces fruits de cire qu'il confectionnait autrefois avec tant d'orgueil. Son œil voilé cherchait dans l'espace, au ciel, un problème invisible. Enfin son ventre, qu'il avait, comme celui de l'illustre Brillat-Savarin, fixe et majestueux, au lieu de demeurer dans sa brillante rotondité ou de s'accroître encore, comme son propriétaire en avait conçu l'ambitieuse espérance, fondait à ce point, qu'un jour M. Peluche s'aperçut avec terreur que, pour maintenir ses pantalons à leur niveau supérieur, il lui fallait recourir à l'humiliant secours des bretelles.

Ce fut alors que madame Peluche, effrayée du double changement qui s'opérait dans la personne

de son mari, résolut, comme moyen curatif, de faire sortir définitivement de pension sa belle-fille Camille; elle savait combien était grand l'amour de M. Peluche pour cette enfant, amour qu'elle avait souvent qualifié de faiblesse; aujourd'hui, cet amour était devenu son espoir et elle comptait sur l'influence de la jeune personne pour dissiper le spleen auquel M. Peluche était en proie.

Mademoiselle Camille Peluche, que nous avons jusqu'à présent tenue, ou à peu près, derrière le rideau et qui va entrer en scène, était sur le point d'atteindre sa dix-septième année; sa beauté n'était point de celles qui attirent infailliblement le regard et qui commandent l'admiration. Mais on ne l'avait pas plus tôt remarquée, qu'on ne se lassait plus de revenir à elle. Vue une fois avec attention, on ne l'oubliait plus. Ses yeux étaient petits, mais ils rayonnaient à travers une double frange de cils si longs et si soyeux, qu'ils ajoutaient encore à l'expression, gaie ou mélancolique, de leur prunelle d'azur. Sa bouche était grande; mais il y avait tant de bienveillance et de bonté dans le sourire qui l'animait, que l'on s'apercevait à peine que ce sourire découvrait des dents d'une blancheur éclatante. Le reste de ses traits était d'une régularité irréprochable, et son gracieux visage s'encadrait entre une double tresse de cheveux châtains d'une épaisseur luxuriante, et à laquelle elle savait donner ce tour attrayant, tout particulier aux femmes de goût qui se coiffent elles-mêmes.

Voilà pour le physique; disons quelques mots du moral.

Mademoiselle Camille Peluche était une nouvelle preuve de ce consolant axiome, émis par quelques optimistes, que la nature a voulu dédommager ceux dont l'enfance a été privée des caresses et des leçons d'une mère, par la précocité de leur raison et par leur facile aptitude au travail.

En effet, Camille avait appris tout ce que l'on peut apprendre en pension; elle parlait assez purement l'anglais, chantait agréablement une romance en s'accompagnant du piano, et dessinait des fleurs d'une façon remarquable.

L'absence des soins d'une mère, soins si bons toujours, mais parfois un peu amollissants, avait hâté la maturité de la raison de Camille, et, ne sachant rien encore du monde, une secrète intuition l'initia, dès les premiers mots que lui dit sa belle-mère, au rôle qu'elle aurait à remplir dans la maison paternelle.

Avec un tact qui avait manqué à madame Peluche, elle devina sur-le-champ que l'altération qu'elle remarqua dans les traits de son père, ne pouvait être attribuée à la perte insignifiante dont celui-ci avait été la victime. Elle comprit qu'une grande modification, sinon un changement absolu dans le régime des habitudes et des occupations de son père, pouvait seule opérer la cure que madame Peluche avait remise entre ses mains. Alors, avec une abnégation si vraie en apparence qu'elle ne se

laissa même pas soupçonner d'affectation, elle se fit légère et dissipée, sans se laisser intimider par le froncement des sourcils junoniens de sa belle-mère. Elle prétendit qu'après une si longue retraite au Marais, c'est-à-dire dans un des quartiers les plus éloignés de Paris, elle ne pouvait se passer de distraction, de bruit, de mouvement. Forcé d'accompagner sa fille à de quotidiennes promenades qui, des boulevards, s'étendaient aux Champs-Élysées, et des Champs-Elysées au Bois, obligé de la suivre à tous les spectacles, de tâter de tous les plaisirs pour lesquels Camille manifestait un goût effréné, M. Peluche se trouva violemment arraché à la vie casanière.

Pendant les quarante-huit années de son existence, M. Peluche n'avait point arpenté autant de chemin que sa fille lui en fit faire pendant les quinze jours que dura ce steeple-chase de la distraction.

Ce remède héroïque produisit des effets assez caractéristiques.

M. Peluche, dont les ressorts s'étaient tant soit peu rouillés pendant près d'un demi-siècle de repos, éprouvait toujours une certaine difficulté à se mettre en train. Il résistait quelque temps aux instances de Camille avant de se rendre au nouveau désir que celle-ci lui exprimait. Il fallait toujours qu'il eût été éperonné de quelques tendres cajoleries avant de se décider à prendre du champ, c'est-à-dire à coiffer son feutre, à endosser, ou sa redingote à la propriétaire, ou, les circonstances l'exigeant, son habit

bleu à boutons d'or. Il aimait tant sa fille, il était si faible pour celle qu'il jurait être, et l'on pouvait l'en croire sur parole, le plus remarquable échantillon de son talent de fleuriste, qu'il finissait par céder à sa volonté.

Peu à peu, et sous l'impression de l'air du boulevard, des Tuileries et du Bois, qui est, comme chacun le sait, un air qui n'a rien de commun avec celui de la rue Bourg-l'Abbé et de la rue Greneta, ses scrupules s'effaçaient, son œil morne s'animait, il redevenait jaseur, communicatif, et, d'élan en élan, il en arrivait à la gaieté la plus franche. De *la Reine des fleurs*, il n'en était pas plus question, au bout de trois semaines, que si la rue Bourg-l'Abbé eût été aux antipodes; il s'arrêtait étonné devant tout, et accablait Camille de questions; car tout était nouveau pour ce vieux sauvage de la civilisation, que l'amour filial arrachait aux limbes de ses ateliers, et qui, pareil à un enfant, s'étonnait de tout, s'amusait de tout.

L'influence de ces émotions inconnues s'élevait jusqu'à l'enthousiasme. Au théâtre, il avait des larmes sincères pour les malheurs de la jeune première, des indignations frénétiques contre les machinations du troisième rôle; aux courses, — et jamais le maître de *la Reine des fleurs* n'avait même eu l'idée de ce que c'était qu'une course — aux courses, il poussait des hourras que l'on eût dits importés d'outre-Manche; lorsqu'il assistait à une revue, il piaffait au son de la musique guerrière. Enfin, lorsqu'il marchait ayant sa chère Camille au

bras, il était si fier de la belle enfant, qu'il laissait son chapeau prendre ces airs penchés et provocateurs qui l'avaient si fort indigné chez Madeleine.

Malheureusement, aussitôt qu'il était rentré au logis, aussitôt qu'il avait repris sa place derrière le comptoir de chêne, aussitôt enfin que les commis avaient placé devant lui les liasses de factures qu'il devait coucher sur le grand-livre, une révolution bien différente s'opérait avec une rapidité prodigieuse en quelques secondes, et, sous l'empire d'une violente réaction, le fleuriste devenait plus triste, plus sombre, plus morose que jamais il ne l'avait été. De profonds soupirs, qu'il n'avait même plus la force de dissimuler, s'échappaient de sa poitrine, et plusieurs fois Camille crut voir son père essuyant furtivement une larme sur les manches de percaline bleue qui protégeaient jusqu'aux coudes le drap de sa redingote.

Les observations quotidiennes de Camille lui livrèrent le secret de cet affaissement moral; elle pressentit ce que M. Peluche n'avait point osé jusqu'alors s'avouer à lui-même, c'est-à-dire que la lassitude et le dégoût même avaient succédé à l'ancien fanatisme commercial du maître de *la Reine des fleurs*, et qu'il fallait, si l'on voulait le sauver de lui-même, le tirer du marasme dans lequel il ne pouvait plus que végéter.

Elle se décida un jour à faire part à sa belle-mère de ces judicieuses réflexions.

Certes, la position sociale de madame Athénaïs Peluche dépassait de beaucoup les rêves qu'elle avait pu former étant jeune fille, et cependant elle ne songeait pas sans frémir au jour où la fortune qu'elle avait été appelée à partager cesserait de s'accroître ; les bénéfices réalisés perdaient toute valeur à ses yeux lorsqu'elle songeait à ceux qu'elle allait manquer; aussi, lorsque Camille lui parla de quitter la direction de *la Reine des fleurs*, surtout après la perte qu'elle venait de subir, jeta-t-elle les hauts cris. Elle traita les appréhensions de Camille de rêveries de pensionnaire; elle répliqua, avec assez d'aigreur, que, si les caprices d'une enfant gâtée n'avaient point détourné M. Peluche de ses occupations, il serait déjà rétabli; elle termina enfin en défendant à la jeune fille d'entretenir son père de semblables billevesées.

Cette mercuriale affecta tristement Camille, qui n'osa plus provoquer son père à de nouvelles excursions.

On était aux derniers jours d'août.

Un samedi, vers quatre heures de l'après-midi, M. Peluche préparait mélancoliquement la paye de ses ouvriers, lorsqu'en levant les yeux au ciel, comme il en avait pris depuis quelque temps la désastreuse habitude, il aperçut un homme qui, de la rue, paraissait suivre tous ses mouvements avec une attention singulière.

Cet homme était coiffé d'un chapeau de feutre à large bord; ce bord, rabattu contre le carreau, sur

lequel l'indiscret étranger appuyait son visage, masquait à M. Peluche la plus grande partie des traits de cet impertinent curieux.

Il était vêtu d'une façon que le fleuriste trouvait aussi bizarre que prétentieuse. Ce n'était pas précisément la blouse de cotonnade bleue que portait cet homme qui attirait l'attention de M. Peluche : c'était un sac de cuir et de filet qu'il portait en bandoulière ; c'étaient des guêtres de cuir bouclées à ses jambes et montant jusqu'au-dessous du genou ; c'étaient deux cornes à fermoir de cuivre qui se balançaient sous ses deux bras ; c'était, enfin, le fusil à double canon qui se dressait sur son épaule, et qui n'avait aucune ressemblance avec l'arme militaire que l'ordonnance attribue aux gardes nationaux.

En ce moment, le petit coin de figure que pouvait apercevoir M. Peluche se contracta dans une effroyable grimace. Le fleuriste devint pâle comme le col de sa chemise ; il bondit sur son tabouret, et, avec un accent qui fit relever la tête à madame et à mademoiselle Peluche :

— Madeleine ! s'écria-t-il.

C'était en effet Madeleine, qui, au même moment, ouvrait la porte avec le fracas qui rentrait dans ses habitudes ; Madeleine, qui, après cinq mois de séparation, achevait en rentrant dans le magasin de son vieux camarade, l'éclat de rire qu'il avait commencé en en sortant. C'était Madeleine, plus gai, plus bruyant, plus joyeux qu'il ne l'avait jamais été ; et cependant c'était un Madeleine qu'il fallait se

recueillir pour reconnaître, tant il ressemblait peu à à l'ancien.

Il y avait — il fallait bien en convenir en regardant Madeleine — quelque chose de fondé dans les affinités champêtres que les nécessités d'une situation précaire avaient si longtemps contrariées, au grand préjudice de l'ex-bimbelotier ; car, sous l'influence de la régularité et de la quiétude de son existence nouvelle, un changement radical s'était opéré dans son extérieur. Tout au contraire de M. Peluche, qui avait maigri de corps et pâli de visage, un embonpoint visible avait succédé à la maigreur de Madeleine. Les angles aigus de son visage, taillés en lame de couteau, s'étant adoucis, la vivacité de son regard n'empruntait plus rien à la surexcitation alcoolique ; sa taille s'était redressée ; son teint, jauni par les veilles, couperosé par les excès, avait pris, en s'éclaircissant sous l'influence du grand air, ce ton chaud et bistré qui est l'emblème caractéristique de la vigueur et de la santé.

Enfin Madeleine avait rajeuni, en raison inverse de la façon dont M. Peluche avait vieilli.

D'un seul coup d'œil, le maître de *la Reine des fleurs* avait fait toutes ces observations, et, tandis que Madeleine saluait respectueusement madame Athénaïs, embrassait tendrement Camille, à laquelle, nous l'avons dit, il avait toujours témoigné une attention paternelle, le fleuriste s'efforçait de comprimer les mouvements de son humeur bilieuse, de refouler les sensations poignantes qu'ex-

citait en lui le contraste de ce triomphant résultat, opposé à sa propre infortune, de répondre enfin par le calme et la sérénité de son visage à toutes les railleries qu'il attendait de son ami.

Il s'avança vers Madeleine, qui lui tendait les bras, et se prêta à l'accolade, comme s'il eût oublié tout ce qui s'était passé.

Alors, l'ex-bimbelotier raconta à son vieux camarade qu'étant venu à Paris pour acheter un équipement de chasseur, qu'il comptait étrenner dans quelques jours, il n'avait pas voulu passer devant *la Reine des fleurs* sans serrer la main au maître de l'établissement.

Mais, tout en parlant, Madeleine, le regard constamment fixé malgré lui sur Peluche, paraissait fort surpris de l'altération qu'il surprenait dans les traits de son vieux camarade. Il le considérait avec une sorte de stupeur, et ses yeux ne se détachèrent de lui que pour errer, interrogateurs, de madame Peluche à sa filleule.

Camille comprit parfaitement ce regard, et mit un doigt sur sa bouche pour faire entendre à son parrain que toute question à ce sujet serait inopportune.

Madame Peluche, qui tenait à encourager les générosités horticoles et fluviatiques de Madeleine, lui proposa, avec une gracieuseté à laquelle elle était bien loin de l'avoir accoutumé, de partager le dîner de la famille.

Le maître de *la Reine des fleurs* appuya cette motion avec enthousiasme ; malgré ses efforts, il était mal parvenu à maîtriser son émotion. Aussi se trouvait-il enchanté de la perspective d'avoir quelques heures pour se remettre, et, en même temps, afin de prouver à Madeleine que rien n'était changé dans ses habitudes, il répéta plusieurs fois que, comme le dîner était pour cinq heures seulement, il allait mettre ses livres au courant, attendu que les devoirs d'un commerçant passaient même avant le plaisir de causer avec un ami.

Le campagnard, qui avait ou qui feignait d'avoir encore quelques emplettes à faire dans le quartier, sortit avec Camille, laquelle, voulant causer tranquillement avec Madeleine, avait demandé à son père la permission d'accompagner son parrain.

L'heure du dîner réunit les quatre personnages dans la petite salle à manger dont nous avons déjà parlé.

M. Peluche, fiévreux comme un homme qui va se battre en duel, arrivait avec une provision d'arguments, qui devaient pulvériser les allégations médisantes que Madeleine serait tenté d'émettre à propos des félicités commerciales et qui démontreraient à celui-ci que le plaisir de fabriquer des fleurs en papier et de les expédier dans les quatre parties du monde restait, malgré les carpes, l'anguille et les fruits que lui avait envoyés Cassius, la plus importante fonction que peut accomplir un homme sur la terre.

Malheureusement, le fleuriste ne trouva point à placer le résultat de ses méditations.

Madeleine fut gai comme à son ordinaire ; mais il laissa tomber, sans les relever, les insidieuses provocations par lesquelles M. Peluche s'efforçait de ramener la conversation à ces questions personnelles qui avaient été la cause de sa querelle avec son ami, le prétexte des cruelles désillusions qui avaient suivi cette querelle. S'il parla des charmes de sa nouvelle existence, s'il entretint ses hôtes de l'attrait que lui offraient ses occupations de chasse, de pêche et de jardinage, il le fit avec tant de bonhomie, que la susceptibilité du maître de *la Reine des fleurs* dut renoncer à se trouver offensée de ce propos.

Si peu habituée que fût madame Peluche à s'étonner de quelque chose, elle ne put s'empêcher de manifester la surprise que lui causait cette métamorphose. Madeleine n'était pas devenu un homme de façons élégantes, son écorce restait rude ; mais il avait perdu cette humeur railleuse dont la dame du logis était la victime ordinaire, et le dîner se passa sans qu'elle eût à subir une seule de ces excentricités de mauvais goût, de ces équivoques triviales dont le bimbelotier se montrait jadis si prodigue, et qui le lui avaient rendu si justement odieux.

Le dîner fut donc, pour M. Peluche, une suite de déceptions, et pour madame Peluche, une suite d'étonnements.

Aussi, lorsque Madeleine, qui avait dix-huit lieues

a faire pour regagner son gîte, eut pris congé de ses amis, non sans avoir juré à madame Peluche qu'elle goûterait des produits de sa chasse, comme elle avait goûté des produits de sa pêche et de son jardin, celle-ci, avec la naïve maladresse dont elle était coutumière, ne put s'empêcher de faire remarquer à son mari que c'eût été dommage de mettre une opposition insurmontable à des projets qui devaient amener un résultat si avantageux pour Madeleine.

M. Peluche ne répondit pas; il allait et venait dans l'étroite pièce, pendant que la bonne enlevait la table, en proie à une agitation violente, qu'il ne se donnait plus même la peine de cacher.

Tout à coup, et comme s'il eût cédé à une inspiration soudaine, il prit son chapeau, et, pour la première fois de sa vie, il sortit de chez lui sans avoir de but déterminé.

Il erra longtemps dans les rues de Paris, suivant la foule, s'arrêtant quand elle s'arrêtait, stationnant devant les magasins où elle s'agglomérait, pratiquant en apparence les flâneries qu'il condamnait si dédaigneusement chez les artistes et chez les gobe-mouches, mais tellement absorbé par ses pensées, que, pendant plus d'une demi-heure, il sembla avoir pris racine devant un étalage d'instruments hydrauliques, auxquels évidemment il ne pouvait témoigner un si grand intérêt.

C'était la première distraction sérieuse de M. Peluche. On va voir où elle devait le conduire.

V

OU L'ON VERRA M. PELUCHE FAIRE, SANS LE SAVOIR, LA VEILLÉE DES ARMES

Les lazzis d'un gamin arrachèrent M. Peluche à son extase.

Ramené au positivisme des choses d'ici-bas, il comprit le ridicule de la situation; le rouge de la pudeur colora ses pommettes, et il s'enfuit en se demandant à lui-même jusqu'où une préoccupation inaccoutumée pouvait conduire un homme.

Il était onze heures du soir. Quelques magasins avaient déjà fermé leurs devantures. L'illumination marchande commençait à pâlir; les voitures devenaient à la fois plus rares et plus rapides, le bruit moins étourdissant : le Paris nocturne entrait dans sa seconde phase.

Quoique ce fût l'heure où M. Peluche était accoutumé de poser lui-même ses volets garnis de boulons au magasin de *la Reine des fleurs*, il ne se sentait pas la moindre velléité de sommeil; la course qu'il venait de faire avait, il est vrai, rafraîchi son front fiévreux, mais sans lui inspirer, par une sensation de bien-être, d'autre désir que celui de continuer cette promenade qui cadrait si bien avec

l'agitation de son âme. Seulement, il songeait vaguement à l'inquiétude dans laquelle devaient être plongées en ce moment madame Peluche, née Cressonnier, et mademoiselle Camille, sa fille.

Jamais, de mémoire conjugale, M. Peluche n'était rentré à une pareille heure.

Cette considération le détermina à mettre un terme à sa course vagabonde, et il s'orienta pour regagner son domicile.

Il fut quelque temps comme ces voyageurs perdus dans les forêts vierges de l'Amérique et qui reconnaissent leur chemin à une touffe d'herbe, à un tronc d'arbre, à un rocher d'aspect fantastique; il fut quelque temps, disons-nous, à s'orienter à l'aide des portes et des fenêtres, regardant comme une honte pour lui, enfant de Paris, de gagner le bout de la rue où il se trouvait pour en chercher le nom sur ces plaques complaisantes que l'édilité fait sceller aux tenants et aboutissants, pour diriger la course des provinciaux, et il s'aperçut, sans avoir besoin de recourir à ce moyen humiliant, que ses pérégrinations fantaisistes l'avaient amené dans ce vieux Paris, dont un roman célèbre venait de populariser les repaires.

Ce roman avait été publié dans le journal de M. Peluche, qui, ayant entendu dire un jour que le *Journal des Débats*, étant le journal le mieux écrit de tous les journaux parisiens, était pour cette raison le journal du roi Louis-Philippe, avait quitté *le Constitutionnel* et s'était abonné au *Journal des*

Débats. Or, M. Peluche, qui répudiait pour lui et pour sa famille les lectures frivoles, se croyait cependant tenu à faire une exception en faveur du feuilleton d'un journal qu'il nommait, avec une respectueuse emphase « l'organe de son gouvernement. »

Aussi, en se glissant dans les ruelles ténébreuses de la Cité, subissant l'influence des objets extérieurs, commençait-il à moins songer à Madeleine qu'au Chourineur et au Maître d'école; si bien que peu à peu la physionomie goguenarde de l'ex-bimbelotier avait cessé de rayonner dans son imagination, tout occupée qu'elle était des criminels célèbres dont les hauts faits avaient occupé ses loisirs.

A chaque instant, il prenait un des dessins fantasques que la lueur tremblotante du gaz dessinait sur les murailles pour la silhouette d'un bandit prêt à le traiter en prince Rodolphe; une sueur glacée inondait son front et il se sentait frissonner par tout le corps.

Quoique M. Peluche portât la double épaulette d'argent et fût peut-être encore plus fier de son titre de capitaine que de celui de propriétaire du magasin de *la Reine des fleurs*, il ne se croyait obligé d'être brave que lorsqu'il se trouvait à la tête de sa compagnie.

Il était enfin rentré dans son quartier, les maisons qui s'offraient à sa vue se montraient à lui avec les physionomies sympathiques de vieilles con-

naissances, et cependant il n'était pas encore complétement rassuré.

Néanmoins, lorsqu'il reconnut la rue, aujourd'hui disparue avec tant d'autres, du Chevalier-du-Guet, il réfléchit que dans cette rue se trouvait un corps de garde, que ce corps de garde était occupé par une compagnie de la légion dont il faisait partie, et il composa son maintien pour passer devant la sentinelle avec la sérénité et la dignité qui convenaient à la haute position occupée par lui dans la milice citoyenne.

Mais, à la grande surprise de M. Peluche, il n'entendit pas résonner sur le pavé de la rue les pas mesurés du factionnaire, et il chercha en vain dans l'obscurité la forme d'une ombre et ces lueurs étincelantes que jette un canon de fusil emmanchant une baïonnette.

Une nuit tiède avait succédé à une des plus étouffantes journées du mois d'août, l'atmosphère était lourde, le ciel serein ; la sentinelle n'avait donc aucun prétexte pour être réfugiée dans sa guérite. M. Peluche supposa une infraction dans le service, et, quoique ce ne fût point sa compagnie qui était de garde, il bénit l'occasion qui se présentait de prouver une fois de plus son zèle et sa vigilance. En outre, après les émotions assez vives qu'il venait de subir, il n'était pas fâché de prendre sa revanche, en effrayant à son tour quelque peu son prochain.

M. Peluche se dirigea vers la guérite, en étouffant le bruit de ses pas et en surenchérissant sur les pré-

cautions dont un Indien rouge, en quête de chevelures ennemies, entoure sa marche dans les solitudes américaines.

A quelque distance du poste, le bruit de deux corps qui se choquaient à intervalles égaux l'intrigua violemment.

Évidemment le factionnaire ne dormait pas; mais il paraissait également très-probable qu'il ne se consacrait pas tout entier au soin de veiller sur la sûreté de la ville confiée à sa vigilance.

M. Peluche, se faisant un abri du côté gauche de la guérite, avanca la tête et regarda à l'intérieur.

L'intérieur était occupé par le fusil et par le bonnet à poil du factionnaire, qui, posant son ourson sur la pointe de sa baïonnette, avait déchargé son front et son bras d'un poids qu'il regardait probablement comme inutile.

Quant au factionnaire lui-même, il était adossé au côté droit de la guérite, et, éclairé par le réverbère, il charmait les loisirs de sa faction en exécutant sur le bilboquet des tours de force à rendre jaloux les mignons de Henri III.

Devant cet oubli de ce que M. Peluche considérait comme le plus saint des devoirs, il sentit disparaître instantanément ses préoccupations personnelles. Un moment, il songea à s'emparer de l'arme du délinquant, à le terrifier par le cri de *Ronde major!* qui devait, selon lui, retentir à ses oreilles, non moins formidable que la trompette du jugement dernier. Il alla même jusqu'à se demander s'il ne devait pas

appeler sur lui les foudres du conseil de discipline; mais il réfléchit que la honte rejaillirait sur la garde nationale de Paris tout entière, et qu'en sa qualité de capitaine, il serait éclaboussé d'une parcelle de cette honte, et cette pensée le prédisposa à une indulgence que sa conscience réprouvait.

Il se démasqua et se montra tout à coup, en poussant un *hum!* qu'il croyait terrifiant.

Le garde national laissa tomber son bilboquet, écarta du bras droit M. Peluche, s'élança dans la guérite, et, sans s'apercevoir que son bonnet à poil rendait l'arme inoffensive et le geste grotesque, il croisa la baïonnette sur celui qu'il supposait être un malfaiteur ou un factieux.

M. Peluche écarta la baïonnette avec un majestueux sang-froid.

— Trop tard, Monsieur! s'écria-t-il avec véhémence, trop tard! Ce sont les gardes nationaux comme vous qui font, ou plutôt qui laissent faire les révolutions; ce sont eux qui livrent avec leurs armes la porte de l'arène sanglante des émeutes aux implacables ennemis de nos institutions et de l'ordre public.

— Ah çà! ah çà! dit le garde national qui se rassurait, voyant qu'il avait affaire à un simple bourgeois, qui êtes-vous donc?

— Un supérieur, Monsieur, dit M. Peluche en se rengorgeant.

— Un supérieur? Je ne connais de supérieur qu'en uniforme, et, quand je suis en uniforme moi-

même, je me crois supérieur à tous les bourgeois de la terre. Passez au large, où je vous fourre ma baïonnette dans le ventre!

— Monsieur! s'écria M. Peluche, rendez grâce au ciel de ce que, quoique ne commandant pas votre compagnie, je ne sois pas revêtu de mes insignes, car, en ce cas, j'eusse été impitoyable. Il est vrai que l'histoire rapporte qu'en semblable circonstance, le premier consul ne dédaigna point de prendre la faction d'une sentinelle endormie, et les arts ont illustré ce beau trait de nos annales militaires. Certes, Monsieur, si, comme ce pauvre soldat, vous eussiez eu les fatigues de dix victoires pour excuse, je n'eusse pas hésité à suivre l'exemple que me donnait le grand homme; mais, je vous le demande à vous-même, qu'eût-il fait s'il eût vu son soldat, oubliant la défense de la patrie et la sûreté du poste, se livrer à une distraction que l'on excuse à peine dans l'âge le plus tendre? Rendez grâce au ciel, je le répète, que votre indigne action n'ait eu que moi pour témoin, et surtout que je ne sois pas de service. Sous la livrée du simple citoyen, il m'est permis de passer sous silence la puérilité dont vous venez de vous rendre coupable, et qui, si elle était connue, rejaillirait sur la milice citoyenne tout entière.

Le factionnaire écoutait M. Peluche avec une physionomie demi-étonnée et demi-narquoise. Il était évident que le style majestueux dans lequel le maître de *la Reine des fleurs* venait de lui parler avait fait une certaine impression sur lui. La péro-

raison de ce discours, que M. Prudhomme n'eût point désavoué, parut être la chose qui l'impressionna le plus vivement. Il ramena son fusil à lui, appuya la crosse contre terre, se coiffa de son bonnet à poil, ramassa son bilboquet, s'appuya sur le canon de son arme, et, regardant le moralisateur :

— Vous n'aimez donc pas le bilboquet, capitaine Peluche? demanda-t-il.

— Ah! ah! vous me reconnaissez enfin! s'écria le maître de *la Reine des fleurs*, enchanté de cette preuve qui venait de lui être donnée d'une popularité qui était l'objet de sa plus chère ambition.

— Pardieu! vous êtes le marchand fleuriste de la rue Bourg-l'Abbé. Eh bien, M. Bondois le plumassier n'est pas comme vous, il ferait des folies pour le bilboquet.

— Et qu'est-ce que M. Bondois le plumassier? demanda dédaigneusement M. Peluche.

— Mon capitaine, donc! Si vous étiez venu dix minutes plus tôt, vous nous eussiez trouvés jouant ensemble.

— Mauvais exemple, Monsieur, mauvais exemple. Rentrés dans la vie civile, tous les Français sont égaux devant la loi; mais, sous les armes, la hiérarchie militaire doit être maintenue.

— Oh! ne faites donc pas le fier comme cela, on sait que vous êtes bon garçon, monsieur Peluche.

Et, d'un revers de sa main, le garde national frappa sur le ventre de M. Peluche, qui fit un bond en arrière.

— Garde national! garde national! s'écria-t-il, vous vous oubliez!

— Moi, je ne m'oublie pas une minute au contraire, et la preuve, c'est que je veux vous faire un cadeau; touchez là.

Et le garde national tendit à M. Peluche une de ces bonnes mains d'ouvrier, noires et calleuses, qui indiquent le travail et la loyauté.

Mais, comme Scipion Nasica, M. Peluche retira sa main, la transporta derrière son dos, et, se cambrant en arrière avec un geste et dans une attitude qui lui donnaient pour le moment une vague ressemblance avec le héros qu'il venait de se proposer pour modèle :

— Garde national, dit-il, savez-vous qu'après l'indulgence dont je viens de faire preuve envers vous, la proposition de me faire un cadeau est presque une injure?

Le factionnaire éclata de rire.

— Oh! dit-il, il ne s'agit que de s'entendre, capitaine ; le cadeau que je veux vous faire n'a rien qui puisse effaroucher votre désintéressement bien connu : ce sont quelques billets de loterie dont je ne demanderais pas mieux que de me débarrasser en votre faveur...

— N'allez pas plus loin, garde national, dit M. Peluche en étendant la main horizontalement comme un homme qui prête serment, le gouvernement tutélaire, sous lequel nous avons le bonheur de vivre, a, dans sa sagesse, supprimé ces chances pernicieu-

ses et ces jeux aléatoires où s'engloutissaient l'obole du pauvre et le pécule de l'ouvrier; vous êtes sous les armes pour défendre les lois, Monsieur, et non pas pour les violer.

— Commandant, cette morale honorerait une graine d'épinards, et il ne tiendra pas à moi qu'à la prochaine promotion, vous ne passiez chef de bataillon, je ne vous dis que cela. Mais les affaires sont les affaires, n'est-il pas vrai? et, en ce moment, les affaires sont loin d'être aussi brillantes pour tout le monde qu'elles le sont pour le propriétaire de *la Fleur des reines*. Aussi n'est-il pas étonnant que leurs soucis poursuivent un simple garde national jusque sous les armes. D'ailleurs, papa Doliban lui-même ne nous donne-t-il pas l'exemple de cette heureuse alliance des devoirs du roi citoyen et des obligations du père de famille ?

On se rappelle que ce nom de *papa Doliban* était le petit nom d'amitié par lequel ses partisans désignaient familièrement le roi Louis-Philippe.

— Monsieur Pinson ! monsieur Pinson ! s'écria M. Peluche en appelant pour la première fois son interlocuteur par son nom, si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que je n'ai jamais permis que l'on désignât devant moi, par ce sobriquet saugrenu, l'auguste monarque que la nation a placé à sa tête. C'est par ces façons irrespectueuses que l'on compromet les dynasties, monsieur Pinson ! et, quand les ennemis de l'ordre se réunissent, comme ils le font en ce moment pour battre en brèche les

institutions auxquelles le trône doit son bonheur et sa prospérité, tout bon Français doit opposer à ces démolisseurs le double rempart de sa baïonnette et de ses sentiments.

Le garde national désigné par M. Peluche, sous le nom de M. Pinson fit un imperceptible haussement d'épaules; mais il tenait probablement à se débarrasser de ses billets de loterie en faveur de son supérieur, car il reprit avec un accent insidieux :

— Vous êtes éloquent, capitaine, et je n'avais pas tort de prétendre, aux dernières élections, que l'on devait vous envoyer à la Chambre ; mais il faut être bon enfant jusqu'au bout... Vous savez bien que je ne joue pas du bilboquet quand il s'agit de défendre nos boutiques et de taper sur les républicains. Nous nous sommes vus à la besogne, monsieur Pelùche, un jour qu'il y faisait chaud encore! et je jure bien qu'il n'est pas, dans tout le bataillon, un garde national qui sache mieux que moi que vous avez mérité le ruban rouge qui fleurit à votre boutonnière Vous devez être chasseur, capitaine; ce calme, ce sang-froid que je vous ai vu apporter au feu, en sont la preuve. Capitaine, vous devez être chasseur.

Cette question ramena brusquement le fleuriste au sentiment que lui avaient inspiré les goûts cynégétiques de son ami Madeleine.

Un sourire dédaigneux crispa ses lèvres.

— Non, monsieur Pinson; non, dit-il, ce divertissement n'a jamais eu pour moi aucun attrait. Je pense qu'un homme grave peut mieux employer ses

loisirs qu'à un pareil divertissement, et je m'honore de penser, sous ce rapport, comme un grand poëte, qui, dans un des couplets d'un vaudeville dont j'ai oublié le nom, s'écriait en 1830 :

> C'est par le gibier qu'on commence,
> C'est par le peuple qu'on finit!

Et cependant, continua M. Peluche avec un accent qui n'était pas sans amertume, j'ai un ami qui prétend que c'est dans la poursuite et dans la destruction de l'innocent gibier que se trouve le *nec plus ultra* des félicités humaines.

— Madeleine ! votre ami Madeleine ! l'ex-bimbelotier de notre rue. Ah ! s'il avait vos écus, celui-là, capitaine, je ne serais pas forcé de mettre mon bijou en loterie; mais cela fait tout de même votre affaire. Vous prenez mes billets; naturellement, comme capitaine, vous gagnez le fusil et vous en faites cadeau à votre ami Madeleine.

— De quel fusil parlez-vous ?

— Vous ne connaissez pas mon fusil ?

— Non.

— Le fusil de Pinson ?

— J'ai l'honneur de vous dire que je ne le connais pas. Mais faites-moi la grâce de vous dépêcher; car, Dieu me pardonne, ce sont les trois quarts avant minuit que j'entends sonner.

— En deux mots, on va vous raconter la chose, mon capitaine. En votre double qualité d'homme de guerre et d'industriel, vous n'avez pas été sans re-

marquer, à l'Exposition dernière, un fusil qui a fait sensation : un triple chef-d'œuvre de gravure, de sculpture et d'armurerie, canon de Damas, crosse en ébène, batterie et garniture en acier fondu, et tout cela, bois et métal, si admirablement fouillé, gravé, ciselé, qu'il n'y aurait qu'à le rouler en cerceau pour en faire un collier de dame. On m'a donné une médaille ; mais tout n'est pas profit dans la gloire, allez, commandant. Voilà tantôt trois années que ce trésor d'argenterie reste au magasin, où il fait l'admiration des amateurs. Tous ceux qui se présentent pour l'acheter disent : « C'est beau ! c'est magnifique ! c'est admirable ! mais bernique ! » Manière de parler qui signifie tout simplement : « C'est trop cher ! » Ce que voyant, ma foi, j'ai pris le parti de le mettre en loterie, au capital de deux mille francs, qui ne représenteront pas la moitié de ce qu'il m'a coûté. Le prix du billet est de cinq francs, et naturellement je n'ai eu garde d'oublier, lorsqu'il s'agissait d'armes, le capitaine, auquel je suis tenu de les présenter, les armes ! Aussi, voici quatre numéros que j'ai mis de côté pour vous, monsieur Peluche.

Un véritable combat se livrait, depuis la dernière période du discours de l'armurier Pinson, dans l'esprit du maître de *la Reine des fleurs*, entre les suggestions de sa vanité et la sévérité de ses principes économiques. Il hésitait à opposer un refus à la requête que lui présentait si galamment son inférieur qu'il avait, du reste, intérêt à ménager pour le grand jour des élections, et il n'était pas sans calculer qu'il

lui faudrait enregistrer les vingt francs qu'on lui demandait à l'article des profits et pertes. Il opta pour un moyen terme qui ménageait à la fois son électeur et sa bourse.

— Je vous ai, dit-il, exposé quels étaient mes sentiments à l'égard des jeux de hasard, que la société a condamnés et que la loi répudie. Comme capitaine, il m'est donc impossible d'accepter les billets que vous m'offrez; mais, dépouillé de ces obligations officielles, en qualité de concitoyen et d'ami, je puis vous prier, monsieur Pinson, de me donner un de vos numéros.

L'armurier, dont cette concession ne paraissait pas avoir satisfait les espérances, lutta quelque temps contre la résolution de M. Peluche; mais ce fut en vain. Le capitaine, irréprochable, ne se laissa ébranler ni par les adroites flatteries, ni par les éblouissantes perspectives d'un gain que l'armurier lui présentait comme sûr, mais quatre fois plus sûr cependant, en prenant quatre billets, qu'en en prenant un seul. Il fut inflexible à ne point se départir du programme qu'il s'était tracé.

Il prit le billet, le paya, et, après avoir adressé à M. Pinson de nouvelles recommandations sur les devoirs d'un soldat sous les armes, il rentra chez lui, où il trouva sa femme et sa fille très-troublées par l'escapade inusitée qu'il venait de se permettre.

Cet incident, qui, au premier abord, paraîtrait d'assez médiocre importance pour passer inaperçu, eut, comme nous l'avons laissé soupçonner dans

notre dernier chapitre, sur la destinée de M. Peluche des conséquences incalculables.

Quinze jours s'étaient écoulés, et M. Peluche ne pensait certes plus au numéro qu'il avait accepté, lorsque l'armurier vint, la mine allongée et piteuse, lui apporter le fusil.

Le numéro qu'avait pris M. Peluche, quoique pris un peu malgré lui, était le bon.

Il n'est pas de petits triomphes, et ceux qui sont dus uniquement au hasard ne sont pas ceux qui flattent le moins la vanité des hommes.

Cet événement dont il était impossible de prévoir les résultats, exerça d'abord une heureuse et rapide influence sur la mélancolie du propriétaire de *la Reine des fleurs*.

VI

COMMENT, PAR SUITE DE CETTE AVENTURE, M. PELUCHE, TOUJOURS SANS LE SAVOIR, SE TROUVA ARMÉ... CHASSEUR

Et cependant, ce fut d'une voix tremblante, et en pâlissant légèrement, que M. Peluche pria l'armurier de répéter ce qu'il lui avait déjà dit.

— Je répète, monsieur Peluche, fit l'armurier,

que c'est le numéro 60 qui a gagné le fusil, et que, comme c'est vous qui avez pris le numéro 60, vous avez, pour vos malheureux cent sous, une arme de quatre mille francs.

M. Pelûche n'attachait pas une grande importance à la possession d'un objet qui n'était pour lui d'aucune utilité. Mais, d'après les assertions de l'armurier, cet objet avait une valeur marchande considérable et, si le maître de *la Reine des fleurs* demeurait, comme amateur, indifférent au gain d'un fusil, il n'était pas, comme homme de spéculation, insensible à la satisfaction d'avoir réalisé une bonne affaire.

Après être resté un moment abasourdi et répétant mentalement ces trois mots : *Quatre mille francs!* il porta tout à coup, avec une vivacité fébrile, la main à la poche de sa redingote.

Il en tira un certain nombre de papiers; mais, examinés les uns après les autres, aucun de ces papiers ne se trouva être le bienheureux billet.

Après avoir sondé les profondeurs de sa poche, M. Peluche fut obligé de s'avouer à lui-même qu'il ne savait pas ce que son billet était devenu.

— Mais n'importe, mon cher monsieur Pinson, dit-il tout effaré à l'armurier, vous savez que c'est moi, n'est-ce pas? qui avais le numéro 60.

— C'est-à-dire, répondit M. Pinson entrevoyant l'espérance de conserver son fusil, je sais que je vous l'ai donné; oui, mais vous pouvez l'avoir cédé à l'un de vos amis.

— Jamais, Monsieur ! jamais ! s'écria le maître de *la Reine des fleurs*. Céder le numéro 60 ? Jamais !

— Mais vous pouvez l'avoir perdu.

— L'eussé-je perdu, il m'appartient, Monsieur.

— Et si un autre l'a trouvé, si un autre se présente porteur du billet ?

— Ce sera un fourbe, monsieur Pinson, un malfaiteur digne des galères.

— Il n'en est pas moins vrai que je ne pourrai pas me refuser à donner mon arme au porteur du billet, quel qu'il soit.

M. Peluche, qui reconnaissait la solidité du raisonnement, poussa un rugissement de colère.

A ce rugissement, madame Peluche, déjà mise en émoi par les quelques mots qu'elle avait entendus à distance, quitta son comptoir et accourut.

M. Peluche, toujours retournant ses poches, la mit au courant de ce qui se passait, et aussitôt sa physionomie prit une expression plus lugubre et plus désolée encore que ne l'était celle de son mari.

Mais madame Peluche était une femme d'ordre. Chaque soir, elle vidait les poches de son mari, et triait soigneusement les papiers qu'elle y trouvait. M. Peluche, d'une fidélité conjugale exemplaire, et ne craignant pas que ses poches continssent jamais d'autres billets que des billets de commerce, au lieu de s'opposer à cette indiscrétion, l'avait encouragée.

Tout ce qui était lettres et factures ou qui y ressemblait, madame Peluche le rangeait dans des ca-

siers correspondant à leur signification et à leur importance.

Elle donnait à la caisse tout ce qui avait conservé assez de marge immaculée pour recevoir le total d'une addition, et enfin au garçon tout ce qui n'était propre qu'à confectionner des enveloppes, ou à écrire des adresses.

Madame Peluche, née Cressonnier, était de l'avis de ceux qui prétendent que les petites économies sont la source des grandes fortunes ; elle démontrait son théorème à l'aide d'un calcul qui commençait par l'accumulation de deux liards, et qui finissait par la réalisation d'un million.

Le billet de loterie était une carte. La carte avait dû être remise au garçon de magasin. Le garçon de magasin avait dû en faire une de ces adresses que l'on clouait sur les caisses à expédier.

Seulement, la caisse sur laquelle était cloué le malheureux billet était-elle encore à expédier, ou déjà expédiée ?

Là était la question.

On chercha, et le bonheur voulut que non-seulement l'assertion de madame Peluche se trouvât exacte, mais encore que la caisse ne fût pas expédiée.

Nous avons dit le bonheur ! S'il était permis au chroniqueur, qui enregistre les événements, de laisser pressentir l'avenir, nous eussions dit le malheur !

Lorsque M. Peluche eut pris l'adresse des mains de sa femme, lorsqu'il se fut bien assuré que cette adresse n'était autre chose que le billet de loterie portant le

numéro 60, il poussa un soupir d'allégement et s'évertua à rendre au précieux morceau de carton sa forme et son harmonie primitives, en effaçant et en rebouchant les trous qu'y avait laissés le passage des pointes.

De son côté, M. Pinson poussa un soupir de tristesse.

Mais, disons-le à sa louange, après s'être assuré que le billet de M. Peluche reproduisait bien le numéro gagnant, il procéda immédiatement à l'exhibition de la merveille qui devait en être le prix.

Il enleva l'étui de cuir, et la boîte d'ébène niellé d'argent apparut dans toute sa splendeur.

Madame Peluche poussa un cri d'admiration : accoutumée aux médiocrités économiques de l'existence bourgeoise, les magnificences de ce coffret l'éblouirent; elle supposait qu'il était impossible que ce fût pour un fusil qu'eût été dépensé ce luxe de sculptures et d'incrustations. Elle s'accusait d'avoir mal entendu, elle s'attendait à en voir sortir la couronne du roi constitutionnel, tout au moins.

En dépit du double privilége que lui constituaient sa paternité et son désir de se débarrasser de sa marchandise, l'auteur du fusil n'avait point exagéré la beauté et le mérite de son œuvre. La crosse, évidée à jour, était en ébène, elle représentait le combat d'un lion et d'un buffle. Le fini du travail égalait la hardiesse du dessin et faisait de ce morceau de sculpture un objet d'art d'un mérite exceptionnel. On eût juré que l'artiste avait travaillé sur un modèle de Barye, et que Barye avait revu le travail de l'artiste. Sur les bat-

teries, sur la sous-garde, sur toutes les garnitures, un burin à la fois habile et ferme avait figuré les lianes et les arbrisseaux les plus élégants des forêts tropicales, entre les feuilles délicatement ciselées desquelles apparaissaient çà et là les différents échantillons des animaux particuliers à ces forêts. Deux serpents, roulés autour de la tige brisée d'un bananier, formaient les chiens. — Tout cela était fouillé, gravé, ciselé, buriné, avec une perfection digne d'un travail d'orfévrerie du moyen âge. Les canons, en damas martelé, sortaient des ateliers de Bernard, et à eux seuls avaient la valeur d'un beau fusil ordinaire.

L'armurier regardait M. Peluche avec l'orgueilleuse satisfaction d'un artiste certain du succès de l'œuvre qu'il offre à l'admiration d'un connaisseur ; il s'étonnait de n'avoir pas encore entendu retentir le cri d'admiration qui, dans sa conviction, devait répondre à l'interrogation muette mais expressive de ses yeux.

Mais M. et madame Peluche restaient froids. Ce n'était point là un de ces objets qui pût éveiller leur enthousiasme.

En effet, l'un et l'autre étaient également incapables d'apprécier un mérite artistique, si éclatant qu'il fût. Le souvenir des petites sculptures allemandes à deux francs la boîte, dont ils avaient amusé l'enfance de mademoiselle Camille, faisait tort à l'adorable morceau d'ébène qu'ils avaient sous les yeux. Ils n'établissaient pas une grande différence entre celui-ci et ceux-là.

Cependant, M. Peluche finit par s'apercevoir que

l'armurier paraissait attendre la manifestation de son opinion, et il s'écria du ton dégagé d'un connaisseur :

— C'est gentil ! par ma foi, c'est fort gentil ! et, si, comme je n'en doute aucunement, la portée de cette arme est à la hauteur de son apparence extérieure, il est évident que l'on peut se procurer avec elle, quand on veut, des quantités considérables de gibier.

L'armurier regarda M. Peluche avec l'expression du plus profond étonnement. Il semblait ne pas avoir compris ce qui paraissait si évident au maître de *la Reine des fleurs*.

— Oh ! dit-il, quant à cela, vous n'avez qu'à en faire cadeau à votre ami Madeleine, et je vous jure bien que, emmanché de la sorte, capitaine, à quatre-vingts mètres, il roulera son lièvre neuf fois sur dix.

Cette proposition révolta M. Peluche, rendu, par le seul nom qu'on venait de prononcer, à toutes ses douleurs. Il ferma vivement la boîte et mit la clef dans sa poche.

— Il me semble, mon cher monsieur Pinson, dit-il, que mon fusil ne sera pas plus mal placé entre mes mains qu'entre celles de M. Madeleine.

— Ah ! insista l'armurier, c'est que M. Madeleine est un rude tireur.

— Un rude tireur ! La belle difficulté, par ma foi, de tuer un animal à quelques douzaines de pas, lorsqu'un seul grain de plomb suffit pour l'abattre, et qu'on en met des centaines dans le fusil. Si jamais je deviens chasseur, voyez-vous, mon cher mon-

sieur Pinson, je voudrai au moins ajouter à mon plaisir l'attrait de la difficulté vaincue, et je me proposerai de ne jamais tirer un animal, fût-ce une linotte, qu'avec des balles, laissant ainsi au gibier une chance au moins de salut.

Madame Peluche, de son côté, paraissait fort soucieuse depuis que l'armurier avait produit son insinuation à l'endroit de Madeleine.

— En vérité, monsieur Peluche, tu aurais bien tort, je ne dirai pas de donner, mais de prêter cette belle boîte à ce brise-tout de Cassius ; tu te souviens qu'il m'empruntait toujours des parapluies, et Dieu sait dans quel était il me les rendait !

Puis, se tournant vers l'armurier ?

— Vous dites donc, Monsieur, demanda-t-elle, que le prix de revient de cette arme est de ...?

— Quatre mille francs, Madame.

— Je ne mettrai pas mon argent à cela, dit madame Peluche en secouant la tête.

L'armurier poussa un soupir. Au regret de voir qu'on avait gagné son chef-d'œuvre pour cinq francs, se joignait la douleur qu'il fût tombé entre des mains profanes. Il se retira donc en jetant sur ce qui lui avait coûté tant de peines, tant de veilles, tant de labeur, ce regard douloureusement attendri du père qui laisse sa fille dans un couvent.

Lorsqu'il fut parti, madame Peluche dit à son mari :

— Quatre mille francs, quelle plaisanterie ! il n'y a qu'un écusson grand comme l'ongle qui soit en argent ; tu es volé, monsieur Peluche.

VII

LES CALCULS DE MADAME PELUCHE, NÉE CRESSONNIER

M. Peluche emporta le fusil entre ses bras et le plaça dans sa chambre à coucher ; puis il descendit prendre sa place accoutumée au magasin.

Mais le fusil n'était pas monté depuis dix minutes dans la chambre, M. Peluche n'était pas assis depuis cinq minutes sur son tabouret, qu'il lui fallut remonter les dix-huit marches qui conduisaient à son entre-sol, pour redescendre le fusil.

Le bruit de la chance extraordinaire qui avait favorisé M. Peluche s'était répandu dans le quartier.

Un voisin voulait juger par lui-même de la magnificence du fusil du maître de *la Reine des fleurs*, et, le chapeau à la main, le sourire à la bouche, priait M. Peluche de le faire jouir de la vue du chef-d'œuvre.

Après ce voisin, il en vint un second, puis un troisième, puis un quatrième, et les visites prirent les proportions d'une procession véritable.

M. Peluche, pour s'épargner la peine de monter et de descendre son escalier une centaine de fois dans la journée, ce qui lui eût fait un total de trois mille six cents marches à avaler, comme il disait dans son

langage pittoresque, — M. Peluche prit le partit d'établir la boîte tout ouverte, sur une chaise près de son bureau.

Cette affluence toujours croissante, l'admiration des connaisseurs commençaient à donner à M. Peluche une opinion de son bonheur plus élevée que celle qu'il en avait prise d'abord, sur les éloges de M. Pinson, qu'il soupçonnait d'examiner sa marchandise d'un œil non moins partial que M. Peluche avait coutume d'examiner la sienne. Il en résulta que, quoique son fusil n'eût pas cessé d'être sous ses yeux et n'eût subi aucune de ces transformations féeriques qui font l'admiration des intelligents spectateurs du *Pied de Mouton* et de *la Biche au bois*, plus il le montrait, moins il se rassasiait de sa vue. Il lui arriva même, lorsqu'il fut seul, d'ouvrir la boîte pour sa satisfaction particulière, et de considérer son arme avec une curiosité intéressée.

Et puis nous n'annonçons rien de nouveau à nos lecteurs en leur disant que M. Peluche n'était point parfait ; ce fusil — le maître de *la Reine des fleurs* le croyait du moins — lui reconstituait une partie de son ancienne supériorité sur Madeleine, supériorité que M. Peluche était forcé de s'avouer, à lui-même, avoir complétement perdue depuis l'héritage inattendu que son ami avait fait.

Aussi, après être demeuré un jour ou deux assez indifférent, lorsque les doigts des amateurs laissaient leur empreinte sur l'acier brillant des batteries ou sur le damas des canons de son beau fusil, M. Pelu-

che commença-t-il à essuyer soigneusement chacune de ces souillures; bref, ennuyé de toujours frotter canons et batteries, il finit par prier madame Peluche d'écrire, de sa plus belle écriture, sur une bande de papier, cette recommandation qu'il avait vue figurer à la précédente Exposition de l'industrie : REGARDEZ, MAIS NE TOUCHEZ PAS.

Le soir venu, M. Peluche s'apercevait avec étonnement que les heures s'enfuyaient avec une rapidité prodigieuse; il n'avait pas eu le temps de bâiller une seule fois, lui qui, depuis quelque temps, se livrait à de convulsifs écartements de la mâchoire.

Il hésitait à attribuer à son fusil l'honneur d'une pareille amélioration dans les maladies morales dont il avait été si péniblement affecté. Cependant, lorsqu'à la fin du troisième jour, il remonta l'arme merveilleuse dans sa chambre à coucher, il y avait une nuance de respectueuse reconnaissance dans les précautions qu'il prit pour placer la boîte d'ébène sur le marbre de la commode.

La journée d'un commerçant ne finit pas, comme pourraient le croire les profanes, au moment où il a fermé sa boutique. Après les longues heures de labeur matériel, viennent celles des soucis, des préoccupations, des espérances et des craintes grandes ou petites. Les ambitions ne comportent pas le sommeil, car elles sont à la taille des ambitieux. Dans un ménage bourgeois, la chambre à coucher est le véritable cabinet d'affaires. C'est là que, recueillis dans une aspiration commune — celle du gain —

les deux époux réfléchissent, calculent, supputent, et, l'un par l'autre, se fortifient et s'éclairent par la réciprocité de leurs impressions.

Selon les us et coutumes de la tradition, M. et madame Peluche ne se disaient jamais bonsoir sans avoir analysé, un à un, tous les incidents de la journée, chiffré les bénéfices réalisés, apprécié ceux que l'on pouvait attendre de telle ou telle opération. C'était dans l'intimité de cette causerie de l'oreiller que le maître et la maîtresse de *la Reine des fleurs* arrêtaient un regard inquiet sur les clients douteux ou du moins signalés tels par le flair instinctif de la soupçonneuse Athénaïs, et qui, sur cette vague suspicion, étaient rayés du grand livre du crédit. C'était également le moment que choisissait M. Peluche pour épancher dans le sein conjugal le trop-plein des enivrements qu'excitait en lui une revue de la garde nationale ou un dîner au Château.

Naturellement, le grand événement de la matinée fut, le soir, le lendemain et le surlendemain, le texte des confidences du maître et de la maîtresse de *la Fleur des reines*.

Pour la première fois de sa vie, M. Peluche se montra contraint et réservé vis-à-vis d'Athénaïs, mariée avec M. Peluche sous le régime de la communauté ; il comprenait que tout n'était point pour lui dans la belle opération commerciale qu'il avait réalisée en échangeant une pièce de cinq francs contre un objet qui pouvait valoir mille écus ou quatre mille francs. Il pressentait entre cet objet et

lui l'existence de quelque affinité dont il ne se rendait pas bien compte, mais dont il subissait le prestige à peu près comme le fer subit le prestige de l'aimant. Il était heureux d'avoir été violemment arraché à sa mélancolique torpeur, de s'être trouvé pour un instant, et comme il le disait dans son langage quelque peu métaphorique, du *goût* à quelque chose, et, en même temps, son orgueil se révoltait à la pensée qu'il donnerait raison à Madeleine s'il consentait à reconnaître quelque valeur aux futilités dédaignées jusqu'alors. Dans cette situation d'esprit, il redouta qu'un mot imprudent n'éclairât madame Peluche sur l'état de son âme, — et il conserva vis-à-vis d'elle un silence diplomatique.

Mais celle-ci, qui, malgré sa pénétration, ne pouvait soupçonner ce qui se passait dans l'esprit de son mari, alla droit au but.

Nous l'avons dit, quelques prétentions artistiques qu'affichât le chef-d'œuvre de M. Pinson, pour madame Peluche ce mérite ne pouvait se traduire que par un chiffre. Elle avait, comme on l'a vu, douté un instant de l'authenticité du prix élevé qu'on attribuait au fusil devenu la propriété de M. Peluche, ou plutôt de la communauté; mais l'appréciation de tous les visiteurs l'avait rassurée à cet égard, elle ne songeait plus qu'à en tirer le meilleur parti qu'il serait possible, et, avec cette spontanéité des personnes que domine une idée fixe, en une minute elle eut adressé dix questions à son mari, sans lui donner le temps de faire une seule réponse, pour savoir

de lui la résolution qu'il allait prendre à l'égard de ce fusil.

Un peu étourdi par la loquacité de sa moitié, M. Peluche hésita; puis il répondit par des lieux communs, comme *Il faudra voir — Cela vaut la peine d'y penser — Nous avons le temps de décider la question.* Si bien qu'il ne fut pas difficile à madame Peluche de traduire ces hésitations par un caprice dont elle ne se rendait pas compte, de conserver un ustensile qu'elle considérait comme parfaitement inutile à leur commerce.

— C'est égal, dit-elle, il faut réfléchir, Peluche. Songe un peu que trois mille francs dans les affaires donnent un minimum de dix pour cent d'intérêts, c'est-à-dire trois cents francs par an; que, trois cents francs ajoutés à trois cents francs font six cents francs, et que six cents francs...

— Et les intérêts composés que tu oublies, femme! s'écria M. Peluche en se permettant pour la première fois une innocente raillerie vis-à-vis de celle qui avait l'honneur de porter son nom. Mais nous ne sommes donc pas assez riches, bibiche, pour nous permettre une petite fantaisie ?

— On assure, Peluche, dit gravement Athénaïs, qu'un œuf frais mangé tous les matins tue son homme au bout de l'an; la fantaisie, vois-tu, c'est comme les œufs frais : on s'habitue à déjeuner tous les jours avec une fantaisie, et, au trois cent soixante-cinquième jour, on se réveille à la chambre des faillites.

— Athénaïs, Athénaïs, vous êtes folle! s'écria M. Peluche, qui sentit à ce mot un frisson glacé courir le long de son épine dorsale. Songez donc que le dernier inventaire accusait le demi-million. Et puis, vois-tu, ajoutait-il en reprenant le tutoiement conjugal et en cajolant madame Peluche, ma position politique exige que je prodigue quelque encouragement aux beaux-arts. Vois le roi Louis-Philippe, que l'on ne risque rien de prendre pour modèle lorsqu'il s'agit d'économies, n'as-tu pas vu dernièrement dans les feuilles publiques que la galerie de Versailles lui coûtait douze millions? Nous sommes les héritiers constitutionnels des grands seigneurs, vois-tu, bibiche, et noblesse oblige.

Ce dernier argument, on le comprend bien, ne devait point convaincre madame Peluche; aussi revint-elle à la charge avec cet acharnement qui caractérise l'obstination féminine; une sorte de pressentiment lui faisait considérer comme un germe de malheur l'entrée de cet innocent instrument de carnage dans sa maison.

A cette énergie de l'attaque, M. Peluche, de son côté, opposa une résistance passive qui, toujours flottante entre le oui et le non, devient invincible parce qu'elle reste insaisissable. Il finit ainsi par fatiguer l'assaillant.

De guerre lasse, madame Peluche s'endormit en se promettant une revanche. Elle rêva que ses désirs étaient exaucés; que, M. Peluche, ayant mis son fusil aux enchères et les amateurs s'étant entê-

tés, le chef-d'œuvre de M. Pinson avait monté à douze mille francs; que ces douze mille francs avaient servi à confectionner une immense guirlande de roses qui se déroulait en spirale depuis la base de la tour Saint-Jacques jusqu'à son sommet, et que le gouvernement, qui avait eu l'heureuse inspiration de cet embellissement, le payait à *la Fleur des reines* sur le pied de trois francs la rose. Or, comme il y avait soixante mille roses dans ce chef-d'œuvre de fleuristerie, la communauté Peluche réalisait, sur une mise de fonds de cinq francs, un bénéfice net de 179,995 francs ; ce qui était un fort agréable résultat.

L'ami Madeleine occupa seul la nuit de M. Peluche. Celui-ci le revit dans ses songes, non pas frais, souriant, goguenard, comme il était lors de sa dernière visite à *la Fleur des reines*, mais pâli par le dépit, jauni par l'envie, et jetant sur l'arme merveilleuse de son ancien camarade des regards obliques, où le sentiment d'une admiration qu'il ne pouvait dissimuler le disputait à celui d'une jalouse convoitise.

Ce rêve eut une influence décisive sur les déterminations de M. Peluche; il lui sembla que ce rêve, sorti par la porte de corne, lui avait fourni la clef de la situation.

Il avait été humilié par le bonheur qu'accusait Madeleine ; il supposa que, s'il parvenait à l'humilier à son tour, il retrouverait la quiétude d'esprit, la sérénité d'âme qu'il avait perdues. Il se pro-

mit de démontrer péremptoirement à son triomphant camarade, que la supériorité d'un homme tel que lui s'étendait à tout ce qu'il lui plaisait d'embrasser, et tout aussi bien à de futiles distractions qu'il avait dédaignées près d'un demi-siècle, qu'aux sérieux travaux qu'il avait poursuivis et qui se proposent pour but la fortune et la gloire.

En se réveillant, il annonça donc à sa femme, d'une voix ferme et qui ne permettait pas la moindre objection, qu'à aucun prix il ne consentirait à se défaire de son arme, avant d'avoir pu l'exposer à l'admiration de Madeleine.

VIII

LES SYMPTÔMES S'AGGRAVENT

L'organisation de certaines existences est ainsi faite, qu'il suffit que le moindre rouage se dérange pour que la machine cesse de fonctionner. Nous l'avons vu, la puissance de l'habitude avait à la longue rendu l'infériorité de Madeleine nécessaire au bonheur de M. Peluche. Le jour où, en dépit de ses prédictions, une espèce de prédilection morale avait soustrait l'ex-bimbelotier à l'affectueuse domination de son camarade, un vif mouvement de dépit s'en

était suivi; puis, peu à peu, l'envie avait succédé au dépit, et ce dernier sentiment n'eut pas plus tôt pénétré dans le cœur du fleuriste, qu'il l'absorba tout entier.

L'influence des petites passions sur les petits esprits est absolue.

A dater du jour où M. Peluche avait entrevu la possibilité d'obtenir sur Madeleine une éclatante revanche, où, avec cette confiance insolente que donne l'habitude du succès, il crut facile de le battre sur le terrain où lui-même il s'était senti battu, il n'eut plus qu'une préocupation, qu'une pensée, celle d'entamer la lutte que devait suivre, selon lui, la plus éclatante des victoires.

Dans les instants de trouble qui avaient suivi sa déconvenue, si les affaires commerciales avaient perdu pour lui leur prestigieux attrait, du moins s'en occupait-il encore en apparence. Depuis qu'il pensait avoir trouvé le remède à ses soucis, il ne prenait même plus la peine de déguiser le dégoût que lui causait tout ce qui ressemblait à une facture.

On eût dit que son fusil lui inspirait une passion étrange, quelque chose de pareil à ce que Pygmalion ressentait pour l'œuvre de son ciseau.

Vingt fois le jour, M. Peluche montait dans sa chambre à coucher.

Arrivé là, il s'arrêtait devant la commode où était déposée la boîte, faisait jouer la clef dans la serrure, et levait le couvercle d'ébène, avec le reli-

gieux respect que l'Indien montre au coffre qui renferme son fétiche.

Pendant une heure, il demeurait en admiration devant le drame cynégétique qui se dessinait à jour et en relief sur la crosse et les batteries de son arme.

La passion suppléait au goût artistique qui lui manquait ; sous la pression de ce sentiment nouvellement éveillé en lui, il en était arrivé à l'enthousiasme, dont ce délicieux travail était vraiment digne.

Saturé de jouissance contemplative, il passait à la jouissance active.

Il prenait, dans leurs casiers de velours, chacune des pièces de son fusil ; il ajustait les canons sur la crosse, il montait les batteries ; oh ! alors, il se délectait dans l'ensemble, comme il s'était délecté dans le détail.

Puis il s'enivrait du bruit des ressorts qu'il faisait jouer.

Puis enfin, avec une crânerie empruntée aux meilleures traditions de la milice citoyenne, il jetait l'arme sur son épaule, faisait quelques pas dans sa chambre en admirant sa tournure dans la glace; et, tout à coup, prenant cette même glace pour objectif, il laissait tomber l'arme dans sa main gauche, ajustait, faisait suivre son mouvement d'un *paf!* qui était destiné à imiter la détonation, et enfin se détournait, tant son imagination était surexcitée

et avait fait de chemin, se détournait, disons-nous, pour se délecter du désappointement de Madeleine.

Certes, si M. Peluche n'eût pas clos soigneusement pênes et verrous avant d'évoquer l'avenir dans cette pantomime, et que madame Peluche l'eût surpris, la brave dame eût assurément supposé que son mari était complétement fou.

Elle avait, du reste, quelques appréhensions à l'endroit du cerveau du pauvre homme.

Les petites escapades cynégétiques qu'il se permettait sans quitter son foyer domestique, n'étaient pas le seul désordre que l'on eût pu signaler dans ses habitudes.

Des sept merveilles du monde, M. Peluche n'en avait jusqu'alors reconnu qu'une seule vraiment digne de ce titre, et encore celle-là n'appartient-elle pas à la classification antique. Ce que le maître de *la Reine des fleurs* appelait le chef-d'œuvre de la nature et de la puissance humaine, c'était Paris, que plus familièrement il appelait son *beau* Paris. Quant aux perspectives grandioses, quant au pittoresque des paysages, il ne les reconnaissait pas comme étant dignes de l'attention d'un homme sérieux. Saint-Germain, Bellevue, Saint-Cloud n'étaient pour lui qu'un chaos toujours confus de bois et de pierres qu'il trouvait bien plus naturel d'admirer lorsque la main de l'homme leur avait donné d'harmonieuses proportions en les convertissant en charpentes et en moellons ; état complémentaire dans lequel ils révélaient, disait-il, tout à la fois la grandeur du

Créateur et l'industrieuse intelligence de la créature.

Dans son fanatisme pour la ville, M. Peluche se décidait rarement à franchir les murs de l'octroi, même lorsque le *far niente* du dimanche l'autorisait à conduire sa femme et sa fille à la promenade. Jamais il ne s'était laissé séduire par les captieux récits que lui avait faits Madeleine touchant les charmes des coteaux ombreux, au pied desquels la Seine et la Marne se déroulent en spirales argentées. A peine s'accordait-il une excursion au Jardin des Plantes, au Luxembourg ou aux Tuileries, et c'était toujours en s'efforçant de concentrer l'attention de ses compagnes sur les constructions que l'on entrevoyait entre le feuillage maigre et poudreux des arbres, auxquels il reprochait, avec une certaine amertume, de raccourcir désagréablement le panorama.

Ce fut donc avec une grande surprise que madame Peluche, le dimanche qui suivit le jour où le fusil avait été gagné, s'entendit faire par son mari la proposition d'aller passer une après-midi au bois de Vincennes; mais sa surprise devint de la stupeur lorsqu'elle vit M. Peluche chercher les allées les plus solitaires, les conduire dans les massifs les plus épais, écouter anxieusement les oiseaux chantant dans la ramée, chercher à les apercevoir à travers les enchevêtrements des branches et des feuilles, les mettre en joue avec sa canne, et reproduire cette même explosion imitative, par laquelle nous l'avons vu également terminer chacune de ses séances dans la chambre à coucher.

Ces prodromes troublèrent tellement madame Peluche, qu'elle fit longtemps causer son mari pour s'assurer qu'il était dans son bon sens. — Mademoiselle Camille ne contribua pas peu sur ce point à rassurer sa belle-mère.

C'est qu'en dépit du proverbe populaire qui veut que bon chien chasse de race, mademoiselle Camille ne comptait aucune des affinités si caractéristiques chez son père. L'expression mélancolique de la nature dans les bois, les amoureuses aspirations qui, à chaque pas, se révèlent dans la campagne par les fleurs qui l'émaillent, par les ruisseaux qui la sillonnent, par les bouquets de bois qui la constellent, par les oiseaux qui la peuplent, faisaient doucement vibrer un cœur prédisposé à la tendresse, et réveillaient de vagues mais délicieuses émotions dans un esprit légèrement tourné au romanesque. Aussi, tandis que M. Peluche prenait avec sa canne un avant-goût de sa future adresse, de son côté elle bondissait à la poursuite de quelque papillon ou de quelque libellule. Elle s'élançait pour détacher de sa tige quelque rameau de chèvrefeuille dont les fleurs avaient survécu à la saison ; elle s'ensanglantait les doigts pour faire un bouquet des baies rouges du rosier sauvage, bien que sa belle-mère lui eût répété qu'elle en trouverait de dix fois plus belles, et en bien plus grand nombre, dans les cartons du magasin.

En voyant ainsi son mari et Camille affecter les allures de véritables chevaux échappés, madame Pe-

luche, tout en déclarant tristement que son mari était bien changé, demeura libre de supposer que c'était l'effet normal de l'air des champs sur certaines organisations, et, arrivée à cette rassurante conviction, elle renonça à appeler un médecin à leur aide, comme elle y avait songé tout d'abord.

Ces expéditions se renouvelèrent trois ou quatre fois. Elles embrassèrent les quatre points cardinaux de la banlieue parisienne.

M. Peluche en était arrivé à attendre le dimanche avec une impatience qui ressemblait presque à de l'anxiété ; car, en rentrant le soir de ces jours bienheureux au magasin, devenu pour lui une espèce de prison, qu'il eût comparée aux plombs de Venise ou au Spielberg, s'il eût lu Casanova et Silvio Pellico, il nombrait la quantité de victimes que son imagination avait abattues, et il songeait dédaigneusement au triste bilan que devait présenter probablement à cette heure le carnier de Madeleine.

Sous l'influence de ces impressions successives, il songea à faire un pas de plus vers le but de ses rêves, en complétant son équipement de chasseur.

Mais cette résolution était si grave, et comportait une dépense telle, que M. Peluche n'y songeait pas sans frissonner et qu'elle s'agita pendant plus de huit jours dans son cerveau, avant qu'il songeât à l'exécuter sérieusement.

Dans son intérieur, M. Peluche affectait de grandes prétentions à une domination absolue ; mais, en réalité, et en supposant que la belle Athénaïs repré-

sentât à elle seule les deux Chambres, jamais monarque constitutionnel n'avait, en régnant, si peu gouverné.

M. Peluche était le maître absolu d'exécuter les volontés de sa femme; mais, lorsqu'il s'agissait des siennes, il se présentait toujours quelque obstacle qui s'opposait à leur accomplissement.

Or, madame Peluche ayant plusieurs fois renouvelé ses provocations tendantes à la métamorphose du chef-d'œuvre de M. Pinson en espèces monnayées, M. Peluche pressentait qu'elle serait essentiellement réfractaire à ce qui constituerait une prise de possession effective de cette luxueuse fantaisie.

Et, en mari rompu au joug matrimonial, M. Peluche hésitait.

Il se rendit bien une dizaine de fois chez l'armurier, afin de s'enquérir des outils qui lui deviendraient nécessaires lorsqu'il s'agirait de démontrer à son ami Madeleine que les hommes sont tels en tout et partout; mais dix fois aussi il rentra chez lui sans avoir péché, c'est-à-dire sans avoir cédé aux offres intéressées de l'arquebusier, qui ne tendaient pas à moins qu'à lui mettre sur le dos un échantillon de tous les ustensiles que renfermait son magasin.

Une nouvelle provocation de Madeleine décida de la destinée de M. Peluche.

Une troisième bourriche arriva au magasin de *la Fleur des reines*.

Celle-là contenait deux perdrix rouges, quatre

perdrix grises, un magnifique cuissot de chevreuil et, comme d'ordinaire, une lettre de l'expéditeur.

La lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Anatole,

» Ta cuisinière saura, je l'espère, traiter convenablement les perdreaux; mais les ragoûts qu'elle te fricote, haricot de mouton, veau à la casserole, fricandeau à l'oseille, n'ont certainement pas su l'élever à la hauteur de la grosse pièce que je t'expédie. Souffre donc que j'y joigne quelques avis. Je ne me consolerais jamais si je t'avais innocemment, et dans un bon motif, fourni l'occasion de te déshonorer aux yeux de tes convives.

» Garde-toi d'appeler ceci ou gigot ou cuisson, ce qui inspirerait une triste opinion de ton éducation cynégétique. On dit *gigue* ou *cuissot*. Fais-le parer convenablement, et en te gardant bien de remplacer ses titres de noblesse, c'est-à-dire les pattes, dont tu pourras te faire un pendant de sonnette, par un épouvantable cylindre de plaqué. Fais-le piquer très-fin avec du gras de lard, le plus frais possible; accorde-lui, pendant une huitaine de jours au moins, un bain de chablis aromatisé par le persil, le thym, le laurier, l'ail, les oignons et les carottes, dont tu lui feras litière. Trois quarts d'heure de broche, servir chaud, manger dans son jus, et j'ose dire que jamais tu n'auras goûté rien de semblable, même à la table du roi de ton choix.

» Que ne puis-je également te faire partager, mon

cher Peluche, l'appétit formidable que je dois, tous les jours, à cinq heures de chasse et de délicieuses émotions ! Que ne peux-tu t'asseoir, comme moi et avec moi, en face d'une gigue ou d'un cuissot de chevreuil, le cœur partagé entre les impérieuses aspirations de l'estomac et les délirants souvenirs que l'aspect de ce cuissot ou de cette gigue réveillerait en toi ! Ce serait alors que tu pourrais te vanter de connaître le bonheur.

» Ton ami, qui te plaint bien sincèrement.

» CASSIUS MADELEINE.

» *P.-S.* — Je n'ai pas besoin de te dire que, s'il te passait jamais l'envie, comme à un poëte romain, — que tu ne connais pas, et que je ne connais guère, — de remettre au lendemain les affaires sérieuses, et de venir passer un jour de bonheur à Vouty, tu serais le bienvenu. Sans compter que je te ferais faire connaissance avec un jeune et beau garçon de vingt-cinq ans, propriétaire de quatre cent cinquante arpents de terre et de cent arpents de forêt, qui, ne chassant pas, me laisse chasser tant que je veux chez lui.

» Eh ! qui sait ? ma filleule Camille a dix-sept ans, et je t'ai dit que mon beau garçon en avait vingt-cinq !...

» On a vu des choses plus extraordinaires. »

IX

EXPLOSION

M. Peluche se promenait de long en large dans le magasin, en lisant l'épître de Madeleine, et, quoique l'on prétende que c'est dans le post-scriptum d'une lettre qu'il faut en chercher la partie intéressante, quoique ce post-scriptum ouvrît des horizons pittoresques et inconnus sur le chemin de l'avenir de sa bien-aimée Camille, ce ne fut pas, nous devons le dire, le post-scriptum qui lui entra le plus avant dans le cœur.

Le maître de *la Reine des fleurs* se promenait donc de long en large dans son magasin, en lisant l'épître de Madeleine.

Lorsqu'il l'eut finie, il la froissa entre ses mains avec colère et fit un brusque mouvement pour s'élancer du côté de la caisse.

Mais Athénaïs trônait devant cette caisse, qui était sous sa direction particulière. Elle avait voulu terminer une facture qu'elle établissait avant d'examiner le cadeau de Madeleine, qui était étalé sur le bureau.

M. Peluche continua sa promenade, frémissant d'impatience et la rage dans le cœur, jetant de

temps en temps un regard torve vers sa femme, qui ne bougeait pas plus que la statue du Commerce établissant son *doit* et *avoir*.

A chaque pas, il se retournait pour voir si la place était libre, et voyait l'impassible madame Peluche, pointant ses chiffres et recommençant, malgré la sûreté de son arithmétique, deux fois l'addition de chaque colonne pour être sûre de ne pas se tromper.

Enfin elle posa son total.

Pendant tout ce temps, M. Peluche n'avait pu s'empêcher de témoigner, par une violente contraction des muscles faciaux, la contrariété qu'excitait en lui cet obstacle à ses impétueuses volontés. Jamais facture ne lui avait paru si longue à confectionner, et il eût volontiers et sans hésitation sacrifié tous les bénéfices que *la Fleur des reines* en attendait pour l'abréger de moitié.

Enfin madame Peluche se leva.

Elle n'avait jeté sur le gibier — préoccupée qu'elle était de soucis plus importants — qu'un regard superficiel. Mais le moment lui paraissait être venu de donner à cet important envoi le regard de la ménagère.

Et, en effet, pour madame Peluche, à première vue, le cadeau de Madeleine représentait bien une valeur de trente-cinq à quarante francs.

Tandis que Camille caressait les perdreaux, les embrassant et murmurant : *Pauvres petites bêtes !* madame Peluche leur tâtait l'estomac, pour s'assurer que la poitrine était ronde.

Après quoi, elle souleva le cuissot par la patte, estimant son poids comme elle eût pu faire à l'aide du peson le plus exact, et, avec un mouvement des lèvres, elle exprima à son mari toute sa satisfaction. Seulement, elle hasarda un mot sur le vin de Chablis aromatisé, qu'à son avis, on pouvait admirablement et avantageusement remplacer par du vinaigre d'Orléans ; ce qui, à bien moindres frais, donnerait un bien meilleur goût à la chair du chevreuil.

M. Peluche semblait être, comme Guatimozin, sur des charbons ardents.

Enfin Athénaïs ramassa en un seul bloc les perdreaux et la gigue de chevreuil, le tout avec la lenteur méthodique et majestueuse qui caractérisait ses moindres actions comme ses plus importantes, tria les perdreaux qu'elle prit d'une main, le cuissot qu'elle prit de l'autre, ordonna au garçon de serrer le foin qui les avait enveloppés, de mettre à part la bourriche qui les contenait, donna un coup d'œil au travail de chacune de ses demoiselles de boutique, ordonna à Camille de la suivre, et finit par disparaître dans le couloir qui conduisait à la cave et à la cuisine.

M. Peluche n'y tenait plus ; encore une minute, et il devenait capable de quelque violence, pour s'emparer de l'argent nécessaire à l'accomplissement de ses vœux.

Il suivit à travers les carreaux de la porte vitrée madame Peluche et sa fille, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu dans la pénombre du corridor ; puis,

ne les voyant plus, ne les entendant plus, il ne fit qu'un bond jusqu'au comptoir, ouvrit le tiroir violemment, plongea la main dans le casier des pièces de cinq francs, la retira pleine, engouffra toute cette monnaie dans sa poche, et, sans s'inquiéter de la stupeur qui se révélait sur toutes les physionomies des assistants, sans se donner la peine de prendre sa canne et son chapeau, il s'élança dans la rue avec tant de précipitation, que l'on eût pu prendre M. Peluche pour un voleur s'enfuyant après avoir accompli son vol.

Et, en effet, M. Peluche venait de voler la communauté.

Il resta près d'une heure absent.

Du plus loin qu'il put voir à son retour, il aperçut sa femme sur le seuil du magasin.

Les demoiselles de boutique et les employés l'avaient mise au fait de ce qui venait de se passer, et elle attendait le retour de son mari avec une profonde inquiétude, afin de lui demander une explication catégorique.

Elle le suivait des yeux avec trop d'attention pour ne pas remarquer qu'il était suivi d'un commissionnaire, pliant sous le poids d'un volumineux ballot.

Elle ouvrait déjà la bouche pour apostropher son mari à distance, lorsque M. Peluche, afin d'éviter l'explication qu'il redoutait, faisant tout à coup un à-gauche, disparut dans l'allée commune à tous les locataires de la maison, avec la rapidité d'un clown traversant une trappe anglaise.

De plus en plus troublée par des procédés qui ressemblaient si peu à ceux auxquels M. Peluche l'avait accoutumée, Athénaïs se trouva en proie à une telle émotion, qu'il lui fallut quelques instants pour se remettre.

Enfin, stimulée par le double aiguillon du chagrin et de la jalousie, pensant, bien à tort, qu'il y avait probabement une femme *au fond de tout cela*, elle monta l'escalier en étouffant le bruit de ses pas, arriva ainsi à la porte de la chambre à coucher, écouta, et, n'entendant rien que des exclamations qui lui parurent des exclamations de joie, elle ouvrit brusquement la porte.

Le spectacle qui frappa ses regards la cloua sur le seuil et la rendit muette de surprise.

M. Peluche s'était à la hâte débarrassé de ses habits de bourgeois, et, sous les yeux du commissionnaire, qui le regardait avec admiration, il avait pièce à pièce revêtu le costume de chasse qu'il venait d'acheter.

Ce costume parut à madame Peluche aussi fantastique que celui de Méphistophélès.

Et, en effet, M. Peluche, au lieu de sa redingote à la propriétaire, de son gilet de piqué blanc, de son pantalon olive, de ses souliers lacés et de son chapeau à la forme légèrement évasée du haut, M. Peluche était vêtu d'une veste de velours vert à côtes, garnie de boutons dont chacun représentait une scène cynégétique différente. Un gilet de peau de daim descendait majestueusement jusqu'à la nais-

sance de ses cuisses; sa culotte, de velours vert comme la veste, couverte dans sa partie supérieure par le gilet, disparaissait dans la partie inférieure sous une longue paire de guêtres de cuir qui montaient jusqu'aux genoux et emboîtaient des souliers à double semelle. Sa tête était couverte d'une élégante cape de velours noir. Une carnassière gigantesque pendait derrière son dos, et sur sa poitrine se croisaient, comme les buffleteries de la milice citoyenne, des sacs à plomb et des poires à poudre de toutes les formes et de toutes les dimensions.

Il va sans dire qu'il tenait à la main le chef-d'œuvre de l'arquebuserie parisienne, et faisait devant sa glace de véritables feux de peloton, avec des *pifs!* des *pafs!* éclatant sur tous les tons; on eût dit le grand air de Marcel, au cinquième acte des *Huguenots*.

Madame Peluche comprit tout, poussa un cri de douleur et cacha son visage entre ses deux mains.

Mais il était trop tard; sa propre vue dans l'appareil guerrier qu'il avait revêtu avait élevé le respect de lui-même jusqu'à l'enthousiasme; M. Peluche — et c'est ce que nous pouvons dire de plus fort — était dans une disposition d'esprit non moins belliqueuse que celle dans laquelle il s'était trouvé le jour où il avait revêtu, pour la première fois, son uniforme de capitaine de la garde nationale, et où, le 14 mai, il avait marché à la défense de l'ordre public.

Il est vrai qu'aujourd'hui il s'agissait de combattre bien autre chose que les anarchistes; il s'agissait de

lutter contre madame Peluche, et c'était M. Peluche qui, après avoir été jusque-là le défenseur du pouvoir constitutionnel, devenait rebelle au pouvoir conjugal.

Il rappela toute son énergie, pivota sur le talon, et, posant bruyamment la crosse de son fusil par terre :

— Eh bien, après? demanda-t-il.

— Comment, après? s'écria madame Peluche terrifiée.

— Oui, après, que voulez-vous ?

— Je veux vous demander compte, monsieur Peluche, de votre incompréhensible conduite.

— Et le compte sera bientôt rendu, Madame, dit M. Peluche en se redressant. Vous avez dit qu'un fusil de quatre mille francs était un capital improductif; eh bien, je veux essayer de faire produire ce capital.

— Comment cela?

— En faisant ce que fait Madeleine, en tuant des perdreaux, des lapins, des lièvres, des chevreuils.

— Mais ils vous coûteront plus cher qu'ils ne vous rapporteront.

— Il n'y a pas de spéculation, madame Peluche, sans une mise de fonds première, et ma mise de fonds n'a pas été ruineuse, cinq francs !

— Mais la poudre, mais le plomb, mais cette veste, ces guêtres, ce gilet, cette carnassière ?

— Eh bien, savez-vous combien cela coûte, Athénaïs ? dit M. Peluche en se radoucissant, au moment d'émettre un chiffre. Deux cent cinquante francs.

— Deux cent cinquante francs ! s'écria madame Peluche épouvantée ; croyez-vous donc que cela se trouve dans le pas d'un cheval ?

— Non, madame Peluche ; mais cela se trouve sous une touffe de roses, et, Dieu merci, madame Peluche, les roses naissent sous vos mains.

Madame Peluche ne reconnaissait plus son mari. Il lui apparaissait sous un aspect complétement nouveau. Il était à la fois rebelle et galant.

— Oh ! Anatole ! Anatole ! fit-elle en levant les yeux au ciel, comme Satan, votre orgueil vous perdra.

— Eh bien, oui, dit M. Peluche, je suis orgueilleux, je l'avoue : ce Madeleine m'humilie, avec son bonheur. Avec ses deux mille cinq cents livres de rente, il m'éclabousse de ses bienfaits, moi qui, en réalisant et en achetant du cinq pour cent, puis me faire vingt-cinq mille francs de rente ; car enfin, madame Peluche, le dernier inventaire a réalisé cinq cent vingt-deux mille francs. Je veux me montrer à lui dans toute ma supériorité ; si, avec un fusil de cent cinquante francs, il tue des perdreaux, des lapins, des lièvres et des chevreuils, avec un fusil de quatre mille francs, je dois tuer des éléphants et des girafes.

— Monsieur Peluche, vous devenez fou !

En ce moment, Camille, qui avait entendu quelque bruit dans la chambre paternelle, montait timidement, et apparaissait sur le seuil de la porte.

M. Peluche l'aperçut, et sentit que c'était un renfort qui lui arrivait :

— Fou ? dit-il. J'en appelle à Camille.

— A moi, mon père ? fit la jeune fille étonnée.

— Oui. Comment me trouves-tu sous ce costume, mon enfant ? dit M. Peluche en se regardant avec complaisance.

— Magnifique, mon père.

— Eh bien, fit M. Peluche, ce n'est point l'avis de madame.

Et, d'un geste dédaigneux, il montra madame Peluche.

— Comment ! dit Camille, est-ce que vous ne trouvez pas que ce costume va mieux à mon père que sa vilaine redingote et que son affreux chapeau ?

— Oui, murmura madame Peluche ; mais deux cent cinquante francs !

— Eh bien, n'êtes-vous pas assez riches, mon père et vous, pour vous passer, quand cela vous convient, une fantaisie de deux cent cinquante francs ?

— Mademoiselle, dit madame Peluche, on n'est jamais assez riche quand on a une fille à marier.

— Madame, dit Camille, si je croyais que de pareils sacrifices dussent être imposés à mon père et à vous pour moi, j'aimerais mieux me faire sous-maîtresse dans mon ancienne pension.

— Vous l'entendez, madame Peluche, voilà une leçon de philosophie que vous donne cette enfant.

— C'est très-bien, la philosophie ; mais donnez à

votre fille toute la philosophie du monde en dot, et vous verrez si vous lui trouvez un mari.

— Par bonheur, reprit timidement Camille, le moment où je devrai me séparer de vous est encore loin. Mais, lorsque ce moment sera venu, j'espère qu'il se présentera quelque brave et honnête jeune homme de qui je saurai me faire aimer, sans que quelques sacs d'écus de plus ou de moins entrent en ligne de compte. Je désire être donnée, Madame, et non pas être marchandée par mon mari et vendue par vous.

Madame Peluche allait sans doute répondre par un de ces dilemmes qui eussent confondu sa belle-fille et son mari, mais la voix de la première demoiselle de magasin se fit entendre.

Elle appelait madame Peluche, vivement réclamée au comptoir par une affaire sur laquelle elle seule ou son mari pouvait donner des éclaircissements.

M. Peluche ne pouvait descendre dans le costume où il était; force fut donc à madame Peluche d'abandonner le champ de bataille à Camille et à son mari.

A-peine vit-elle sa belle-mère disparaître dans la descente de l'escalier, que Camille courut à son père.

— Qu'il y a-t-il donc, cher papa? lui demanda-t-elle.

— Il y a, répondit M. Peluche du ton d'un homme qui vient de remporter sa première victoire et qui en sent toute l'importance, il y a, chère enfant, que nous partons ce soir pour faire une visite

à ton parrain Madeleine et que nous restons quinze jours chez lui.

— Ensemble? demanda timidement Camille.

— Oui, ensemble, nous deux, toi et moi, et personne autre.

— Oh! que vous êtes bon, cher père! s'écria Camille en jetant ses deux bras au cou de M. Peluche.

Puis, réfléchissant :

— Mais... ma mère? fit-elle.

— Ta mère? dit M. Peluche. Elle gardera le magasin; il est dans son organisation d'être sédentaire.

X

LE DÉPART

M. Peluche était comme le Sylla de M. Jouy, il pouvait changer parfois ses desseins, mais ses décrets étaient immuables comme ceux du sort.

Il alla immédiatement, dans le formidable costume qu'il avait adopté, en laissant toutefois son fusil à la maison, retenir deux places à la voiture du *Plat d'étain*.

Inutile de dire qu'il passa par la porte de l'allée.

Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que la vue, dans toute sa splendeur, de Jupiter-Peluche eût

stupéfait Athénaïs-Sémélé, car le même effet fut produit par lui sur les voisins qui le virent passer et qui se précipitèrent sur le seuil de leur porte en s'écriant, sans cependant être sûrs de ne pas se tromper :

— M. Peluche !

Et cette première exclamation était suivie d'une seconde, qui peignait le degré d'étonnement auquel les voisins étaient arrivés.

— C'est bien lui !

M. Peluche entendait son nom répété comme il avait entendu un jour, en sortant du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où l'on jouait *Marino Faliero* répéter celui de Casimir Delavigne; et, il faut le dire, il conçut quelque fierté d'être si universellement connu dans le quartier.

Il en résulta dans son allure un dandinement inaccoutumé qui indiquait dans celui qui s'y laissait aller la plus haute satisfaction de soi-même, à laquelle un homme fût jamais parvenu.

Pour donner encore plus de désinvolture à sa marche, M. Peluche tira alors de sa carnassière un fouet que le marchand quincaillier lui avait fait acheter pour corriger son chien, quoique M. Peluche non-seulement n'eût point de chien, mais lui eût manifesté l'irrévocable résolution de ne jamais laisser entrer un quadrupède de l'espèce canine dans le magasin de *la Reine des fleurs*. Mais le marchand quincaillier, qui tenait à compléter le harnais de chasseur de M. Peluche, avait insisté, en lui faisant

observer que beaucoup d'élégants du commerce portaient le dimanche des éperons à leurs bottes, quoiqu'ils n'eussent pas de chevaux dans leurs écuries; raisonnement duquel il résultait que M. Peluche pouvait bien avoir un fouet dans son carnier, quoiqu'il n'eût pas de chien dans sa niche.

La voiture du *Plat d'étain* était, à cette époque, le seul service direct qu'il y eût de Paris à Villers-Cotterets. Elle partait tous les soirs de Paris à huit heures, et arrivait à destination tous les matins à huit heures, mettant douze heures à faire dix-huit lieues. De Villers-Cotterets, on se rendait en trois heures à Château-Thierry, patrie de La Fontaine; en une heure à la Ferté-Milon, patrie de Racine, et en quarante minutes à Vouty, patrie de Madeleine.

M. Peluche retint deux places dans le coupé, une pour lui, une pour Camille; il déposa majestueusement cinq francs d'arrhes, et promit d'être dans la cour de l'hôtel à huit heures moins dix minutes.

Et, afin d'être sûr de tenir sa parole, il remit sa montre sur l'horloge de la cour.

Puis, s'en allant par un autre chemin, afin de ne point risquer un second effet moindre que le premier, il rentra chez lui, non plus par la porte de l'allée, mais par la porte du magasin, en disant à sa fille, de cette voix résolue et impérative que madame Peluche n'avait jamais entendue et qui n'admettait point la discussion :

— Camille, soyez prête à sept heures et demie ; la voiture part à huit heures précises, et nous de-

vons être dans la cour de l'hôtel à huit heures moins un quart.

Puis, tirant sa montre :

— Et il est cinq heures, continua M. Peluche. A table !

Le repas fut silencieux. Madame Peluche prit des airs de crucifiée et refusa toute nourriture. M. Peluche, au contraire, mangea comme un ogre de tout et beaucoup.

Après le dîner, M. Peluche monta à sa chambre. Il avait hâte de se revoir devant sa glace et dans toute sa splendeur. Il prit son fusil et recommença ses évolutions.

Cela lui fit passer une heure.

Sept heures sonnèrent.

M. Peluche pensa qu'il était temps de faire son paquet, ou plutôt ses paquets. Il appela Camille, lui fit mettre dans une serviette six chemises et deux gilets ; dans une autre, son habit de capitaine de la garde nationale, pensant judicieusement que, s'il avait des visites à faire en province, où la plupart des citoyens montent leur faction en bizets, son uniforme ferait merveille et lui donnerait une considération qui mettrait bien bas, quelle qu'elle fût, celle dont jouissait Madeleine.

Les préparatifs de Camille furent vite achevés. Un chapeau de paille à larges bords sur lequel elle comptait mettre un assortiment de toutes les fleurs champêtres qu'elle cueillerait dans ses promenades et qu'elle s'obstinait à trouver, d'après les spéci-

mens qu'elle avait vus, bien autrement fraîches et bien autrement élégantes que les fleurs raides et incolores que l'on confectionnait dans le magasin de son père; une robe de voyage qu'elle porterait sur elle et qui serait en même temps la robe des jours de pluie, et enfin deux de ces robes blanches, à ceinture bleue ou écossaise qui font si bien, vues à travers les troncs gris des arbres et les massifs verts des buissons.

A sept heure et demie, les deux voyageurs et leurs bagages étaient prêts. M. Peluche voulait sortir par la porte de l'allée, non point qu'il craignît sa femme, mais il se craignait lui-même. Au point de résolution auquel il en était arrivé, il était capable de faire un mauvais parti à tout ce qui tenterait de s'opposer à cette résolution.

Mais Camille ne voulait point que des parents pour lesquels, malgré leurs ridicules, elle professait un profond amour filial et une respectueuse tendresse, se quittassent avec un sentiment d'animosité dans le cœur. En fait de querelles amoureuses ou conjugales, on le sait, il n'y a que la première qui coûte.

Au milieu de l'escalier qu'il descendait à tâtons, M. Peluche se sentit donc appréhendé au corps par deux bras bienveillants, et une voix qu'il reconnut pour celle de sa femme lui dit cette phrase, évidemment dictée par Camille :

— C'est la première fois que vous vous écartez de moi et que vous faites à votre volonté. Dieu vous

conduise. En votre absence, je veillerai à nos intérêts communs!

M. Peluche, au souffle qui effleurait son visage, sentit la colère se fondre en lui comme la neige au soleil de mai, et, s'il n'eût point songé à la peine que son changement de résolution ferait à Camille, il eût à l'instant même déposé sa veste de chasse, son gilet de buffle, ses grandes guêtres, sa poire à poudre et son sac à plomb, pour reprendre sa redingote à la propriétaire, son chapeau évasé, son pantalon marron, ses souliers lacés, et sa place devant son registre à factures sur son tabouret de velours d'Utrecht.

Madame Peluche comprit le combat qui se livrait dans le cœur de son mari, et elle alla elle-même au-devant de sa réponse.

— Vous avez besoin de distraction, mon ami, dit-elle, et vous avez promis ce plaisir à Camille, qui est une sainte, que Dieu bénira parce qu'elle nous aime et nous respecte. Allez donc chez votre ami Cassius; amusez-vous bien. Je me suis placée sur votre chemin pour vous faire ce souhait, et pour qu'aucun remords ne vous tourmente. Seulement, promettez-moi de n'être pas plus de quinze jours. Je ne pourrais supporter une plus longue absence.

— Non, non, madame Peluche, non, je vous le promets, s'écria le rebelle, d'une voix étouffée par son émotion. Saperlotte! vous êtes un trésor, Athé-

naïs! — Embrasse ta mère, Camille, et demande-lui pardon pour moi.

Les trois têtes se joignirent dans l'obscurité en un seul groupe. Et les trois cœurs se confondirent dans une seule étreinte et dans un triple baiser.

L'horloge de l'église voisine fit entendre sa stridente vibration.

— Huit heures moins un quart! s'écria M. Peluche.

— Allons, partez! dit madame Peluche; puisque le voyage est décidé, il est inutile de le remettre à demain et de perdre cinq francs d'arrhes.

On s'embrassa une dernière fois; M. Peluche et Camille s'élancèrent dans la rue et se dirigèrent rapidement vers le *Plat d'étain*, tandis que madame Peluche, de la porte de l'allée, tout en versant un torrent de larmes, leur faisait avec son mouchoir des signes aussi tendrement désespérés que s'ils partaient pour un voyage autour du monde.

XI

A QUOI SONGEAIT MADEMOISELLE CAMILLE DANS LE COUPÉ DE LA DILIGENCE, TANDIS QUE M. PELUCHE DORMAIT

M. Peluche et Camille, doublement heureuse et du voyage qu'elle faisait, et de faire ce voyage,

pressèrent le pas de telle façon, qu'ils arrivèrent dans la cour du *Plat d'étain* à huit heures moins cinq minutes.

Le conducteur grogna d'abord; mais, voyant le peu de bagages des deux voyageurs, et flatté de la confiance que lui montrait M. Peluche en lui consignant son bonnet à poil et son sabre, c'est-à-dire ce qu'il avait de plus cher au monde après sa femme et sa fille, et de plus sacré sur la terre après son grand-livre, il s'adoucit, et annonça en manière de bonne nouvelle, au maître du magasin de *la Reine des fleurs*, qu'il avait pour compagnon de voyage un jeune homme charmant.

A cette annonce d'un jeune homme charmant, M. Peluche fronça le sourcil et regarda Camille de façon à lui faire comprendre qu'elle ne devait, quoique enfermée dans la même boîte que lui, avoir aucun contact avec le jeune homme charmant.

M. Peluche s'y était pris un peu tard pour retenir ses places, de sorte qu'au lieu d'avoir la première et la seconde place, il avait tout simplement la seconde et la troisième, c'est-à-dire la place du coin du côté de la portière et la place du milieu.

Au moment où M. Peluche se demandait, problème assez difficile à résoudre, comment il arrangerait les choses pour garder le coin et empêcher que Camille ne fût en contact avec le jeune homme charmant, le jeune homme charmant arriva.

C'était, en effet, un élégant et beau cavalier de vingt-cinq à vingt-six ans, en tenue irréprochable

de voyage, portant veste, pantalon, gilet et casquette de la même étoffe anglaise grise, teintée de rouille. Sous ses guêtres, de la même étoffe, on voyait luire le cuir verni d'un soulier parisien. Il avait de magnifiques cheveux noirs qui garnissaient ses tempes de leur riche fourrure; de légères moustaches noires comme ses cheveux, des sourcils bien dessinés, des yeux dont, à cause de l'obscurité, il était difficile de reconnaître la couleur, mais qui, évidemment, devaient compléter l'ensemble d'un visage sympathique et distingué.

En s'approchant de la portière du coupé et en apercevant une femme, sans savoir si elle était jeune ou vieille, laide ou jolie, il jeta loin de lui son cigare, et, tirant un mouchoir de sa poche, il s'essuya les lèvres, les moustaches et les cheveux, pour écarter de lui cette odeur nauséabonde que répandent avec tant de prodigalité autour d'eux les fumeurs, même lorsqu'ils ne fument plus.

Un parfum pénétrant de verveine parvint jusqu'aux narines de M. Peluche, qui mâcha entre ses dents le mot de *muscadin*, quoique le parfum répandu par l'agitation du mouchoir n'eût aucune analogie avec celui du musc.

Le jeune homme mit alors la main à sa casquette, et, saluant le maître du magasin de *la Reine des fleurs :*

—Monsieur, lui dit-il, en ma qualité de premier inscrit, je me trouve avoir la meilleure place du coupé.

— Je le sais, Monsieur, répondit M. Peluche.

— C'est, continua le jeune homme, une faveur du hasard, qui me permet de l'offrir à madame ou à mademoiselle, et je serai heureux si elle me fait la grâce de l'accepter.

Camille ouvrit la bouche pour remercier le jeune homme, mais M. Peluche ne lui en laissa pas le temps.

— Non, Monsieur, dit-il, ma fille prendra le coin et je me mettrai au milieu; ma fille et moi n'avons point l'honneur de vous connaître assez pour contracter envers vous des obligations.

— On ne contracte aucune obligation, Monsieur, envers un voyageur qui accomplit le devoir d'un homme bien élevé, en offrant sa place à une femme. Veuillez donc monter, Monsieur, et vous placer comme il vous conviendra; la place que vous laisserez sera la mienne.

Puis, se retournant vers le conducteur :

— Le garçon de l'hôtel vous a apporté mon porte-manteau, Levasseur? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur Henri, répondit celui-ci, soyez tranquille.

— Merci, mon ami, dit le jeune homme.

— Oh ! il ne faut pas de remercîments pour cela; servir les autres, c'est un devoir; mais vous servir, vous, monsieur Henri, c'est un plaisir.

— Ce jeune homme, murmura M. Peluche, porte le nom du prétendant. Ce doit être quelque aristocrate.

— Mon père ! fit Camille craignant que le jeune homme n'entendît ces paroles, et en serrant le bras de M. Peluche contre le sien.

Mais le jeune homme n'entendit point ou fit semblant de ne pas entendre.

— En voiture, messieurs les voyageurs pour Villers-Cotterets ! En voiture !

— Montez, ma fille, et prenez mon coin, dit majestueusement M. Peluche.

Camille monta en jetant sur le jeune homme un regard timide qui semblait lui demander grâce pour le peu d'urbanité de son père.

Celui-ci sourit et s'inclina légèrement.

M. Peluche monta le second, trouva Camille installée dans la place qui lui était désignée et prit celle du milieu.

— Allons, monsieur Henri, montez, s'il vous plaît, dit le conducteur s'apprêtant à refermer la portière derrière lui et à monter à son tour dans le cabriolet qui couronnait la diligence.

— As-tu une place près de toi, Levasseur ? demanda le jeune homme.

— Comment, là-haut, dans mon cabriolet ? demanda le conducteur étonné.

— Oui, là-haut.

— Certainement qu'il y en a une, et il n'y en aurait pas, qu'on vous en ferait ! Comment donc, monsieur Henri...

— Eh bien, mon cher Levasseur, ferme la portière, dit le jeune homme en saisissant les courroies à

l'aide desquelles on parvenait à l'étage supérieur de la voiture; ton coupé est étroit, et je ne veux gêner personne.

Et, à ce dernier mot, il escalada les étroits escaliers de fer implantés dans la diligence, avec une dextérité et une prestesse qui indiquaient une étude approfondie de la gymnastique.

Le conducteur referma la portière.

—Vous conviendrez, mon père, dit Camille à M. Peluche, qui s'accommodait sans façon du coin laissé libre par l'ascension du troisième voyageur à l'étage au-dessus du sien; vous conviendrez que voilà un jeune homme d'une rare complaisance.

— Bon! dit M. Peluche; il ne faut pas lui en être reconnaissant, c'est pour fumer tout à son aise.

Camille eût bien voulu prendre la défense du jeune homme charmant, — qu'elle trouvait charmant, en effet; — mais, comme M. Peluche ne paraissait pas, sur ce point, être disposé à se rapprocher le moins du monde de son opinion, elle jugea qu'il était plus prudent de garder le silence.

D'ailleurs, que lui importait l'opinion que son père avait conçue et garderait, avec la ténacité qui lui était habituelle, de ce jeune homme qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, et qu'elle ne reverrait probablement jamais, une fois qu'en abandonnant la voiture, elle se serait séparée de lui ?

Camille garda donc le silence, et, comme la nuit était belle, la brise fraîche mais douce, elle ouvrit la

glace, appuya son coude sur l'encadrement et se mit à rêver.

Mademoiselle Camille était une de ces hybrides devant lesquelles le jardinier s'arrête étonné et joyeux, en lui découvrant des qualités inattendues, des finesses de nuance inespérées. Placée dans une bonne pension, elle avait reçu, non-seulement une excellente éducation élémentaire, mais encore, toujours au point de vue commercial, on lui avait fait apprendre l'anglais et le dessin. Or, cette étude de l'anglais, qui eût dû se borner à une pratique suffisante de la langue pour parler couramment le patois du *Times* ou du *Morning-Post*, avec les jeunes misses et les élégantes ladies que le hasard pouvait conduire au magasin de *la Reine des fleurs*, Camille l'avait étendue à la lecture des poëtes anciens et modernes de la Grande-Bretagne : Gray, Coleridge, Southey, Thomas Moore, et surtout Byron, dont, vers 1840, les œuvres étaient encore fort à la mode en France, lui étaient devenus familiers, et les romans de Walter Scott tenaient le premier rang, après les poëtes que nous venons de nommer, dans sa petite bibliothèque. Quant au dessin, qui devait se borner, toujours dans un but commercial, à l'étude des fleurs, Camille lui avait donné une plus complète extension en ne faisant de la fleur qu'un détail, et en les encadrant toujours dans un cadre de son imagination, dont l'idée première lui était fournie soit par quelque description pittoresque de son romancier favori, soit par quelque création poétique de ses lakistes bien-aimés. Or,

comme ce n'était point cela qu'on demandait d'elle, Camille instinctivement, avait toujours caché, à ses maîtres d'abord, à ses parents ensuite, ce côté mystérieux de ses études. M. et madame Peluche avaient vu avec admiration Camille, à son retour de la pension, non-seulement dessiner les fleurs qui existaient, mais encore en inventer qui n'existaient pas; et leur admiration avait été jusqu'à l'enthousiasme, lorsqu'ils l'avaient entendue s'escrimer avec les rares visiteurs d'outre-Manche que la réputation de M. Peluche attirait vers le magasin de *la Reine des fleurs*, dans une langue que ni l'un ni l'autre n'entendaient, et cela, avec une facilité qui indiquait l'étude approfondie que Camille avait faite de cette langue. Il en résultait que tout ce que Camille demandait, au nom de son dessin et de son anglais, livres et papier-bristol, lui était accordé sans conteste, et que Camille n'avait qu'à dire, à quelque heure de la matinée ou de l'après-midi que ce fût : « Père, je vais étudier mon anglais ; mère, je vais étudier mon dessin, » en accompagnant cette annonce d'un baiser, toute vacance lui était accordée, et il n'y avait pas d'exemple que M. ou madame Peluche se fût inquiétée si Camille montait réellement pour la cause qu'elle avait dite ou pour tout autre raison.

Notre conscience d'historien nous force à dire une chose dont ne se doutaient point les parents de Camille : c'est que, la plupart du temps, la jeune fille tirait du carton une feuille de bristol, taillait son

crayon dans l'intention de dessiner, et ne dessinait pas; ou choisissait un livre dans sa bibliothèque, ouvrait ce livre, et ne lisait pas.

Que faisait-elle donc?

Elle rêvait.

C'était encore un des points par lesquels la gracieuse Camille s'écartait de son père et de sa belle-mère, qui n'avaient jamais rêvé qu'en dormant, tandis qu'elle rêvait surtout tout éveillée.

A quoi rêvait-elle?

Question insoluble. Il faudrait avoir seize ans soi-même pour vous dire à quoi rêve une jeune fille de seize ans; elle rêvait à ces paysages fantastiques dessinés dans son cerveau par la main vague de la fantaisie; elle rêvait à ces massifs de fleurs idéales qui s'ouvrent fraîches et parfumées dans les jardins féeriques de l'imagination; c'étaient chaque jour des Édens nouveaux éclairés par des aurores dorées ou des crépuscules bleuâtres, tout frais éclos de la main de Dieu, qui n'y avait encore semé que les papillons et les oiseaux, et auxquels manquait le roi de la création, c'est-à-dire l'homme.

Et, en effet, quel homme parmi tous ceux qu'avait vus Camille, soit à sa pension, soit au magasin de la rue Bourg-l'Abbé, soit même dans ses promenades au bois de Vincennes ou à Romainville, quel homme eût été digne d'entrer dans ce paradis terrestre, de fouler ce gazon virginal, de respirer cette atmosphère fluide et transparente? aussi l'Éden restait-il vide, et jamais, dans les paysages par lesquels

Camille essayait de matérialiser ses rêves, jamais une forme humaine n'était entrée.

Et maintenant, le lecteur ne sera pas étonné quand nous lui dirons, pour la seconde fois, que, tandis que M. Peluche s'accommodait pour dormir du mieux qu'il lui était possible dans son coin, Camille ouvrait la glace de son côté, passait son coude dans l'ouverture, appuyait sa tête sur sa main et se mettait à rêver.

A quoi rêvait-elle ? Créait-elle quelque Éden nouveau? Évoquait-elle quelque paradis inconnu?

Non ; elle se demandait tout simplement si M. Henri avait les yeux bleus ou noirs, et cette importante demande absorbait non-seulement toute son attention, mais encore toutes ses facultés.

M. Peluche, à qui la couleur des yeux de M. Henri était parfaitement indifférente, et qui probablement même avait complétement oublié M. Henri, M. Peluche, ayant trouvé une position confortable, dormait les poings fermés, et répondait par un ronflement sonore et uniforme aux hennissements variés des trois percherons qui traînaient la diligence.

XII

COMMENT M. PELUCHE VIT, POUR LA PREMIÈRE FOIS, DES LAPINS DANS LA BRUYÈRE, DES PERDRIX DANS LES CHAUMES ET DES ALOUETTES DANS LE CIEL

Nous ne saurions dire précisément jusqu'à quelle heure rêva Camille ; mais nous pouvons affirmer que M. Peluche ne se réveilla qu'au moment où les premiers rayons du soleil, passant au travers de la glace de la portière, vinrent se jouer sur ses paupières fermées.

Il pouvait être de cinq à six heures du matin, c'est-à-dire l'heure à laquelle M. Peluche, en se réveillant, poussait le *hum !* matinal avec lequel il réveillait quotidiennement madame Peluche.

Il n'y avait donc rien de changé aux habitudes du maître du magasin de *la Reine des fleurs*. Il avait dormi tout d'une traite, dans son coupé, les sept heures de sommeil qu'il avait l'habitude de dormir dans son lit, et qui, selon l'hygiène populaire, sont nécessaires à la santé de l'homme.

Si M. Peluche eût nourri sa veille des mêmes idées poétiques dont Camille avait bercé la sienne, il eût pu se croire, en se réveillant, dans un de ces

jardins enchantés qu'il avait entrevus dans ses fantastiques rêveries.

En effet, la brise matinale passait par fraîches bouffées, toute chargée des âcres senteurs du thym, de la bruyère et du serpolet dont la terre était couverte, et aux branches élégantes desquels des gouttelettes de rosée tremblaient comme des millions de diamants dans chacun desquels le soleil levant allumait une paillette d'or. Au milieu de ce vaste tapis qui s'étendait comme un manteau violet sur la déclivité d'une colline, s'élevaient des touffes de genêts balançant leurs panaches jaunes, et des massifs de bouleaux aux feuilles tremblotantes et aux écorces argentées; plus loin, la forêt étendait le rideau de ses grands hêtres et de ses chênes touffus, à travers le feuillage desquels les rayons du jour n'avaient point encore pénétré.

M. Peluche, qui ne se rendait pas bien compte du lieu où il se trouvait, ouvrait de grands yeux ébahis qui témoignaient, par leur expression d'étonnement, de son hommage involontaire à cette virginité de la nature qui, pareille à celle des houris, renaît plus fraîche chaque matin.

Mais ce qui lui tirait surtout les yeux d'une façon toute particulière, c'étaient des quadrupèdes gris, avec de longues oreilles couchées sur leurs épaules et des queues blanches relevées sur le dos, qui sillonnaient ces bruyères, passant des touffes de genêts aux massifs de bouleaux, et *vice versa*, avec la rapidité de l'éclair. De temps en temps, l'un d'eux s'ar-

rêtait sur un tertre plus élevé, s'asseyait sur son derrière, redressait les oreilles, regardait passer la diligence et, s'effrayant probablement sans cause comme il s'était arrêté sans motif, frappait la terre du pied, et s'engouffrait dans un trou béant à la surface du sol.

Ces animaux, à la fois si alertes, si effrontés, si timides, M. Peluche finit par soupçonner que c'étaient des lapins, et Camille, qu'il consulta à ce sujet, le confirma dans son opinion.

M. Peluche, qui n'avait vu jusque-là que le lourd lapin de clapier, venait de voir, pour la première fois, cet éclair de chair et d'os qu'on appelle le lapin de garenne.

Cette vue le plongea à son tour dans une profonde rêverie; il se demanda comment le chasseur pouvait suivre ces mouvements si agiles avec assez de prestesse pour lâcher son coup de fusil, juste au moment où se trouvaient sur la même ligne le rayon visuel, le point de mire et le lapin.

Au bout de quelques instants de cette rêverie muette, M. Peluche secoua involontairement la tête, ce qui était un aveu tacite qu'il reconnaissait la difficulté du tir au lapin, surtout pour un homme qui commence à se livrer à cet exercice à l'âge de cinquante ans.

La voiture roulait rapidement, grâce à la pente inclinée qu'elle suivait, et, laissant les bruyères derrière elle, elle se trouva bientôt en plaine, ou, pour mieux dire, sur une route bordée

d'arbres, ayant à sa gauche une plaine qui n'avait de limites que l'horizon, à sa droite, une autre plaine qui n'avait de limites que la forêt.

Cette plaine paraissait non moins sensible que le bouquet de bois et de bruyères que l'on venait de traverser, au réveil de la nature; de longs carrés de sainfoin aux pyramides roses, de trèfle aux feuilles étoilées, de colza aux fleurs d'or se déroulaient sous les yeux des voyageurs, séparés les uns des autres par des champs moissonnés, dans lesquels il ne restait que cette portion de la tige du froment, du seigle ou de l'avoine, qu'on appelle le *chaume*. Parmi ces tiges, coupées en brosse à six pouces de terre, M. Peluche vit, se hâtant de passer d'un carré de prairie artificielle dans l'autre, des bandes de cinq ou six oiseaux qui couraient avec une si merveilleuse agilité, que M. Peluche se refusait à croire que de simples bipèdes pussent arriver à cette vitesse de locomotion; et, comme pour les mieux voir, M. Peluche sortait non-seulement la tête, mais tout l'avant-corps, par l'ouverture de la portière, et que ces oiseaux, effrayés, s'envolèrent, et en quelques secondes disparurent à ses yeux, il s'avoua tristement à lui-même que, si la chasse au lapin lui paraissait difficile, la chasse à la perdrix lui paraissait impossible, même avec un fusil de quatre mille francs.

De temps en temps, l'attention de M. Peluche était détournée par une alouette en retard pour faire son harmonieuse prière, et qui, réparant le

temps perdu, s'élançait tout à coup de la terre et montait verticalement en battant des ailes et en chantant à gorge déployée, jusqu'à ce qu'elle ne parût plus qu'un point dans l'éther, que son chant ne fût plus qu'un faible gazouillement, et qui tout à coup retombait, plus rapide encore qu'elle ne s'était élevée, ne retrouvant pour ainsi dire ses ailes qu'à trois ou quatre pieds du sol, où elle disparaissait entre deux mottes de terre, grises comme elle.

M. Peluche, pour qui tout cela était nouveau, qui n'avait franchi les barrières de Paris qu'avec sa fille et dans les courtes promenades que nous avons signalées, s'étonnait à tous les signes que la nature donnait de sa vie multiple et de sa féconde et incessante animation. Dans son naïf étonnement, il montrait à Camille les perdreaux piétant dans les chaumes et les alouettes se perdant dans les nues, comme il lui avait montré les lapins jouant aux quatre coins avec les massifs et les buissons ; et chacune de ces démonstrations était suivie de ces mots menaçants dont M. Peluche, dans son for intérieur, ne se dissimulait point la forfanterie :

— Ah ! si mon fusil n'était pas dans sa boîte !

Quant à Camille, elle suivait les démonstrations de son père et écoutait ses doléances avec une distraction qui prouvait, malgré le sourire complaisant sous lequel elle essayait de la dissimuler, que son esprit était préoccupé de tout autre chose que les lapins, les perdreaux et les alouettes qui mettaient M. Peluche hors de lui.

Au milieu de ces émotions, on arriva au fond de la vallée de Vauciennes, d'où l'on ne peut sortir qu'en gravissant une montagne assez rapide pour que le conducteur, autant pour le soulagement de ses chevaux que pour le dégourdissement des jambes des voyageurs, ne manque point de proposer à ces derniers d'accomplir l'ascension à pied.

Levasseur vint donc faire à M. Peluche et à Camille la proposition accoutumée; mais M. Peluche, se rappelant le *jeune homme charmant* et ne doutant point qu'il ne profitât de l'occasion pour essayer de renouer avec Camille une conversation qu'il avait, à son avis, si prudemment interrompue, répondit aigrement qu'il avait payé seize francs pour que lui et sa fille fissent la route en voiture et non à pied. Le conducteur salua, et, comme on approchait du *lieu de destination*, ainsi qu'on le dit en style de voyage, et que c'est au lieu de destination que se distribuent les pourboires, il se contenta de dire :

— Oh ! comme il vous plaira ; on ne force personne; d'ailleurs, du haut de la montagne, vous pourrez voir Villers-Cotterets : nous arrivons.

— Tant mieux, fit majestueusement M. Peluche.

Puis, tirant sa montre :

— C'est notre droit, dit-il, attendu que nous devons être à Villers-Cotterets à huit heures et qu'il est sept heures un quart.

Et il se renfonça dans son coin, sans faire attention au désappointement de Camille, qui espérait

bien profiter de l'occasion pour s'assurer si M. Henri avait les yeux noirs ou les yeux bleus.

La voiture gravit la montagne comme si elle eût été traînée par des bœufs, et Camille, pendant cette montée, se laissa distraire un moment de sa préoccupation en admirant l'adorable paysage qui se déroulait sous ses yeux. En effet, elle avait au premier plan toute la vallée de Vauciennes, couverte d'aunes rougissant aux premières brises de l'automne, et sillonnée par une petite rivière qui, au milieu de cette pure atmosphère du matin, tordait son cours limpide et gracieux, s'assombrissant lorsqu'il passait sous le feuillage épais des arbres de la rive, et se dorant et s'empourprant, au contraire, lorsqu'il se trouvait en contact avec les rayons du soleil. Au second plan s'étendait l'étang de Wualu, couvrant toute la largeur de la vallée et s'allongeant, comme un lac d'argent en fusion, sur une longueur d'un quart de lieue, avec son moulin pittoresque qui semblait sortir de l'eau d'un côté, du feuillage de l'autre, et lui servir de digue, tandis qu'à l'horizon courait une chaîne de petites collines couronnées par l'extrême masse verte de la forêt, et dont l'une portait, comme une aigrette de granit, la fière et pittoresque tour de Vez, débris féodal du xve siècle.

Cette vue fit une telle impression sur l'esprit de Camille, qu'au milieu de ses paysages rêvés, elle examina pour la première fois jusque dans ses moindres détails ce paysage réel, mais qui, pour être le fils de la nature, n'en était pas moins digne de

prendre place parmi les enfants de son imagination.

On arriva enfin au sommet de la montagne, et, tandis que la voiture s'arrêtait pour laisser souffler les chevaux et donner aux voyageurs le temps de reprendre leurs places un moment abandonnées, Camille et M. Peluche purent, en effet, distinguer à l'horizon la petite ville, terme momentané, ou plutôt avant-dernière étape de leur voyage, qui semblait un nid de maisons blanches au milieu d'une immense touffe de verdure.

— Ah! dit Camille, voilà sans doute Villers-Cotterets, la patrie de Demoustier.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Demoustier? demanda M. Peluche.

— L'auteur des *Lettres à Émilie sur la mythologie*, un poëte.

M. Peluche ne répondit rien; mais il allongea les lèvres de manière à faire comprendre à sa fille que, si Villers-Cotterets n'avait point d'autres titres à sa considération, ce n'était pas la patrie de l'auteur des *Lettres à Émilie sur la mythologie* qu'il choisirait pour sa résidence quand le moment serait venu pour lui de se retirer des affaires.

Après cinq minutes de repos, la voiture se remettait en route.

Nous sommes obligé de la devancer, attendu qu'au moment même où elle se remettait en route, il se passait à l'hôtel de la *Croix d'or*, où elle était attendue à huit heures précises, une scène dont nous

avons besoin de dire ici quelques mots, pour ne point entraver plus tard notre récit, par des détails qui sembleraient peut-être faire longueur, n'étant point à leur place.

Disons donc, *hic et nunc* ce qui se passait à l'hôtel de la *Croix d'or*.

XIII

COMMENT LA GOURMANDISE PEUT AMENER LES ACCIDENTS LES PLUS GRAVES ET TERNIR LES PLUS BELLES QUALITÉS

L'hôtel de la *Croix d'or*, situé à l'extrémité de la rue de Soissons, du côté de la ville opposé à celui par lequel arrivait la diligence de Paris, était tenu par un brave et excellent homme nommé Martineau, fort connu par des talents culinaires qu'appréciaient à leur mérite les voyageurs qui, faisant la route de Paris à Laon et de Laon à Paris, s'arrêtaient chez lui pour déjeûner à onze heures du matin, ou pour dîner à cinq heures de l'après-midi.

Mais, quelle que fût l'exactitude des conducteurs de ces deux respectables pataches, elles étaient moins précises à s'arrêter à la porte de l'hôtel de la *Croix d'or*, que n'était exact à paraître sur son seuil un grand chien braque, au poil marron, à la jambe fine

et musculeuse, aux longues oreilles pendantes, aux yeux pleins de flammes, étincelant dans la demi-teinte comme des émeraudes. En effet, à peine la dernière vibration de l'horloge de la cuisine s'était-elle éteinte, que maître Figaro — c'était son nom — entrait câlinement dans la cuisine, jetant un regard oblique sur la broche et se glissant de biais dans la salle à manger où la table était dressée pour les voyageurs.

Là, il attendait, humblement caché dans le coin le plus obscur.

Lorsque les voyageurs, descendus de la diligence, étaient entrés à leur tour dans la salle à manger et avaient pris leur place autour de la table, on voyait Figaro portant à sa gueule un petit paillasson de nattes taillé en rond, qu'il déposait à terre à une certaine distance des convives et sur lequel il s'asseyait avec une suprême gravité, s'arc-boutant sur ses jambes de devant, aussi immobile que le sphinx du mont Cythéron, prêt à poser sa mortelle énigme aux touristes antiques qui se rendaient de Delphes à Thèbes.

Cette marque de bonne éducation et de courtoise déférence manquait rarement de prévenir les touristes modernes en faveur de Figaro. On lui faisait quelques avances auxquelles il répondait par un petit grognement et en passant une langue de quinze centimètres sur son nez et sur ses lèvres, puis commençait avec les nouvelles connaissances un marivaudage qui avait pour résultat final que tous les os

de poulet et de lapin, toutes les assiettes et tous les plats mal nettoyés étaient offerts à Figaro, lequel se gardait de rien refuser, et, les yeux pleins de tendresse, le ventre rebondi, riant du rire des chiens, la queue agitée du frémissement de la reconnaissance, reconduisait les voyageurs jusqu'à la voiture et leur souhaitait un bon voyage par des aboiements réitérés.

Cette petite comédie se renouvelait deux fois par jour, c'est-à-dire, comme nous l'avons indiqué, de onze heures à midi et de cinq à six heures du soir, sans que jamais M. Martineau ou son fils Auguste se fût aperçu que Figaro eût manqué aux devoirs de l'hospitalité.

Mais, excepté dans cette bonne maison de l'hôtel de la *Croix d'or*, où il trouvait une si bienfaisante et si grave réception, et où il avait, nous ne dirons pas la délicatesse, mais l'intelligence de tout respecter, gigots tournant à la broche, poulets courant sur le fumier, oies et canards barbotant dans la mare, Figaro, disciple de Babeuf et de M. Proudhon, n'avait aucune idée morale de la propriété. Pour combler cette lacune de sa conscience, les plus sévères corrections avaient été impuissantes. Et remarquez bien que nous ne parlons pas seulement des corrections paternelles que lui administrait son maître, neveu de Martineau, et qui se bornaient à une quantité plus ou moins nombreuse de coups, plus ou moins vigoureusement appliqués, selon la gravité de la faute, mais encore des accidents auxquels l'ex-

posait cette vie plus que vagabonde, et des représailles terribles qu'exerçaient parfois contre lui les personnes lésées dans leurs intérêts par son insatiable gloutonnerie.

Ainsi, Figaro. plein de qualités cynégétiques, Figaro arrêtant comme un pieu, rapportant un œuf sans le casser, ramassant sur le parquet le mieux ciré une pièce de six liards, Figaro, par suite de la boulimie dont il était atteint, n'avait jamais pu s'habituer à rapporter la première pièce de gibier que tuait son maître : si cette pièce était une bécassine, une caille ou un perdreau, elle était avalée sur place, et le chasseur, tant la chose était faite lestement, n'avait pas même la consolation d'entrevoir le bout de la queue; si c'était un lapin ou un lièvre, Figaro se précipitait sur lui, l'emportait à fond de train dans quelque pli du sol, dans quelque garenne impénétrable, dans un fourré quelconque, enfin, assez éloigné de son maître pour avoir dévoré le lapin tout entier, ou la moitié du lièvre au moins, avant que le fouet vengeur eût eu le temps de se mettre en communication avec ses côtes; puis, reconnaissant qu'il avait commis une faute, il venait, après mille tours et détours, offrir son échine au châtiment mérité. — Ce premier mais inévitable épisode de la chasse accompli, tout se passait à merveille, et Figaro rapportait la seconde pièce de gibier avec une rare délicatesse de gueule si c'était un oiseau, et n'en détachait pas un poil si c'était un lièvre ou un lapin.

Or, nous avons dit que la gloutonnerie de Figaro

lui avait valu de graves accidents ressortant de son propre vice, et de sévères corrections de la part de ceux aux dépens desquels ce vice s'exerçait.

Ainsi une fois qu'il chassait avec son jeune maître dans ces mêmes marais de Wualu, que Camille avait entrevus en passant et qui avaient fait son admiration, le premier coup de fusil que le chasseur eut l'occasion de tirer fut sur une bécassine, qui tomba derrière un tas de fagots haut d'un mètre et long de trois, provenant d'une coupe d'aunes que le meunier de Wualu venait de faire, et contre lequel un faucheur, qui était allé prendre son repas, avait laissé sa faux, dont on voyait le manche dépasser le sommet.

Un chien moins leste, moins vigoureux et surtout moins glouton que Figaro eût pris la peine de faire de tour des fagots; mais lui ne connaissait point ces sortes de tempéraments. Il prit son élan et sauta par-dessus l'obstacle comme un cheval de course, dans un *steeple-chase*, saute par-dessus une barrière.

Mais à peine l'imprudent sauteur eut-il disparu derrière les fagots, qu'il poussa un cri de douleur, et son maître, à son grand étonnement, ne lui vit point relever la tête.

Il courut aussitôt au tas de fagots; mais, plus prudent que Figaro, il le contourna.

La malheureuse bête était tombée sur la pointe de la faux qui lui avait percé le cou de part en part; heureusement, les muscles seuls étaient offensés;

l'artère était sauve, et ni le larynx ni l'œsophage n'étaient atteints.

A trois pouces de son museau était la bécassine tuée, que Figaro, à son grand regret, ne pouvait atteindre, et sur laquelle il fixait un œil flamboyant plus encore de convoitise que de douleur, quoique de sa blessure le sang ruisselât comme d'une fontaine.

Le maître du chien commença par ramasser l'oiseau et par le mettre dans son carnier, opération qui fit faire à Figaro un tel mouvement de dépit, qu'en relevant la tête, il se désembrocha tout seul. Comme Épaminondas, il avait arraché lui-même le fer de sa blessure.

Le pansement dès lors devint parfaitement facile : Figaro fut lavé à l'eau fraîche de la rivière voisine ; le mouchoir de poche de son maître lui servit de tampon, sa cravate de bandage, et il continua de chasser tout le reste de la journée comme si aucun accident ne lui fût arrivé.

Inutile de dire que sa blessure, si grave qu'elle fût, n'avait nullement influé sur son appétit, et que la première pièce, qui, comme nous l'avons dit, était une bécassine, lui ayant échappé, la seconde, qui était un râle de genêts, passa comme une lettre à la poste.

Une autre fois, ayant vu à la porte d'un boucher nommé Mauprivez — c'était particulièrement avec les bouchers et les charcutiers que Figaro faisait ses plus mauvaises affaires — ayant vu, disons-nous, à

la porte d'un boucher un cœur de mouton pendu à un croc, sans plus songer au croc auquel était attaché ce cœur que le poisson ne songe à l'hameçon auquel se tord le ver, l'imprudent avait sauté sur le morceau de viande convoité et était resté pendu au croc par le palais.

Le boucher, aux cris poussés par le patient, était sorti avec une lanière, et, jugeant la punition du croc insuffisante, il avait fustigé d'importance le pendu; après quoi, il l'avait, en le soulevant à bras-le-corps, dépendu et remis sur ses pattes.

Mais, en le soulevant, il avait fait tomber du même croc le cœur de mouton, cause première de l'événement.

A peine sur ses pattes, Figaro s'était précipité sur le cœur de mouton et l'avait emporté, laissant le boucher si ébahi, qu'il n'avait pas même songé à le poursuivre.

Ces désagréments, qui retombaient presque toujours sur le père Martineau, dans l'hôtel duquel se refugiait le coupable à chaque nouveau délit qu'il commettait, comme dans un lieu d'asile inviolable, avaient poussé le maître de la *Croix d'or* à exiger, de son neveu Georges Martineau, le sacrifice de son chien. Martineau le neveu, en conséquence, tout en regrettant dans Figaro des qualités essentielles à l'endroit de la chasse, avait autorisé son oncle à traiter, pour lui et en son nom, de la vente de Figaro avec le premier amateur qui se présenterait, le lais-

sant absolument maître des conditions et du prix de cette vente.

Or, cette digression, qui nous paraissait absolument nécessaire, étant terminée, nous croyons utile de revenir à la diligence et aux voyageurs qu'elle contenait, sans toutefois abandonner Figaro avec lequel nous sommes loin d'en avoir fini.

Donc, au moment même où, après avoir gravi la montagne de Vauciennes, et avoir laissé un instant souffler ses chevaux, Levasseur, d'un vigoureux coup de fouet, remettait en branle sa lourde machine, Figaro, poursuivi cette fois non plus par un boucher, mais par un charcutier, se précipitait dans la cuisine de la *Croix d'or*, tenant un jambonneau entre ses dents, et emportant dans le gras de sa cuisse un couteau que le charcutier lui avait lancé dans sa fuite et dont le manche et la moitié de la lame tremblaient hors de la blessure.

Figaro s'élança dans la chambre à coucher, se glissa sous le lit et se mit à y dévorer son jambonneau, sans plus s'inquiéter de son train de derrière que s'il eût été piqué par une épine de rose.

Un instant après, le charcutier apparut tout essoufflé sur le seuil de la cuisine.

— Eh bien, dit-il en se croisant les bras et en regardant le père Martineau, qui, d'un air innocent, piquait un fricandeau, en voilà une canaille finie que votre Figaro ! Comment ! ce n'est point assez de m'emporter mes jambons, il m'emporte aussi mon couteau ! Ah ! mais, ah ! mais c'est trop fort, cela !

— D'abord, dit d'une voix conciliante Martineau, qui tenait à se mettre hors de cause, d'abord, compère Baccuet, Figaro n'est point à moi, c'est à mon neveu Georges.

— Allons donc! allons donc! Pourquoi ne se sauve-t-il pas chez votre neveu Georges, alors? pourquoi se sauve-t-il ici? Les chiens, cela a de la connaissance, voyez-vous; cela se sauve chez ceux qui les protégent. Or, vous ne direz point que Figaro n'est pas chez vous, compère. Je l'y ai vu entrer, le filou!

— Je ne nie rien, mon cher Baccuet, dit le père Martineau. Je ne nie rien, et la preuve, c'est que je vais reprendre votre tranche-lard à Figaro et vous le rendre.

— Et mon jambonneau, me le rendrez-vous?

— Ça, je ne puis pas vous en répondre, car il ne doit pas en rester grand'chose à cette heure; mais je puis vous le payer.

— Me le payer! me le payer! on n'est point à cela près d'un jambonneau, compère. Non, répliqua le charcutier, vous payerez une bouteille de bon vin de Bourgogne, et tout sera dit. Des jambonneaux, il y en a encore à la maison, Dieu merci! et même des jambons.

— Puisque vous le prenez comme cela, compère, — c'est-à-dire en bon garçon, — je vous dirai, comme je le dirais en confession à notre pauvre abbé Grégoire, s'il vivait encore, que j'en ai par-dessus la tête, de ce gredin de Figaro. Ce n'est pas qu'il vole jamais

rien ici, non. On croirait, comme vous le disiez tout à l'heure, qu'il a la connaissance, quoi !

— Il l'a, compère, il l'a !... Ne croyez point qu'il ne sait pas ce qu'il fait, le gueusard ; il le sait bien, allez ; et la preuve, c'est qu'il se cache. Un chien qui n'a rien à se reprocher, c'est comme un honnête homme, cela ne se cache pas ! Où est-il, je vous le demande ?... — Figaro ! Figaro ! mon petit Figaro !... — Oh ! il n'y a pas de danger qu'il montre le bout de son nez seulement !

— Attendez, compère, attendez. Tandis qu'Auguste descendra à la cave pour nous chercher une bouteille de vieux beaune, je vais tâcher de vous rattraper votre couteau d'abord. — Tu entends, Auguste ? une bouteille de beaune première.

Et le père Martineau entra dans la chambre où s'était, comme nous l'avons dit, réfugié Figaro.

— Tu entends, Auguste ? répéta le compère Baccuet.

— Oui, papa, oui, compère, répondit un jeune homme d'une vingtaine d'années qui, debout devant les fourneaux, le bonnet de coton sur l'oreille, le tablier coquettement relevé et le couteau passé dans la ceinture, tournait un roux exhalant déjà un parfum d'oignon du meilleur augure pour la sauce dont il devait être le principal condiment. Aussitôt que j'aurai mouillé mon roux, j'irai. Vous savez bien, compère Baccuet, qu'on ne laisse pas sur le fourneau un roux à moitié fait.

— Oui, mon garçon, oui, je sais cela, répondit le charcutier. Et tu seras le digne fils de ton père.

— Faut espérer, compère Baccuet, faut espérer, fit en se rengorgeant le jeune émule de Vatel et de Carême.

— Auguste! cria le père Martineau de sa chambre à coucher, est-ce que tu ne peux pas m'envoyer Tom Pouce?

— Pour quoi faire, papa?

— Pour s'allonger sous le lit et aller chercher le couteau du compère Baccuet.

— Impossible, papa. Il tient le cheval de M. Henri de Norloy, qui est tout attelé au tilbury, et ce n'est pas un bidet qu'il faut laisser seul, celui-là.

En effet, par l'encadrement de la porte, on voyait dans la cour un groom gros comme le poing, qui, en se haussant sur la pointe de ses bottes à retroussis, tenait par le mors un beau cheval bai attelé à un élégant tilbury.

L'exiguïté de sa taille lui avait valu de la part du facétieux père Martineau le sobriquet de Tom Pouce.

— Et bien, dit Baccuet, qui tenait à rentrer dans la possession de son couteau, et qui, d'ailleurs, était d'un naturel obligeant, je vais le tenir, moi, le cheval de M. Henri.

Et, descendant les quatre marches qui conduisaient de la cuisine dans la cour:

— Allons, jeune groom, dit-il en prononçant le mot comme il s'écrit, allez donner un coup de main à M. Martineau qui vous appelle.

— Oui, *come here!* dit le père Martineau, qui avait entendu le maître de l'enfant l'appeler ainsi, et qui, à ces deux mots, avait vu l'enfant se hâter d'accourir.

— *Here I am, sir,* répondit gaiement le petit bonhomme en abandonnant la bride du cheval au compère Baccuet.

— Toi, tirer couteau de la cuisse à Figaro, dit celui-ci, qui était au bout de son anglais et qui lui substituait le patois nègre.

— *I do not understand,* répondit le groom en regardant le père Martineau de son œil intelligent mais interrogateur.

— Tom vous dit qu'il ne comprend pas ce que vous lui demandez, papa, cria de son fourneau, et en continuant de tourner son roux, Auguste, lequel avait retenu quelques mots d'anglais interceptés à des voyageurs d'outre-Manche qui n'entendaient pas le français.

Puis, au groom:

— *Under the bet!* cria-t-il.

Tom comprit que cela voulait dire: *Sous le lit,* quoique Auguste, dans son anglais fantaisiste, eût substitué un *t* au *d*, dernière lettre du mot *bed*.

Il se fourra en conséquence sous le lit, vit un couteau qui sortait à moitié de la cuisse de son ami Figaro, avec lequel il était dans les meilleurs termes, jugea que la cuisse d'un chien n'était pas la gaîne naturelle d'un couteau, prit l'arme par le manche et

tira à lui, en poussant ce cri de triomphe que le jockey anglais répète à tout propos:

— *All right!*

Figaro répondit à ce cri de triomphe par un gémissement de douleur, mais n'en continua pas moins de ronger l'os de son jambon, dont la chair avait déjà disparu.

Le père Martineau prit le couteau de la main de Tom, qui, de son côté, alla, en s'époussetant, reprendre la bride de la main du compère Baccuet.

— Voilà votre tranche-lard, compère, dit le maître de l'hôtel de la *Croix d'or*, en rendant au charcutier son couteau, après l'avoir consciencieusement et au préalable essuyé à son tablier de cuisine.

— Et voici la bouteille de beaune première, dit Auguste en posant, en effet, une bouteille de vin de Bourgogne et deux verres sur la table de cuisine.

— Par ma foi! dit Baccuet en passant son couteau dans le cordon de son tablier, tandis que le père Martineau, versant le vin, emplissait le verre de son compère bord à bord et le sien seulement à moitié; par ma foi! puisque vous êtes disposé à vous défaire de Figaro, vous devriez bien le colloquer à M. Henri; c'est un bon jeune homme qui en aurait bien soin, de votre Figaro, si vieux qu'il soit.

— Vous savez bien que M. Henri n'est pas chasseur, compère.

— Et bien, alors, à M. Madeleine; vous ne direz point qu'il n'est pas chasseur, celui-là, un gaillard

qui vous coupe à balle franche un écureuil en deux, au moment où il saute d'un arbre sur un autre.

— Je lui en ai déjà parlé; mais il le connaît, le brigand! ce qui ne l'aurait pas empêché de le prendre, s'il n'avait déjà toute une meute, car il sait qu'au bois et à la plaine, c'est une crâne bête. Eh! tenez, l'autre jour, continua le père Martineau en baissant la voix, est-ce qu'il n'a pas, en chassant tout seul la nuit, étranglé un chevreuil magnifique? Il est venu ici tout couvert de sang. J'ai dit à Auguste: « Il aura fait quelque coup dans la forêt, suis-le. » Auguste l'a suivi; il l'a mené droit au chevreuil, dont il n'avait mangé que le cou et une épaule, de sorte que l'on a pu en sauver le filet, une gigue de devant et les deux cuissots de derrière. C'était sur la garderie du père Bochet, qui en a eu vent et qui m'a prévenu que, s'il trouvait Figaro chassant dans la forêt, seul ou accompagné, il tirerait dessus comme sur un loup enragé. — Tu entends cela, Figaro, te voilà prévenu. Tiens-toi bien!

A ce moment, on entendit des claquements de fouet annonçant que la diligence attendue était en train de tourner l'angle de la rue de Soissons.

A ce bruit, le père Martineau s'empressa de trinquer avec le compère Baccuet, et de vider son verre, tandis que Tom, sortant de la cour avec le tilbury, allait se ranger contre la muraille de la rue, laissant tout le pavé libre au pesant véhicule qui, avec un bruit assourdissant de fouet, de roues

et de chaînes, vint stopper devant la porte de l'hôtel de la *Croix d'or*.

A peine la voiture arrêtée. Levasseur descendit du cabriolet pour ouvrir la portière du coupé de la diligence à M. Peluche et à mademoiselle Camille.

Derrière lui descendit M. Henri, salué par les hourras joyeux de Tom.

Le jeune homme se trouva, soit hasard, soit calcul, toucher terre juste au moment où Camille, voyant s'ouvrir la portière de son côte, sautait sur le pavé légère comme une bergeronnette, mais confuse de se trouver face à face avec le jeune homme dont le souvenir l'avait préoccupée toute la nuit; elle se retourna vivement. M. Henri s'avança pour aider M. Peluche, moins léger qu'elle, à descendre à son tour.

Cette courtoisie du jeune homme, on a déjà pu le voir, n'était point du goût de M. Peluche; aussi descendit-il en grommelant; ce que voyant, M. Henri salua respectueusement les deux voyageurs, et, convaincu — à son grand regret — qu'il n'y avait pas moyen de lier conversation avec cet ours, que le hasard avait fait père d'une gazelle, il se retourna vers Tom en demandant en anglais :

— *All are well down there?*

— *Yes sir,* répondit l'enfant, *all right!*

— *And so let us away,* continua le jeune homme en prenant les guides des mains du groom et s'asseyant près de lui avec un mouvement visible de dépit.

Et, levant sa casquette pour saluer une dernière fois les deux voyageurs, il excita par un petit clappement de langue son cheval, qui partit au grand trot et prit la route qui, bifurquant à un demi-kilomètre de l'hôtel de la *Croix d'or*, conduit par l'un de ses embranchements à la maison neuve du chemin de Soissons et par l'autre au village de Dampleux, et subséquemment au hameau de Vouty, où M. Peluche se rendait incognito pour surprendre son ami Madeleine.

— Qu'a donc dit en anglais ce monsieur à son domestique? demanda M. Peluche à Camille.

— Il lui a demandé *si tout le monde se portait bien là-bas!*

— Où, là-bas?

— Je n'en sais rien, mon père.

— Et le domestique, qu'a-t-il répondu?

— Il a répondu : *Oui, monsieur, tout va bien.*

— Il me semble qu'il a encore dit autre chose?

— Il a dit : *Alors, en avant!* Et il est parti.

— Hum! fit M. Peluche en jetant un regard de côté sur le tilbury, qui s'éloignait rapidement en soulevant un nuage de poussière.

— Il avait les yeux bleus! murmura Camille, dont les doutes étaient enfin fixés, et qui trouvait que rien n'était plus beau au monde que des yeux bleus sous des sourcils et des cheveux noirs.

XIV

OU M. PELUCHE OBTIENT LES MEILLEURS RENSEIGNEMENTS SUR MADELEINE ET SUR M. HENRI

En voyant M. Peluche dans une tenue de chasse si complétement fashionable, et en ne lui voyant pas de chien, le père Martineau et le compère Baccuet échangèrent un signe d'intelligence.

L'hôtelier, comme c'était son devoir, mit son bonnet à la main, et, s'approchant de M. Peluche :

— Y a-t-il quelque chose pour le service de monsieur et de mademoiselle? demanda-t-il.

— Beaucoup de choses, répondit M. Peluche avec le ton rogue que lui avait inspiré les attentions de son compagnon de voyage pour Camille. Beaucoup de choses!

— Une seule, dit en souriant la jeune fille.

— Alors, dit le père Martineau, nous allons d'abord servir mademoiselle. Que désire-t-elle?

— Une chambre et de l'eau pour réparer les désordres d'une nuit de voiture, Monsieur.

— Marguerite, cria le père Martineau, le numéro 1 à mademoiselle.

— As-tu faim? demanda M. Peluche à sa fille.

— Moi, mon père? répondit Camille. Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas?

— Pardon, mon père; mais j'étais distraite, je n'ai pas entendu ce que vous me demandiez.

— Je te demande si tu as faim?

— Ne nous a-t-on pas dit que nous arriverions pour le déjeûner?

— Oui; mais il y a, nous a-t-on dit aussi, une heure de voyage au moins; puis il faut se procurer une voiture, débattre le prix, attendu qu'en province, on croit que c'est pain bénit de voler les Parisiens; cela nous prendra bien une autre heure, et je crois qu'il ne serait pas mal de nous garnir l'estomac d'une bonne tasse de café.

— Eh bien, va pour une tasse de café, père.

— Tu ne te feras pas attendre, Camille.

— Non, père, sois tranquille.

Et Camille disparut dans l'escalier.

— Hum! fit M. Peluche se retournant vers l'hôtelier, je disais donc...

— Vous disiez que vous aviez une heure de voyage au moins; il paraît que monsieur va dans nos environs.

— Je vais au village de Vouty. Connaissez-vous cela, monsieur l'hôtelier?

— Je crois bien que je connais cela! c'est à une demi-lieue d'ici; mais, comme il y a beaucoup à monter, oui, il vous faut une heure et une bonne heure.

— Alors, si vous connaissez le village, vous devez connaître ceux qui l'habitent.

— Depuis le garde champêtre jusqu'au maire, et, si je peux vous renseigner...

— Connaissez-vous un nommé Madeleine ?

— M. Cassius ?

— Justement, M. Cassius.

— Si je le connais ; je le crois bien ! Oui, Monsieur ; oui, Monsieur, j'ai cet honneur-là, de le connaître.

— Diable ! il paraît qu'il est considéré dans le pays, le sieur Cassius !

— Oh ! quant à cela, Monsieur, oui, et il le mérite grandement, d'être considéré. Aux dernières élections, il a refusé d'être maire.

— D'être maire ?

— Oui, Monsieur, d'être maire.

— Vous ne m'étonneriez point alors, dit M. Peluche en jetant un regard de côté sur son bonnet à poil et sur son sabre, vous ne m'étonneriez point en me disant qu'il occupe un grade dans la garde nationale.

— Ah ! s'il n'occupe pas un grade dans la garde nationale, c'est qu'il n'a pas voulu. Il n'a qu'à dire un mot, il sera commandant de la garde nationale de tout l'arrondissement ; est-ce pas vrai, compère ? fit Martineau se retournant vers le charcutier, qui écoutait la conversation debout et immobile contre la table de la cuisine.

— C'est si vrai, répondit le compère Baccuet, que, quand notre capitaine, M. Jules Creton, a été nommé, il a dit : « C'est bon, j'accepte, mais c'est si

M. Cassius refuse. » C'est pourtant un rude capitaine que M. Jules Creton ; il nous laisse faire tout ce que nous voulons !

— Eh bien, mon ami, dit M. Peluche, qui vit qu'il pourrait se risquer et que son honorabilité n'aurait point à souffrir de la connaissance de Madeleine, je ne vous cacherai pas plus longtemps que c'est chez M Cassius que je vais.

— Alors, bon ! vous en avez pour quelque temps a être des nôtres. C'est un charmeur, M. Cassius. On sait quand on entre chez lui, on ne sait pas quand on en sort.

— Eh bien, je serai donc plus savant que les autres, moi, et je puis vous dire d'avance, mon cher monsieur, que, dans quinze jours, vous me verrez repasser.

Le père Martineau secoua la tête, geste dénégateur qui fut imité par le compère Baccuet.

— Messieurs, fit orgueilleusement M. Peluche, quand on est dans le haut commerce et que l'on fait pour plus d'un million d'affaires par an, on ne peut donner plus de quinze jours à ses plaisirs ; d'ailleurs, ajouta M. Peluche en allongeant dédaigneusement les lèvres, je doute que les plaisirs que je goûterai chez mon ami Madeleine me fassent oublier les plaisirs de la capitale du monde civilisé.

— Vous êtes chasseur, n'est-ce pas, Monsieur? demanda le père Martineau.

M. Peluche fit un mouvement de tête et d'épaules

et jeta un regard sur son accoutrement, qui voulait dire : « Il me semble que cela se voit de reste. »

— Vous êtes pêcheur?

— Je puis le devenir... J'ai de grandes aptitudes à tous les exercices du corps.

— Vous êtes cavalier?

— Hum! hum!... c'est-à-dire je l'ai été dans ma jeunesse. Nous avons, à côté de Paris, un village nommé Montmorency, qui a été habité, vous ne l'ignorez point, par le philosophe de Genève, par le grand Jean-Jacques Rousseau, et où j'allais quelquefois le dimanche.

— Et c'est là que vous avez pris des leçons d'équitation ?

— Justement.

— Eh bien, chasse, pêche, chevaux, continua l'hôtelier de la *Croix d'or*, vous trouverez tout cela chez M. Madeleine.

— Comment! s'écria M. Peluche, qui marchait d'étonnement en étonnement, avec quinze cents francs de rente, deux mille tout au plus, Madeleine a des chasses, des pêches, des chevaux?

— S'il n'en a pas, ses amis en ont ; c'est absolument la même chose.

— Madeleine a des amis qui ont des chevaux, des terres et des étangs?

— Sans doute. Ainsi, par exemple, ce jeune homme qui est venu avec vous dans ma diligence...

— C'est à vous la diligence? interrompit M. Peluche. Je vous en fais mon compliment.

— Oui; n'cst-ce pas qu'elle secoue bien? Mais il faut ça pour l'hiver, dans les mauvais chemins, c'est solide. Eh bien, ce jeune homme qui est venu avec vous dans ma diligence, et qui était attendu ici par son groom, son tilbury et son cheval, c'est un ami de M. Madeleine.

— M. Henri! s'écria Camille, qui, ayant fini sa toilette, était descendue de sa chambre, s'était approchée du groupe de causeurs sans être remarquée, et qui venait d'entendre ce qu'avait dit le père Martineau; M. Henri est un ami de M. Madeleine?

Puis, s'apercevant qu'elle avait peut-être mis un peu trop de feu dans la question :

— Ne trouves-tu pas, père, ajouta-t-elle d'une voix de laquelle elle essayait inutilement de chasser l'émotion, ne trouves-tu pas que c'est très-extraordinaire que nous ayons fait justement la route avec un ami de notre meilleur ami?

M. Peluche demeura un instant pensif, l'index de sa main droite replié et appuyé contre ses lèvres.

Puis, se parlant à lui-même tout en regardant Camille :

— Est-ce que, par hasard, M. Henri serait ce beau garçon de vingt-cinq ans dont Madeleine me parlait dans le post-scriptum de sa lettre? Hum! hum!

Camille baissa les yeux sous le regard de M. Peluche et rougit jusqu'aux oreilles. Elle était sûre que c'était lui.

— Oh! fit le père Martineau, si M. Cassius vous a

parlé, dans le post-scriptum de sa lettre, d'un beau garçon de vingt-cinq ans, c'est probablement de M. Henri qu'il s'agissait, car c'est à coup sûr le plus beau garçon du département. N'est-ce pas, compère? continua le propriétaire de la *Croix d'or* s'adressant au charcutier.

Baccuet fit de la tête un signe affirmatif.

— Mais, demanda M. Peluche en crispant de plus en plus son index, ce qui était chez lui un signe de grande préoccupation, pour avoir un tilbury, un groom, des chevaux, il faut que ce M. Henri soit riche.

— Il l'est donc, répondit Martineau, et comme un seigneur encore! Mais vous ne savez donc pas que c'est le fils adoptif d'un vieux noble, qui lui a laissé plus d'un million en terres ? Toute la commune de Vouty lui appartient. Ah! quand il aura l'âge, il ne tiendra qu'à lui d'être député, ce n'est point le cens qui lui manquera.

— Vous dites, continua M. Peluche suivant son idée, que c'est le fils adoptif d'un vieux noble ?

— Quand je dis fils adoptif, mon avis à moi, et celui de beaucoup d'autres, n'est-ce pas, compère Baccuet ?... — Le charcutier fit un signe affirmatif. — Mon avis est que M. Henri pourrait bien être son vrai fils ; car enfin, vous comprenez bien, mon cher monsieur, on ne laisse pas comme cela son nom, son titre et sa fortune à un étranger.

— Mais M. Henri a donc un titre? demanda M. Peluche, qui prenait de plus en plus intérêt à la con-

versation, tandis que, de son côté, Camille n'en perdait pas un mot.

— Sans doute, il a un titre, répondit Martineau, puisqu'il est comte.

— Comte ! Comte de quoi ?

— Comte de Noroy, la belle terre de Noroy, une terre de cinq cents arpents, qui rapporte douze bonnes mille livres de rente. C'est à lui, et elle ne doit pas un sou à personne, sans compter trois ou quatre cents autres arpents de bois, d'étangs et de marais, qu'il a par-ci, par-là. Tenez, savez-vous ce qu'il vient de faire à Paris, par exemple ?

— Non ; car peut-être ai-je eu tort, mais je n'ai point parlé à ce jeune homme. Vous êtes père, monsieur Martineau ; — je sais votre nom, l'ayant vu écrit sur la porte de votre hôtel ; — vous êtes père, je ne vous dis que cela.

— Et cela suffit, Monsieur. Il est vrai que je ne suis père que d'un garçon, ce qui n'est pas tout à fait la même chose que si j'étais père d'une jolie demoiselle comme la vôtre... Mais que disais-je donc quand vous m'avez interrompu ?

— Vous me demandiez si je savais ce que M. Henri était allé faire à Paris.

— C'est vrai. Eh bien, il y était allé acheter le bois de Gaine, un bois de quatre-vingts arpents, situé entre le petit port et Ancienville. M. Madeleine était toujours disant : « C'est ennuyeux d'avoir au milieu de notre propriété, — car il regarde la propriété de M. Henri comme la sienne ; — c'est ennuyeux d'avoir

au milieu de notre propriété un bois plein de lapins et de chevreuils, dans lequel on ne peut pas chasser. » Un beau jour, M. Henri lui a dit : « Cela vous ennuie donc beaucoup, de ne pas chasser dans le bois de Gaine ? — C'est-à-dire que cela m'exaspère, a répondu M. Cassius. — Eh bien, ne vous exaspérez pas pour si peu ; dans huit jours, vous y chasserez, parrain, » lui a dit M. Henri. Et il lui a tenu parole.

— Comment ! s'écria Camille, M. Madeleine est le parrain de M. Henri ?

— Oui. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, ma belle demoiselle ?

— Mais c'est qu'il est mon parrain aussi, à moi. Voyez donc comme c'est curieux, mon père.

— Curieux, très-curieux, en effet, murmura M. Peluche. Et alors, M. Henri, dites-vous, a acheté le bois de Gaine ?

— Trente-sept mille cinq cents francs ! L'acte a été passé avant-hier chez M. Aumont-Thiéville, l'argent versé hier ; de sorte qu'aujourd'hui M. Madeleine vous fera manger à dîner des lapins de la nouvelle acquisition de M. Henri, et peut-être demain ou après des sangliers ; car il y vient du sanglier de la forêt, dans le bois de Gaine.

— Malepeste ! s'écria M. Peluche sortant de son caractère à l'idée de devenir l'égal de Méléagre, je donnerais bien quelque chose pour tuer un sanglier.

— Vous n'avez jamais chassé le sanglier ? demanda M. Martineau.

— Jamais, répondit M. Peluche ; mais, s'il y en a dans le bois de Gaine, je m'en passerai la fantaisie.

— Vous savez, dit Martineau, la chasse aux sangliers, ce n'est point tout roses.

— Pourquoi cela ?

Le sanglier, cela revient sur le chasseur.

— Tant mieux, répliqua M. Peluche, qui n'avait pas très-bien compris la signification du mot. Il n'en est que plus facile à tuer, s'il revient sur le chasseur.

— Allons, allons, fit le maître de la *Croix d'or*, il paraît que vous êtes un dur à cuire. D'ailleurs, avec M. Madeleine, il n'y a pas de danger. Dites-lui de vous placer près de lui, et visez la bête au défaut de l'épaule. N'est-ce-pas, compère Baccuet ?

Le charcutier fit signe que c'était là, en effet, qu'il fallait viser.

— Mais, reprit le père Martineau, je bavarde, je bavarde, et je m'aperçois que votre café est servi depuis longtemps. Le café de l'hôtel de la *Croix d'or* a une réputation à conserver ; mais, pour cela, il ne faut pas le prendre froid.

— Vous avez raison, Monsieur. Viens, Camille.

Et M. Peluche, après avoir fait un salut protecteur aux deux amis, passa dans la salle à manger.

XV

OU LE FUSIL DE M. PELUCHE EST APPRÉCIÉ A SA JUSTE VALEUR

La table de l'hôtel de la *Croix d'or* était servie avec cette propreté qui est la coquetterie de la campagne; la nappe et les serviettes qui la couvraient étaient de fine et blanche toile; les assiettes étaient de porcelaine, et l'argenterie, qui comprenait les cuillers, les fourchettes, la cafetière et le pot au lait était d'argent : chose déjà rare à cette époque, où le christofle commençait à s'introduire dans les meilleures maisons. Enfin, le beurre venait d'être battu, les radis sortaient de terre, les œufs étaient frais pondus, le pain avait été cuit pendant la nuit, et la crème, recueillie à l'instant même sur du lait trait de la veille au soir, était jaune et épaisse comme du beurre.

Camille, appréciatrice des qualités morales du déjeûner, bien plus que de ses qualités matérielles, fit un signe d'approbation au père Martineau, qui suivait ses voyageurs la serviette sous le bras, le bonnet de coton à la main.

M. Peluche et Camille prirent place à la table, et M. Peluche, en examinant le déjeûner sous son

côté matériel, en parut aussi satisfait que Camille l'avait été du côté moral.

Mais, au premier bruit de chaises qu'il entendit, un personnage auquel personne ne pensait, excepté peut-être le père Martineau, qui ne perdait pas plus son idée de vue que M. Peluche la sienne, quoique ce ne fût l'heure habituelle ni du déjeûner ni du dîner, pensa, que, du moment que l'on se mettait à table, il avait le droit d'assister au repas.

En conséquence, on vit sortir de dessous le lit Figaro, qui exactement comme si rien ne s'était passé et ayant pansé lui-même sa blessure avec sa langue, alla chercher son paillasson, l'apporta entre M. Peluche et Camille, le déposa à une distance respectueuse de la table et s'assit dessus sans rien demander, discrétion que lui rendait facile le déjeûner préparatoire qu'il avait fait aux dépens du compère Baccuet?

Camille le regarda faire avec étonnement et M. Peluche avec admiration.

Figaro, comprenant qu'il était examiné avec attention par les deux voyageurs, se passa la langue sur le nez et cligna les yeux amoureusement, mais sans faire aucune demande indiscrète.

— La canaille! murmura le compère Baccuet, qui s'était rapproché de la porte, voyez si on ne lui donnerait pas le bon Dieu sans confession!

Martineau, d'un clin d'œil, implora le silence du charcutier.

Celui-ci leva la main en signe que son compère n'avait rien à craindre.

— Voilà, par ma foi, dit M. Peluche en trempant dans son œuf une mouillette longue de vingt-cinq centimètres, voilà un chien bien élevé.

— Et comme il est discret ! voyez, mon père, dit Camille en passant sur la tête de Figaro sa main blanche et fine.

— Pour discret, dit le père Martineau, je puis dire hardiment que Figaro n'a pas son pareil.

— Oh ! papa, fit Camille, il s'appelle Figaro ; quel joli nom ! Mais c'est qu'il ne demande même pas.

— Je crois bien qu'il ne demande pas, murmura le charcutier ; il n'a pas la peine de demander, le gueusard ! il prend.

— Compère ! fit Martineau.

— Le fait est, dit Baccuet voulant réparer le mal qu'avait pu faire son aparté, — lequel, au reste, n'avait été entendu que de Martineau, — le fait est, comme le disait mon compère, qu'il n'a pas son pareil pour la discrétion.

— Et pour la chasse, dit le maître de la *Croix d'or*.

— Ah ! ah ! il chasse ? fit M. Peluche. Tu es chasseur, mon ami ?

— C'est-à-dire qu'il n'y en a pas un, à trois lieues à la ronde, excepté le Mandrin de M. Madeleine, pour arrêter comme ce gaillard-là.

— Comment ! il arrête ? demanda M. Peluche.

— S'il arrête ! fit Martineau. Dites donc, compère, monsieur demande si Figaro arrête !

— Comme un gendarme, répondit le charcutier enchanté de placer un mot qu'il avait entendu faire devant lui, et qu'il trouvait on ne peut plus spirituel.

— Et qu'arrête-t-il ? demanda M. Peluche continuant sérieusement la plaisanterie du compère Baccuet, les vagabonds, les voleurs ?

— Ah ! fit en riant le père Martineau, non ; je dois dire que cela ne va point jusque-là; il arrête les lapins.

— Comment ! il arrête les lapins ?

— Comme un piquet.

— Bon ! ces diablesses de bêtes que j'ai vues ce matin dans la bruyère...?

— Dans la bruyère de Gondreville.

— C'est possible... J'ai reconnu que c'était de la bruyère, parce que c'est un article très-demandé dans les fleurs; mais je ne sais pas si cela s'appelle de la bruyère de Gondreville. — Comment ! votre chien, votre Figaro, — c'est ainsi que vous l'appelez, je crois, — arrêterait ces animaux qui couraient bien comme mille diables ?

— Ils les arrêterait !

— Et les perdrix, il les arrêterait aussi ?

— Oh ! les perdrix, dit le charcutier, c'est son fort.

— Ah çà ! mais il n'y a pas tant de mérite qu'on le dit à tuer le gibier, quand on a un chien qui arrête.

— Le fait est, dit Martineau, que ça facilite beau-

coup. On dit que c'est le chasseur qui fait le chien ; eh bien, moi, je retourne le proverbe, et je dis : c'est le chien qui fait le chasseur.

— Et je crois que vous avez raison, Monsieur, dit Peluche en se renversant en arrière. Avec un chien qui arrêterait le gibier, je me fais fort de tuer autant de lapins et de perdrix que mon ami Cassius lui-même. Seulement, Figaro arrête-t-il le gibier comme vous dites ?

— Voulez-vous le voir travailler ?

— Comment, le voir travailler ?

— Oui, voulez-vous le voir à l'œuvre ?

— Si cela ne nous prenait pas trop de temps, et s'il ne fallait pas aller trop loin...

— Ah ! mon Dieu, c'est l'affaire de cinq minutes, et il ne s'agit que d'aller dans le jardin.

— Allons-y, morbleu ! allons-y ! dit M. Peluche en se levant.

— Et votre café, mon père ? demanda Camille.

— Nous le prendrons en revenant, notre café. M. Martineau aura la bonté de le maintenir chaud.

— C'est l'affaire d'Auguste ; moi, je vais avec vous. Voulez-vous prendre le fusil d'Auguste ? Il est tout chargé.

— Oh ! fit M. Peluche, j'ai le mien, Monsieur, j'ai le mien.

Et, tirant sa clef de sa poche, M. Peluche se mit en mesure d'ouvrir sa boîte et de montrer son arme.

Un fusil qui vient de Paris est toujours une curiosité pour des chasseurs provinciaux, et, comme

tout le monde est chasseur en province, Baccuet s'approcha quittant sa porte, Auguste s'approcha quittant ses fourneaux, pour voir quelle sorte de chef-d'œuvre allait sortir d'un si bel écrin.

Il n'y eut pas jusqu'à Figaro qui, devinant de quoi il était question, ne se levât de son tapis et ne vînt se dresser contre la commode sur laquelle la boîte était posée en y appuyant ses deux pattes.

— Voyez-vous le fin limier, dit Martineau, il devine de quoi il retourne. — Oui, mon chien, oui; nous allons montrer à un chasseur de Paris ce que nous savons faire.

— Excusez, dit le compère Baccuet en voyant les différents morceaux de l'arme précieuse enfermés dans la boîte prendre peu à peu, en se soudant les uns aux autres, la forme d'un fusil, excusez, en voilà du luxe!

— Ah! pour un beau fusil, parlez-moi de cela, dit Auguste.

— Le fait est, dit Martineau renchérissant sur le tout, que je n'ai jamais rien vu de pareil : oh! non, jamais, jamais, au grand jamais!

— Voulez-vous l'examiner de près? dit le propriétaire, tout gonflé d'orgueil, à Auguste.

— Ça me fera plaisir, je vous l'avoue.

— Eh bien, le voilà, je vous le confie, jeune homme.

Et il lui présenta le fusil.

Auguste essuya ses mains à son tablier avant de le prendre, et en fit immédiatement jouer les batte-

ries en amateur consommé, ce que n'avait jamais pu faire M. Peluche.

— En voilà du liant ! dit-il, et en joue ! continua-t-il en portant le fusil à son épaule. Celui qui ne tue pas les trois quarts de ses coups avec ce fusil-là est une mazette : voilà mon opinion.

— Sans indiscrétion, demanda le compère Baccuet, combien ça coûte-t-il, un fusil comme celui-là?

— Un fusil comme celui-là..., dit Auguste en tournant et en retournant l'arme.

— Devinez ! fit Peluche.

— Un fusil comme celui-là, répéta Auguste, si vous l'avez eu pour trois billets de mille, eh bien, ce n'est pas cher.

— Monsieur Auguste, l'ouvrier qui l'a fait prétend qu'il lui revient à près de quatre mille francs.

— Oh! cela ne m'étonne pas, dit Auguste.

— C'est égal, fit Baccuet, c'est beau, c'est magnifique; mais il faut avoir de l'argent mignon pour mettre trois mille cinq cents francs à un fusil.

— Monsieur, dit majestueusement le maître de *la Reine des fleurs*, quand on occupe une position dans la société et un rang dans l'industrie, il faut encourager les artistes!

— Dame ! quand on le peut, dit Baccuet, on fait bien; mais il faut le pouvoir. Moi, je le voudrais, que je ne le pourrais pas.

M. Peluche accorda un sourire protecteur au charcutier.

— Allons ! allons ! dit le père Martineau, au lapin !

Puis, à demi-voix, à son fils :

— Tu es sûr qu'il y est toujours ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Auguste sur le même ton. Bastien l'a vu ce matin dans le carré de choux.

— Au lapin ! répéta Baccuet.

— Au lapin ! répéta M. Peluche, dont le cœur battait comme à un début. — Viens-tu, Camille ?

— Si vous le permettez, mon père, dit Camille, je remonterai dans ma chambre. Je n'aurai jamais le courage d'assister à l'exécution de cette pauvre bête.

— Camille, dit M. Peluche avec dignité, ces émotions-là sont indignes de la fille d'un chasseur.

Et M. Peluche, ayant glissé deux cartouches dans le canon de son fusil, prit gravement la tête de la colonne, descendit dans la cour, et, guidé par le père Martineau, s'avança vers le jardin.

Quant à Camille, elle remonta dans sa chambre, s'accouda à sa fenêtre, et, le regard perdu dans la longue allée d'arbres qui conduisait à la route de Vouty, elle se mit à penser à cette étrange combinaison du hasard ou plutôt de la Providence, qui avait donné à M. Henri le même parrain qu'à elle, et tout bas elle murmura :

— Cher, bien cher parrain Madeleine !

XVI

OU LE MAITRE DE L'HOTEL DE LA CROIX D'OR TROUVE LE PLACEMENT DE FIGARO

Comme l'avait dit le père Martineau, c'était l'affaire de cinq minutes, et il ne s'agissait que d'aller au jardin.

Le carré de choux dans lequel devait se trouver le lapin fugitif, carré magnifique, grand d'un demi-arpent, s'épanouissait au milieu des triangles d'oignons et des losanges de carottes.

A peine entré dans le jardin, Figaro se mit en quête.

— Voyez-moi cela, dit le père Martineau ; une vraie navette de tisserand, et sous le canon du fusil, il n'y a pas à dire, à vingt pas du chasseur ! jamais plus. Tenez, le voilà qui rencontre...

— Que rencontre-t-il? demanda M. Peluche.

— Tiens, pardieu, le lapin !

— Le lapin ! s'écria M. Peluche ; où est-il, le lapin ?

— Attendez ! attendez ! puisqu'il l'arrêtera, il n'y pas à vous presser.

— C'est vrai, c'est vrai, dit M. Peluche ; c'est étonnant, l'effet que cela me fait.

— Comment! ça vous fait de l'effet, pour un mauvais lapin de choux? Mais que sera-ce donc quand vous aurez affaire à un chevreuil ou à un sanglier? Tenez, tenez, continua le père Martineau, il vous y mène tout droit. La, ça y est.

Et, en effet, Figaro s'était arrêté court, le cou allongé, la queue raide, l'œil brillant, la patte en l'air.

— Le voyez-vous? le voyez-vous? continua le père Martineau.

— C'est à payer sa place pour le voir, dit le compère Baccuet.

— Que fait-il donc là? demanda M. Peluche.

— Mais vous le voyez bien, jour de Dieu! il arrête.

— Quoi? qu'arrête-il?

— Le lapin, donc!

M. Peluche regarda de tous ses yeux.

— Mais je ne le vois pas, le lapin, dit-il.

— Ni lui non plus, il ne le voit pas.

— Comment donc peut-il l'arrêter, s'il ne le voit pas?

— Il le sent.

— Il le sent, dit M. Peluche; mais, moi qui ne le sens pas, je voudrais bien le voir.

— Oh! c'est bien facile : en faisant un demi-cercle et en suivant la direction des yeux du chien, nous le découvrirons. D'ailleurs, tenez, tenez, voilà Figaro qui rapproche.

En effet, Figaro se glissait presque sur le ventre

entre les choux d'un mouvement presque imperceptible, mais plein de souplesse et de grâce.

Tout à coup il s'arrêta, se redressa lentement, remit la patte en l'air et redevint immobile.

— Tout beau, Figaro ! fit le maître d'hôtel de la *Croix d'or*.

Figaro remua légèrement la queue.

— Il le voit, dit le père Martineau.

— Et moi aussi, dit Baccuet, je le vois.

— Et moi aussi, dit Martineau.

M. Peluche ouvrait des yeux énormes.

— C'est étonnant ! moi, je ne le vois pas, dit-il.

— Tenez, là, là, dit Martineau montrant le lapin du doigt.

— Vous voyez un lapin, là ?

— Là ! dit Baccuet, dans la direction de cette folle avoine ; vous savez ce que c'est que la folle avoine ?

— Ah ! je crois bien, dit M. Peluche, j'en ai assez vu sur les chapeaux.

— Vous avez vu de la folle avoine sur les chapeaux ? fit Baccuet, qui ne comprenait rien à la réponse du maître de *la Reine des fleurs*.

— Je vois le lapin ! cria M. Peluche en portant son fusil à son épaule.

— Bon ! dit Martineau en relevant le fusil, attendez donc ; ce n'est pas comme cela que vous jugerez Figaro. Mettez votre fusil sous votre bras et prenons une prise. — Tout beau, Figaro ! tout beau, mon chien !

Figaro resta aussi immobile que s'il eût été changé en pierre comme le chien de Céphale.

M. Peluche et le compère Baccuet prirent chacun une prise dans la tabatière du père Martineau, qui en fit autant, et tous trois savourèrent la poudre si chère à Sganarelle.

— Maintenant, dit le père Martineau, avez-vous votre journal ?

— Non.

— Si vous l'aviez, vous pourriez le lire, et le feuilleton avec. Avez-vous une visite à faire, faites-la, et, à votre retour, vous retrouverez Figaro et le lapin, à la même place.

— C'est merveilleux ! dit M. Peluche. Puis-je approcher ?

— Tant que voudrez. Seulement, ne faites pas un pas plus vite que l'autre, ou, sans cela, je ne réponds de rien.

M. Peluche s'avança pas à pas jusqu'à trois mètres à peu près de l'animal. Figaro resta immobile.

— La, maintenant, dit Martineau, le tour est fait, n'est-ce pas? vous êtes content ?

— Enchanté ! dit M. Peluche.

— Eh bien, maintenant, mouchez-moi ce gaillard-là, et que tout soit fini.

— Que je mouche, dit M. Peluche, qui cela ?

— Nous appelons moucher un lapin, lui couper le bout du nez avec le coup de fusil. Vous comprenez que, si vous le tirez d'ici, et que vous visiez dans le corps, votre coup fera balle, et vous la mettrez en capilotade, la pauvre bête.

— Je comprends, dit M. Peluche, je comprends ; c'est entendu.

— Bravo !

— Ainsi, le moment est venu ?

— Oui.

— Je le mouche, dit M. Peluche en mettant son fusil à son épaule ; je vous préviens que je le mouche.

— Mouchez-le, et qu'il n'en soit plus question.

— Rien que le bout du nez, n'est-ce pas ?

— Rien que le bout du nez.

— Allons donc ! s'écria le charcutier, ne le faisons pas languir, ce pauvre animal. En joue, feu !

M. Peluche fit feu ; mais, au lieu de lui moucher le bout du nez, il lui enleva toute la tête.

Le lapin resta sur place, foudroyé.

Figaro se précipita sur lui, s'en empara, fit un petit tour pour montrer la grâce avec laquelle il rapportait, et revint s'asseoir aux pieds de M. Peluche son lapin à la gueule.

M. Peluche le regardait avec admiration.

— Vous voyez, dit Martineau, avec un chien comme celui-là, on n'a à s'occuper qu'à charger et à décharger son fusil ; seulement, vous l'avez drôlelement mouché, le lapin.

— Oui, dit Baccuet, voilà ce qui s'appelle couper le nez aux gens au ras des épaules.

M. Peluche prit le lapin par les pattes de derrière et le regarda comme un apprenti chasseur regarde sa première pièce de gibier ; après quoi, le fourrant dans son carnier :

— Monsieur Martineau, dit-il, vous mettrez le lapin sur mon compte; je ne veux pas arriver chez mon ami Madeleine la poche vide.

Puis, après un instant d'hésitation, paraissant céder à la pression irrésistible d'une passion immodérée:

— Monsieur Martineau, dit-il en se redressant et en s'appuyant sur la crosse de son fusil, votre chien est-il à vendre?

— Mon frère me demanderait mon chien, répondit Martineau, que je le lui refuserais, Monsieur; mais à un ami de M. Madeleine, je n'ai rien à refuser.

— Comment, compère! s'écria Baccuet, vous consentiriez à vous défaire de Figaro? Oh! si j'avais su cela, Figaro n'eût pas été à un autre que moi. Je vous le jure, foi de Baccuet.

— Et puis, continua Martineau, j'ai un certain orgueil à montrer aux chasseurs parisiens comment nous dressons les chiens en province.

— Il me reste, dit M. Peluche, à vous demander le prix de Figaro.

— Par malheur, Figaro n'est pas tout à fait à moi.

— Et à qui est-il donc?

— A mon neveu. De sorte que je suis obligé de consulter le jeune homme. Sans cela, Monsieur, je serais trop heureux de vous l'offrir.

— Compère, votre neveu est un garçon qui se dérange pour la chasse, et, à mon avis, ce serait un service à lui rendre que de vendre Figaro sans lui en parler.

— Prenez-vous vis-à-vis de lui la chose sur vous,

compère ? demanda le propriétaire de la *Croix d'or*.

— Je la prends, répondit résolûment Baccuet.

— Lui direz-vous que c'est vous qui m'avez donné ce conseil ?

— Je le lui dirai.

— Eh bien, Monsieur, dit Martineau, donnez-moi cent francs et Figaro est à vous.

— Cent francs! s'écria M. Peluche; y songez-vous, cent francs, pour un chien !

— Il me semble, répondit Martineau, que, quand un chasseur met quatre mille francs à un fusil, il peut bien mettre cent francs à un chien.

— Monsieur, dit M. Peluche en secouant la tête de haut en bas, j'ai vu un caniche qui montait la garde, fumait sa pipe, sautait pour le roi Louis-Philippe, et tournait la broche, et l'on n'en demandait que vingt francs.

— Vous avez eu tort de ne pas l'acheter, Monsieur. Rien que pour tourner la broche, moi que vous voyez, je vous l'aurais payé quarante. — Où allez-vous, compère ?

— Ne faites pas attention, répondit Baccuet en courant à toutes jambes vers la porte. Je vais chez moi, et je reviens.

— Qu'allez-vous faire chez vous ?

— Je vais vous chercher vos cent francs et une laisse pour emmener Figaro.

— Un instant, un instant, monsieur Baccuet! fit M. Peluche. Je n'ai pas dit mon dernier mot, ni M. Martineau non plus.

— Oh ! quant à moi, dit Martineau, c'est à prendre ou à laisser.

— Eh bien, moi, je prends, fit le charcutier.

Et il fit de nouveau quelques pas vers la porte.

— Attendez, attendez donc, que diable ! dit M. Peluche.

— Oui, attendez, dit le père Martineau, monsieur ne sait pas encore tout ce que peut faire Figaro. Vous ne m'avez pas vu, n'est-ce pas, jeter mon mouchoir dans le carré de choux?

— Non, je ne vous ai pas vu.

— Figaro non plus.

— C'est probable.

— Eh bien, vous allez voir.

Se tournant alors vers le chien :

— Figaro, mon pauvre Figaro, dit le père Martineau d'un air désespéré, j'ai perdu...

Figaro regarda son maître, parut comprendre la cause de son désespoir, et partit le nez contre terre et suivant sa piste, ou plutôt son contre-pied.

— Où va-t-il, comme cela ? demanda M. Peluche.

— Il va me chercher mon mouchoir.

— Et il vous le rapportera ?

— S'il me le rapportera ! Il aimerait mieux se noyer dans la citerne que de ne pas me le rapporter.

— Ah ! s'il fait cela..., dit M. Peluche.

— Tenez, tenez, le voyez-vous quêter ? Le voilà dans les carottes... Le voilà dans les oignons... Le voilà définitivement dans les choux... Regardez...

regardez... il le tient... Viens ici, mon Figaro!... viens!...

Figaro rapporta triomphalement le mouchoir.

— C'est commode, un chien comme cela, dit Baccuet; vous perdez votre bourse, vous vous en apercevez une heure après, vous dites : « Figaro, j'ai perdu! » il vous la rapporte. C'est pour cela que je tiens à avoir votre chien, et je l'aurai, compère, quand je devrais surenchérir sur monsieur.

— Eh bien, voyons, monsieur Martineau, dit M. Peluche, qui sentait le chien près de lui échapper, faisons une cote mal taillée : je vous donnerai vos cent francs, mais il ne sera question ni du déjeûner ni de la voiture qui nous conduira, ma fille et moi, à Vouty.

— Oh! quant à cela, Monsieur, dit le maître de la *Croix d'or*, je serai trop heureux d'avoir reçu chez moi un ami de M. Madeleine pour chicaner là-dessus. C'est chose dite, Monsieur.

— Eh bien, dit Baccuet, vous pouvez vous vanter d'avoir un fier chien. Il vous a étonné, n'est-ce pas?

— Je l'avoue, dit M. Peluche.

— Eh bien, vous n'êtes pas au bout.

— Au bout de quoi, Monsieur?

— Au bout de vos étonnements. Je ne vous dis que cela.

— Mais..., demanda M. Peluche, votre chien voudra-t-il me suivre?

— Un chasseur comme vous? dit le père Martineau. Allons donc! Dailleurs, c'est Bastien qui vous

conduira à Vouty, et il connaît Bastien. — N'est-ce pas, Figaro, que tu connais Bastien?

Figaro répondit par un bond joyeux et quelques abois.

— Ah! Monsieur, dit avec un soupir le charcutier au maître de *la Reine des fleurs*, vous pouvez vous vanter d'avoir un chien auquel il ne manque que la parole.

— Oui, dit M. Peluche en jetant son fusil sur son épaule d'un air dégagé et en reprenant la tête de colonne; oui, je crois que maintenant je suis un chasseur complet.

Les deux compères restèrent derrière.

— Allons! allons! dit le compère Baccuet au compère Martineau en clignant de l'œil et en le touchant du coude: foi d'homme, les Parisiens ne sont pas encore si difficiles à enfoncer que je le croyais!

XVII

OU, APRÈS AVOIR FAIT CONNAISSANCE AVEC MADELEINE, ON FAIT CONNAISSANCE AVEC LA MAISON QU'IL HABITAIT

M. Peluche fut obligé d'appeler deux fois Camille, tant elle était absorbée dans la contemplation d'une route parfaitement solitaire et où, par conséquent,

il chercha en vain l'objet qui pouvait attirer son attention.

Camille tressaillit au second appel et se hâta d'accourir, rouge et confuse, comme si elle eût été prise en flagrant délit de quelque grosse faute.

On se rappelle que le café restait à prendre, et M. Peluche tenait d'autant plus à le boire jusqu'à la dernière goutte, qu'il était compris dans le marché. Pendant ce temps, Bastien préparait le char à bancs.

M. Peluche annonça d'un air triomphant à Camille l'acquisition qu'il venait de faire, et à laquelle Camille applaudit de tout son cœur. Il restait bien la question de présenter Figaro à madame Peluche et de lui créer un domaine quelconque dans ces magasins, ces arrière-boutiques et ces entre-sols de Paris, où il y a à peine de la place pour les gens ; mais Camille leva la difficulté, en faisant observer à son père qu'il ne chasserait probablement jamais que chez Madeleine, et qu'en laissant Figaro chez Madeleine, il l'y trouverait toutes les fois qu'il en aurait besoin ; ce qui le dispenserait de s'occuper de lui, dans les entr'actes qu'il jugerait à propos de mettre entre une chasse et l'autre.

M. Peluche adopta cet avis avec d'autant plus d'enthousiasme, qu'il réfléchit que, grâce à cette combinaison, sa dépense à l'égard de Figaro se bornerait au prix d'achat, supposant bien qu'un homme aussi dépensier et aussi prodigue que l'était Madeleine n'aurait pas la bassesse de faire payer à un ami la nourriture de son chien.

M. Peluche, sans lui en développer toutes les conséquences, embrassa Camille pour la bonne idée qu'elle avait eue.

Après quoi, il compta au père Martineau ses cent francs ; sur l'observation d'Auguste, qu'en traversant la forêt de Villers-Cotterets dans toute sa largeur on pourrait bien voir passer quelques pièces de gibier, il remit une cartouche dans son fusil, et se plaça avec Camille sur la banquette, tandis que Bastien s'asseyait modestement sur le brancard, et que le compère Martineau et le compère Baccuet soulevaient Figaro et le plaçaient dans l'espace vide qui s'étendait de la banquette à l'arrière de la voiture.

Bastien fit claquer son fouet et l'on partit au petit trot.

Au bout de cinquante pas, Figaro, qui ne trouvait probablement pas la voiture assez douce, sauta à bas du char à bancs, et, retenu probablement par la présence de son ami Bastien, au lieu de retourner à Villers-Cotterets, comme l'avait craint un instant M. Peluche, se mit à courir devant la voiture, en fouettant l'air de sa queue, à laquelle, contre les préjugés de certains chasseurs routiniers, on avait laissé le magnifique développement que lui avait donné la nature.

On arriva à la montagne de Dampleux, montagne assez rapide et qui n'est pas, précisément pour sa pente, dans les conditions établies par les règlements des ponts et chaussées. Tandis que M. Peluche racontait à Camille, qui faisait semblant de l'écouter,

les faits et gestes de Figaro, et l'adresse sans pareille avec laquelle il avait *mouché* le lapin, Bastien mettait son cheval au pas et sifflait un de ces airs sans fin, comme en sifflent les conducteurs de voitures habitués à faire de longues traites. A ce moment, Figaro, qui n'avait aucunement l'air de penser à mal, disparut dans le taillis, fort touffu en cet endroit.

Bastien interrompit son air.

— Faudrait vous méfier, dit-il à M. Peluche.

— De quoi? demanda celui-ci.

— De Figaro, donc!

— De Figaro?

— Oui ; il est entré dans la forêt comme s'il rencontrait quelque chose. Et tenez!

Au même moment, on entendit des abois pressés, un grand froissement de feuilles, un magnifique brocard s'élança par-dessus le fossé, et en trois élans traversa la route, suivi de Figaro, qui lui soufflait au poil.

— Tirez donc! mais tirez donc! cria Bastien, braconnier de naissance, comme les habitants limitrophes des forêts.

— Quoi? que je tire? demanda M. Peluche, qui n'avait pas même songé à épauler.

— Quoi? vous demandez quoi? Un chasseur! Eh! le chevreuil, mille dieux! Ah! le beau brocard, nom d'une pipe, si j'avais eu votre fusil!

— Comment! s'écria M. Peluche, c'est un chevreuil qui vient de passer là?

— Un peu, mon neveu; et même Figaro le chasse raide. Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir là un rude chien.

Tout à coup, on entendit une détonation suivie de deux ou trois abois plaintifs.

— Sacristi! dit Bastien, c'est bien heureux tout de même que vous n'ayez pas tiré.

— Comment, demanda M. Peluche qui n'y comprenait plus rien, comment est-ce bien heureux maintenant, quand c'était malheureux tout à l'heure?

— Vous ne comprenez donc pas, répondit Bastien, que le père Lajeunesse était là?

— Qu'est-ce que le père Lajeunesse?

— Le garde du canton.

— Ah! ah! Et il aurait dit quelque chose?

— Je crois bien! Il vous eût fait un procès-verbal et vous en aviez pour vos cent écus au moins.

— Peste! cent écus. Tu entends, Camille?

— Oui, mon père, répondit Camille, qui n'avait pas entendu.

— Et, continua M. Peluche, c'est lui qui a tiré sur le chevreuil?

— Non pas sur le chevreuil, mais sur votre chien.

— Comment, sur mon chien? sur Figaro?

— Eh! tenez, tenez, le voyez-vous revenir la queue dans les jambes. C'est bien fait, c'est bien fait, garçon! On t'avait prévenu et tu n'as que ce que tu mérites.

Et, en effet, Figaro revenait à toutes jambes, la partie postérieure de son corps criblée de plomb à

lapin; il ne fit qu'un bond du revers de la grande route dans cette partie du char à bancs où il n'avait pas voulu rester, et s'y aplatit littéralement.

— Mais, dit M. Peluche, je ne me trompe pas, mon chien est tout couvert de sang; regarde donc, Camille.

— Oh! malheureuse bête! dit celle-ci.

Derrière Figaro apparut, à la lisière de la forêt, le garde du canton.

M. Peluche, qui, comme capitaine de la garde nationale parisienne, se croyait au-dessus de toutes les lois, et qui s'imaginait avoir vu, je ne sais où, que le ruban de la Légion d'honneur donnait le droit de chasse en tout lieu, allait interpeller le garde sur l'état dans lequel il avait mis Figaro, lorsque Bastien, qui flairait un procès-verbal, tira M. Peluche par la manche.

— Pas un mot, lui dit-il, et laissez-moi faire. Seulement, cachez votre fusil.

Puis, se retournant vers le garde :

— Eh bien, père Lajeunesse, lui dit-il, ce gueusard de Figaro, il a donc encore fait des siennes?

— Où est-il? où est-il, cria le vieux garde furieux, que je l'achève, le Cosaque? où est-il?

— Ah bien! il est loin, maintenant, père Lajeunesse, s'il court toujours. Tenez, tenez, le voyez-vous là-bas? Ah! comme il galope du côté du chenil!

— Par malheur, dit Lajeunesse, qui avait pu mériter autrefois ce nom, mais qui, depuis plus de

trente ans, n'avait certes plus le droit de le porter, par malheur, je n'avais que du *trois* dans mon fusil. Mais, en l'honneur de ce Cosaque de Figaro, j'aurai toujours à l'avenir un coup chargé à triple zéro.

Le père Lajeunesse avait vu les Cosaques dans sa jeunesse, et l'on prétendait même qu'il leur avait fait, lorsqu'ils se hasardaient à marauder dans les villages voisins de la forêt, une guerre assez acharnée. Cet *on dit* reposait sur la vente qu'il avait faite, au retour de l'empereur, en 1815, d'une douzaine de montres à M. Dugué, orfèvre, sans que personne eût jamais entendu dire que Lajeunesse eût hérité d'un parent horloger.

Il en résultait que l'épithète de *Cosaque* était pour le patriote Lajeunesse la plus grosse injure qu'il pût jeter non-seulement à la face d'un homme, mais à la tête d'un chien...

— Oh! répondit Bastien à cette terrible menace de triple zéro, vous ferez bien, père Lajeunesse; mais, soyez tranquille, vous l'avez salé comme un jambon, il n'y reviendra plus. Avez-vous quelque chose à faire dire chez M. Madeleine? Nous y allons, et voilà monsieur, qui est son meilleur ami, qui se chargera de lui porter vos paroles d'amitié.

— Dites de respect, Bastien, dites de respect. Non, je n'ai rien à lui faire savoir, sinon que M. Savoie, l'inspecteur de la forêt, dimanche dernier, au rapport, m'a dit : « Bochet — c'était le vrai nom du garde, *Lajeunesse* n'étant qu'un sobriquet de fantai-

sie, — Bochet, vous savez, quand M. Madeleine voudra chasser un lapin et même un lièvre sur votre garderie, faites-lui-en les honneurs. Je prends sur moi la chose. » Oh! c'est un homme bien considéré que M. Cassius, et dont les chiens, quoiqu'ils s'appellent Cartouche et Mandrin, ne feraient jamais, au grand jamais, ce que vient de faire ce Cosaque de Figaro!

Et, tournant son poing fermé vers Villers-Cotterets, où il croyait que s'était réfugié le fugitif, le vieux garde poursuivit Figaro d'une suprême imprécation et d'une dernière menace.

Puis il disparut dans la forêt, dont il n'avait point quitté la lisière.

— Maintenant, dit Bastien s'adressant à M. Peluche, tenez, mon bourgeois, voici un bout de corde; si vous m'en croyez, vous attacherez Figaro de court à quelque chose de solide, ou, sans cela, avant d'être arrivé à Vouty, vous en aurez du désagrément.

— Merci, merci, monsieur Bastien, dit M. Peluche; je vais l'attacher à ma jambe, de sorte qu'il ne pourra faire un mouvement, que je ne le sente.

— Ah! par exemple, en voilà une idée, et une idée de chasseur. Faites, notre bourgeois, faites.

Pendant que M. Peluche attachait par son collier Figaro à sa jambe, Camille épongeait avec son mouchoir les gouttelettes de sang qui sortaient de sa blessure.

— Ah! voyez donc, mon père, dit-elle, voyez l'état où ce méchant homme a mis le pauvre Figaro!

— Ah bah! dit Bastien en fouettant son cheval, il en a vu bien d'autres, le brigand. S'il faisait du soleil, ça serait déjà séché.

Et, comme on était arrivé au haut de la montagne de Dampleux, le char à bancs reprit son chemin au petit trot.

— La, dit M. Peluche, qui venait de serrer au-dessus de son mollet un nœud à la marinière, si M. Figaro défait celui-là, il sera malin.

Comme dans une quarantaine de minutes à peu près les voyageurs arriveront au terme de leur voyage, voyons ce qui se passait chez le parrain Madeleine, où ils étaient loin d'être attendus.

Lorsqu'il s'était agi de choisir un ermitage dans lequel il comptait passer le reste de ses jours, Madeleine, consultant à la fois la mystérieuse tendresse qu'il avait toujours portée à Henri de Noroy, dont, comme nous l'avons dit, il était le parrain, et ses appétits de chasse et de pêche, avait laissé de côté la question du pittoresque, et s'était décidé pour le Soissonnais.

C'était donc au hameau de Vouty, dépendant de la commune de Noroy, qu'il s'était décidé à planter sa tente.

Il avait justement trouvé à acheter là une espèce de petite ferme, avec jardin potager et une trentaine d'arpents de cultures pour la somme de quarante mille francs.

Ce qui l'avait particulièrement décidé à cet achat,

c'est qu'il n'était qu'à cinq minutes du chemin du château.

C'était ainsi que l'on appelait une charmante petite fabrique du temps de Louis XIII, bâtie en pierre, avec les fenêtres et les angles encadrés de briques, et son toit pointu d'ardoises.

Ces petits châteaux tricolores que l'on retrouve encore assez fréquemment dans la Normandie, dans la Picardie et dans cette partie de l'Ile-de-France où nous conduisons nos lecteurs, ces petits châteaux, disons-nous, perdus au milieu d'un massif d'arbres de toutes nuances, font admirablement bien dans le paysage.

Mais ce n'était pas au point de vue artistique que Madeleine avait, en achetant la petite ferme de Vouty, fait entrer ce château dans son horizon. C'est que ce château s'appelait le château de Noroy et était la demeure de Henri.

Le château, et par conséquent la petite ferme qui en avait été autrefois une dépendance, étaient situés sur les limites méridionales de la forêt de Villers-Cotterets, dans sa partie la moins accidentée, il est vrai, mais aussi la plus giboyeuse et la plus abondante en poisson.

Le château de Noroy, distant d'un kilomètre du village, forme le sommet d'un triangle dont les deux villages de Faverolles et d'Ancienville sont les angles de base. La surface du triangle lui-même consiste en une plaine d'une centaine d'arpents, aboutissant d'un côté à la forêt de Villers-Cotterets, de l'autre à

ce que l'on appelle dans le Soissonnais des *larris*, c'est-à-dire des pentes rapides descendant jusqu'au fond de la vallée. Au pied de ces larris, coule la petite rivière d'Ourcq, qui, canalisée un peu plus loin, sert de communication entre le Soissonnais et Paris.

Cette plaine ou plutôt cette lande qui domine la vallée, forme un grand terrain inculte où pousse une immense couche de bruyère dénonçant, ainsi que huit ou dix bouquets de bois ou plutôt de buissons, le peu de profondeur de la terre végétale; les quatre ou cinq cents arpents de culture formant le reste de la propriété sont situés du côté opposé, c'est-à-dire sur Chouy et Ancienville.

Mais c'était l'aridité même de cette terre inculte, c'était l'impraticabilité de ses ronces et de ses broussailles qui faisaient son principal mérite aux yeux de Madeleine, attendu que ces hautes bruyères et ces buissons fourrés faisaient de merveilleuses remises au gibier de la forêt, qui profitait de leur couvert pour s'avancer au gagnage des cultures.

Là, en effet, le Jean-Sans-Terre de la civilisation, le chasseur sans apanage, le Mohican de l'Europe enfin, peut, si le grand saint Hubert le favorise, se procurer de loin en loin cette illusion qu'il prend ses ébats dans quelque tiré princier; tantôt c'est un faisan au plumage de pourpre et d'or qui s'enlève à grand bruit d'un buisson de genévriers où l'on cherchait l'humble lapin; tantôt c'est un chevreuil qui glisse comme un trait à travers les cimes roses de la

bruyère, où le chasseur étonné ne croyait relever qu'une compagnie de perdrix; quelquefois même c'est le roi de la forêt, le grand cerf au massacre couronné d'andouillers, qui, débûchant d'un buisson, fuit comme le plus humble de la hiérarchie cynégétique au recri d'un basset, et qui tombe sous le plomb d'un va-nu-pieds : exemple palpitant de la vanité des grandeurs, mais exemple perdu pour la gent bestiale, comme les prosopopées de Bossuet furent perdues pour les têtes couronnées auxquelles elles s'adressaient.

Quoi qu'il en soit, et laissant la philosophe à part, ces surprises n'en constituent pas moins le plus puissant des attraits pour le chasseur, et Madeleine, dont vingt ans de bimbeloterie n'avaient point atténué les souvenirs d'enfance, avait judicieusement déterminé le théâtre de ses futurs plaisirs d'après les émotions que ces souvenirs lui rappelaient.

Il avait donc, comme nous l'avons dit, acheté ce que l'on appelait la petite ferme de Vouty.

C'était une de ces maisons demi-bourgeoises, demi-champêtres, qui ont de la ferme la structure massive, l'unique étage, les petits carreaux aux fenêtres, la cour rustiquement pavée et pleine de fumier abandonné aux poules; la mare, domaine des oies et des canards; l'étable d'où s'échappe la salutaire odeur de la vache bonne laitière; les murailles tapissées d'instruments aratoires et qui tiennent de la maison bourgeoise et presque féodale, par l'élévation de leur pignon, les débris de l'antique gi-

rouette et les vestiges d'un écusson sur lequel 93 a promené son marteau.

Ces maisons-là sont communes dans tous les pays de petite culture, où ce même 93, en amenant le partage des biens, a fait passer aux mains des paysans ces bâtisses bien connues, et parfaitement caractérisées sous le nom de gentilhommières.

Du temps où il y avait une noblesse en France, cette noblesse avait ses déshérités, comme la nation elle-même, et ces déshérités étaient ceux-là justement qui avaient voué leur existence à la défense de la patrie, et payé le seul impôt que le gentilhomme consentît à payer — l'impôt du sang.

Lorsque le cadet d'une famille noble, celui que de fondation on appelait le chevalier, bien que le plus souvent il n'appartînt point à l'ordre de Malte, atteignait l'âge de seize ans, le père lui ceignait une épée, en lui adressant une petite mercuriale qui avait sa bénédiction pour appoint.

La mère, de son côté, glissait dans la poche de son pauvre enfant — souvent le plus aimé — un modeste rouleau de louis, et, avec cette seule part dans le patrimoine, il gagnait quelque ville de garnison où l'attendait une place de cornette ou d'enseigne. Dès lors, quel que fût son mérite, quelle que fût sa bravoure, sa destinée était irrévocablement fixée, sa pauvreté et la vénalité des charges l'enchaînaient aux grades inférieurs. Quand la munificence de l'aîné ne lui venait point en aide, il les gagnait lentement, péniblement ; mais, dans un cas comme dans l'autre,

un commandement de compagnie, la croix de Saint-Louis, bien oubliée à cette heure, étaient les seuls buts de ses ambitions. Lorsqu'il les avait atteints l'un et l'autre, lorsqu'il avait versé un peu de son sang sur tous les champs de bataille qui, à aucune époque de son histoire, n'ont manqué à la France, alors, si l'heure du repos sonnait pour lui, il regagnait sa terre natale aussi dénué, aussi obscur qu'il en était parti, et cependant fier d'avoir servi le roi ; s'il était parvenu à réaliser quelques économies, si un oncle lui avait légué quelques milliers d'écus, il achetait vingt-cinq ou trente arpents de terre et faisait construire une maisonnette semblable à celle que je viens de dépeindre, se mariait bien rarement et finissait ses jours en vivant de maigres pensions et en partageant son temps entre l'agriculture, la chasse et les visites aux gentilshommes du voisinage.

Nous ne connaissons pas positivement l'histoire de la maison habitée par Madeleine, mais nous croyons pouvoir répondre qu'elle devait avoir de grandes analogies avec celle que nous venons de raconter.

Au reste, l'intérieur de la maison de Madeleine ne démentait point son austérité extérieure.

Elle se composait au rez-de-chaussée de deux pièces, hautes et vastes, ouvrant l'une dans l'autre, et donnant, l'une sur la cour, l'autre sur le jardin.

Le vieux gentilhomme qui, après vingt-cinq ou trente années de services peut-être, avait construit cet édifice, ne soupçonnait évidemment aucun des raffinements de l'architecture moderne.

La cuisine, qui donnait sur la cour et à l'entrée de laquelle les poules, les oies, les canards, les chiens et les pigeons avaient le même droit que les commensaux et les amis de la maison, malgré ses murs et ses solives noircis par la fumée, avait un aspect monumental : une large cheminée occupait une bonne moitié du mur, qui, à droite en entrant, formait l'extrémité méridionale de la cuisine. Cette cheminée, exhaussée relativement au parquet de vingt-cinq à trente centimètres, était ornée de deux supports en pierres de taille, sur lesquels on apercevait encore des sculptures, et qui soutenaient un étroit chambranle élevé au moins de cinq pieds au-dessus du sol. Un énorme fagot pouvait y brûler à l'aise; un mouton tout entier pouvait rôtir à son tournebroche, et, dans l'intérieur de la cheminée et devant ce tournebroche, pouvaient se ranger une douzaine de chasseurs et autant de chiens.

Au-dessus du chambranle de la cheminée étaient suspendus les deux fusils de Madeleine, — l'un, une canardière, l'autre, un fusil à deux coups, — soigneusement enveloppés de leurs fourreaux de cuir.

En face de la porte de la cour s'élevait un fourneau non moins gigantesque que la cheminée; — aux deux côtés du fourneau, deux portes percées conduisant, l'une dans la laiterie, l'autre dans le fournil.

En face de la cheminée et dans le mur opposé s'ouvrait la porte d'une autre pièce qui servait de salon et de salle à manger dans les grandes occasions. Dans les temps ordinaires, Madeleine man-

geait sur la table de cuisine où mangeaient les gens, quelquefois, le plus souvent même, avouons-le, avec eux, côte à côte, et sans même, comme faisaient les vieux seigneurs féodaux, se réserver le haut bout.

Le salon que nous avons dit être la pièce d'honneur n'avait rien de particulier qu'un portrait placé au-dessus de la cheminée dans un cadre peint en blanc, comme le reste de la pièce entièrement lambrissée. Ce portrait représentait un amiral en grand costume de cérémonie, dont la tradition orale n'avait point conservé le nom, et qui était probablement le grand-père ou le grand-oncle de celui qui avait fait bâtir la maison et qui, ayant émigré en 90, était, selon toute probabilité, mort à l'étranger, puisqu'il n'avait jamais rien réclamé de ses biens vendus par la nation, ni du milliard accordé en indemnité par les Chambres de la Restauration.

Madeleine avait respecté le portrait de ce Jean-Bart inconnu, qui, du reste, était le seul ornement de la pièce.

Il fallait sortir de cette pièce, qui, ainsi que nous l'avons dit, donnait sur le jardin, pour trouver l'escalier extérieur, à l'aide duquel on montait au premier étage.

Ce premier étage était composé de trois chambres à coucher et d'un grand cabinet, servant, lui aussi, de chambre à coucher au maître Jacques femelle qui cumulait, dans la maison de l'ex-bimbelotier, les triples fonctions de cuisinier, de valet de chambre et de garçon de chenil.

Quant aux trois chambres, l'une était celle de Madeleine, et celle-là avait conservé le classique lit de serge verte et les fauteuils non moins classiques de velours d'Utrecht jaune. Un trophée de sacs à plomb, de poires à poudre, de gourdes de chasse de toute espèce et de toute dimension sur lesquels se croisaient deux fleurets, deux sabres, et que complétaient deux masques d'escrime, en faisaient, avec un certain nombre de pipes plus ou moins culottées, le principal ornement.

Les deux autres chambres avaient été de tout temps, à partir du jour même de l'achat de la maison, destinées à M. Peluche et à Camille.

Il sera temps de les décrire lorsque nous y introduirons les hôtes tant désirés par Madeleine, qui sont près d'accomplir son désir le plus cher, et que cependant il est bien loin d'attendre!

XVIII

LES CONVIVES DE MADELEINE

Le 5 septembre, c'est-à-dire le lendemain du jour où M. Peluche, ayant rompu avec toutes les traditions de la soumission conjugale, s'était livré aux acquisitions excentriques que nous avons racontées,

tout était en rumeur dans la joyeuse maison que nous venons de décrire.

Les fenêtres de la cuisine flamboyaient comme des soupiraux de l'enfer, et, à travers leurs rouges reflets, on voyait passer et repasser les silhouettes de Madeleine, de sa servante Marguerite et de Louison, une grosse fille que, dans les grandes circonstances, il lui accordait pour aide.

La grande table sur laquelle Madeleine et ce que, par tradition de la loi romaine, on appelle encore en province la famille, mangeaient habituellement, avait été transportée de la cuisine dans le salon, transformé en salle à manger, et huit couverts largement espacés y étaient placés; sur une autre table plus petite, qui avait été convertie en dressoir et appuyée à la muraille, se trouvaient trois files de bouteilles qui prouvaient que l'amphitryon n'avait point l'intention d'exposer ses convives aux horribles tourments de la soif.

Madeleine allait et venait d'un air affairé et joyeux, de la cuisine, où il donnait ses ordres pour le déjeuner qui se préparait, à la salle à manger, où il remettait une salière à sa place, et où il faisait rentrer dans les rangs une bouteille qui avait eu l'indiscipline d'en sortir.

Puis, de temps en temps, l'impatience semblait l'emporter chez lui sur toute autre pensée et absorber tout autre sentiment; alors, il descendait les trois marches du perron, traversait la cour, sortait par la grande porte, montait sur une butte qui do-

minait la route, se faisait un abat-jour de sa main et considérait la longue ligne grisâtre qui, entre une double rangée d'arbres, se perdait d'abord dans un premier bouquet de bois, puis, traversant le village et la plaine de Dampleux, allait se perdre de nouveau sous la masse sombre de la forêt.

Et, à chaque fois, il murmurait :

— Imbécile que je suis, il n'est pas encore temps ; il est impossible qu'il soit ici avant neuf heures et demie.

Inutile de dire que c'était celui qui partageait avec Camille toutes les affections de Madeleine, c'est-à-dire M. Henri de Noroy, qui provoquait cette grande impatience, et qui inspirait à Madeleine cette judicieuse réflexion, qu'il était un imbécile d'attendre les gens une heure avant celle où ils devaient arriver.

Mais à la place de Henri de Noroy arrivaient les autres convives invités pour cette solennité de son retour, qui devait être suivie de l'ouverture de la chasse dans ce fameux bois de Gaine qui avait donné à Madeleine tant d'insomnie la nuit et tant d'impatience le jour.

Le premier arrivé, qui, malgré la chaleur que promettait la journée, se chauffait au feu de la cuisine, lequel n'attendait pour être utilisé en rôtissant un quartier d'agneau, un lièvre et six perdrix qui sollicitaient le moment d'être mis à la broche, que l'apparition de M. Henri, et qui consumait avec la prodigalité provinciale fagots sur fagots en at-

tendant, était un vieux bonhomme de soixante-cinq à soixante-huit ans, nommé communément le *père Miette*, — la bouche du paysan ayant grand'peine à s'ouvrir au mot *monsieur*, quand il s'agit d'un paysan comme lui.

Et, en effet, le père Miette était lui-même le type le plus complet du paysan que nous ayons jamais vu, car nous n'étonnerons pas nos lecteurs et surtout nos compatriotes de Villers-Cotterets, lorsque nous leur dirons que nous avons connu quelques-uns des principaux personnages qui jouent un rôle dans cette histoire, et qu'ils reconnaîtront eux-mêmes certainement à la description que nous allons en tracer, pour que le lecteur, qui a quelques heures à passer avec eux, ne se trouve pas avec des personnages qui lui soient tout à fait étrangers.

Disons quelques mots du père Miette d'abord, puisque c'était lui qui était arrivé le premier.

Nous avons dit son âge, essayons de faire de sa personne une ressemblante esquisse physique et morale.

Il était coiffé d'un bonnet de coton qui semblait trop étroit et trop court pour lui, de sorte que la houpe, au lieu de retomber coquettement sur l'oreille, comme il arrive aux bonnets de coton ordinaires, se tenait raide et debout. Ce bonnet couronnait une tête qui, en vieillissant et en se ridant, semblait s'être rapetissée d'un tiers. Cette tête était, au-dessous d'un front bas et de deux sourcils en broussailles, trouée de deux petits yeux gris en-

foncés dans leurs orbites et doués d'une vivacité juvénile et d'une intelligence profonde, quand leur propriétaire ne jugeait pas à propos de voiler cette intelligence et d'éteindre cette vivacité par un clignotement de paupières qui ressemblait à celui du hibou au grand jour. Elle avait pour trait principal un nez en bec d'oiseau de proie, aux narines étroites. Au-dessous de ce nez, une espèce de rictus à peine visible, indiquait une bouche aux lèvres minces et constamment fermée, laquelle ne s'ouvrait jamais pour dire ni oui ni non, mais : « On verra, — c'est à y penser, — peut-être bien que cela se peut faire, » et toutes phrases évasives du même genre à l'usage du paysan matois et qui ne constituent jamais une réponse positive. Au-dessous de cette bouche discrète et sans lèvres visibles s'avançait un menton proéminent, signe incontestable d'une volonté allant jusqu'à l'entêtement. Elle était ornée aux tempes de quelques boucles de cheveux gris que la rigidité de sa coiffure collait le long de ses joues, et portait pour appendice une queue à laquelle le ruban noir dont elle était revêtue, donnait l'apparence d'un long et grêle salsifis.

Sa base disparaissait dans le col d'une chemise de grosse toile renouvelée seulement les jours de barbe, et qui, libre d'habitude, était serré ces jours-là par une cravate de toile de couleur, et redressé furieusement jusqu'aux oreilles; ce jour-là aussi, à la blouse de toile bleue, au pantalon de la même étoffe et de la même couleur, aux sabots garnis de

paille, protégeant des pieds nus, succédaient une veste bleue coupée en rond, un gilet d'indienne à fleurs, taillé dans quelque casaquin de feue madame Miette, une culotte de velours verdâtre, blanchissant aux endroits où la peau des singes change de couleur et serrant, à l'endroit de la jarretière, de gros bas de laine grise à côtes, protégeant des jambes dont toute la chair semblait avoir disparu, et dont les longs pieds allaient se perdre dans d'immenses souliers de veau, ornés d'une large boucle d'étain.

Cet homme, à qui nul n'avait jamais vu tirer un sou de sa poche, même pour payer sa chaise à l'église, où il entendait régulièrement la messe tous les dimanches, mais où il se tenait debout, était, après M. Henri de Noroy, le plus riche propriétaire des environs.

Par quel miracle d'avarice et d'usure avait-il, bribe à bribe, perche à perche, arpent à arpent, réuni dans sa main décharnée comme celle du Temps les cent cinquante ou deux cents hectares de terre qu'il possédait, disséminés sur les territoires d'Ancienville, de Faverolles et de Noroy, à la vallée, à la plaine, à la montagne, partout? C'est ce que nul ne pouvait dire, et ce que M. Dericourt, notaire à la Ferté-Milon, détenteur des mille ou douze cents actes à l'aide desquels le père Miette en était devenu propriétaire, pouvait seul constater.

Pour qui l'avare paysan accomplissait-il cette œuvre, devant laquelle, proportion gardée, eût reculé la plus laborieuse abeille ou la fourmi la

plus obstinée? On eût pu croire que c'était pour sa fille Angélique, si la pauvre créature eût joui plus que son père de cette fortune si laborieusement amassée; mais non, Miette aimait la terre pour la terre, comme un autre genre d'avare aime l'or pour l'or, et Angélique Miette, qui devait être héritière de plus d'un demi-million, véritable Cendrillon sans marraine chatte et fée, n'avait jamais eu la disposition d'un centime. Coiffée d'une marmotte toute la semaine, d'un bonnet de quinze sous le dimanche, vêtue l'hiver d'une jupe de molleton, l'été d'une robe d'indienne de Rouen, elle était à la fois la pourvoyeuse de bois, la femme de ménage et la cuisinière de la maison. Il est vrai que cette dernière charge lui donnait peu d'occupation, l'ordinaire du père Miette, et par conséquent de sa fille Angélique, se composant, en semaine, de pommes de terre récoltées par lui, et de châtaignes ramassées par Angélique; le dimanche, d'une soupe aux choux, d'un morceau de lard, de quelques œufs pondus par des poules qui trouvaient leur nourriture chez les voisins, et d'une salade assaisonnée d'huile de faîne, recueillie par cette même Angélique, aux mois de septembre et d'octobre dans la forêt de Villers-Cotterets.

Malgré cette fortune dont la pauvre fille elle-même n'avait pas une idée bien exacte, elle était bien certainement la créature la plus malheureuse du village. Les servantes, les simples moissonneuses, les filles de ferme, avaient au moins, soit le dimanche, soit les jours de grande fête, quelques

instants de repos et de plaisir; elles dansaient sous les tilleuls, où le ménétrier vendait sa musique un sou la contredanse; elles avaient un fiancé, un amoureux, au moins, avec lequel, le soir venu et l'ouvrage fini, elles prenaient le chemin de la forêt, en écoutant quelques paroles d'amour; elles avaient, à défaut de fiancés ou d'amoureux, quelque chat, un chien, un oiseau qui les aimait et qu'elles aimaient. Angélique n'avait rien de tout cela; elle n'aimait rien, et rien ne l'aimait. Son père était un tyran, elle était une victime, et le lien de la famille, si doux pour cette pauvre humanité, dont il est parfois le seul bonheur, était pour elle la chaîne du forçat.

Madeleine, qui, pour avoir le droit de chasser sur les trois ou quatre cents arpents de terre du père Miette, faisait bonne mine au vieil Harpagon, avait eu pitié de sa fille Angélique, et, en voyant son air triste et souffrant, l'avait invitée avec son père; mais le bonhomme Miette avait craint, s'il acceptait l'invitation, un surcroît de dépense que ne compenserait point la nourriture qu'Angélique, en la prenant chez Madeleine, ne prendrait point chez elle, et il avait refusé.

Mais le bon cœur de Madeleine s'était gonflé à l'idée que, pendant que le père Miette faisait grasse chère et buvait de bon vin à sa table, sa fille, restée seule à la maison, buvait de l'eau, mangeait des pommes de terre cuites dans les cendres et des châtaignes bouillies, et à peine voyait-il le père Miette

qui ne voulait pas même perdre l'odeur et la fumée du repas qu'il venait prendre et dont il tirait à lui sa bonne part, assis au feu de la cuisine, qu'il chargeait la grosse Louison de porter en cachette à Angélique un bouteille de vin, un morceau de bœuf de la veille et un quartier de fromage de Marolles, dont l'héritière affamée cachait soigneusement les restes qui s'étendaient comme une douceur inattendue sur les jours suivants.

De son côté, le père Miette aimait et considérait fort Madeleine, qui ne chassait point gratis sur ses terres, mais qui, en reconnaissance de son droit de chasse, lui envoyait tantôt un lièvre, tantôt une couple de perdrix, tantôt, enfin, une épaule de chevreuil que le père Miette se gardait bien de manger, mais qu'il envoyait vendre par Angélique à l'hôtelier de la *Croix d'or*. Lorsque cette bonne aubaine arrivait au vieux richard, sa fille devait partir à pied à trois heures du matin, et être de retour à sept, pour que rien ne bronchât dans la maison ; et, quand par hasard Madeleine demandait au voisin Miette : « Eh bien, voisin, mon lièvre était-il bon ? mes perdrix étaient-elles bonnes ? mon épaule de chevreuil était-elle tendre ? » Miette abaissait ses paupières clignotantes sur ses petits yeux gris, passait le bout de sa langue sur ses lèvres absentes et, grimaçant un sourire, répondait :

— Ne m'en parlez pas, monsieur Madeleine, Angélique a manqué en avoir une indigestion, et, moi, je m'en pourlèche encore.

Aussi, comme nous l'avons dit, le père Miette, qui, en vertu de la grande considération qu'il avait pour Madeleine, s'était persuadé qu'il était de la politesse d'un homme bien élevé de ne pas se faire attendre, était arrivé à huit heures du matin, quoique le déjeuner ne fût que pour dix heures et demie ou onze heures, s'était assis sur un escabeau près de la cheminée, et, chaque fois que Madeleine, dans les mille allées et venues que lui faisait faire son impatience, passait près de lui, il soulevait son bonnet de dessus sa tête et son derrière de dessus son tabouret.

La première voiture que Madeleine vit poindre sur la route, mais qu'il reconnut bien vite pour ne pas être l'équipage de son filleul, était une petite carriole à deux places et dans laquelle, au trot d'un vigoureux cheval, s'avançaient deux personnages d'aspect et de caractère complétement opposés.

Celui qui tenait les rênes, et qui, de temps en temps, caressait son cheval d'un coup de fouet tout paternel, mais auquel l'animal n'avait point l'air de se fier entièrement, était un joyeux garçon de trente-huit à quarante ans, aux cheveux blonds commençant à grisonner ; à la moustache blonde et grisonnante comme ses cheveux, à l'air vif, spirituel et railleur, à la figure pleine, plus large, grâce au développement extérieur de ses joues, du bas que du haut ; à la bouche gourmande, garnie de belles dents, qui se montraient dans un rire franc et de bon aloi, et surmontant un triple menton dont celui

qui servait de base aux deux autres allait se perdre dans un col de chemise non boutonné et dans une cravate flottante; — son torse comme son visage allait s'élargissant au fur et à mesure qu'il descendait vers l'abdomen que son propriétaire avait inutilement tenté de fixer au majestueux, et qui avait atteint des proportions hors de mesure; si bien que sa base, qui peu à peu s'était étendue, avait fini par remplir à peu près exactement la capacité de la voiture, dans laquelle on le voyait ordinairement arriver seul, quoiqu'il l'eût primitivement fait faire pour deux; et, chose étrange! cette rotondité qui eût fait paraître tout autre difforme ou grotesque, et sur laquelle, d'ailleurs, il plaisantait tout le premier, lui allait, à lui, à merveille et ne semblait pas trop le gêner dans ses mouvements. Il était vêtu en chasseur, d'une veste, d'un pantalon et de guêtres de toile grise, portait une carnassière en bandoulière, tenait son fusil entre ses jambes, posait ses deux pieds sur un magnifique chien braque, qui n'avait d'autre défaut que de suivre l'exemple de son maître en marchant à une précoce obésité, et qu'il avait nommé Valdin, du nom de l'ami qui lui en avait fait cadeau.

C'était Jules Creton, ce fameux capitaine de la garde nationale de Villers-Cotterets qui laissait faire à ses hommes tout ce qu'ils voulaient, et qui, dénoncé, on se le rappelle, par le compère Baccuet à M. Peluche, avait fait froncer les sourcils olympiens de celui-ci.

Son compagnon de voyage qui avait dû à des qualités, ou, si on le veut, à des défauts physiques complétement opposés à ceux de Jules Creton, l'avantage de faire en voiture le chemin de Vouty au lieu de le faire à pied, était un long et mince garçon de trente-quatre à trente-six ans, qui avait, dans l'espoir frustré jusque-là de faire un mariage avantageux, la coquetterie de s'en donner dix de moins. Il avait les cheveux d'un blond tirant sur le jaune, et les favoris, d'un blond tirant sur le rouge, des sourcils à peine marqués, des yeux bleu-faïence qu'il essayait de rendre langoureux, le nez déviant légèrement de la ligne droite, la bouche hébétée par un sourire continuellement approbateur. Il portait le col de sa chemise rabattu à la Colin, sa cravate passée dans une bague à chaton de topaze, un chapeau de paille avec un long ruban flottant de la couleur du chapeau, et un vêtement complet couleur fleur de pêcher sortant évidemment d'un magasin de confection de province.

Il se nommait Benoît Giraudeau. Mais, ne trouvant pas une distinction suffisante dans le nom du fondateur de l'ordre des bénédictins, que ses braves parents lui avaient donné sur les fonts de baptême, il l'avait changé en celui de Bénédict, qui lui paraissait d'une nuance aristocratique.

M. Bénédict Giraudeau était un percepteur des contributions du canton dont Villers-Cotterets est le chef-lieu. Invité à venir déjeuner chez Madeleine, il s'était mis en route à pied; mais, au bas de la

montagne de Dampleux, il avait été rejoint par Jules Creton, qui, jugeant que, si exiguë que fût la place laissée par lui dans sa carriole, elle suffirait à loger la mince personnalité physique de maître Bénédict Giraudeau, lui avait offert de monter dans sa voiture, ce que le percepteur avait accepté avec reconnaissance.

Ajoutons que la plus agréable flatterie que l'on pût faire au percepteur, c'était de l'appeler M. Bénédict, tout court, c'est-à-dire de latiniser son nom de baptême et de supprimer son nom de famille. Ce que sachant, Jules Creton ne manquait jamais de l'appeler soit Benoît, soit Giraudeau, et quelquefois même, doublant la vulgarité de ces noms en les accolant, Benoît Giraudeau.

M. Bénédict affectait de grandes prétentions à l'élégance; malheureusement, sa longue taille, ses longs bras, auxquels étaient emmanchées de longues mains; ses longues jambes, qui reposaient sur de longs pieds, résistaient énergiquement à ses aspirations et le classaient, parmi les bipèdes nommés hommes, dans la catégorie où les ornithologues placent, parmi les volatiles, les cigognes et les hérons, c'est-à-dire parmi les échassiers.

Nous avons donc eu raison de dire qu'au physique et au moral, le long, mince et mélancolique Benoît Giraudeau faisait, placé dans le même cadre, une opposition frappante avec le court, obèse et joyeux Jules Creton.

Aussi, du plus loin que Jules aperçut son hôte, et dès qu'il put se croire à la portée de sa voix :

— Eh ! Cassius ! lui cria-t-il, Cassius, sais-tu pourquoi je fouette mon cheval ?

— C'est, je le présume, répondit Madeleine, pour arriver plus tôt.

— Oui, certainement. Mais sais-tu pourquoi je veux arriver plus tôt ?

— Pour me serrer la main plus vite.

— Il y a de cela encore ; mais ce n'est pas tout : je veux être le premier à te raconter un joli mot du garde-champêtre de Dampleux.

— Taisez-vous donc, monsieur Jules, fit Giraudeau en touchant son camarade du coude.

— Que je me taise ! j'en serais bien fâché.

— Voyons le joli mot, dit Madeleine en prenant la bride du cheval, pour donner au narrateur la facilité de descendre.

— Il a dit, en voyant Giraudeau à côté de moi et en me voyant à côté de Giraudeau : « Quel malheur que le roi Louis-Philippe ait aboli la loterie, je mettrais cent sous sur le numéro 10 ; le voilà qui passe ! »

Madeleine se mit à rire, encore moins du mot du garde-champêtre que de la mine dépitée de Giraudeau.

— Et lui as-tu fait compliment au moins sur son esprit, au garde-champêtre ?

— J'ai fait mieux que cela ! je lui ai jeté cent sous en lui disant : « Tenez, père l'Espérance, si la lo-

terie revient, voilà votre mise. Combien a-t-il comme garde-champêtre de Dampleux, ce bonhomme-là ?

— Deux cents francs par an, je crois.

— Il faut que je lui en fasse avoir deux cent cinquante. Je parlerai de cela à son maire, mon ami Mélage. — Bonjour, Cassius.

Et, comme, tout en dialoguant, ou plutôt en monologuant, il était descendu de voiture plus rapidement qu'on ne l'aurait cru, il serra cordialement la main de Madeleine, tandis que Benoît Giraudeau le saluait avec des cérémonies qu'il croyait empruntées à cette bonne société dont il parlait sans cesse, et sur laquelle il avait la prétention de se modeler.

Valdin descendit de son côté, non pas en sautant de voiture, comme eût fait son congénère Figaro, plus jeune et plus ingambe que lui, mais en appuyant ses pattes sur le marchepied ; après quoi, il vint chercher près de Madeleine cette flatterie de la main que le chasseur ne refuse jamais au chien qui la sollicite.

— Tu n'as pas amené Louis ? demanda Madeleine cherchant quelqu'un pour tenir à sa place la bride du cheval.

— Louis le fainéant, sais-tu ce qu'il fait? Il engraisse ; de sorte qu'il ne veut plus venir, ou plutôt il ne peut plus tenir avec moi dans la voiture. Il prétend que je l'opprime. — Vous ai-je opprimé, Giraudeau ? Voyons, soyez franc !

— Aucunement, monsieur Jules, aucunement.

— Heureusement, continua le joyeux capitaine,

que j'ai trouvé quelqu'un qui le remplace : c'est Valdin.

— Comment, Valdin?

— Oui, Valdin. Il engraisse aussi, l'animal ! Je ne sais pas comment cela se fait ; à peine entre-t-on à la maison, qu'on engraisse ! Aussi, j'offrais en route, à Giraudeau, de le prendre en pension ; si récalcitrante que soit sa nature, je réponds que j'en triompherais.

— Merci, merci, dit le percepteur en riant du bout des lèvres, je me trouve très-bien comme je suis.

— Trop bien, même, je sais cela, vous n'avez pas besoin de me le dire. Donc, pour en revenir à Valdin, qui ne se plaint pas que je l'opprime et qui m'est commode parce que je mets mes pieds sur lui, je l'ai dressé à remplacer Louis.

— Bon ! fit Madeleine.

— Oui ; quand j'ai affaire dans la forêt pour parler à mes ouvriers et que je descends de voiture, je lui mets la bride de la Biche, entre les dents.

— Elle engraisse aussi, la Biche, interrompit Madeleine.

— Puisque je vous dis que tout le monde engraisse autour de moi. Vous connaissez bien Tournemolle, n'est-ce pas? sec comme un clou ; je l'ai nommé mon fourrier ; il tient mes registres de garde nationale. Je lui donne quarante francs par an pour cela. Ce n'est pas avec quarante francs de plus par an qu'on engraisse. Il y a un an qu'il est entré en fonctions. Je

l'ai pesé le jour où il a pris la plume, il pesait trente-six kilogrammes. Hier, je lui dis : « Tu engraisses, Tournemolle ; prends garde ! » Il me répond : « Je ne crois pas, monsieur Jules. » Je le mets dans la même balance avec les mêmes poids : trente-neuf kilogrammes. Il avait engraissé de six livres ! Je te dis, ça, c'est immanquable.

— Pardon, je t'ai interrompu. Tu disais que tu mettais la bride entre les dents de Valdin.

— Je mets la bride entre les dents de Valdin, il s'assied et il garde la Biche. Tu vas voir, nous n'avons qu'à les laisser faire tous les deux. Il y a, ma parole d'honneur, des bêtes si intelligentes, que cela fait honte aux chrétiens.

Et Jules Creton, prenant la bride qu'il avait négligemment jetée dans la voiture, la mit entre les dents du chien, qui se trouva attelé en arbalète.

— A l'écurie, Valdin, lui dit-il, à l'écurie, le bon chien. — Hue ! la Biche.

Et Valdin prit le chemin de la ferme, suivi de la Biche tirant à elle la voiture ; et tous trois, chien, cheval et voiture, entrèrent par la grande porte dans la cour de la ferme, sans rien accrocher.

— Quand je te le dis, fit Jules enchanté, sans ce brigand de Figaro, Valdin serait le chien le plus fort de tout le département.

— Le fait est, reprit Giraudeau, qu'il ne lui manque que la parole.

— On la lui a offerte, dit sérieusement Jules ; il l'a refusée.

— Pourquoi cela? demanda naïvement le percepteur des contributions.

— Pour ne pas dire de bêtises.

Puis, se retournant vers Madeleine :

— Je parie que ce n'était pas moi que tu attendais?

— Je t'attendais, puisque je t'ai invité.

— Alors, je m'explique : je parie que ce n'était pas pour moi que tu étais là.

— J'y étais un peu pour Henri, c'est vrai.

— Je suis parti de Villers-Cotterets à sept heures, la voiture n'arrive qu'à huit, il en est neuf; il ne peut pas être ici avant vingt minutes.

— Sais-tu si le père Giraux sera des nôtres?

— Il n'a garde d'y manquer. Je lui ai promis une andouille de Baccüet, — ça me fait penser qu'elle est dans le coffre de ma voiture, — et une salade au lard; avec cela, on le ferait aller au bout du monde.

— Pourquoi ne l'as-tu pas amené?

— Sur mes genoux? Ils sont trop courts. Sur ceux de Giraudeau? Ils sont trop pointus. Non, il vient sur le cheval de Flobert; c'est ce qu'il lui faut. Il ne s'emportera pas. Eh! tiens, tiens, le voilà qui débouche, — piano, piano, comme dit ma fille, qui apprend la musique italienne, et qui me déchire toute la journée les oreilles avec les croches et les doubles-croches de M. Verdi.

— Une jeune personne charmante, murmura le percepteur.

— Oui, mais ce n'est pas pour vous, Giraudeau.

— Pourquoi cela ? pourquoi cela ?...

— Parce qu'elle n'épousera que quelqu'un qu'elle aimera, et qu'elle ne vous aimera jamais...

— Toujours farceur, ce bon monsieur Jules.

Sur ces entrefaites, le père Giraux avait rejoint le groupe sans le voir, attendu qu'il profitait de la placidité de sa monture pour lire le journal. Son cheval s'arrêta ; étonné de cette halte, il leva la tête et vit qu'il se trouvait en face de son hôte et de deux de ses concitoyens.

— Tiens ! tiens ! tiens ! vous voilà, vous ! dit-il.

— Certainement que nous voilà, nous, répondit Madeleine.

— Je suis donc arrivé ?

— Cela m'en fait l'effet.

— C'est étonnant, c'est étonnant ! dit le père Giraux en pliant soigneusement son journal et en le mettant dans sa poche.

— Comment ! fit Giraudeau, vous lisez *le Siècle*, monsieur Giraux ! vous êtes donc de l'opposition ?

— Moi ! de l'opposition ? Je suis, comme Basile, maître de musique et organiste. Ce n'est pas *le Siècle* que je lis.

— Qu'est-ce que vous lisez donc ?

— Son feuilleton ; c'est de Dumas, un de mes élèves.

— Un de vos élèves ? dit Cassius.

— Je crois bien ! fit Jules. Moi, aussi, je suis un de vos élèves, père Giraux.

— Vous avez appris le violon à Dumas ?

— C'est-à-dire que j'ai essayé; mais je n'ai jamais vu de tête plus dure à la musique. Je m'y entêtais ; ce n'est pas pour le gain que j'y faisais. Sa mère, qui avait sa chauffe[1], comme veuve d'un général, me payait en copeaux ; mais c'était pour la difficulté vaincue. Enfin j'y ai renoncé ; au bout de trois ans, il ne pouvait pas mettre son violon d'accord. Un beau matin, je lui ai dit : « Va-t'en au diable, et fais ce que tu voudras. » Il a été à Paris, et il a fait des romans.

— Et je crois qu'il a bien fait, dit Jules. Mais, puisqu'il est convenu que nous attendons Henri, nous pourrions nous asseoir, au lieu de nous tenir debout.

Et, joignant l'exemple au précepte, Jules Creton ne s'assit pas seulement, mais se coucha ; Cassius s'assit près de lui; Giraudeau s'obstina à rester debout, et le père Giraux conduisit son cheval à Louison, promettant de revenir dès qu'il aurait vu sa monture convenablement installée près de son amie la Biche !

1. Ma mère, comme veuve d'un officier général, avait, en effet, son chauffage gratuit dans la forêt de Villers-Cotterets; pendant trois ans, elle en donna une partie à mon maître de violon pour me faire apprendre à jouer de cet instrument.

XIX

OU M. PELUCHE ET FIGARO FONT LEUR ENTRÉE TRIOMPHALE DANS LA COUR DE LA FERME

Le père Giraux, que tous ses compatriotes reconnaîtront, — malgré le léger changement que les convenances m'imposent la nécessité de faire à son nom, — était un des hommes les plus originaux que j'aie connus. Né vers 1774 et jouissant d'une admirable vieillesse que lui avait valu une conscience pure dans un corps sain, il était un spécimen vivant du XVIIIe siècle transporté dans le XIXe; c'était un beau vieillard de soixante et dix à soixante et douze ans, marchant droit et ferme, tenant tête à quiconque, la fourchette et le verre à la main, déjeunant voluptueusement avec une andouille et une salade au lard, genre de comestible qui donnerait une indigestion à la plupart des estomacs de vingt ans que nous connaissons aujourd'hui. Jouant du violon tous les jours pour son propre plaisir, de l'orgue tous les dimanches pour l'édification des fidèles; célébrant des pieds et des mains sur son instrument tous les baptêmes et tous les mariages; ne donnant pas une note de moins pour le pauvre qui le payait d'un simple remercîment que pour le riche qui lui mettait deux louis dans la main. C'était à la fois un

gai convive et un charmant conteur ; neveu du prieur du couvent de prémontrés qui habitait le monastère de Bourg-Fontaine, situé à une lieue de Villers-Cotterets, c'est de lui que je tiens, comme on le verra si l'on veut prendre la peine de feuilleter mes *Mémoires*, toutes les histoires monacales et rabelaisiennes que j'y raconte. Son excellent caractère le faisait le héros de toutes les plaisanteries provinciales, qu'on ne s'épargne pas dans la vie de campagne et de château. Tantôt on lui donnait pour compagnon de lit un hérisson ou une anguille; tantôt on enfermait dans une armoire de sa chambre un coq qui lui sonnait toutes les heures de la nuit; tantôt, enfin, sa porte s'ouvrait à minuit malgré le soin qu'il avait eu de la fermer en dedans, et un fantôme vêtu d'un long drap et traînant des chaînes venait ouvrir les rideaux de son alcôve. A toutes ces agressions, il avait ou feignait d'avoir les terreurs les plus comiques; de sorte que, grossissant par le récit, se multipliant au fur et à mesure qu'elles s'éloignaient, toutes ces histoires avaient fini par faire du père Giraux un personnage légendaire qui, dans les mains d'Hoffmann, fût devenu le pendant de Coppelius ou de maître Floq.

Son physique eût offert, en outre, au fantastique auteur du *Majorat* et du *Violon de Crémone*, un de ces personnages qu'il décrivait avec une plume qui, entre ses mains, se changeait en pinceau. Chauve comme un genou, il portait sur sa tête une petite perruque châtain clair à poil ras, qui était placée là

bien plus pour l'hygiène que pour l'ornement. Cette perruque était recouverte d'un bonnet de soie noire, auquel elle adhérait bien plus fidèlement qu'au crâne. Aussi, été ou hiver, le maître organiste gardait-il obstinément cette double coiffure à laquelle, dans les grandes circonstances, c'est-à-dire lorsqu'il s'agissait d'une visite, d'un dîner en ville ou d'un voyage à la campagne, il superposait un chapeau à grand bord, que jamais personne ne lui avait connu ni neuf ni vieux, mais qu'on lui avait toujours vu dans le même état.

La figure que protégeait ce triple produit de l'industrie humaine, était maigre, osseuse et colorée; son expression habituelle était la bonne humeur; quand sa joue s'appuyait à la base de son violon que sa main gauche démanchait avec la facilité de l'habile exécutant, et que son petit doigt s'étendait sur la chanterelle de manière à laisser à peine place à l'archet entre lui et le chevalet, son visage alors prenait une expression de béatitude et son œil un caractère de poésie qui eussent fait croire que les sons tout terrestres qu'il tirait de son instrument le mettaient en communication avec les chœurs célestes, avec les chants des anges et des archanges.

Le reste de sa mise était celle d'un quaker à peu près. Il portait la cravate, le gilet, la chemise et le jabot blancs, une redingote marron, une culotte de ratine et des bas de laine noire qui allaient se perdre dans des souliers à boucle d'argent toujours parfaitement cirés.

Le père Giraux n'était ni riche ni pauvre ; il n'atteignait pas la médiocrité dorée d'Horace, mais il n'était point au-dessous de ses affaires. Il avait, avec sa place d'organiste, les quelques leçons qu'il continuait de donner aux jeunes gens de la ville, et cinq ou six billets de mille francs que lui faisait valoir Me Niguet, notaire, une douzaine de cents livres de rente avec lesquelles il vivait heureux comme Épicure et vénéré comme Nestor.

Au moment où il sortait de la ferme, en époussetant les poils blancs laissés par sa monture à sa redingote marron, en s'acheminant vers le monticule où Jules était couché, Madeleine assis et Giraudeau debout, Madeleine poussa un cri de joie. Il venait d'apercevoir le tilbury de son filleul, Henri de Noroy, sortant du bois de Vouty.

En une seconde, Madeleine fut sur pied, et, comme, en même temps qu'il était vu de son parrain, le jeune homme de son côté l'apercevait, il surexcita d'un clappement de langue plus accentué son cheval, qui en un instant franchit les quelques centaines de pas qui séparaient les deux amis, et s'arrêta au pied du monticule où l'attendait déjà Madeleine.

Henri jeta la bride aux mains de Tom, sauta à terre avec l'adresse et la légèreté d'un gymnaste consommé, et se trouva dans les bras de Madeleine.

— Ah ! te voilà donc, enfin, méchant enfant ! lui dit Cassius en essuyant une larme. Eh bien ?

— Eh bien, je vous dirai, non pas ce que don Rodrigue disait à don Diègue, après avoir tué don Gormas : « Mangez, mon père ! » mais je vous dirai ; « Chassez, parrain ! »

— Le bois de Gaine est donc à nous ? demanda Madeleine.

— A nous en toute propriété, à partir d'hier, acheté, vendu, payé. Vous pouvez y tuer tout ce qu'il renferme : lièvres, lapins, chevreuils, personne n'aura plus rien à vous dire.

— Fanfares, alors ! cria Madeleine ; et nous l'étrennerons dès aujourd'hui, tu entends, Jules.

— Oui, j'entends ; mais tu comprends bien que je ne vais pas m'amuser à entrer dans un fourré pareil ; c'est bon pour une lame de couteau comme toi, ou pour une anguille comme Giraudeau. Vous l'attaquerez à bon vent, je me mettrai du côté opposé, commodément assis sur une borne, et ce que vous ferez sortir : pan !

— Vous le tuerez ? dit Giraudeau.

— Ou je le manquerai, répondit Jules. Je n'ai pas la prétention, comme Madeleine, de tuer dix-sept bécassines sur dix-sept coups. Il n'y a plus de plaisir quand on tire comme cela. — Bonjour, monsieur Henri ; vous vous portez bien, moi aussi, deux choses qui me font grand plaisir. Me voilà ! me voilà !

Et, se laissant *dévaller*, selon l'expression pittoresque du pays, du haut du petit monticule vers

Madeleine et M. Henri, il vint tomber sur eux les bras ouverts; tous deux lui barrèrent le passage.

— Vous avez bien fait de m'arrêter, dit-il, avec sa joyeuse humeur toujours prête à s'exercer aux dépens de lui-même, ce qui lui permettait de l'exercer aux dépens des autres; sans cela, j'étais capable d'aller rouler jusque dans les fonds de Dampleux.

Henri serra cordialement la main de Jules, pour lequel il avait non-seulement une profonde estime, comme honnête homme et comme marchand loyal, mais encore une grande amitié comme bon garçon.

— Ah! vous voilà arrivé, continua Jules; on va pouvoir s'occuper sérieusement de déjeuner, n'est-ce pas, Cassius? Ce n'est pas pour ce que je mange. Je ne fais plus que boire : on dit même que cela se voit à mon nez.

— Le fait est que votre nez tourne à la rose-pompon, monsieur Jules, dit Girandeau.

— Bon! il a encore du chemin à faire avant d'arriver au ton de celui de mon père. Tu ne l'as pas connu, Cassius, mon pauvre père, c'est celui-là qui t'aurait fait rire! Non, ce n'est pas pour ce que je mange, c'est pour être à table avec des amis. Êtes-vous fatigué du voyage, monsieur Henri?

— Non, je suis venu sous la bâche avec mon manteau sous la tête et une botte de paille sous les reins.

— Tiens, c'est une idée, ça. A mon dernier voyage, j'ai cru que j'étoufferais... pas moi, mes voisins. Imaginez donc que je dis au garçon de

l'hôtel d'aller, comme d'habitude, me retenir deux places, à la voiture; avec deux places, je m'en tire encore. Mon homme revient et me dit : « Vous avez votre affaire. » Je lui donne son pourboire. A huit heures, j'arrive au *Plat d'étain,* je réclame mes deux places à Levasseur, je lui donne mon bulletin, que je n'avais pas même regardé; l'imbécile m'avait retenu une place dans le coupé, l'autre dans la rotonde.

— Je ne demande pas mieux que de nous mettre à table le plus tôt possible, dit Madeleine; mais cela dépend de Henri. A quelle heure seras-tu prêt, mon garçon ?

— Le temps de changer de linge et de prendre un bain qui doit m'attendre.

— Nous te donnons une heure; est-ce assez?

— Parfaitement.

— Eh bien, alors, à cheval! Il est neuf heures et demie; à dix heures et demie, heure militaire.

Henri embrassa encore une fois Madeleine, donna des poignées de main à Jules et au père Giraux, salua Giraudeau, sauta dans son tilbury, et s'achemina au grand trot vers le château de Noroy.

Comme Madeleine n'attendait plus que des voisins qui, comme Henri, devaient arriver à l'heure militaire, on s'achemina vers la ferme, où l'ordre fut donné à l'instant même, à la grande satisfaction du père Miette, qui, pour ne pas gâter son déjeuner, n'avait rien pris de la matinée, de mettre les grosses pièces à la broche.

Une demi-heure à peu près s'était écoulée au mi-

lieu des récits rabelaisiens du père Giraux, des plaisanteries de Jules Creton sur les autres et sur lui-même, et des susceptibilités de Giraudeau toujours près de se fâcher, mais toujours ramené à la bonne humeur par la franche gaieté de Jules, lorsqu'on entendit ces claquements de fouet précipités et éclatants qui annoncent l'arrivée d'un convive sûr de sa bonne réception.

Presque aussitôt une voiture parut dans l'encadrement de la grande porte de la ferme. Madeleine, qui, le manche d'une casserole à la main, faisait sauter une gibelotte, poussa un cri, posa la casserole sur le fourneau, courut à la porte de la cour, sauta les trois marches et se précipita au-devant des nouveaux venus, qui n'étaient autres que son ami Peluche et sa filleule Camille.

Les autres convives, attirés par le cri joyeux de Madeleine, se groupèrent sur le seuil de la porte pour assister au débarquement de ces deux personnages qui leur étaient complétement inconnus.

Il était évident que les deux voyageurs étaient aussi pressés d'arriver à Madeleine que Madeleine paraissait l'être d'arriver à eux ; mais la descente, quoiqu'elle parût ce qu'il y avait de plus simple et de plus naturel aux acteurs et aux spectateurs, ne s'opéra point sans difficulté ni même sans accident.

Outre Bastien, assis sur le brancard et qui avait sauté à terre en entrant dans la cour de la ferme, M. Peluche et Camille, aménagés dans la voiture, le char à bancs contenait un troisième personnage

qui, pendant les deux derniers tiers de la route, s'était fait oublier, mais qui, dès que la voiture eut cessé de rouler, révéla sa présence par de tumultueux abois.

C'était Figaro, que M. Peluche, on se le rappelle, à la suite de son aventure avec le père Lajeunesse, avait attaché, au-dessus de son mollet et au-dessous de son genou, avec une corde que lui avait prêtée Bastien, et qui, depuis qu'il avait avisé les poules qui picotaient le fumier, et guigné les canards qui barbotaient dans la mare, paraissait possédé du désir ou plutôt du vertige de descendre au plus vite.

M. Peluche, qui, voyant l'œil enflammé de Figaro, craignait pour les poules et les canards de son ami Madeleine, s'efforçait de réprimer ces ardeurs en le retenant par son collier.

Figaro tirait en avant, M. Peluche tirait en arrière, et c'était en vain que, par-dessus les combattants, Camille tendait les bras à son parrain.

Malheureusement, M. Peluche, chargé de tous ses ustensiles de chasse, n'avait point la liberté de ses mouvements. Au moment où il criait à Madeleine : « Prends garde à tes poules et à tes canards ! » le collier lui échappa de la main. Figaro s'élança, et M. Peluche, violemment attiré au dehors, perdit l'équilibre, et fit son entrée en exécutant une culbute qui, au Cirque, eût soulevé des tonnerres d'applaudissements.

Mais on était à Vouty, et M. Peluche n'avait ni la souplesse ni l'élasticité d'un clown, de sorte que

sa gymnastiqne involontaire fut accueillie par les cris de terreur de Camille, de Madeleine et des autres assistants.

Pour compliquer la situation, Valdin, qui nourrissait de vieilles rancunes contre Figaro, le voyant empêché par sa corde, s'élança sur lui et lui livra un combat dont le corps de M. Peluche devint le théâtre.

Par bonheur, Jules Creton s'élança d'un côté, Madeleihe s'élança de l'autre; Jules prit Valdin par la peau du cou et tira de son côté, Cassius prit Figaro par son collier et coupa la corde avec sa serpette. Plus heureusement encore, une couche épaisse de fumier s'étendait par toute la cour et avait amorti la chute de M. Peluche. Les chiens s'étaient mordus l'un l'autre, mais avaient respecté le marchand de fleurs, de sorte que celui-ci se releva furieux, mais sans autres dommages que quelques souillures à sa veste de velours et à son gilet de buffle.

Camille était presque évanouie de terreur, et Madeleine avait passé la corde de Figaro à la main du percepteur, en lui criant : « Tenez ferme, » et s'était élancé pour porter secours à sa filleule.

Mais, une fois M. Peluche remis sur pied, et chacun bien convaincu, lui tout le premier, qu'il n'avait ni bras ni jambe cassés, la bonne humeur revint à tout le monde, même à la victime de l'accident.

— Eh bien, dit M. Peluche en se campant fièrement sur le fumier, me voilà. Tu ne m'attendais

pas, j'en suis sûr. Comment me trouves-tu? que dis-tu de mon costume, et que te semble-t-il de ce fusil? Tu vois que je n'ai point lésiné pour te faire honneur. Ce n'est pas que je me soucie plus de la chasse que d'une partie de dominos; mais je tiens pour principe que, lorsqu'on a démontré que l'on n'était pas précisément un imbécile, lorsque de zéro on a fait quelques centaines de mille livres par la seule puissance de son génie, lorsqu'on a l'honneur enfin de commander une compagnie de la garde nationale parisienne, je tiens pour principe, dis-je, qu'il importe de conserver sa supériorité dans tout ce que l'on entreprend, aussi bien aux champs qu'à la ville.

Et, ayant formulé cette profession de foi, M. Peluche se décida à serrer la main que lui tendait son ami.

— Tu as, par ma foi, raison, mon cher Anatole, et, si j'attendais quelqu'un, ce n'était pas toi. Mais je suis si heureux de te voir, que j'aurais mauvaise grâce à te quereller sur le retard que tu as mis à me faire visite. Je regrette seulement que madame Athénaïs ne se soit pas décidée à t'accompagner.

— Y penses-tu, Cassius? répondit M. Peluche en rentrant son menton dans sa poitrine. Une maison comme la nôtre peut-elle se passer à la fois des deux intelligences qui la dirigent? Madame Peluche se mourait d'envie d'être des nôtres, mais j'ai dû résister à toutes ses instances.

— En vérité! dit Madeleine d'un air qui indiquait

qu'il n'ajoutait pas une foi bien absolue à ce que lui disait son ami. Mais enfin, pour venir tard, tu n'en arrives pas moins avec infiniment d'à-propos. A ton attirail, à ton costume guerrier, à ton magnifique fusil surtout, je présume que c'est autant au gibier de Vouty et de Noroy qu'à moi-même que s'adresse ta visite; et précisément, aujourd'hui, continua Madeleine en montrant ses convives à M. Peluche, précisément, aujourd'hui, je réunis des amis dont quelques-uns sont chasseurs; tu ébaucheras leur connaissance en causant, eux de leurs hauts faits passés, et toi de tes exploits futurs.

— Sachez, mon cher Madeleine, qu'outre ce que j'apporte dans ma carnassière, dit M. Peluche en se redressant, j'ai mieux que des hypothèses à raconter à vos amis, et que, dès aujourd'hui, j'aurais pu vous rendre vos politesses de l'autre jour en vous apportant, non pas une méchante cuisse de chevreuil, mais la bête tout entière avec sa peau et ses cornes.

— Oh! la! la! s'écria Madeleine, j'espère que tu n'as pas tiré sur la gazelle de M. Henri?

— Non pas, non pas! Je connais les gazelles, j'en ai vu au Jardin des Plantes; je parle d'un bel et bon brocard, fit M. Peluche en enflant ses joues à ce mot consacré, qu'il avait retenu du dialogue entre Bastien et Lajeunesse.

— Tu as tiré un chevreuil, du coupé de la diligence?

— Non! Mais j'aurais pu le tirer de la carriole de M. Martineau, si la diablesse de bête n'était point

passée si vite. Est-ce que cela court toujours aussi rapidement, les brocards ?

— Je dois dire, mon pauvre ami, que c'est assez dans leurs habitudes. Mais il fallait toujours tirer. Un fusil comme celui-là, — et il prit des mains de M. Peluche son fusil, — un fusil comme celui-là tue tout seul. Tiens, regarde plutôt, voilà des hirondelles qui passent plus vite encore que ton chevreuil, avoue-le.

— Je l'avoue, répondit M. Peluche sans savoir où en voulait venir Madeleine.

— Eh bien, attends !

Madeleine épaula rapidement, lâcha l'un après l'autre les deux coups dans deux directions différentes; les deux hirondelles tombèrent.

M. Peluche était stupéfait ; les autres chasseurs, plus au courant des hauts faits de Cassius, ne s'en étonnèrent point; seulement, en entendant la double détonation, Figaro donna une si violente secousse, qu'il s'échappa des mains de Giraudeau, auquel, on se le rappelle, sa garde avait été confiée, s'élança dans la cour qu'il traversa en trois bonds, et de la cour dans la plaine, où il disparut, malgré les cris de son maître, que sa disparition rappela à lui.

— Mais il se sauve, cria Peluche ; il se sauve, le misérable ! Il ne sait donc pas que je l'ai payé cent francs?

— Bon ! dit Madeleine, sois tranquille, il reviendra ; il a flairé la cuisine, et il n'est pas si bête que de s'en aller sans y avoir goûté. Je le connais, le paroissien.

— Tu crois, Cassius ?

— Je t'en réponds, là ! et maintenant, laissez-vous conduire dans vos chambres. Bien que nos convives soient de modestes campagnards comme moi, je suis sûr que ma filleule songe à leur faire l'honneur d'une nouvelle toilette; nous n'avons donc pas de temps à perdre si nous ne voulons pas faire attendre les convives que nous attendons.

— Mais, s'écria le galant percepteur, qui, depuis qu'il avait laissé échapper Figaro, s'était rapproché du groupe et essayait de se mêler à la conversation, et dont les yeux étaient langoureusement fixés sur Camille, — mademoiselle n'est-elle pas charmante dans son costume de voyage ? Quelle parure pourrait-elle donc ajouter à tant d'attraits ?

Ce précieux madrigal produisit son effet; M. Peluche, déjà mal disposé envers le percepteur, qui avait laissé échapper Figaro, le toisa de la tête aux pieds comme s'il eût eu à prendre son signalement. Camille fit une profonde révérence, et Jules Creton, de sa voix la plus goguenarde, cria :

— Bravo, Giraudeau !

Mais, au lieu de faire chorus avec Jules :

— De quoi diable vous mêlez-vous, bel Amadis ? demanda Madeleine. Il faut, au contraire, que ma filleule se fasse le plus belle qu'elle pourra. Je veux qu'elle ensorcelle tous ceux qui la regarderont, vous compris, mais d'autres encore avec vous. Qui sait si, parmi tant d'admirateurs, nous ne lui trouverons pas un mari ?

La brusque sortie de Madeleine, qui ne pouvait pas deviner quelle corde il attaquait dans le cœur de la jeune fille, provoqua une vive rougeur sur les joues fraîches de Camille. Elle s'élança dans les bras de son parrain, un peu pour le remercier de sa tendre sollicitude pour son avenir, beaucoup pour dissimuler l'embarras qu'éprouve toujours une jeune fille lorsqu'elle entend prononcer tout haut, par hasard, le mot que son cœur répète sans cesse tout bas.

Le plus avantageux et le plus satisfait des sourires s'épanouit alors sur les lèvres du galant percepteur. Madeleine avait maintes fois parlé devant lui de la fortune du marchand de fleurs, fortune que M. Peluche, dans sa déclaration de principes, avait constatée lui-même, — et il n'avait point attendu de voir Camille, dont la vue, d'ailleurs, avait dépassé toutes ses espérances, pour être convaincu qu'elle réunissait les qualités sérieuses et solides que seules il recherchait, disait-il, dans la future épouse qu'il honorerait de son choix. L'approbation, non plus tacite, mais patente que Madeleine donnait aux idées matrimoniales qui pouvaient naître dans le cerveau de sa filleule lui sembla d'un heureux augure, et il y vit l'autorisation de déclarer plus nettement ses secrètes aspirations lorsque le jour en serait venu ; mais, en attendant que ce jour vînt, il se crut obligé d'offrir son bras à la jeune fille pour la conduire à son appartement.

Mais cela ne faisait point l'affaire de Madeleine.

— Un instant, un instant! lui dit-il, vous empiétez sur mes droits, monsieur Giraudeau, et permettez-moi de vous dire que je ne suis nullement disposé à vous abandonner celui-là.

Et Madeleine, s'inquiétant peu de la façon gracieuse dont le percepteur présentait son coude arrondi, prit le bras de Camille et traversa la cuisine pour conduire sa filleule à sa chambre; ce qui donna une nouvelle occasion au père Miette de lever son bonnet de dessus sa tête et son derrière de dessus son tabouret, en ajoutant ces paroles inspirées par la circonstance :

— Bien le bonjour, monsieur Madeleine, et votre compagnie !

XX

OU MADELEINE TROUVE LES CHOSES PLUS AVANCÉES QU'IL NE LE CROYAIT

Madeleine ouvrit, en passant, sa chambre à M. Peluche, et conduisit Camille à celle qu'il lui destinait.

Cette chambre, dont nous avons négligé la description, était la plus jolie et la plus fraîche de toutes et n'eût point déparé un petit appartement parisien. Tout simplement meublée qu'elle était, ses meubles, fabriqués sous le règne de Louis XVI, avaient le caractère rigide de cette époque; ils se

composaient d'un lit, de quatre chaises, de deux fauteuils et d'une toilette. Le lit, les quatre chaises et les deux fauteuils étaient cannelés, peints en blanc avec des filets d'or aux trois quarts effacés, que Madeleine avait repeints lui-même en jaune vif; la commode et la toilette étaient de bois des îles incrusté, avec des poignées de cuivre qui, autrefois, avaient été dorées, mais, par le long usage qui avait été fait de lui et par son contact avec les mains, le métal avait été rendu à son état primitif. Les murailles étaient tendues de papier perse, et les rideaux des fenêtres et du lit faits de toile de perse de même dessin et de même couleur, c'est-à-dire de toile rose représentant des bouquets de myosotis.

Tout cela était jeune comme Camille, frais et charmant comme elle.

— Oh! que cette chambre est jolie! s'écria naïvement Camille; je n'ai jamais rien vu de plus ravissant.

— Un vieux corbeau comme moi, répondit Madeleine, est convenablement encadré dans un fagot d'épines; mais, pour le nid de la linotte, il faut ce qu'il y a de plus fin en mousse et de plus doux en coton.

— Mon bon, mon cher parrain, répondit à son tour Madeleine en lui envoyant un sourire aussi doux qu'un baiser, la fauvette, si elle veut un nid, est forcée d'y travailler elle-même, tandis que vous ne me laissez, à moi, que la peine de vous remercier

du mien, qui, j'en suis sûre, vous a coûté bien de la peine.

— Bah ! répondit Madeleine, c'est un tapissier bien autrement habile et bien autrement pittoresque que moi, qui en a fourni le seul ornement qui vaille la peine d'un merci.

En disant ces mots, l'ex-bimbelotier ouvrit la fenêtre et s'accouda sur son appui.

— Regarde-moi cela, dit-il à Camille.

Camille vint se placer à ses côtés.

Madeleine avait raison : à travers l'encadrement de la croisée se déroulait un panorama assez beau pour que l'humble chambrette pût se targuer d'un luxe qui manque à bien des palais.

Située au sommet du coteau, la maison de Madeleine avait à la fois la vue de la plaine que nous avons décrite, et celle de la vallée qui nous reste à décrire, Cette vallée où serpente la petite rivière d'Ourcq, toute peuplée de jardins, apparaissait comme un fouillis de verdure que trouait, de temps en temps, un pan de mur grisâtre ou un toit rouge ; mais, en général, la végétation était si luxuriante, les arbres tellement pressés et feuillus, qu'en voyant une légère fumée bleuâtre monter entre leurs branches et s'élever entre leurs cimes, en prenant alors la direction du vent, on était tenté de supposer une forêt au milieu de laquelle des bandes de bohémiens avaient établi leurs camps. En s'élargissant à l'horizon, la vallée, surmontée des ruines massives du château de la Ferté-Milon, change d'aspect; les bou-

quets d'arbres fruitiers s'espacent entre des massifs de longs peupliers, à travers lesquels on suit les capricieux méandres de la rivière, pareille à un fil d'argent. A droite, la vue embrassait le vaste triangle dont Noroy, Ancienville et Faverolles occupent, comme nous l'avons dit, les trois angles. Pour être moins riant, le paysage n'en avait que plus de caractère, car près des plaines cultivées semées de hameaux groupés et de maisons éparses, s'étendait cette lande rougeâtre, vaste et moelleux tapis de bruyères au milieu desquelles s'élevaient ces magnifiques ronciers qui faisaient la joie de Madeleine et qu'il appelait son garde-manger ; enfin plaines et bruyères s'harmonisaient admirablement avec l'encadrement de forêts sombres, étagé par masses compactes, et qui, de tous les côtés au nord-ouest, fermaient l'horizon.

Ce spectacle, nouveau pour Camille, produisit sur elle une profonde impression. Ses yeux n'avaient eu jusqu'alors d'autre perspective que les murs grisâtres et les arbres rachitiques du jardin de sa pension ou le bariolage des boutiques qui faisaient face au magasin de son père. Si quelquefois, dans ses rêveries, élevant ses regards jusqu'au ciel, elle avait cherché à suivre quelque nuage dans sa course capricieuse, les dentelures noirâtres et sordides des cheminées qui tachaient l'azur l'avaient promptement forcée à baisser la tête. L'œuvre humaine seule, avait donc été donnée jusque-là en pâture à ses admirations, et l'œuvre humaine la plus splendide

n'en conserve pas moins pour certains esprits rêveurs le cachet indélébile de la petitesse de celui dont elle procède. Son aspect peut être grandiose, mais parfois aussi il est sinistre. Si nombreux et si riches que soient les palais, ils ne rendent que plus choquant et plus douloureux le contraste des masures. La haute cathédrale ne parle pas seulement de Dieu, elle raconte l'histoire des générations qui ont passé, usant leur vie à amonceler ces pierres et ensuite à les fouiller. Transportée tout à coup en face de l'œuvre de Dieu, la jeune fille était à la fois étonnée et émue de la trouver si simple dans ses magnificences les plus grandioses et surtout si tendrement souriante, non plus à quelques-uns, mais à tout ce qui vit — hommes et animaux — depuis le plus petit jusqu'au plus grand, depuis le plus humble jusqu'au plus orgueilleux.

Camille demeura quelques instants comme en extase, absorbée dans une muette contemplation; un doux sourire faisait frémir ses lèvres, et deux larmes scintillaient comme deux diamants à la double frange veloutée de ses paupières.

— Eh bien, lui demanda Madeleine, qui, habitué au paysage, sans cependant y être devenu insensible, ne s'occupait que de Camille, et qui la considérait, avec toutes les marques d'une vive satisfaction, eh bien, cela vaut pesque la rue Bourg-l'Abbé, ce me semble!

— Oh! mon parrain! murmura Camille comme pour protester contre un semblable parallèle.

— Alors, tu préfères ceci ?

Camille joignit les mains et regarda le ciel.

— Morbleu ! continua Madeleine, ne va pas avouer tes préférences à ton père, au moins ! Si tu disais du mal de ce fameux ruisseau de la rue du Bac que madame de Staël regrettait à Coppet, c'est-à-dire en face du mont Blanc et du lac de Genève, il serait capable de te déshériter.

— Ce pauvre père, dit Camille en souriant, il s'étonnait que vous pussiez vous trouver heureux dans ce qu'il appelait *votre tanière*... Oh ! moi, je vous comprends bien maintenant. Tenez, mon parrain, il me semble, à moi, que je passerais ma vie ainsi sans un moment d'ennui, sans un sentiment de regret, à regarder ce beau paysage et le charmant petit château qui se trouve si bien encadré, que l'on croirait qu'il a poussé là tout seul.

Madeleine se mit à rire d'un air satisfait de lui-même.

— Oui, en effet, dit-il, voilà une retraite comme il t'en faudrait une pour réaliser ces rêves que nous faisons parfois tout éveillés.

— En vérité, répondit Camille, il est charmant, ce petit château, et je suis enchantée d'avoir apporté mon bristol et mes crayons. Je le dessinerai pendant que vous chasserez. Ce sera quelque chose de vous, cher parrain, que j'emporterai en vous quittant ; et cependant, vous allez dire que je suis une flatteuse, je crois que j'aime autant votre humble ferme que ce petit château,

— Parce que je suis dans mon humble ferme, chère enfant, dit Madeleine avec son bon sourire, et que tu as un petit brin d'amitié pour moi. Mais, si celui dont nous parlions tout à l'heure dans la ferme, si l'homme qui, le premier, doit faire battre ton cœur, — et que tu aimeras nécessairement un peu plus que tu ne m'aimes, — faisait partie du mobilier de ce château, je te crois trop de goût pour n'être pas convaincu que tu donnerais au château la préférence sur la ferme.

— Et à qui appartient le château ?

— A mon filleul, ma chère enfant ; car j'ai non-seulement une filleule, mais encore un filleul.

— Comment ! s'écria Camille emportée par l'étonnement que lui causait la réponse de son parrain, comment ! ce joli château appartient à M. Henri ?

— Comment! s'écria à son tour Madeleine, non moins étonné que Camille, comment! tu connais M. Henri?

— Mon parrain, dit Camille en rougissant et en baissant les yeux, nous sommes venus avec lui dans la diligence du *Plat d'étain.*

— Imbécile que je suis ! fit Madeleine se frappant le front, et moi qui ne pensais point à cela ; c'est ma foi vrai, ils ont dû venir ensemble, puisqu'il n'y a qu'une voiture et qu'ils sont arrivés le même jour. Oh! Providence, Providence! voilà bien de tes miracles ! Eh bien, comment le trouves-tu, voyons, mon filleul ?

— Je l'ai à peine vu, parrain, balbutia Camille.

— Vous n'étiez donc pas dans le même compartiment?

— Il était avec nous, ou plutôt il avait pris avant nous une place dans le coupé; il m'a offert cette place, mais je ne sais ce que lui a répondu mon père; il a craint de nous gêner, et est monté avec le conducteur.

— Ah! c'est vrai, sous la bâche, une botte de paille; il m'a raconté cela. Je le reconnais bien là, mon chevalier courtois. Mais comment se fait-il qu'il ne m'ait point parlé de toi?

— Mais pourquoi voulez-vous qu'il vous parle de moi, mon parrain? Il m'a vue à peine.

— C'était assez, morbleu!

— Puis il ne savait point qui nous étions, où nous allions, s'il me reverrait jamais.

— Ah! voilà la vraie raison; en vérité, je deviens idiot. Eh bien, oui, ma filleule, oui, mon enfant, oui, Camille, c'était mon rêve quand je vous voyais pousser, tous deux, à vingt lieues de distance, toi comme un lis pur, lui comme un beau chêne; quand j'admirais ce que l'éducation faisait pour toi, ce que la nature faisait pour lui, je me disais : « Qui sait si la Providence ne les a pas créés l'un pour l'autre, et n'a pas fait de moi le lien qui doit les rapprocher! ces enfants sont mes deux seuls amours sur la terre; pourquoi, eux, ne s'aimeraient-ils pas? »

Et la physionomie ordinairement si insouciante et si joyeuse de l'ex-bimbelotier, révélait une émotion dont Camille, qui cependant appréciait son parrain à sa juste valeur, ne l'eût pas cru suscepti-

ble ; un tremblement qu'il cherchait en vain à réprimer agitait ses lèvres, ses paupières papillonnaient et tentaient inutilement de supprimer une larme que l'on voyait poindre sous ses cils.

— Cher parrain ! s'écria Camille en se jetant dans les bras de Madeleine et en cachant sa tête dans sa poitrine.

Madeleine leva la tête et la regarda avec son bon sourire.

— Eh bien, lui dit-il, cela suffit, voilà tout ce que je te demandais ; que mon filleul m'en dise autant, sans même parler davantage, et je serai parfaitement satisfait.

— Mais je ne vous ai rien dit, mon parrain ! s'écria Camille.

— Heureusement ! Si tu m'avais dit quelque chose, tu te serais peut-être crue obligée de mentir. Là, maintenant que les choses non-seulement sont plus avancées que je ne croyais, mais encore me paraissent aller sur des roulettes, je dois m'occuper un peu de notre déjeuner et particulièrement de ton père. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il est susceptible en diable, mon ami Peluche.

Quoique Camille fût trop intelligente pour ne pas apercevoir les petites infirmités de son père, elle était en même temps fille trop pieuse pour les avouer. Elle desserra donc les bras et rendit en souriant toute liberté à son parrain.

— Tu peux attendre ici, et regarder le petit château, puisque tu le trouves joli, lui dit Madeleine,

ou descendre dans le jardin. Tu y rencontreras une allée de tilleuls bien sombre, bien épaisse, bien mystérieuse; là, au lieu de rêver à la maison, tu pourras rêver à celui qui l'habite.

Et, sur ce, pour ne pas augmenter le trouble de Camille, il l'embrassa au front et descendit.

Ce trouble, on l'a vu, n'avait point échappé à l'œil perspicace de Cassius; il en conclut naturellement que l'impression produite par le propriétaire n'avait point été inférieure à celle produite par le château. Il en résulta que, la porte de Camille à peine fermée, le parrain lâcha la bride à la satisfaction que lui causait la découverte qu'il venait de faire et descendit l'escalier en sifflant avec une vigueur de locomotive le *bien-aller* joyeux par lequel il encourageait, excitait et appuyait ses chiens dans leur quête.

Madeleine, on le comprend, s'était servi d'un prétexte pour quitter sa filleule ; il n'était aucunement inquiet de son ami Peluche, sachant que, partout où il était, il saurait réclamer et, au besoin même, imposer la part de considération qui lui était due. Il le trouva donc en conversation réglée avec M. Giraudeau, le père Giraux, que nous connaissons déjà, et deux fermiers des environs, bonnes gens, forts chasseurs, quelque peu braconniers, agriculteurs de père en fils, et ennemis-nés de tous les novateurs en agriculture, comme M. Peluche était ennemi raisonné de tout novateur en politique.

M. Peluche était debout, et tous faisaient cercle autour de lui, à l'exception de Jules Creton, qui

était assis près de la chaise où étaient déposés le bonnet à poil et le sabre de M. Peluche.

Le marchand de la rue Bourg-l'Abbé chevauchait son dada favori et reproduisait pour la vingtième, la centième, la millième fois peut-être, son discours favori sur l'excellence du régime du juste-milieu, la supériorité de la bourgeoisie sur les autres classes de la société, et flétrissait en termes énergiques la coalition des aristocrates qui voulaient tirer le gouvernement en arrière, c'est-à-dire le ramener à la monarchie absolue, et la conspiration des démagogues qui, le poussant en avant, voulaient le faire échouer contre l'écueil de la république.

Ses auditeurs, à part Jules Creton, qui, le plus intelligent de la société, avait ses idées à lui, l'écoutaient avec la condescendance qu'un Parisien, possesseur de quelque vingt-cinq mille livres de rente, est sûr de rencontrer en province. Nous n'affirmerions pas cependant que quelques-uns des arguments que le maître de *la Reine des fleurs* empruntait, moitié aux premiers Paris du *Constitutionnel*, moitié au répertoire de Joseph Prudhomme, ne fussent point accueillis par un plissement de lèvres qui pouvait passer pour railleur, sur quelques-unes des physionomies de ceux qui écoutaient. Giraudeau seul, qui, ayant jeté son dévolu sur Camille et qui, mis au courant de la fortune de M. Peluche, se nourrissait déjà de la douce espérance de l'appeler un jour son beau-père, Giraudeau seul était toujours et complétement de son avis, et applaudissait à toutes les

théories de M. Peluche du geste et de la voix, si rebattues ou si absurdes que fussent ces théories.

Mais, si des protestations muettes se produisaient, c'était complétement à l'insu de M. Peluche, qui, enthousiasmé des jolies choses que lui fournissait, non pas son esprit, mais sa mémoire, et de l'effet que produisaient ces jolies choses particulièrement sur Giraudeau, placé juste en face de lui pour qu'aucune de ses manifestations approbatives n'échappât au père de Camille, débitait ces jolies choses en fermant les yeux à demi et en se renversant en arrière, de manière à faire de son abdomen le rocher contre lequel viendraient se briser les contradictions.

Nos lecteurs nous sauront gré, nous l'espérons, de ne point reproduire le discours de M. Peluche, qu'ils retrouveront stéréotypé, à quelque différence près, aux deux sources que nous avons indiquées, et de continuer à nous livrer à certaines considérations qui, aussi bien que leurs propres paroles, peignent les individus, dont l'historien, car le romancier n'est rien autre chose que l'historien de la fantaisie, dont l'historien, disons-nous, veut donner une idée exacte à ses lecteurs.

Ainsi, en apprenant, non, sans étonnement, de quelle considération jouissait Madeleine dans son canton, M. Peluche avait éprouvé un petit mouvement de jalousie, jalousie honnête et modérée, qui n'était que la conséquence de l'opinion avantageuse qu'il conservait de sa supériorité sur son ancien camarade.

Il n'est que trop vrai que, dans le commerce pa-

risien, l'estime à laquelle chacun a droit se mesure au chiffre des bénéfices qu'accuse l'inventaire. Nous ne songeons pas à lui faire un crime de ce que les partisans de Barême regardent comme une vertu, car il ne saurait en être autrement; la vie commerciale parisienne ressemble à une mêlée où le souci de la conservation personnelle empêche de trop s'appesantir sur les faits et gestes de son voisin de rang; après le combat, on se compté, on s'examine, et c'est celui qui emporte la plus grosse dépouille, c'est-à-dire le plus rusé ou le plus fort, qui est déclaré le plus digne. En conséquence, c'est sur celui-là et non sur le plus honnête que la prudence commande que l'on s'appuie; c'est lui, enfin, que l'intérêt vous désigne sinon, comme ami, du moins comme allié.

En province, l'ardeur de la lutte n'absorbe pas à ce degré; sans que le désintéressement y soit plus grand, les besoins y sont moins impérieux. On prend garde non-seulement au triomphe, mais aussi à la façon dont ce triomphe a été remporté; on y est commerçant sans cesser d'être homme, et l'on s'enrichit sans perdre la mémoire; on aime et l'on apprécie en dehors du grand-livre. Un fripon millionnaire n'y jouit pas d'une impunité absolue, et parfois, sans qu'il sache qui l'a prononcé, le mot *fripon*, porté par le vent et murmuré par les mêmes roseaux qui dénoncèrent, il y a trois ou quatre mille ans, le roi Midas, arrive à son oreille et le fait tressaillir, au milieu de ses troubles prospérités; tandis qu'au contraire, les qualités solides, — vertu et loyauté, — les

qualités aimables, esprit ou simple bonhomie, — y ont leur cours et leur valeur, comme les billets de banque et les espèces monnayées.

Parisien pur sang, M. Peluche ignorait cette différence; aussi, en face des irrécusables témoignages de l'influence de son ami, avait-il commencé par douter des affirmations qu'il avait reçues de lui.

— Ce diable de Madeleine m'a trompé, s'était-il dit; il faut qu'il ait hérité au moins de dix mille livres de rente.

La médiocrité de l'habitation de son ami, la simplicité de son intérieur, lui avait promptement démontré que celui-ci n'avait rien affirmé qui ne fût rigoureusement exact, et que ce n'était point à lui que l'on pouvait appliquer le proverbe italien : *Danaro e santità, metà della metà*, c'est-à-dire : *Argent et sainteté, moitié de la moitié*. Alors, et plutôt que de se lancer dans des suppositions qui bouleversaient ce qui lui paraissait la logique du bon sens, la vanité de M. Peluche s'était consolée en invoquant une perspective compensatrice qui la flattait prodigieusement. Il s'était dit :

— Si quinze cents livres de rente suffisent pour faire une espèce de seigneur en province, avec trente ou quarante mille livres de rente, — total auquel il espérait atteindre après cinq ou six années encore consacrées au commerce, — je puis espérer être considéré à l'égal d'un roi.

C'étaient les symptômes de cette considération

que M. Peluche cherchait à surprendre chez ses auditeurs, en se livrant à des appréciations de politique transcendante.

Madeleine, qui avait ses idées sur M. Peluche, et qui avait vu, en consultant le coucou, qu'il lui restait encore plus de dix minutes avant l'heure fixée à M. Henri, l'interrompit au milieu de son triomphe, pour venir lui proposer de cueillir avec lui le dessert dans son jardin.

Forcé d'accepter, M. Peluche vit, non sans quelque déplaisir, se disperser discrètement son auditoire, qui, sur l'invitation de l'amphitryon, s'en alla dans la salle à manger se disposer, par le petit verre d'absinthe, à fêter dignement le déjeuner.

XXI

OU M. PELUCHE, APRÈS AVOIR EXPOSÉ AUX CONVIVES DE MADELEINE SES THÉORIES POLITIQUES, EXPLIQUE A MADELEINE SES THÉORIES SOCIALES

Le jardin de Madeleine, moins la fameuse allée de tilleuls, que celui-ci avait proposée pour promenade à sa filleule, n'avait aucune prétention à l'élégance ni au pittoresque; c'était un quadrilatère coupé perpendiculairement et régulièrement par six

plates-bandes, entre chacune desquelles des chemins avaient été ménagés pour la récolte des pois, des salades, des artichauts, des choux, des haricots et des pommes de terre; il était fermé sur trois de ses faces par des murs servant d'espalier; le mur du midi consacré aux pêches et aux abricots, celui de l'est au raisin, celui du nord aux poiriers, et sur le quatrième, par cette fameuse allée de tilleuls, dans les troncs desquels s'entrelaçait une haie d'aubépine, ouverte sur le milieu de l'allée par une simple porte en treillage, qui, de l'autre côté, donnait sur la campagne. A l'une des extrémités de cette allée, longue de plus de cent cinquante mètres, était un banc propre à cette rêverie que Madeleine avait conseillée à Camille; à l'autre, un jeu de boules qui, le dimanche, théâtre de graves défis entre les joueurs les plus renommés des environs, retentissait de joyeuses clameurs. Enfin, toujours dans la prévision d'une visite de Camille, pour que l'agréable ne fût pas complétement sacrifié à l'utile, le long de la haie, à l'intérieur du jardin, s'étendait une langue de terre de la largeur de deux mètres, consacrée à des rosiers à haute et à base tige, à des verges d'or, à des colchiques d'automne, à des chrysanthèmes et à des reines-marguerites.

M. Peluche, sans doute par cette jalousie de métier qu'il avait déclaré à la nature, n'abaissa pas même son regard sur ce qui pouvait lui sembler le produit de la concurrence; mais, en revanche, il admira longuement et sincèrement le côté solide de

la culture, et répartit également son enthousiasme entre les citrouilles et les pêches, les choux et les abricots, les carottes et les poires, les pommes de terre invisibles et le raisin, dont les grappes vermeilles et veloutées se montraient à travers les feuilles empourprées de la treille.

— Mais, dit M. Peluche, c'est un véritable marché des Innocents que tu possèdes là ; tu n'as qu'à souhaiter, et tu es servi à l'instant même et sans bourse délier.

— Ajoute que, ni pour or ni pour argent, ton marché des Innocents ne saurait me fournir des légumes ou des fruits aussi bons que me paraissent ceux-là.

— Diable ! dit M. Peluche en ouvrant de grands yeux, ce sont donc des espèces particulières dont tu as le monopole ?

— Non, répondit Madeleine en interrompant son ami ; tout ce que tu vois là en arbres, en fruits et en légumes, est ce que tu trouveras dans tous les jardins de Vouty ou de Noroy où le hazard te ferait entrer.

— Eh bien, alors, quel charme particulier ces fruits et ces légumes peuvent-ils avoir pour toi, qui te les fasse préférer à ceux du marché des Innocents ?

— Le charme de la propriété, mon ami. Voyons, regarde cette pêche ; est-ce quelle ne te semble pas plus belle, plus fraîche et plus veloutée, rougissant

contre cette muraille blanche et sous ces feuilles vertes, que dans le panier de la marchande? Avance vers l'arbre qui la porte, arrondis la main, tourne-la sans la serrer entre tes doigts, de manière à la détacher délicatement de l'arbre qui la soutient, et dis-moi si tu ne sens pas une certaine sensualité à son poids et à son toucher que tu n'as jamais sentie en en achetant de plus belles qu'elle peut-être au panier. Monte sur cette échelle, choisis parmi toutes les grappes de raisin la plus lourde, la plus mûre, la plus colorée; soutiens-la entre tes deux doigts, tandis que ton autre main, armée d'une serpette ou d'une paire de ciseaux, coupe la queue qui la soutenait; ne te paraît-elle pas même au-dessus de ce magnifique chasselas qui arrive de Fontainebleau par paniers et qui coûte un franc la livre? Deviens propriétaire, mon ami; cueille tes pois, arrache tes salades, casse le cou toi-même à tes artichauts, et tu verras que je ne t'ai rien avancé, sur ce charme de la propriété ignoré de toi, qui ne fût rigoureusement exact.

— Je ne dis pas non, je ne dis pas non, répondit M. Peluche après un silence où sa physionomie avait affecté l'expression méditative ; je m'y déciderais peut-être si je trouvais à acheter quelque chose dans ce pays qui est gentillet, mais dont — et c'est ce qui me touche — les habitants me semblent avoir conservé la naïveté et la simplicité des vieux temps, et surtout, ce qui, malheureusement, se rencontre si rarement aujourd'hui, la déférence et le respect

pour les gens que leur fortune et leur position sociale ont placés au-dessus d'eux.

— Ah ! ah ! fit Madeleine avec un sourire légèrement narquois. Il paraît que mes voisins ont fait ta conquête.

M. Peluche se redressa.

— Je suis assez physionomiste, tu le sais, Madeleine, pour juger et apprécier un homme à première vue. J'ai donc reconnu à première vue dans tes amis toutes sortes de qualités agréables et sérieuses, et je suis sûr que je m'entendrai à merveille avec eux. En un mot, ils m'ont semblé charmants.

— Que diras-tu donc de celui que tu n'a pas vu et que je te présenterai tout à l'heure?

— Ah ! ah ! fit à son tour M. Peluche, il paraît que tu m'as réservé un bouquet, comme au feu d'artifice.

— Celui-là, dit Madeleine en s'exaltant, celui-là a vingt-cinq ans et autant de mille livres de rente.

— Bon ! fit le maître de *la Reine des fleurs*, le jeune homme du post-scriptum.

— Et sa fortune n'est rien, continua Madeleine passant de l'exaltation à l'enthousiasme, en comparaison de ses qualités. En qualités, vois-tu, Peluche, il a cent bonnes mille livres de rente pour le moins.

— Mon cher ami, dit M. Peluche charmé de ce qu'il venait de trouver, et riant d'avance de ce qu'il allait dire, si tu étais dans le commerce, car je n'appelle pas commerce proprement dit l'industrie

que tu as exercée, si tu étais dans le commerce, tu saurais qu'il faut commencer par le détail avant de conclure par l'addition.

— Je te parle sérieusement, Anatole, répliqua Madeleine, et cela ne m'arrive point assez souvent pour que tu refuses de me prêter quelque attention. Je me suis frotté à bien des gens du grand et du petit monde. J'ai observé ceux-ci de près, ceux-là de loin, tous avec des yeux clairvoyants et perspicaces, et jamais, je te le jure, je n'ai rencontré un être mieux doué que celui dont je te parle. Il est riche, il est modeste, il est charitable, il est élégant, instruit, simple, affable ; il est brave comme un lion ; il est doux comme une jeune fille. Jamais Peluche, jamais, entends-tu bien, je n'ai connu un cœur plus noble que le sien, un âme plus élevée que la sienne. Mon amitié pour lui m'entraîne malgré moi à te dire ce que j'en pense. J'aurais dû peut-être te laisser à tes impressions. Il est impossible de le voir et de l'entendre sans se sentir irrésistiblement attiré vers lui.

M. Peluche avait écouté avec une attention encore plus profonde que lorsqu'il avait été question des pêches, des abricots et du raisin.

— C'est drôle, dit-il, je l'ai vu, je l'ai entendu, ton M. *Post-Scriptum*, et il ne m'a pas du tout produit cet effet-là.

— Tu l'as vu ?... tu as vu Henri ?... tu connais Henri ?

— M. le comte Henri de Noroy ! Certainement,

que je l'ai vu... Un grand brun... assez joli garçon, j'en conviens, selon le goût du jour... un dandy... affectant une politesse que j'appellerai de l'insolence.

— Anatole?... interrompit Madeleine.

— Oui, oui, que j'appelle de l'insolence; car elle n'est qu'une façon de témoigner que l'on a été pétri d'un autre limon que le commun des martyrs.

— Eusses-tu préféré lui trouver les manières d'un charretier?

— Copiant bassement..., continua le maître de *la Reine des fleurs*, copiant bassement, dans sa mise et dans ses manières, ces insulaires dont le nom seul doit être odieux à tout bon Français; l'air d'un fat, en un mot, voilà mon portrait, à moi, Madeleine. Il ne ressemble guère à celui que tu as fait tout à l'heure; mais le mien a au moins l'avantage d'être exact.

— Peste! s'écria Madeleine en éclatant de rire, c'est affaire à toi de dresser un signalement.

— Je suis physionomiste, je te l'ai dit, reprit M. Peluche en donnant une intonation satisfaite à sa voix; et maintenant j'irai droit au but, mon vieux Cassius, et je te livrerai franchement ma pensée tout entière. Tu me paraissais, par l'éloge pompeux que tu m'en as fait, et tu me parais encore fort enclin à me proposer pour ma fille cette merveille des merveilles que tu nommes M. Henri. Je t'ai exposé l'impression qu'il avait produite sur moi. C'est te dire assez que, jusqu'à ce que M. Henri m'ait fait revenir de l'impression qu'il m'a donnée sur lui-

même, il me serait fort désagréable que tu revinsses sur la proposition qu'à mon avis tu t'es un peu trop pressé de me faire.

— Mais ta fille, mais ma bonne petite filleule Camille ne serait peut-être pas aussi absolue que toi dans ses jugements. Tiens, elle se promène là-bas sous cette allée de tilleuls; je la vois d'ici, nous n'avons qu'une centaine de pas à faire pour être près d'elle. Ce n'est pas un grand dérangement quand il s'agit d'une affaire de cette importance; veux-tu que nous la consultions?

— Et pour quoi faire? demanda dédaigneusement M. Peluche; est-ce que cela regarde les petites filles, le choix d'un mari?

— Je ne sais si cela les regarde, répondit en riant Madeleine, mais, à coup sûr, cela les intéresse.

— Cela les intéresse! Eh bien, on n'aurait qu'à les consulter et à prendre leur avis sur ces matières-là, on ferait de belles balourdises. Non! Camille épousera l'homme que je lui présenterai; Camille prendra un époux de ma main. D'ailleurs, ma fille est trop bien élevée et m'aime trop pour avoir même l'idée d'être heureuse avec un mari qui ne conviendrait pas à son père.

Madeleine haussa les épaules.

— Hausse les épaules tant que tu voudras, Cassius; il faut d'abord que mon gendre me plaise, et, quand il sera de mon goût, il faudra bien qu'il soit de celui de ma fille.

— Tiens, mon pauvre Peluche, répliqua Made-

leine, laisse-moi te dire une chose : c'est avec ces principes-là qu'on fait les mauvais ménages, les épouses infidèles et les méchantes mères. Si bien élevée, si soumise, si obéissante que soit une jeune fille, c'est porter un défi à la Providence, c'est tenter Dieu, que de pousser entre ses bras un homme qu'elle n'aime pas et qu'elle n'aimera peut-être jamais, sous prétexte qu'il convient à qui ?... à ses parents qui ne sont point destinés à vivre avec lui. J'ai entendu dire, à propos de duel, que c'étaient les témoins qui tuaient et non les adversaires. La même chose par malheur peut se dire des parents à propos de mariage. D'ailleurs, je t'ai, à part ton orgueil, — car tu es, sans t'en douter, un orgueilleux, mon pauvre Anatole, — je t'ai toujours vu assez raisonnable ; eh bien, ce serait non pas d'un homme raisonnable, mais d'un insensé, parce qu'un homme que tu as entrevu à peine et à qui tu n'as à reprocher que d'avoir été trop poli avec toi, n'a pas eu le bonheur de te plaire, de le repousser sans examen comme sans appel. Si seulement tu avais une objection sérieuse, une seule, à m'alléguer, je la discuterais ; — mais pas du tout. Il faut que, comme don Quichotte, je me batte contre des moulins à vent.

— Eh bien, dit Peluche, voilà ce qui te trompe, j'ai une objection.

— Et laquelle ?

— M. Henri est noble, c'est un aristocrate, un comte, et, en cette qualité, il doit mépriser la bourgeoisie.

— Tu vois bien que non, puisque c'est lui qui a été poli envers toi et toi qui as été grossier envers lui.

— Il t'a dit que j'avais été grossier envers lui?... Bien!

— Il n'a pas pu me le dire, puisqu'il ne te connaissait point et qu'il ne savait point que je te connusse. Mais je le devine.

— Devine ou ne devine pas. Jamais je ne consentirai à donner ma fille à un comte.

— Allons, bon! toi qui me traitais autrefois de jacobin, voilà que tu es plus avancé que moi. Eh bien, mais le fameux « spectre rouge », tu n'en as donc plus peur? Peste! voilà le citoyen Peluche qui fait de la noblesse un cas rédhibitoire dans le genre des galères.

— Monsieur Cassius, s'écria M. Peluche, furieux d'avoir été appelé citoyen et reprenant son attitude d'orateur, la noblesse est un préjugé dont la révolution de 89 a fait bonne justice.

— Sans compter celle de 93.

— Je ne parle pas de celle-là, monsieur. Je parle de la révolution des honnêtes gens, de celle de M. de la Fayette, de celle de M..., de celle de M..., de celle de M. de la Fayette, enfin; et, en effet, continua-t-il en donnant à sa voix l'accent de la haute raillerie, n'était-il point absurde d'attribuer une suprématie au hasard de la naissance? n'était-il pas odieux de voir les distinctions sociales à jamais confisquées au bénéfice d'une caste qui faisait à peine le millième

de la population ? — oui, monsieur Cassius, le millième à peine : c'est le calcul de M. Charles Dupin que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux. Il n'y a plus, grâce à nos pères, d'autre noblesse que le mérite, que la vertu et que l'intelligence ; voilà pourquoi moi, Peluche, je me crois bien plus noble que ce tas de comtes, que ce tas de marquis ! J'ai vaillamment combattu l'anarchie comme garde national, et, comme industriel, j'ai contribué à la prospérité et à la gloire de la France !

— Qui diable te dit le contraire ?

— Ma probité, mon ordre, la sûreté de mon coup d'œil dans les affaires, ma belle contenance dans les émeutes, m'ont mérité un grade éminent, une position sociale élevée, l'étoile des braves enfin, et tu voudrais que je compromisse, que j'abaissasse tout cela, que je me résignasse enfin à appeler le mari de ma fille « monsieur le comte », et à l'entendre me répondre « monsieur Peluche » tout court ? Jamais, Cassuis, jamais !

— Nous y voilà ! Je te le disais bien, que tu étais un orgueilleux, Peluche.

— Un orgueilleux, soit ! mais je ne suis pas un Georges Dandin.

— Écoute, tu vas te trouver avec mon jeune ami ; si tu n'as pas contre lui d'autre grief que celui de sa noblesse, eh bien, je ne désespère pas encore d'arranger l'affaire à la satisfaction de tout le monde.

— Enfin, je ne te cacherai pas, Cassius, qu'en voyant le même ruban que j'ai l'honneur de porter

à la boutonnière d'un enfant de vingt-cinq ans, je me suis demandé ce qu'avait fait ce blanc-bec-là pour mériter la même récompense qu'un vieux grognard comme moi, qui compte aujourd'hui quatorze ans de service dans la brave milice citoyenne et qui ai conquis mon grade de capitaine à la pointe de mon épée ! J'ai bien envie de lui demander, à déjeuner, où il a gagné sa croix.

— Demande-le-lui, et il te répondra.

— Je crois qu'il serait fort embarrassé de me répondre, fit M. Peluche en se dandinant.

— Oui ; car, comme je te l'ai dit, c'est le garçon le plus modeste que je connaisse ; mais je te répondrai pour lui, moi. Non, Henri n'a pas comme toi douze ans de services dans la garde nationale ; mais il a fait en amateur deux campagnes en Afrique, la première en Kabylie avec le général Jusuf : dans celle-là, il a fait prisonnier un cheik arabe et pris un drapeau ; dans la seconde, il a acccompagné le duc d'Orléans dans son passage des Portes-de-Fer, et seul a délivré un colonel, entraîné par six Arabes, dont il en a tué trois et blessé deux, et cela, de cinq coups de révolver, attendu que mon filleul tire le pistolet à peu près comme son parrain tire le fusil. Et, comme ce fait d'armes, dont tu chercherais peut-être inutilement le pareil pendant tes douze ans de services, s'est passé sous les yeux du prince royal, le prince royal a détaché sa propre croix et la lui a donnée ; de sorte que ce n'est pas simple chevalier de la Légion d'honneur qu'il est, mais bien officier.

— Hum ! hum ! fit M. Peluche assez embarrassé de répondre à un pareil argument. N'importe !... j'ai arrêté ma décision vis-à-vis de M. Henri. Camille ne prendra pour mari qu'un brave garçon qui, comme son père, sera arrivé à la fortune par son travail et son intelligence, et non pas un muscadin qui se sera donné la peine de naître, voilà tout.

Puis, solennellement, et en étendant la main M. Peluche ajouta :

— J'ai dit !

En faisant ce geste avec toute la majesté dont il était capable, M. Peluche se trouvait placé devant la porte du jardin.

Dans l'encadrement de cette porte, il vit paraître Giraudeau, vers lequel il se sentait entraîné par une secrète sympathie, et qui eût été bien certainement l'homme de son choix, s'il eût en les vingt-cinq mille livres de rente de M. Henri.

Le percepteur paraissait être fort embarrassé. Il s'approcha de Madeleine, et, dans la crainte d'indisposer contre lui le père de Camille, il annonça à son ami que Figaro n'avait point reparu, et que, quoique lui, Giraudeau, dans le but de le retrouver, eût fait deux fois le tour de la ferme, et sondé toutes les profondeurs de l'horizon, il n'avait eu aucune notion du fugitif.

Madeleine ne crut pas devoir cacher plus longtemps cette fâcheuse nouvelle à M. Peluche. Il lui avoua franchement de quoi il s'agissait, et lui proposa de monter avec lui jusqu'au sommet de la

petite colline, d'où l'on dominait tous les alentours.

Comme M. Peluche n'avait rien de mieux à faire pour le moment que de suivre le conseil de son ami, attendu qu'il y avait encore une dizaine de minutes à attendre avant l'heure fixée à M. Henri pour le déjeuner, il se contenta de lancer un regard foudroyant à M. Giraudeau, qui perdit immédiatement quatre-vingt-dix pour cent dans son estime, et, en murmurant le mot de maladroit, il emboîta le pas derrière Madeleine, en ayant le soin de partir du pied gauche, pour n'en pas perdre l'habitude.

XXII

COMMENT M. PELUCHE ET M. HENRI FURENT PRÉSENTÉS L'UN A L'AUTRE PAR L'INTERMÉDIAIRE DE FIGARO

Figaro n'était point retourné, comme penchait à le croire Madeleine, à l'hôtel de la *Croix d'or*; mais, en véritable maraudeur qu'il était, il avait commencé l'exploration en détail de la commune de Vouty, quitte à passer de celle-là sur la commune de Noroy, et, de la commune de Noroy, sur les communes voisines.

Soit instinct, soit amour du pittoresque, sa pre-

mière visite avait été pour le charmant massif de verdure et de fleurs au milieu duquel s'élevait le château de M. Henri de Noroy.

Le jardin anglais lui agréa d'autant plus que, fermé par une simple haie vive, il lui présentait une sortie aussi facile que l'entrée. Il serait toujours temps, s'il ne trouvait rien qui l'attachât dans cet eldorado, de piquer une pointe vers Villers-Cotterets, et de retrouver la salle à manger de la *Croix d'or*, où son paillasson l'attendait.

Peut-être, après une quête de plusieurs minutes à travers les massifs, allait-il se décider à cette résolution extrême, lorsqu'en passant d'un massif de lilas à un massif de rhododendrons, lequel s'étendait sur un des côtés d'une vaste pelouse, la brise lui apporta une odeur vive, pénétrante, et qui, si l'on en jugeait par l'éclair qui illumina sa prunelle et par l'agitation de ses nerfs olfactifs aspirant de larges prises, devait lui être singulièrement agréable.

Après s'être assuré, en plongeant son nez dans le vent, du point d'où venaient ces âpres émanations, Figaro, sans hésitation aucune, se glissa entre les branches des arbustes, suivant une ligne droite, rampant plutôt qu'il ne marchait et absorbé par les senteurs qui l'attiraient, comme l'aimant attire le fer.

Bientôt, à travers les feuilles, il aperçut sur la pelouse un animal qui paissait l'herbe avec une quiétude démontrant — même à l'œil le moins exercé — qu'il était loin de soupçonner le danger qui le menaçait.

Cet animal ressemblait beaucoup à un chevreuil : il était aussi gracieux dans ses mouvements, aussi svelte dans ses formes, mais incomparablement plus petit. Son pelage d'un brun roux allait s'éclaircissant sur les côtés et devenait blanc sous le ventre. Ses yeux étaient grands, noirs, à fleur de tête, et tout à la fois d'une vivacité et d'une douceur singulières. Deux cornes, légèrement recourbées à leur extrémité comme les cornes du chamois et annelées depuis leur naissance jusqu'à leur milieu, ornaient son front bien plus qu'elles ne le défendaient.

Nous ne dirons point que Figaro fut étonné de la rencontre de ce quadrupède étranger. Figaro ne s'étonnait de rien et n'attachait qu'une médiocre importance aux classifications des naturalistes, qu'il mettait tous au même rang, depuis M. de Buffon, qui écrivait sur les genoux de la Nature, jusqu'à Waterton, qui chevauchait sur le dos d'un caïman. Il lui suffisait que le quadrupède inconnu fût un gibier pour qu'il le jugeât digne de toute son attention et pour qu'il se disposât à faire avec lui une plus ample connaissance.

Il demeura pendant quelques minutes ferme et impassible dans son arrêt, se tournant de temps en temps comme pour voir si quelque chasseur ne viendrait pas lui prêter main-forte. Enfin, bien convaincu qu'il était seul, il prit son temps, et, au moment où la gazelle, — car nos lecteurs, nous en sommes certain, ont déjà reconnu une gazelle dans l'animal qu'arrêtait Figaro, — et, au moment où la

gazelle se rapprochait imprudemment de lui, il fit un bond de dix pieds et se précipita sur elle.

Épouvantée de cette brusque apparition, la pauvre gazelle se jeta de côté et évita la dent meurtrière du terrible Figaro, mais celui-ci était lancé ; s'étant vu seul, comme nous l'avons dit, il avait, avec son intelligence ordinaire, rompu avec toutes les traditions de l'arrêt ; il se mit donc à la poursuivre, en appuyant cette poursuite de retentissants abois, qui durent faire supposer, à un quart de lieue à la ronde, qu'une meute avait été découplée dans le parc de M. de Noroy.

Ce qui rendait la position de la pauvre bête encore plus critique, c'est que la gazelle était retenue par une longue corde à un piquet, et que, pour échapper à son sauvage agresseur, elle en était réduite à une course circulaire semblable à celle qui se pratique dans les fallacieux steeple-chase du Cirque-Olympique. Sûr de sa victoire et de la curée, Figaro hurlait l'halali et redoublait ses élans ; mais, au moment où il lui soufflait au poil, la gazelle, exaspérée par l'imminence du danger, fit un effort, rompit son entrave, put prendre du champ et en profita pour se jeter dans les massifs.

En ce moment, Henri de Noroy descendait le perron de son château pour se rendre chez Madeleine ; il vit le danger que courait sa gazelle et il se précipita à son secours.

Malheureusement, son intervention était tardive. La gazelle ne l'avait pas vu, et, par conséquent, n'a-

vait pas pu se mettre sous sa protection. La course s'exécutait maintenant dans un parc d'une trentaine d'arpents, et il n'avait pour se guider que des abois devenus plus rares. Il se hâta de sortir du parc, espérant que la gazelle en sortirait elle-même, l'apercevrait, et, selon son habitude, accourrait à lui. Mais le pauvre animal était trop effaré; il lui vit faire un grand cercle dans la plaine, revenir vers le jardin de Madeleine, et s'élancer dans l'allée de tilleuls.

Tout à coup, de cette allée de tilleuls même, il entendit sortir des cris perçants, et, au milieu de ces cris proférés évidemment par une voix de femme, il lui sembla que l'on appelait au secours.

Henri en un instant fut à l'extrémité de l'allée, à l'autre bout de laquelle il aperçut une jeune fille qui tenait la gazelle entre ses bras, et, l'élevant aussi haut que ses bras le lui permettaient, tâchait de la dérober aux morsures de Figaro, qui bondissait aussi haut qu'il pouvait pour la saisir.

Il était temps que Henri de Noroy arrivât, la jeune fille était épuisée.

Henri, qui comptait monter à cheval dans la journée, tenait à la main une cravache. Il commença par en sangler trois ou quatre coups à tours de bras sur l'échine de l'entreprenant Figaro, lequel cessa ses attaques, se retira en grognant à quelques pas en arrière, mais, il était facile de le voir, n'abjura point ses sinistres intentions.

La jeune fille n'avait pas été plus tôt délivrée,

qu'elle s'était laissée tomber sur un des bancs, serrant la pauvre gazelle palpitante contre sa poitrine, la couvrant de baisers, s'extasiant sur sa gentillesse, tandis que Figaro, avec l'impudence que donne l'habitude du crime, restait assis à dix pas devant elle, haletant et la langue tirée, mais braquant toujours des yeux ardents et furieux sur l'innocente proie par laquelle il avait compté remplacer son déjeuner de la *Croix d'or*.

Henri s'était à peine trouvé en face de la protectrice de sa gazelle, qu'il avait reconnu en elle sa compagne de diligence de la nuit précédente ; et, de son côté, Camille eut à peine cessé de s'occuper de la gazelle pour jeter les yeux sur son libérateur, qu'elle reconnut en lui le propriétaire du château dont son parrain lui souhaitait d'être l'hôtesse ; aussitôt elle avait senti la rougeur lui monter au visage ; mais, pour dissimuler son embarras, elle s'était mise à interpeller Figaro. Si bien que le jeune homme, pour diminuer son émotion, s'apprêta à renouveler la correction, dont Figaro, qui croyait en être quitte, se trouva menacé de n'avoir reçu que la moitié.

Mais Camille, d'une voix à laquelle l'émotion n'ôtait rien de sa douceur :

— Oh ! ne battez pas ce chien, monsieur ! dit-elle. C'est Figaro.

— Oh ! je le connais et le reconnais, mademoiselle : c'est le chien de l'hôtel de la *Croix d'or*, où nous sommes descendus ce matin.

— Je vous demande pardon, Monsieur, il appartient maintenant à mon père, qui l'a acheté pour venir à la chasse ; il ne faut donc pas trop lui en vouloir s'il poursuit le gibier, c'est son métier, à ce pauvre Figaro ; mais, si tous les gibiers ressemblent à cette pauvre petite bête, je voudrais bien me trouver là toujours pour les arracher à la dent des chiens.

Et Camille accompagna ce souhait d'un baiser bien tendre qu'elle appuya sur le mufle noir et blanc de la gazelle, si bien familiarisée déjà avec celle qui lui avait sauvé la vie, qu'elle mordillait ses jolis doigts.

— En effet, dit le jeune homme en souriant, Figaro est un rude chasseur, qui ne s'inquiète que médiocrement s'il est ou non sur ses terres et s'il a le droit de chasser; en un mot, Figaro est un braconnier.

— Figaro est bien coupable, Monsieur, dit Camille ; mais, du moment que j'intercéderai pour lui, j'espère que le propriétaire du parc où il a chassé lui pardonnera.

— Et sur quoi appuyez-vous cette espérance, mademoiselle ?

— Mais sur la courtoisie bien connue de M. Henri de Noroy d'abord, dit Camille en inclinant légèrement la tête, sans paraître remarquer le mouvement d'étonnement qui échappait au jeune homme, et ensuite parce qu'il y a entre, M. Henri et moi,

un lien auquel j'attache trop de prix pour craindre qu'il le dédaigne.

— Vraiment, Mademoiselle ! s'écria Henri avec une expression de joie trop vive et trop sincère pour qu'il essayât de la dissimuler. Et lequel, si je puis vous faire cette question sans être indiscret ?

— N'a-t-il pas pour parrain M. Madeleine ?

— Eh bien ?

— Dont je suis moi-même la filleule ?

— Comment ! s'écria Henri, vous êtes la filleule de Madeleine ? vous êtes mademoiselle Camille ?

— Oui, monsieur le comte, répondit la jeune fille, et, s'il faut, pour vous en persuader, mettre mon nom et mon titre au bas de la requête que j'ai l'honneur de vous présenter en faveur du coupable mais incorrigible Figaro, je la signerai.

Henri l'écoutait à peine et la regardait avec un étonnement que ne dissimulait qu'imparfaitement sa physionomie.

En effet, depuis quelques mois, la fille du riche fleuriste était le texte de tous les entretiens de Madeleine, qui ne lui parlait que des attraits, des grâces et des vertus de sa filleule. Or, le renfort de superlatifs que le parrain de Henri appelait à son secours n'avait fait qu'une médiocre impression sur l'esprit de celui-ci, qui se défiait du goût du vieux chasseur, et qui, alarmé par l'exagération même de cette admiration, l'avait toujours écouté avec le sourire du doute sur les lèvres, et en se préparant prudemment à quelque effroyable déception.

Or, au lieu de la jeune fille gauche, raide, gourmée, laide peut-être, à coup sûr vulgaire, que son imagination avait tirée des hyperboliques peintures de son vieil ami, il se trouvait tout à coup en présence d'une réalité qui dépassait l'hyperbole elle-même, d'une jeune fille chez laquelle une distinction exquise n'excluait point la simplicité, dont la beauté enfin, nous l'avons déjà dit, plus séduisante que parfaite, était relevée par l'expression la plus douce et la plus gracieuse.

— Je vous remercie, Mademoiselle, lui dit-il, de l'opinion que vous avez bien voulu prendre de moi sans me connaître, et, au nom de ce lien que vous invoquiez tout à l'heure, je vous supplie de me donner la main.

Camille, en souriant, l'œil humide, tendit sa main à Henri, qui la prit, y appuya doucement ses lèvres, et frissonna lui-même en la sentant trembler.

— Allons, allons, pas mal commencé, dit derrière les jeunes gens une voix qui les fit tressaillir, et je suis bien aise d'être pour quelque chose dans le traité d'alliance que vous venez de vous jurer !

Et, en même temps, le corps osseux de Madeleine se fit jour à travers un bouquet de coudriers, à l'abri duquel il avait entendu à peu près toute la conversation.

Camille poussa un petit cri de terreur ; Henri s'écarta d'elle vivement.

— Oh ! ne vous épouvantez pas, mes chers enfants, continua Madeleine ; ce n'est heureusement

que moi. Vous avez fait connaissance ? A merveille! Vous ne pouviez pas mieux employer votre temps. Mais voilà qu'en outre de son chien, mon ami Peluche a égaré sa fille, et, comme l'heure du déjeuner est sonnée, il est urgent, pour qu'il mange de bon appétit, de lui restituer l'un et l'autre. Ah! ah! il me paraît que tu as donné ta gazelle à ma filleule! C'est bon signe, les petits cadeaux entretiennent l'amitié; en ai-je déniché, moi qui n'avais point de gazelle à donner, attendu que l'Algérie n'était pas inventée de mon temps, en ai-je déniché des ramiers et des tourterelles, pour les offrir à mes bergères avec des faveurs roses au col ou aux pattes? C'était un nommé Florian qui avait mis la chose à la mode.

— Pas du tout, répondit Henri, et vous êtes dans l'erreur, mon cher parrain; c'est Blidah qui s'est donnée toute seule à mademoiselle Camille, un peu, il est vrai, pour échapper à M. Figaro; mais elle a, par cet acte, fait preuve de trop d'intelligence pour que je ne sanctionne point l'abandon de sa personne.

— Comment! s'écria Camille, comment! cette charmante petite bête est à moi? Ah! monsieur de Noroy, combien je vous remercie!

Et, tout en regardant Blidah, serrée contre sa poitrine, Camille fit à Henri la plus gracieuse révérence qu'elle put trouver dans son répertoire.

— Bien, bien, mes enfants, dit Madeleine, donnez-vous tout ce que vous voudrez, et ce n'est pas

moi qui empêcherai entre vous le libre échange ; mais, en fait de révérences, il s'agit d'en aller faire une à mon ami Peluche, qui n'est pas tout à fait de bonne humeur aujourd'hui, et réglons l'ordre et la marche de la cérémonie. Toi, Henri, tâche d'attraper mons Figaro par sa laisse et tiens-le ferme ; car je ne dois pas te cacher qu'il regarde la malheureuse Blidah avec des yeux qui ont des dents. Toi, Camille...

Mais Camille n'écoutait plus rien. A l'extrémité de l'allée de tilleuls, elle avait aperçu son père, et, courant à lui :

— Père ! père ! s'écria-t-elle, regardez donc la charmante antilope, que Figaro voulait étrangler. Voyez comme elle est douce et charmante ; on l'appelle Blidah, c'est le nom d'une petite ville aux environs d'Alger, c'est M. de Noroy qui me l'a donnée, en même temps qu'il vous ramène Figaro, qui était perdu. Il faut que vous le remerciiez pour Blidah du mieux que vous pourrez, père, car jamais cadeau ne m'a fait plus de plaisir.

Malgré le speech de Camille, M. Peluche fronçait le sourcil, lorsque Henri s'avanca à son tour, tenant Figaro en laisse comme le lui avait prescrit Madeleine.

Quant à Madeleine, sous le prétexte d'aller sonner la clochette du déjeuner, il avait disparu.

La vue de Figaro dérida quelque peu le visage de M. Peluche, et il s'inclina d'assez bonne grâce lors-

que Camille prononça les paroles sacramentelles de la présentation :

— M. de Noroy, mon père !

S'il est vrai que l'adresse soit la compagne inséparable de l'amour, M. Henri de Noroy était déjà fort amoureux; car, non moins physionomiste que M. Peluche, il trouva à l'instant même le côté faible de celui-ci, et il caressa si bien sa vanité, lui fit de tels éloges de Figaro, s'extasia tellement sur son fusil, — que M. Peluche avait pris pour se mettre à la recherche de son chien, — que, de renfrogné qu'il était, le visage de M. Peluche s'épanouit complétement, et que, adressant la parole au jeune homme, le fleuriste lui dit, en lui reprenant des mains Figaro :

— Je crois, monsieur de Noroy, que vous êtes des nôtres?

— J'ai cet honneur, Monsieur, répondit Henri.

— Eh bien, en ce cas, offrez votre bras à ma fille, je vous en prie, et, comme voici la cloche du déjeuner qui sonne, dirigeons-nous vers la salle à manger. Je ne vous cache pas que la course enragée que ce diable de chien m'a fait faire m'a donné une faim d'hippopotame !

A la porte de la ferme, on rencontra Tom, qui amenait à son maître le cheval qu'il avait demandé, dans l'intention de faire une promenade après le déjeuner.

Mais, depuis quelques instants, Henri avait changé d'avis, et, adressant en anglais la parole à son groom :

— *Take Darling into his stable, I shall not mount him to day.*

— *And why not to day, sir Henry?* demanda Camille dans la même langue.

Henri tressaillit, tant il s'attendait peu à cette surprise.

— Parce que, répondit-il en s'inclinant, et en français, cette fois, parce que je crois avoir aujourd'hui mieux à faire que de monter à cheval.

Puis, se retournant vers M. Peluche :

— Je vous fais compliment, Monsieur, lui dit-il, mademoiselle parle anglais comme une Anglaise.

— Oui, répondit M. Peluche avec l'accent de la rue Bourg-l'Abbé : *English spoken here.*

C'étaient, on se le rappelle, les trois mots inscrits sur les carreaux de *la Reine des fleurs*, les trois seuls de la langue anglaise que connût M. Peluche et dont il sût la signification.

Henri réprima un sourire ; Camille essaya vainement d'en faire autant de sa rougeur, et tous deux entrèrent dans la salle à manger, où la table toute servie n'attendait plus que les convives.

Madeleine jeta un regard satisfait sur le groupe que formaient M. Peluche, Camille, Henri, Blidah et Figaro ; puis, dans l'intérêt des hommes et des animaux :

— Voyons, dit-il, si nous voulons déjeuner tranquillement, il faudrait mettre les chiens d'un côté et la gazelle de l'autre.

— Je porte Blidah dans ma chambre, parrain, soyez tranquille, dit Camille.

Puis, à M. Peluche :

— Embrassez-la donc, mon père, lui dit-elle. Est-il possible de voir une plus charmante petite bête?

— Oui, dit M. Peluche, elle a des cornes; c'est ce que nous autres chasseurs appelons un brocard.

Puis, avec un soupir de terreur anticipée :

— Que dira Athénaïs, murmura-t-il, quand elle me verra rentrer avec un chien, et Camille avec un brocard?

XXIII

LE DÉJEUNER

Le couvert était mis dans la grande salle du rez-de-chaussée avec cette simplicité qui caractérisait tous les détails de l'habitation de Madeleine. Une nappe d'une toile un peu grossière, mais éblouissante de blancheur, recouvrait la table ; des assiettes de faïence commune, surchargées de dessins rouges, jaunes et bleus, marquaient la place de tous les convives; un beurrier, une soupière et quelques autres pièces de magnifique porcelaine de Sèvres et de Saxe faisaient un violent contraste avec ces naïfs échantillons de l'art primitif du faïencier. Aucune étiquette, aucune symétrie n'avait présidé à l'ordonnance des plats, entassés plutôt que groupés sur

cette table dans un pêle-mêle peu agréable à l'œil, mais avec une profusion qui devait plaire à des estomacs surexcités par la marche et le grand air; un brochet gigantesque, une énorme hure de sanglier flanquaient de droite et de gauche une assiette sur laquelle s'élevait une véritable montagne de radis, dont l'humilité de hors-d'œuvre se trouvait mise à une rude épreuve par cet honneur inusité. En revanche, la soupière dont j'ai parlé, et des vastes flancs de laquelle s'exhalaient les vigoureux parfums d'une plantureuse soupe à l'oignon fortement colorée, se trouvait à l'extrémité de la table, ayant de l'autre côté des œufs à la neige pour pendant et relié avec ceux-ci par un double rang de plats aussi mal alignés que la compagnie des pompiers du village pouvait l'être le jour des grandes revues. Ces plats semblaient chargés d'offrir aux convives un échantillon de tous les produits du pays, viandes et poissons, gibiers et légumes, fruits, laitage, crèmes et pâtisserie, le tout dans de telles proportions et avec une profusion telle, que, fussent-ils restés à table trois jours et trois nuits, il devenait improbable que les hôtes de Madeleine parvinssent jamais à faire honneur à toutes ces victuailles.

Cependant, cette abondance était si bien dans les habitudes du pays en semblable circonstance, que pas un des amis de Madeleine ne sembla s'en étonner.

Il en fut autrement de M. Peluche, accoutumé au terre-à-terre de son existence bourgeoise, aux dîners économiques dans lesquels madame Athénaïs exigeait

que les dépenses du lendemain se retrouvassent au complet; habitué à entendre celle-ci déplorer le prix exorbitant des denrées de toute espèce, il fut à la fois humilié et épouvanté de ce qui lui semblait la folle prodigalité de son ami, et, les sourcils froncés, jetant de temps en temps un regard de compassion sur Madeleine, il se mit à supputer le prix de revient de ce qu'il voyait dans chaque assiette, afin d'apprécier ce que devait coûter ce festin, auprès duquel le banquet que s'offraient annuellement les camarades de la garde nationale ne lui semblait plus qu'un assez maigre pique-nique.

Il apportait tant d'attention dans ses calculs, que non-seulement il oublia les résolutions que l'amabilité de Henri de Noroy pour Camille lui avait suggérées, et notamment celle de garder sa fille à ses côtés pendant le dîner, mais encore il ne s'aperçut pas que tous les convives prenaient possession de leur chaise, attendant debout l'entrée de la jeune personne.

La voix de Madeleine l'arracha à ses méditations : celui-ci l'invitait à s'asseoir entre M. Redon, le maire de Noroy, qui était arrivé depuis quelques instants, et M. Giraudeau, au centre de la table, dans un fauteuil qui lui avait été réservé, et ce fut alors seulement qu'il remarqua qu'une seule place restait libre et que cette place, évidemment réservée à Camille, lui donnerait le gentilhomme pour voisin.

Le marchand de fleurs était assez bien élevé pour ne point manifester son mécontement; mais

il était trop peu habitué à maîtriser ses impressions pour que sa mauvaise humeur ne fût pas très-apparente; cette mauvaise humeur redoubla lorsqu'il vit sa fille s'accommoder de très-bonne grâce, et avec une satisfaction qu'elle ne chercha pas à dissimuler, du voisinage que lui avait probablement ménagé la politique de son parrain.

Ce fut Camille qui fournit à son père l'occasion de donner cours à la bile qui, depuis quelques instants, s'amassait dans son cœur.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle en embrassant à son tour la table d'un regard, mais ce sont les noces de Gamache que vous nous donnez là, mon parrain; vous n'avez pas la prétention que nous mangions de tout cela, je suppose?

— Oui, dit M. Peluche avec aigreur, pourquoi ce faste, que je n'hésiterai point à qualifier d'insensé? J'avoue que jamais je n'eusse accepté ton invitation, si j'avais supposé qu'elle dût être pour toi l'occasion de semblables dépenses.

Madeleine éclata de rire.

— Doit-on faire tant de frais pour des amis, continua sentencieusement M. Peluche, et le plus solide témoignage de l'affection qu'on leur porte n'est-il pas dans la cordialité de l'accueil qu'on leur réserve?

— Mais, au contraire, Monsieur, répondit Jules Creton, il me semble que c'est surtout pour ses amis qu'on doit se mettre en frais. Belle preuve de tendresse que de faire jeûner ses hôtes, sous prétexte

qu'on les aime. Je vous jure, pour mon compte, qu'un morceau de ce brochet, une tranche de cette hure, sans compter la part que je me réserve dans les andouillettes de Baccuet, ajouteront quelque charme à la cordialité de l'accueil que j'ai reçu de notre ami commun.

— J'ai l'habitude de lire encore plus couramment dans ton esprit que dans mon journal, ami Peluche, reprit Madeleine, et je tiens à t'édifier sur ce que tu nommes mon faste ruineux ; car je suis sûr que tu te condamnerais à la diète plutôt que de devenir l'artisan indirect de ma ruine. Tu n'es plus à Paris, mon vieux camarade ; à Paris, où tout se pèse et se paye, même l'air assez vicié qu'on y respire ; il y a bien encore en province, c'est vrai, quelques intermédiaires entre le bon Dieu et nous, mais généralement nous traitons directement avec lui, et il se montre beaucoup plus accommodant que les facteurs de tes halles. Attention ! — Voici d'abord une dizaine de plats qui représentent autant de charges de poudre et de plomb ; ce n'est pas ruineux, tu l'avoueras ; ce brochet est moins cher encore : un coup d'épervier l'a payé ; ce buisson d'écrevisses que tu as en face de toi est plus dispendieux, je l'avoue : j'ai bien répandu pour quatre sous d'essence de térébenthine sur les grenouilles écorchées dont je me suis servi pour les attirer dans mes balances. Quant à ces fruits, quant à ces légumes, je t'ai dit tantôt comment la terre était une bonne mère qui distribuait impartialement ses dons, en raison des soins

que lui rendent ses enfants et sans se préoccuper de leurs conditions sociales; j'ajouterai encore que ces chapons et ces canards viennent de ma basse-cour, et qu'à part la dernière quinzaine de leur existence, ils se sont alimentés à mes frais, sans doute, mais principalement de grenailles, qui, sans ce glanage, eussent été perdues. Aussi, lorsque j'aurai additionné ce qu'il en a coûté pour rassembler, cuire et assaisonner tout ce que tu vois là, avec le prix de ces côtelettes, de ce carré de veau, qui représentent ici la viande de boucherie, je puis t'affirmer que, mon festin consommé, je ne serai plus pauvre que d'un louis environ.

M. Peluche paraissait abasourdi par ce simple exposé de gastronomie économique et champêtre.

— Vous avez le monople des joies de l'intelligence, dit l'organiste Giraux, c'est bien le moins que les pauvres provinciaux conservent comme compensaion les matérielles jouissances de la bonne chère.

— Et le droit et le moyen de se donner des indigestions, ajouta Jules Creton.

— C'est égal, répliqua M. Peluche, qui tenait à ne pas être convaincu, cette profusion ne coûterait-elle pas un centime, que je ne l'approuverais pas encore. Nous voilà quatorze à cette table, et je suis sûr...

— Pardon, s'écria Madeleine avec une certaine vivacité, permets-moi de t'arrêter à ce calcul ; tu te trompes.

— Comment? répondit M. Peluche en comptant des yeux les convives.

— Et les pauvres que tu oublies!

M. Peluche regarda son vieil ami avec une sorte de stupeur, mais ne lui répondit pas, tandis que Camille envoyait à son parrain un sourire attendri.

— Ah! oui, dit le père Miette, qui, tout en s'escrimant de la mâchoire avec une ardeur juvénile, ne voulait pas laisser échapper une occasion de solder son écot à peu de frais; c'est ici la maison du bon Dieu, monsieur le Parisien; toutes les besaces qui s'y présentent vides s'en vont avec deux bosses, l'une par derrière, l'autre par devant.

— C'est la vérité, ajouta M. Redon, et je voudrais bien que la contagion de l'exemple s'étendît à tous les habitants de la commune.

En parlant ainsi, le maire avait regardé finement le père Miette, afin de lui faire mieux comprendre qu'il était du nombre de ceux que le vœu concernait; mais le bonhomme ne sourcilla point; il entassa, au contraire, un nouveau morceau dans sa bouche déjà pleine et murmura :

— C'est bien dit, oui, il faudrait que la maladie de M. Madeleine commençât par gagner le gouvernement. Il ne ressemble point au bon Dieu, qui à brebis tondue mesure le vent, votre gouvernement, monsieur le maire : plus ras pelés nous sommes, plus il nous arrache de la laine. En payons-nous, de ces impôts, mes braves gens! en payons-nous! C'est

pitié; à peine s'il y a moyen de joindre les deux bouts avec ce qu'il nous laisse! Aussi, que le diable m'étouffe si, aux prochaines élections, je me laisse enjôler par les cajoleries de M. le sous-préfet. Je n'en veux plus, de ces gros mangeurs qui se gobergent, tandis que nous trimons mort et misère pour nourrir leur fainéantise avec nos écus.

Le père Miette n'éprouvait pas moitié de la colère qu'il témoignait, et sa diatribe contre le gouvernement n'était qu'une riposte à l'attaque indirecte du maire de Noroy; mais M. Peluche prit la réponse au sérieux et resta d'autant plus épouvanté de cette irrévérencieuse sortie, qu'en raison de son costume de paysan, celui-ci lui semblait un très-mince personnage.

— Môsieu, dit-il de ce ton doctoral qui lui était familier, je manquerais à tous mes devoirs, si je laissais sans réponse votre inconvenante apostrophe contre un gouvernement dont je m'honore d'être un des plus fidèles serviteurs; il ne faut pas se fier aux apparences, Môsieu, et croire que les travaux manuels auxquels vous vous livrez puissent être comparés aux écrasants labeurs de ceux qui dirigent le char de l'État. Il n'est donc que trop juste que de tels hommes soient rétribués en raison des services qu'ils rendent à leur pays. Quant aux impôts, je tiens que c'est avec un véritable bonheur qu'un bon citoyen contribue de sa bourse à la gloire de la patrie; sous ce tutélaire régime de la liberté et des lois, les impôts sont d'ailleurs équitablement répar-

tis entre tous, et cette consolation de l'égalité doit vous suffire.

— Mais elle ne me suffit pas du tout! s'écria le père Miette.

— Moi, Môsieu, continuait M. Peluche avec un sourire et sans écouter le paysan, je donne à l'État une somme un peu plus considérable que celle que vous versez dans ses caisses, et je ne me plains pas.

— Eh! eh! dit Madeleine, cela n'est pas certain le moins du monde, et, sans approuver les doctrines de mon compère Miette, je suis convaincu que, bon an mal an, il donne à l'État au moins trois fois autant que toi. Voyons, père Miette, l'impôt foncier, les portes et fenêtres, le décime et le reste, — je ne parle pas du mobilier et pour cause, — cela monte bien à quatre mille francs?

Le père Miette poussa un soupir assez douloureux pour pouvoir être pris pour un acquiescement.

— Ce qui suppose, reprit Madeleine, ce qui suppose à monsieur un petit revenu d'une trentaine de mille francs en fonds de terre.

M. Peluche ouvrait de grands yeux, ses idées se trouvaient de plus en plus confondues.

— Oui, oui, s'écria le père Miette avec vivacité, oui, on compte comme cela, mais on compte sans l'hypothèque. Ah! l'hypothèque, voilà ce qui nous mange, ce qui nous égorge, ce qui nous broie menu comme le blé sous la meule du moulin. Tenez, voulez-vous savoir mon opinion? mieux vaut être galérien que propriétaire.

L'accent convaincu que le père Miette avait mis dans ses paroles provoqua un éclat de rire général.

— Oui, vous avez raison, père Miette, dit Jules Creton, c'est le dernier des métiers; mais dites-nous donc ce que vous alliez faire dimanche dernier à Villers-Cotterets?

— Eh! mon Dieu, vendre ma petite denrée, comme d'habitude.

— Allons donc! vous êtes trop ménager pour mettre votre blouse neuve pour attirer des chalands à ce que vous appelez votre denrée; dites donc plutôt que vous vouliez vous arrondir du bois de Vouty.

— Le bois de Vouty? Allons donc! avec quel argent l'aurais-je payé, mon doux Jésus? D'ailleurs, je savais que M. Henri en avait envie, et ce n'est pas moi qui irais comme cela enchérir sur lui; et puis ce n'est pas déjà un si bon placement, votre bois de Vouty : plus de pierres grises que de baliveaux!

— Sans compter les sangliers, dit Madeleine; parlons des sangliers plutôt que de nous engager davantage sur le terrain brûlant de la politique, comme dirait mon ami Peluche.

Giraudeau, placé à la gauche de Camille, avait plusieurs fois adressé la parole à la jeune fille; mais celle-ci, très-absorbée par la causerie de son voisin de droite, s'était contentée de lui répondre par des monosyllabes; cette indifférence pour les lieux communs dont il s'était montré si prodigue envers la riche héritière avait excité un profond dépit chez le

galant percepteur ; fidèle à sa tactique ordinaire, il s'était retourné du côté de M. Peluche, et il avait pris à tâche d'approuver de la voix et du geste tout ce que disait celui-ci, et de lui témoigner une admiration qui flattait singulièrement le marchand de fleurs ; il saisit l'occasion de se mêler à la conversation générale.

— Vous avez donc des sangliers dans le bois de Vouty? demanda-t-il à Madeleine.

— Je le crois, répondit celui-ci.

— Bast ! reprit le beau Bénédict, il en sera, de ces sangliers-là, comme de ceux que nous avons été chercher il y a un mois au bois Georget. La veille, on en avait vu cinquante ; le lendemain, il ne s'en est pas rencontré un qui eût osé attendre les chasseurs !

Malheureusement, le double manége du percepteur n'avait point échappé à son mystificateur ordinaire, qui saisit avec empressement cette nouvelle occasion de châtier sa fatuité.

— Eh ! eh ! dit Jules Creton, quelquefois ce sont les chasseurs qui n'attendent pas les sangliers.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire, parbleu ! qu'un ragot a de bonnes jambes, mais que mon ami Benoît Giraudeau, dit Bénédict, en possède de plus longues et de plus agiles.

M. Giraudeau devint pourpre à cette allusion à une récente aventure dont il avait été le héros.

— J'aurais voulu vous voir à ma place, monsieur Creton ! s'écria-t-il avec aigreur.

— J'aurais donné de grand cœur deux napoléons pour m'y trouver.

— En face d'une bête furieuse, avec un fusil qui venait de rater des deux coups !

— La bête était-elle furieuse, je le crois; mais, quant au fusil, pour nous persuader qu'il avait raté, il eût fallu avoir la précaution d'en retirer les capsules.

Les allégations de Jules Creton exaspéraient d'autant plus M. Giraudeau, que les rires des convives avaient fini par arracher Camille à la conversation qu'elle poursuivait avec tant d'intérêt, et qu'il avait surpris le regard de la jeune fille se fixant sur lui avec un expression un peu malicieuse.

— Je vous ferai voir, quand vous voudrez, monsieur Creton, que je ne recule pas plus devant un homme que devant un sanglier.

— Allons, mon ami Benoît, ne faites pas le terrible, reprit l'incorrigible gouailleur ; chacun se comporte ici-bas suivant ses petits moyens. Si vous avez des nerfs, ce n'est point votre faute, mais plutôt celle de votre papa et de votre maman, qui vous les ont donnés ; et je vous assure que ce n'est pas là ce qui vous rendra moins intéressant aux yeux des belles.

— Mais, dit M. Peluche, les sangliers se jettent donc sur ceux qui les tirent?

— Rarement, répondit Madeleine.

— Oui, continua Jules Creton, il s'en trouve seu-

lement par-ci, par-là, quelques-uns qui ont la petitesse de se défendre lorsqu'on les attaque.

— Et, en pareil cas, que doit-on faire ?

— Viser à l'œil, laisser arriver à cinq pas et lâcher son coup, dit simplement Madeleine.

— Et si on le manque ?

— Alors, eux ne vous manqueront pas, répondit Jules Creton ; aussi existe-t-il des procédés moins héroïques et moins compromettants que celui que notre ami Madeleine vous recommande. Figurez-vous, monsieur Peluche, que le ragot dont je vous parlais tout à l'heure, et sur lequel les deux capsules de mon ami Giraudeau ont raté d'une manière aussi singulière que déplorable, figurez-vous, dis-je que ce ragot jouissait d'une réputation détestable dans le canton. Au déjeuner, il avait été longuement question des hauts faits de cet animal; on n'avait pas compté moins d'une douzaine de chiens décousus, sans conter Jean Grenèche, le sabotier de Montgobert, qui en avait été quitte pour une ouverture de trente-cinq centimètres de longueur au bas des reins. Tout en jasant, on avait agité la question que vous nous posiez tout à l'heure ; celle de savoir ce qu'il y avait à faire dans le cas où cette bête enragée vous chargerait. Madeleine, qui est un vieux brave, avait donné sa recette ; d'autres avaient été d'avis qu'il était plus sage de chercher un asile dans les branches d'un arbre. Un beau jeune homme que je ne nommerai pas, puisqu'il suppose que le soin qu'il prend de sa personne peut porter préjudice à ses

ambitions matrimoniales, avait écouté la conversation avec un grand intérêt. Il se trouva mon voisin de droite, et nous ne fûmes pas plus tôt à nos postes, que je le vis s'escrimer des genoux et des mains sur un baliveau de belle venue, par mesure de précaution et uniquement pour s'assurer à l'avance qu'il n'avait pas trop oublié les leçons de gymnastique de sa jeunesse.

— Monsieur, dit M. Peluche en lançant un dédaigneux regard au pauvre Giraudeau décidément coulé par cette dernière bordée, Monsieur, si j'avais conscience d'avoir lâché pied devant un animal qui n'est, après tout, qu'un cochon sauvage, jamais, entendez-vous bien, jamais je n'oserais reparaître devant le front de ma compagnie.

— Un cochon sauvage ! tu en parles bien à ton aise, mon ami Peluche ; il serait aussi injuste de lui attribuer la lâcheté de son cousinage dégénéré qu'il serait peu équitable de tarifer la valeur des ancêtres d'après la vulgarité de leur descendance ; je ne suis pas poltron, et, cependant, je dois te confesser que, dans ma première rencontre avec un de ces messieurs, lorsque, en entendant les cris de douleur et de détresse de mes pauvres chiens, j'ai voulu aller à leur aide ; lorsque, après avoir rampé sous les houx pour me frayer un chemin, je me suis trouvé au milieu de la bauge, les pieds engagés dans un terrain marécageux, et que, dans les charges furieuses que la bête poussait contre mes deux chiens, j'entendais le grincement de ses défenses contre des

grès, que je sentais pour ainsi dire son souffle sur mes bottes, ce cochon, puisque cochon il y a, m'a inspiré un sentiment qui, s'il n'était pas la peur, y ressemblait de si près, que je l'ai humblement accepté comme tel, et que j'ai prudemment battu en retraite.

— Laisse-moi donc tranquille, Madeleine! ne voudrais-tu pas me persuader qu'un sanglier est plus terrible à affronter que des barricades?

— Peut-être!

— Eh bien, morbleu! s'écria M. Peluche électrisé, j'ai terrassé les éternels adversaires de la société et de l'ordre, nous allons voir si je ne terrasserai pas les...

— Ennemis des pommes de terre... En ce cas, hâte-toi de prendre ton café; voici les rabatteurs qui entrent dans la cour; il est midi, nous n'avons pas de temps à perdre.

Tous les convives s'étaient déjà levés; les uns mettaient leurs guêtres, les autres endossaient leur carnassière, tous se hâtant dans leurs apprêts. Camille et Henri avaient porté leurs chaises sur le petit perron et ils continuaient leur causerie, tout en contemplant le tableau toujours si pittoresque que présente un départ pour la chasse.

La bonne intelligence des deux jeunes gens paraissait agacer singulièrement M. Peluche, qui se rapprocha de Madeleine, occupé à chercher des balles dans le tiroir de son secrétaire.

— Ah çà! Madeleine, lui dit-il, ton M. de Noroy, pour un guerrier qui a passé les Portes-de-Fer, ne

se montre pas bien empressé de prendre ses armes.

— Henri ? répondit l'ex-bimbelotier. Mais Henri n'a jamais chassé, Henri ne vient pas avec nous.

— Comment ! alors, il restera près de Camille ?

— Certainement.

— Mais c'est impossible.

— Pourquoi donc? Je suis aussi jaloux que toi de l'honneur et de la réputation de ma filleule, vois-tu, Peluche, et, si je ne vois pas d'inconvénient à laisser ce jeune homme auprès d'elle, tu aurais tort de t'alarmer. Sur ma parole de vieux soldat, je n'ai rien exagéré lorsque je t'ai parlé de la délicatesse et de l'élévation des sentiments de mon jeune ami.

— Tout cela est bel et bon ; mais, d'après les idées que je t'exprimais ce matin, et qui ne sont point modifiées, ce tête-à-tête est gros d'inconvénients, et je ne saurais le souffrir.

— Eh bien, reste en tiers avec eux ; franchement, j'aime autant cela.

— Pourquoi donc? demanda M. Peluche, qui ne voyait pas sans terreur la belle chasse au bois de Vouty lui échapper.

— Parce que, malgré tes dédains pour les cochons sauvages, leur chasse est beaucoup plus sérieuse qu'il ne te semble, et qu'avec ton inexpérience des armes, ton peu d'habitude de ces dangers, un malheur pourrait t'arriver, et que je me le reprocherais toute ma vie. Seulement, je regrette...

— Quoi donc ?

— Que tu te sois autant avancé, parce que ces diables de provinciaux, qui estiment trop Henri pour comprendre tes méfiances, sont capables de supposer que...

— Achève!

— Que tu es resté à la maison parce que tu avais peur.

— Peur! ce mot-là me ferait marcher sur la bouche d'un canon, Madeleine. Peur! ce mot-là me décide; le temps de dire adieu à Camille et je te suis.

En effet, M. Peluche s'élança vers Camille, l'embrassa à plusieurs reprises sur le front, l'engagea à monter dans sa chambre, afin de prendre un peu de repos, en prétendant que la physionomie de la jeune fille trahissait une profonde fatigue; il répondit très-froidement aux souhaits de bonne chasse que lui adressait Henri, tandis qu'il endossait sa carnassière, et, après avoir adressé un dernier adieu à sa fille, saisissant son fusil, il s'élança dans la cour.

Au moment où la colonne des chasseurs s'ébranlait, Madeleine vit apparaître M. Peluche, conduisant en laisse Figaro, dont la vue des fusils avait décuplé les dispositions à l'allégresse.

— Pourquoi diable emmènes-tu ce chien à une battue? demanda l'ex-bimbelotier à son ami.

— Belle question! répondit celui-ci, tu vas voir que j'aurai acheté un excellent chien de chasse pour la somme exorbitante de cent francs afin de le laisser à la maison lorsque je me mets en campagne! En

vérité, Madeleine, si je ne te connaissais pour un excellent camarade, je croirais que tu es jaloux à l'avance du gibier que je vais abattre.

Madeleine haussa les épaules et fit signe à M. Peluche de le suivre.

XXIV

OU LES DEUX JEUNES GENS FONT PLUS AMPLE CONNAISSANCE

Camille avait suivi son père des yeux, jusqu'au moment où la troupe des chasseurs, tournant l'angle du chemin du bois de Vouty, disparut à ses regards, bien qu'on entendît encore le murmure tumultueux de leurs causeries, que, de temps en temps, les chiens chargés de fouiller le bois avec les traqueurs accentuaient de quelques joyeux abois ; alors, elle se retourna vers son compagnon, et elle lui dit d'une voix émue :

— Ce pauvre père ! sa vie a toujours été si laborieuse et si monotone, qu'il est bien naturel que ces plaisirs qui lui étaient inconnus aient pour lui tant d'attraits. Je suis vraiment bien reconnaissante envers mon parrain de ce qu'il a tant insisté pour le décider à un voyage qui devait nous être si agréable.

Camille avait prononcé ce *nous* avec la naïve expansion de son âge et de son caractère ; mais ce mot,

qui avait eu le tort de divulguer très-exactement ses sentiments, ne fut pas plus tôt tombé de ses lèvres, qu'elle rougit avec vivacité.

— C'est que, voyez-vous, Monsieur, je l'aime tant, mon père, que je ne saurais ne pas être plus heureuse de ses joies que des miennes. Je ne sais quel lien secret il y a entre lui et mon cœur, mais c'est sur son visage qu'il faut chercher le secret de ce qui se passe en dedans de moi-même; si je le vois content, ce cœur s'épanouit et bat plus vite; j'éprouve une sorte d'ivresse qui me ravit; si je le vois triste, soucieux, ma poitrine se gonfle, et, malgré moi, mes yeux se remplissent de larmes. Ah! son affection pour moi est si tendre, ses prévenances pour tous mes désirs sont si empressés, il s'immole avec tant d'abnégation à mon avenir, que cet amour que j'ai pour lui n'est, après tout, que de la reconnaissance. Mais vous me trouvez sans doute bien enfant, n'est-ce pas, Monsieur? d'avoir la prétention de vous apprendre comment un père mérite d'être aimé.

— Je comprends le sentiment que vous dépeignez avec tant d'âme, Mademoiselle; mais, hélas! il ne m'a jamais été donné que de l'envier aux autres et à vous-même.

— Mais, dit la jeune fille hésitante et désolée d'avoir touché du doigt une plaie qui lui paraissait saignante, mais vous avez conservé madame votre mère, et...

— Le ciel n'a pas toujours de ces clémences, Ma-

demoiselle ; il m'a refusé les caresses d'une mère, aussi bien que la tendresse d'un père.

Camille resta muette et ses yeux se fixèrent sur Henri avec une expression sympathique et attendrie. Peut-être Henri dédaignait-il ce moyen banal d'exciter l'intérêt de la filleule de Madeleine, peut-être lui était-il désagréable de s'appesantir sur ce sujet, car il se hâta de détourner la conversation.

— Si mon vieil ami parvient à communiquer à monsieur votre père ce qu'il appelle son *feu sacré*, je crains bien, Mademoiselle, que vous n'ayez à faire souvent appel à un désintéressement filial que je ne saurais qu'admirer, pour tromper l'ennui qui résultera de la solitude à laquelle vous condamneront les longues excursions de ces messieurs.

— La solitude ! l'ennui ! Que dites-vous donc là, Monsieur ? s'écria Camille en riant aux éclats. La solitude ! Mais il n'y a pas trois heures que je suis ici et je me vois déjà une bande d'amis.

Henri regarda la jeune fille avec étonnement ; il ne comprenait pas ce qu'elle avait voulu dire. En effet, tout en causant, celle-ci avait émietté un morceau de pain qu'elle avait emporté de la table, et elle commença de jeter ces miettes à la volaille qui picorait laborieusement sur le fumier ; une poule accourut et fit fête à cette provende inattendue, puis deux s'approchèrent avec l'insolence naturelle à cette espèce, puis dix, et bientôt de tous les côtés de la cour on vit la population emplumée se diriger vers le perron, les poules de toute la vitesse de leurs jam-

bes d'échassiers, les oies et les canards en se dodelinant sur leurs courtes pattes, les dindons avec leur trot d'autruche, mais tous en saluant de leurs cris la main qui leur versait cette manne ; les pigeons eux-mêmes quittèrent le toit où les teintes d'opale de leur plumage miroitaient au soleil, pour venir s'abattre en tournoyant aux pieds de la jeune fille.

Camille demeura pendant quelques instants absorbée dans la contemplation de cette cohue ; elle prenait un singulier plaisir à suivre les péripéties tragi-comiques des luttes que soulevait la possession d'une miette de pain entre les volatiles, s'indignant de la tyrannie d'un grand coq qui chassait impitoyablement toute la plèbe pour distribuer, avec des airs superbes, le morceau qu'il venait de conquérir entre ses favorites ; riant comme une enfant de l'imbécillité des dindons, qui réfléchissaient si longtemps avant de se décider à abaisser leur bec, qu'un effronté poulet s'emparait toujours, à leur barbe rouge, de la proie qu'ils avaient convoitée; s'amusant surtout de la ténacité des canards, toujours repoussés, jamais découragés, secouant avec leur croupion l'humiliation de la défaite et revenant à la charge avec une nouvelle ardeur; elle se passionnait pour ceux que la faiblesse tenait à l'écart, elle jetait toujours dans leur direction quelques bribes de son pain, elle poussait des cris de joie lorsqu'ils parvenaient à s'en saisir, elle s'indignait lorsqu'encore une fois la violence parvenait à leur

arracher ce qu'elle leur avait destiné, mais riant comme une folle lorsqu'un insolent moineau franc, à la gorge noire, au dos velouté, plongeait tout à coup au milieu de la mêlée mouvante, y disparaissait une seconde, en sortait aussi rapidement qu'il y était entré, et, d'un vol triomphant, allait se poser sur le hangar du voisin, où il dévorait joyeusement sa part du festin.

— Les voilà, ces amis dont je vous parlais, monsieur Henri, dit-elle au jeune homme; mais la connaissance n'est encore qu'ébauchée ; si nous restons seulement huit jours ici, je veux qu'il n'y ait pas une poule, un coq, une oie, un dindon, un canard, qui ne vienne à moi d'aussi loin qu'il m'apercevra, et pas un moineau franc qui ne descende de son perchoir à mon passage. Je fais mon peuple de tous les habitants de la basse-cour, et, dès ce soir, je déclare à mon parrain que je ne veux plus que d'autres que moi leur distribuent leur nourriture.

— Je conviens, dit Henri en souriant, que vous trouverez là un fort agréable emploi de la dixième partie environ des heures dont vous aurez à disposer; mais vous me permettrez, Mademoiselle, de rester un peu inquiet du reste de vos loisirs.

— Eh bien, si j'ai un regret, Monsieur, c'est que les heures ne soient pas doubles; je me vois tant, mais tant de choses à faire, qu'il me paraît impossible que mes journées puissent y suffire.

— Serait-il indiscret de vous demander quels sont

ces sérieux travaux auxquels vous comptez vous livrer ?

— D'abord me promener, regarder, admirer ; vous allez rire de mes étonnements et vous moquer de mon enthousiasme ; mais cela m'est égal, Monsieur, je ne m'offenserai pas de vos railleries, et je vous confesserai humblement que, depuis hier au soir, je marche de surprise en surprise et de ravissements en ravissements ; l'habitude vous a blasé sur le spectacle que vous avez devant les yeux ; mais, moi, j'ai beau le regarder dans son ensemble comme dans ses détails, il me semble que je ne saurai jamais m'en rassasier ; je veux donc visiter tous ces champs, tous ces bois, saluer les uns après les autres tous les arbres que j'aperçois, afin de les revoir au moins dans mes souvenirs, lorsque je serai rentrée dans notre pauvre rue Bourg-l'Abbé !

Puis, après un soupir :

— Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que la rue Bourg-l'Abbé... ajouta Camille.

— Ce serait un grand bonheur pour moi, Mademoiselle, dit Henri non sans une certaine émotion, si tous les personnages qui auront animé le tableau pouvaient obtenir une petite place dans ces souvenirs.

Camille rougit et baissa les yeux.

— Sans doute, Monsieur, répondit-elle en balbutiant, je ne saurais oublier les amis de mon parrain ; mais, ajouta-t-elle avec vivacité, n'avez-vous pas voulu connaître l'emploi que je comptais faire de

mon temps? Oh! je n'ai pas fini. Le clocher que vous apercevez là-bas, entre les peupliers, sera encore un but pour mes excursions quotidiennes, et ce sera par celle-là que je commencerai, bien entendu. Il me semble que la prière que j'adresserai à Dieu pour ceux que j'aime sera plus écoutée dans cette simple église de campagne que dans nos temples de Paris, dont les bruits et la foule nous distraient, et dont l'immensité nous fait trop sentir notre petitesse et notre néant ; enfin, je ne me suis guère promenée plus d'un quart d'heure, et déjà j'ai trouvé plus d'une demi-douzaine de plantes inconnues au magasin de *la Reine des fleurs*, que je veux essayer de copier.

— C'est vrai, vous dessinez, Mademoiselle? dit Henri.

— Oh! comme une marchande et pas du tout comme une artiste ; j'essaye de reproduire la forme et le coloris des fleurs, et quelquefois mon père a utilisé mes croquis pour son commerce. Quand je m'étends au delà de mon domaine de pistils et de pétales, c'est une espèce d'école buissonnière que je fais.

— Vous allez me trouver d'une insoutenable curiosité, mais voilà que j'ai envie de juger par moi-même les dessins dont vous faites si bon marché, et que je ne sais pas vous dissimuler mon désir.

Camille s'était déjà levée ; elle courut à sa chambre et redescendit un instant après, tenant entre ses bras sa gazelle, dans ses mains un album, qu'elle

remit tout naturellement et sans se faire prier à Henri, et elle commença de caresser et de lutiner la charmante petite bête, tandis que le jeune homme feuilletait les dessins avec un étonnement et une admiration qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler.

— Vous êtes trop modeste, Mademoiselle, dit-il lorsqu'il fut à peu près à la moitié de son examen, vous avez un véritable talent ; voici des aquarelles qui ont toute la vigueur de peintures ; la finesse de leurs détails ne fait point de tort à l'harmonie de leur ensemble ; le coloris en est aussi éclatant que le dessin en est ferme et hardi ; ce sont des œuvres de maître bien plutôt qu'un passe-temps de jeune fille, et, si vous me permettez de vous le dire, il me semble que ce que je vois là indique chez vous un profond amour du sujet dont vous vous inspirez.

— En effet, Monsieur, j'aime beaucoup les fleurs, répondit Camille avec simplicité ; mais, sans admettre que celles-là soient dignes des éloges que votre excessive indulgence veut bien leur accorder, il faut que vous me fassiez la grâce d'accepter l'une d'elles, en échange de la jolie Blidah, dont vous avez bien voulu vous priver pour moi.

Et, malgré les protestations du jeune homme, Camille déchira une page de son album et lui remit un bouquet de chrysantèmes sur lequel il s'était le plus longtemps arrêté.

— C'est moi qui deviens votre obligé, Mademoiselle, dit Henri ; car vous avez mis tant de bonne

grâce à me faire ce don, que je dois vous avouer qu'il me devient bien précieux.

La jeune fille parut impressionnée par l'accent qu'Henri avait mis dans ces derniers mots ; elle continuait de jouer avec Blidah ; mais la rougeur de ses joues et les mouvements précipités de son sein indiquaient que toutes ses pensées n'étaient pas entièrement à la gazelle.

— J'ai, dit Henri, des serres que l'on trouve fort belles ; il va sans dire qu'elles sont à votre disposition, Mademoiselle.

— Je vous remercie, Monsieur, répondit Camille, subitement rendue à son enjouement ; mais vos fleurs de serre sont de grandes dames que je n'oserais pas affronter. Elles ont la splendeur et l'éclat du velours et du satin ; mais elles en ont aussi la raideur, elles éblouissent bien plus qu'elles ne charment. Je préfère les fleurettes, non-seulement d'un parterre, mais des champs, à ces merveilles ; tenez, Monsieur, continua la jeune fille en tirant de sa poitrine une petite branche de campanules sauvages, regardez cette paysanne, elle est bien simple, bien modeste, mais quelle légèreté, quelle délicatesse dans la forme de ses clochettes ! quelle fraîcheur dans ses pétales ! et comme leur lilas d'une nuance si tendre se fond doucement dans ces arêtes d'un blanc si pur !

Henri prit la petite fleur des mains de Camille et parut partager son admiration.

— Je reconnais, dit-il, que, pour tant de choses, les heures seront courtes; mais je n'en regrette pas moins que vous ne puissiez disposer de quelques instants de la journée.

— Pourquoi cela?

— Parce que j'avais une partie de plaisir à vous proposer.

— Une partie de plaisir! Et laquelle?

— Une chasse.

Camille répondit par le plus franc et le plus joyeux des éclats de rire.

— Une chasse! reprit-elle; mais c'est donc une épidémie que la chasse, à Noroy? Voilà mon parrain qui métamorphose mon père en Nemrod! et vous voulez faire une Diane de sa fille! Mais je n'ai pas la vocation. Une ou deux fois, j'ai voulu agrémenter mes fleurs de quelques papillons, mon père m'a acheté un beau filet de gaze verte, et nous nous sommes mis en campagne dans le bois de Vincennes; chaque fois que j'en attrapais un, lorsqu'il s'agissait de le fixer dans une boîte avec une épingle, je poussais de tels cris, que mon pauvre père, bouleversé, ouvrait les doigts et rendait machinalement la liberté à son captif; et ainsi, après en avoir pris près d'un cent dans notre matinée, nous sommes rentrés... Ah! mon Dieu, comment mon parrain appelle-t-il cela?

— Bredouilles, dit Henri, dont les regards suivaient avec une expression de plus en plus signifi-

cative tous les mouvements et tous les jeux de la gracieuse physionomie de Camille.

— Bredouilles, oui, c'est cela; mais, reprit la jeune fille après un instant de réflexion, il me semblait, Monsieur, que mon parrain avait dit à mon père que vous ne chassiez jamais.

— Madeleine s'est trop avancé; seulement, je ne tue jamais le gibier que je cherche, et quelquefois... je l'aide à vivre; c'est une chasse aux pauvres que je voulais vous proposer.

Par un mouvement spontané et plus prompt que la pensée, la main de Camille alla chercher celle du jeune homme et la serra.

— Oh! dit-elle d'une voix vibrante, les yeux humides, voilà une partie de plaisir que je n'aurai garde de refuser, monsieur Henri; le temps de prendre mon chapeau et je suis à vous.

Et, légère comme la gazelle qu'elle tenait entre ses bras, elle disparut pour la seconde fois dans le corridor.

A la franche étreinte de la main de Camille, Henri avait tressailli; ses yeux suivirent la jeune fille tant qu'il put l'apercevoir, puis il demeura rêveur.

Malgré son affectueuse vénération pour Madeleine, Henri n'avait qu'une confiance très-médiocre dans le goût de l'ex-bimbelotier en matière d'appréciation féminine; aussi n'avait-il jamais accepté que sous bénéfice d'inventaire les portraits multipliés, et tous plus séduisants les uns que les autres,

que, dans les longues soirées de l'hiver, celui-ci se plaisait à crayonner de sa filleule.

Il voulait bien croire à la beauté de celle-ci, en spécifiant cependant quelques réserves à l'enthousiasme de son vieil ami; mais, quand il entendait ce dernier vanter les charmes et surtout la distinction de Camille, il n'avait jamais pu s'empêcher de sourire; il le tenait sur ce point pour un assez pauvre connaisseur. C'est que Henri nourrissait contre la bourgeoisie les doubles préjugés du gentilhomme et de l'artiste; il lui semblait inadmissible que ce M. Peluche, dont Madeleine lui dépeignait à la fois les excellentes qualités et les ridicules, eût été choisi par la Providence pour faire souche d'idéal ici-bas, encore plus inadmissible que la jeune personne n'eût pas conservé quelques-uns des parfums boutiquiers au milieu desquels elle aurait vécu. Depuis la veille au soir, comme Camille, il marchait de surprises en surprises; il lui semblait que non-seulement Madeleine n'avait rien exagéré, mais qu'il était resté au-dessous de la vérité. La réaction avait été violente : Henri s'était d'abord contenté d'admirer la beauté, la grâce, la douceur de la rose de la rue Bourg-l'Abbé ; puis, lorsque tour à tour des qualités plus sérieuses s'étaient révélées à lui, lorsqu'il avait été à même d'apprécier le rare bon sens, l'élévation d'idées et de sentiments, la simplicité charmante de la jeune fille, il avait mentalement songé que bien heureux serait celui qui passerait sa vie auprès d'elle; puis, par un retour subit, il

s'était demandé pourquoi il ne serait pas celui-là. A dater de ce moment, il n'avait plus été le maître de son cœur, et, depuis que Camille l'avait quitté, il pensait avec terreur aux obstacles que pouvait rencontrer la réalisation de ses projets sur celle qui, la veille encore, lui était si parfaitement indifférente.

FIN DU TOME PREMIER

Coulommiers. — Typ. de A. Moussin.

TABLE

Pages.

I. Le magasin de *la Reine des fleurs* et de *la Fleur des reines*. 1
II. Où le lecteur, qui a déjà fait connaissance avec M. Peluche, fera connaissance avec son ami Madeleine. 11
III. Où M. Peluche doute de sa vocation. . . 25
IV. Du triomphe de Madeleine. 35
V. Où l'on verra M. Peluche faire, sans le savoir, la veillée des armes. 51
VI. Comment, par suite de cette aventure, M. Peluche, toujours sans le savoir, se trouva armé... chasseur. 65
VII. Les calculs de madame Peluche, née Cressonnier. 73
VIII. Les symptômes s'aggravent. 81
IX. Explosion. 91
X. Le départ. 101
XI. A quoi songeait mademoiselle Camille dans le coupé de la diligence, tandis que M. Peluche dormait. 107
XII. Comment M. Peluche vit, pour la première fois, des lapins dans la bruyère, des perdrix dans les chaumes, et des alouettes dans le ciel. 117
XIII. Comment la gourmandise peut amener les accidents les plus graves et ternir les

plus belles qualités. 125
XIV. Où M. Peluche obtient les meilleurs renseignements sur Madeleine et sur M. Henri. 141
XV. Où le fusil de M. Peluche est apprécié à sa juste valeur. 151
XVI. Où le maître de l'hôtel de la *Croix d'or* trouve le placement de Figaro. 159
XVII. Où, après avoir fait connaissance avec Madeleine, on fait connaissance avec la maison qu'il habitait. 168
XVIII. Les convives de Madeleine. 184
XIX. Où M. Peluche et Figaro font leur entrée triomphale dans la cour de la ferme. . 204
XX. Où Madeleine trouve les choses plus avancées qu'il ne croyait. 219
XXI. Où M. Peluche, après avoir exposé aux convives de Madeleine ses théories politiques, explique à Madeleine ses théories sociales. 233
XXII. Comment M. Peluche et M. Henri furent présentés l'un à l'autre par l'intermédiaire de Figaro. 246
XXIII. Le déjeuner 259
XXIV. Où les deux jeunes gens font plus ample connaissance 276

FIN DE LA TABLE

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe . 1
La Boule de neige 1
Bric-à-brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles-le-Téméraire 2
Le Chasseur de sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe 1
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Compagnons de Jéhu 3
Les Confessions de la marquise . . 2
Conscience l'innocent 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Le Drame de 93 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames Galants. — La Marquise d'Escoman 2
La Femme au collier de velours 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre — César 2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette 1
Les Hommes de fer 1
L'Horoscope 1
Impressions de voyage :
— Une Année à Florence . . . 1
— L'Arabie heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Aréna 1
— Le Caucase 3
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France . . . 2
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï . . . 1
— Le Speronare 2
— En Russie 4
— En Suisse 3
— Le Véloce 2
— La Villa Palmiéri 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe (*traduction*) 2
Jacques Ortis 1
Jane 1
Jehanne la pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus . . . 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin (Balsamo) 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un fantômes 1
Les Mohicans de Paris 1
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 2
Le Page du duc de Savoie 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 2
La Régence 1
La Reine Margot 2
La Route de Varennes 1
Le Salteador 1
Salvator 1
Souvenirs d'Antony 1
Souvenirs dramatiques 2
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
Le Testament de M. Chauvelin . 1
Trois maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 9
Le Trou de l'enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt ans après 3

THÉATRE COMPLET, 14 volumes . . . . . 42 fr.

Coulommiers. — Typographie A. MOUSSIN.

PARISIENS

ET

PROVINCIAUX

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME DEUXIÈME

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

LENOX LIBRARY
NEW YORK

PARISIENS

ET

PROVINCIAUX

XXV

LA CHASSE AUX PAUVRES

Le bruit des pas de Camille dans l'escalier arracha Henri à ses réflexions ; il s'aperçut alors qu'elle n'avait pas songé à reprendre la petite branche de campanule; il porta à ses lèvres cette fleur, qui avait touché la poitrine de celle que déjà il nommait mentalement sa bien-aimée, et il serra cette première relique dans un petit portefeuille, avec une tendresse respectueuse qui eût bien réjoui le cœur de Madeleine, si celui-ci eût été témoin de sa manifestation.

— Je ne vous ai point fait trop attendre, j'espère, dit Camille, qui nouait autour de son menton les brides roses de son chapeau; mais, avant de nous

mettre en campagne, je dois vous faire part d'un scrupule qui m'est venu en descendant l'escalier. Croyez-vous que la charité soit une justification suffisante pour la promenade d'une jeune fille en tête-à-tête avec un jeune homme?

Camille parlait avec une petite moue mutine qui indiquait que c'était bien à contre-cœur qu'elle soulevait l'objection.

— Qu'en pensez-vous, vous-même ? répondit Henri en souriant.

— Je ne saurais décider, je suis juge et partie, et puis, je vous l'avouerai avec une franchise bien rustique pour une Parisienne, j'ai le tort de prendre très au sérieux l'espèce de fraternité que nous puisons dans notre communauté de parrain, en sorte qu'en ma qualité de sœur, je ne saurais voir d'inconvenance à accepter le bras de mon frère.

— Merci! dit Henri en baisant avec transport la main que lui tendait la jeune fille; mais nous n'avons pas même cet inconvénient à redouter, voici notre garde du corps qui arrive.

En effet, une robuste servante, qui portait sur chacun de ses bras un panier débordant de provisions, venait d'entrer dans la cour et semblait attendre les ordres de son maître.

— Et où allons-nous tenter la fortune? demanda Camille en descendant les marches du perron ; serons-nous heureux dans notre chasse?

— Hélas! Mademoiselle, répondit Henri, nos recherches ne seront ni longues ni difficiles : je con-

nais malheureusement assez de misères pour que nous n'ayons que l'embarras du choix.

— Ce mot de *misère*, prononcé au milieu de cette abondance, de ces champs qui regorgent des biens de la terre, me produit un singulier effet, dit Camille avec un soupir. En voyant la nature si généreuse, si prodigue, on est tenté de supposer qu'elle a voulu qu'il ne fût pas un homme qui n'eût sa part dans les libéralités qu'elle dispense, puisqu'ils n'ont qu'à étendre la main pour recueillir ce qui leur est nécessaire pour se nourrir et en quelque sorte s'habiller. Il me semble que la pauvreté devrait rester le triste privilége des grandes villes; on comprend qu'on meure de faim au milieu de ces immenses avenues de pierres de taille, mais ici!

— Ici, on meurt de faim comme à la ville, Mademoiselle, parce que la maxime « Chacun pour soi, » n'est pas moins rigoureusement appliquée par l'égoïsme dans les campagnes que dans les cités. Cependant, je dois reconnaître que, si, aux champs, la misère est encore plus profonde, plus absolue que dans les grands centres de population, elle est aussi moins cruelle, plus facile à supporter. En effet, dans nos villages, la mansarde du pauvre est une maisonnette qu'égayent, et les joyeux festons d'une vigne qui court sur sa façade lézardée, et les iris qui poussent leurs lames vertes et leurs fleurs roses sur le faîte du toit. Si prosaïque, si vulgaire que soit l'homme, il se laisse toujours surprendre et consoler par cette poésie si pittoresque qu'il n'a pas comprise

il a le bout de jardin dont les légumes lui ménagent des compensations plus positives; il a le bois mort que la munificence de l'État et des grands propriétaires l'autorise à glaner dans les forêts; il a enfin le soleil, dont les hommes n'ont point encore songé à se partager les rayons.

— Mais la charité, la charité que vous oubliez, Monsieur! s'écria vivement Camille.

— Non, je ne l'oublie pas, répondit le jeune homme: il a, comme vous le dites, la charité; mais pour être un peu plus efficace qu'à Paris, parce qu'elle se trouve en contact plus immédiat avec des malheureux dont les instances l'importunent, dont le spectacle offense sa délicatesse, elle n'est pas beaucoup moins impuissante ici que là-bas.

— Je vous ferai remarquer, Monsieur, que c'est pour vous-même que vous êtes injuste en ce moment, dit Camille, qui, insensiblement, s'était rapprochée de son compagnon et marchait côte à côte avec lui.

— Non, je ne suis point injuste, même envers moi, Mademoiselle; car je me suis toujours trouvé bien moins fier des quelques aumônes que je répandais, que je n'étais humilié du peu de bien que ces aumônes pouvaient réaliser. Je vous étonnerais bien si je vous disais ce que cette question du paupérisme m'a causé d'insomnies, à moi qui ne suis ni un économiste, ni un homme politique, et qui m'en vante.

C'était au tour de Camille de considérer Henri avec une sorte d'admiration attendrie.

— Je n'aurai pas plus d'égards pour votre modestie que vous n'en avez eu pour la mienne, Monsieur, lui dit-elle : il vous a plu d'intituler mes barbouillages des chefs-d'œuvre; je me trouve bien autrement autorisée à vous proclamer, sinon un grand philanthrope, du moins un noble cœur.

— Je ne vaux pas mieux que mon prochain, Mademoiselle; peut-être suis-je doué d'un peu plus de cette sensibilité nerveuse que révolte la vue des souffrances, voilà tout ; mes bonnes œuvres sont bien plutôt la conséquence d'un instinct que le résultat d'un parti pris. La vue d'un pauvre produit sur moi une impression à laquelle je ne saurais me soustraire. Lorsqu'en me promenant à cheval sur la route, je rencontre un mendiant courbé autant par la fatigue que par l'âge, allant, appuyé sur un bâton, son seul bien, là où le doigt de Dieu le conduit; lorsque mes yeux s'arrêtent sur ses haillons sans forme, sans couleur, sans nom, impuissants à déguiser la nudité de celui qu'ils couvrent, sur cette face terreuse, amaigrie par le jeûne; lorsque je le vois me tendre humblement son chapeau, que je l'entends balbutier cet appel à ma pitié, auquel sa monotonie stéréotypée donne une expression si douloureuse, quelque chose d'indéfinissable se passe en moi : mon cœur se gonfle et mes yeux se mouillent, mes doigts tremblent en allant à ma bourse; je ne sais quelle voix secrète me commande de m'agenouiller pour présenter mon offrande à cet homme et de lui dire : « Frère, pardonne-moi ! pardonne-moi si le

moi ces vêtements si différents de ceux que tu portes ! pardonne-moi mon bien-être, pardonne-moi cette opulence que je n'ai pas plus méritée que tu n'avais, toi, mérité ta misère. » Hélas ! Mademoiselle, je suis homme, et je n'ai pas besoin de vous dire que cette voix n'est jamais écoutée, la pièce de monnaie glisse de ma main dans la main du pauvre, et je me sauve de toute la vitesse de mon cheval, pour ne pas entendre des bénédictions que j'ai si peu méritées. Mais j'ai beau courir, le spectre du pauvre me poursuit pendant plusieurs jours. Alors, je donne un peu plus: mais que sont mes aumônes, Mademoiselle ? A peine mon superflu, et la charité n'est vraiment digne de ce nom que lorsqu'elle a une privation pour conséquence ! Ah ! continua Henri avec un gros soupir, si Dieu veut bien m'accorder une compagne qui me comprenne !...

Tandis qu'Henri parlait, ils avaient rencontré un endroit boueux et semé d'ornières, et, sans s'interrompre, celui-ci avait offert la main à sa compagne pour l'aider à franchir ce mauvais pas ; cette dernière écoutait avec tant d'attention, qu'elle ne sembla pas remarquer que son bras était resté engagé sous le bras du jeune homme, et ce ne fut que lorsque celui-ci laissa sa péroraison inachevée qu'elle retira doucement ce bras en s'écartant un peu de lui.

Henri se retourna avec inquiétude du côté de sa cauvelle amie ; elle marchait lentement et les yeux misés; mais il n'en surprit pas moins de grosses C[illegible]s qui roulaient lentement sur ses joues fraîches avec [illegible]

et satinées ; alors, son regard s'illumina d'un éclair de joie, car il lui semblait que le vœu qu'il venait de former n'était pas irréalisable. Ils continuèrent de cheminer silencieusement à quelque distance l'un de l'autre ; mais, bien que leurs bouches fussent muettes, il était évident que leurs âmes étaient confondues dans une même pensée.

Ils entrèrent dans le village et pénétrèrent successivement dans plusieurs maisons ; alors, Camille put juger combien cette charité dont Henri parlait avec tant de dédain était sage et éclairée.

Pleins de soins et de tendresse pour l'enfance, les gens de la campagne ne se préoccupent que médiocrement des vieillards et des malades. Leur insouciance à cet égard a été qualifiée d'abrutissement. Ils ne méritent pas plus cette épithète que ne la mérite le soldat qui voit tomber son camarade sur le champ de bataille, sans qu'un muscle de sa physionomie accuse une émotion. Le paysan est un soldat qui, armé d'un soc de charrue, combat la misère, cette éternelle ennemie que son labeur n'a jamais vaincue. Endurci aux souffrances des autres par ses propres souffrances, il compte ceux que déjà il a vus se coucher écrasés par la terrible étreinte, et la conscience que, pas plus que ceux qui l'ont devancé, il ne saurait échapper à sa destinée le rend stoïque ; il se dit : « Aujourd'hui lui, et demain moi. » On s'est encore indigné de la cupide parcimonie avec laquelle il se refuse les secours de l'art et les remèdes, tant pour lui que pour les siens ; on oublie trop que, si le

paysan attache une telle valeur à son argent, c'est qu'il est le seul pour lequel cet argent représente véritablement la peine poussée jusqu'à la douleur. N'est-ce pas la fatalité seule qui a trouvé, sur le radeau en famine, ce mot horrible : *Les bouches inutiles,* et peut-on sans injustice en faire peser la responsabilité sur les naufragés ? Ils partagent le morceau de pain qui leur reste entre ceux dont le bras peut encore conduire l'épave au rivage ; quant aux autres, que Dieu les reçoive en sa miséricorde ! et, en vérité, sont-ils les plus à plaindre ?

Henri ne perdait pas son temps à rompre des lances contre une insensibilité que la diffusion de l'aisance et du bien-être parviendra seule à adoucir ; il allait droit au mal ; il y remédiait en se constituant la providence de ces abandonnés.

Deux ou trois fois par semaine, il visitait ceux qu'il appelait ses invalides de la pioche, c'est-à-dire les vieillards et les malades des environs ; pour les uns, il s'assurait que les prescriptions du médecin avaient été suivies, il prenait note des remèdes dont ils avaient besoin et que leur fournissait une pharmacie qu'il avait établie dans son château ; il causait avec eux, les consolait, les encourageait, leur envoyait encore dans leur convalescence les aliments réparateurs, le vin qui agissait plus efficacement que toutes les drogues sur ces organismes affaiblis par les privations ; il s'assurait que les infirmes, que les vieillards, trouvaient dans leur intérieur la sollicitude qu'exigeait leur état ; il s'enquérait de leurs

besoins, allait au-devant de leurs modestes désirs, veillait à ce que l'hiver trouvât toujours du feu dans l'âtre et ses pensionnaires couverts de chauds vêtements. Enfin, pour les uns comme pour les autres, il proportionnait ses dons aux soins que ces malheureux rencontraient chez leurs proches, de façon que, loin d'être un fardeau, la présence d'un vieillard devenait une source d'aisance dans la maison.

Aussi, sous chaque toit qu'ils visitèrent, Camille vit-elle Henri recueillir une ample moisson de bénédictions; la respectueuse vénération que des vieillards témoignaient à ce jeune homme excitait en elle une sorte de stupeur attendrie ; elle le contemplait avec un sentiment qui se rapprochait de l'extase ; elle ne se rassasiait pas de le regarder ; elle enviait aux pauvres, aux malades le droit de prendre cette main et d'y appuyer leurs lèvres. Mille sentiments confus se croisaient dans son cœur bouleversé; mais elle s'abandonnait aux délicieuses sensations qu'elle éprouvait, sans chercher à en surprendre le secret. Ce fut une circonstance inattendue qui l'initia à ce qui se passait dans son âme.

Henri et elle étaient auprès d'une vieille femme paralysée, un peu folle, que le jeune homme avait présentée à Camille comme une de ses favorites, et qui, soit en raison de cette préférence, soit seulement en raison de son âge, lui parlait avec plus de liberté et de familiarité que les autres pauvres du village.

Depuis qu'ils étaient entrés, les petits yeux gris de la vieille se fixaient opiniâtrément sur Camille,

et, sous les épais sourcils qui les cachaient, ils avaient tant de vivacité, ils semblaient si pénétrants, que la jeune fille en était toute troublée.

Sans doute l'examen fut favorable, car une espèce de sourire crispa les lèvres de la mère Simon ; c'était le nom de la bonne femme.

— Vous pouvez vous flatter d'avoir la main heureuse, ma belle demoiselle, dit la mère Simon sans autre préambule, en désignant Henri d'un geste ; car vous pourriez bien courir le monde pendant dix ans avant de rencontrer son pareil.

Camille resta tout interdite.

— Vous aurez mon compliment, monsieur Henri, poursuivit la vieille : elle est gentille à croquer, et, pour peu qu'elle soit aussi bonne que vous, il faudra que le bon Dieu soit sourd, comme feu mon homme, s'il ne vous envoie pas le bonheur que tant de voix vont lui demander.

— Que diable nous chantez-vous là, mère Simon ? demanda Henri presque aussi troublé que Camille.

— Eh bien, dit la bonne femme, n'est-ce pas là votre prétendue ?

Henri essaya de rire, et répondit négativement.

— Allons donc, dit la mère Simon, j'en suis sûre moi, que c'est elle.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, j'en suis sûre. Vous oubliez donc que je suis une *voyante*, et qu'on ne me cache rien. Je vous dis que c'est votre prétendue, et je ne vous avais pas

plus tôt vus apparaître devant cette porte si gentiment crochés l'un à l'autre, que je l'avais deviné.

— Mais, mère Simon, dit Henri, non sans émotion, je vous jure que vous vous trompez, et qu'il n'a jamais été question de ce que vous dites entre mademoiselle et moi.

— Qu'est-ce que cela prouve, s'il doit en être question aujourd'hui ou demain ? Je vous dis, moi, monsieur Henri, que voilà votre femme, et je vous dis, Mademoiselle, que voilà votre mari. J'ai vu, et c'est comme si tous les notaires de ce bas monde y avaient passé !

Comprenant tout ce que cette scène, qui avait deux ou trois témoins, pouvait faire souffrir à Camille, Henri voulut imposer silence à la bonne femme ; mais cette résistance ne fit qu'exalter ce cerveau malade, et la mère Simon commença par divaguer, puis tomba dans une crise nerveuse qu'on fut impuissant à calmer.

Alors, Henri s'approcha de Camille, et, lui tendant la main :

— Au nom de la charité, Mademoiselle, permettez que le rêve de cette malheureuse devienne pour un instant une réalité.

Camille laissa tomber ses doigts dans la main tremblante qu'on lui présentait et se laissa conduire devant la chaise sur laquelle s'agitait la pauvre folle.

— Allons, mère Simon, calmez-vous, dit le jeune homme d'une voix mal assurée ; vous aviez

raison, et mademoiselle est, comme vous l'avez dit, ma prétendue.

A ces mots, la mère Simon éclata d'un rire guttural, saccadé, dont les spasmes faisaient tressaillir tous les muscles de sa face grimaçante.

— Ah ! on ne me trompe pas, moi ; je suis voyante, je suis voyante !

Puis, peu à peu reprenant sa raison, elle ajouta :

— On n'a pas souvent de reproches à vous faire, monsieur Henri, mais, aujourd'hui, vous avez commis une mauvaise action ; pourquoi refuser à ceux qui ont tant de raisons pour vous aimer la joie de vous voir heureux avant que Dieu les ait rappelés à lui ?

Henri se hâta d'entraîner la jeune fille hors de la maison ; mais, si vivement impressionnée que parût celle-ci, elle eut cependant la présence d'esprit de laisser tomber sa bourse sur le seuil de la maisonnette de la mère Simon, ce qui n'indiquait pas qu'elle se fût trouvée bien mortifiée par la vision ou la prédiction de la bonne femme.

XXVI

LES DÉBUTS DE M. PELUCHE

Les jeunes gens n'avaient pas fait dix pas dans la rue, qu'ils aperçurent des hommes, des enfants qui couraient dans la direction de la maison de Made-

leine. Inquiet de ce mouvement inaccoutumé dans le paisible village de Noroy, Henri appela un de ces hommes, qui, aussitôt qu'il eut reconnu M. de Noroy, vint à lui de toute la vitesse de ses jambes.

— Ah ! monsieur Henri, dit cet homme, dépêchez-vous d'aller au bois de Vouty ! on vient d'envoyer chercher un char à bancs au château; un grand malheur est, dit-on, arrivé.

— Un malheur ! s'écria Henri, tandis que Camille, éperdue, pâle comme un spectre, s'attachait à lui.

— Oui, un homme blessé.

— Mon père ! s'écria Camille, qui chancela et que le jeune homme reçut dans ses bras.

— Non, Mademoiselle, non, ce n'est pas votre père ; au nom du ciel, prenez courage ; ce n'est pas votre père. Songez qu'il y a vingt, trente personnes au bois de Vouty.

— Mon père, répétait Camille, blessé, mort... Mon Dieu, j'étais trop heureuse aujourd'hui !

Ces derniers mots, la jeune fille les avait balbutiés en s'évanouissant ; mais, si peu distinctement qu'elle les eût prononcés, Henri les avait entendus. Il la prit entre ses bras et la porta dans une maison voisine, après avoir ordonné à celui qui leur avait annoncé la fatale nouvelle, d'aller chercher une voiture en toute hâte.

Racontons maintenant ce qui s'était passé au bois de Vouty.

Les chasseurs s'y étaient rendus avec l'ardeur et l'entrain qui caractérisent ces sortes d'expéditions ;

le plaisir que chacun se promettait, le petit vin de Madeleine avaient délié toutes les langues. Jules Creton poursuivait Bénédict de ses railleries ; M. Redon exposait, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, la nécessité d'ouvrir de nouvelles voies de communication dans la commune ; l'organiste, qui avait suivi en amateur et pour aider par la promenade au travail de la digestion, exécutait des variations sur un air du *Déserteur ;* Madeleine donnait des instructions aux tireurs et aux rabatteurs, et M. Peluche lui-même était tout guilleret.

Il était trop sobre pour que le déjeuner eût exercé sur lui la moindre influence ; mais le grand air, le frais, la mouvante cohue au milieu de laquelle il se trouvait avaient suffi à le griser. Il affectait les allures martiales qu'il avait jusqu'alors tenues en réserve pour les jours mémorables où il était appelé à défiler à la tête de sa compagnie devant la royauté citoyenne ; mais, en attendant, la solennité de sa prestance en ces occasions était nuancée d'un certain débraillement plein de caractère : son chapeau de feutre s'était incliné légèrement sur son oreille ; après avoir essayé plusieurs façons de porter son fusil, après l'avoir jeté sur son épaule, après l'avoir mis au bras comme une sentinelle, il s'était décidé à le tenir horizontalement de sa main droite avec une crânerie qui lui avait paru du meilleur goût ; sa main gauche jouait négligemment avec la chaîne de Figaro, dont la docilité était pour le moment exemplaire ; ses yeux se promenaient à droite et à gauche et

semblaient interroger tous ses voisins sur l'effet qu'il pouvait produire, et nous offririons de parier qu'en ce moment M. Peluche n'avait qu'un regret, celui de ne pouvoir se regarder passer et d'applaudir à sa bonne tenue. De temps en temps, son regard s'arrêtait avec complaisance sur le large ruban ponceau qui s'épanouissait à la boutonnière de sa veste de chasse comme une fleur de grenade, et, par moment, les yeux ne lui suffisant plus, il y portait la main pour s'assurer de sa présence. Tout entier à la satisfaction que lui causait l'espoir de n'avoir plus rien à envier à Madeleine, il jasait à tort et à travers avec tous ceux qu'il rencontrait, et avait complétement oublié les petits soucis que l'amabilité de M. Henri pour Camille avait excités en lui.

— Ton fusil n'est pas chargé, au moins? dit Madeleine en l'abordant.

— Comment! mon fusil n'est pas chargé? Si fait, il l'est, et comme tu me l'as recommandé même, répondit M. Peluche : du plomb à droite pour les lièvres ou les chevreuils; à gauche, une balle pour les sangliers; et compte sur moi pour que les uns et les autres aillent droit à leur adresse.

— Oui, répondit Madeleine en relevant l'extrémité du canon de l'arme de son vieil ami, oui, si tu ne les as pas envoyés où tu ne les adressais pas! Tu ne sais donc pas, imprudent, qu'un faux pas, qu'une ronce, suffisent pour relever les chiens de ton fusil et déterminer l'explosion, et que, dans la position où tu le tiens, la charge irait inévitablement frapper l'un de

ceux qui t'entourent ? Tiens, mets-le sur ton épaule, comme moi.

— Bah ! bah ! dit M. Peluche, un peu humilié de la leçon, dans la garde nationale, nous ne nous embarrassons guère de voir le goulot du fusil d'un camarade se tourner de notre côté ; il est vrai que nous sommes des soldats.

A la singulière expression dont le vaillant capitaine venait de se servir, Madeleine ne put retenir un sourire, mais il eut la charité de ne pas le laisser voir à son ami; d'ailleurs, on approchait du bois de Vouty, et l'ex-bimbelotier avait fort à faire pour obtenir de ses compagnons qu'ils fissent silence.

Le bois de Vouty était contigu à la lisière de la forêt de Villers-Cotterets ; son exposition au midi, ses vallons abrités du vent du nord en faisaient la remise favorite de tout le fauve de cette partie de la forêt ; mais il était mal percé, très-accidenté, médiocrement planté d'un taillis qu'étouffaient des bruyères qui, à certains endroits, arrivaient à hauteur d'homme, et des houx qui çà et là faisaient des forts impénétrables ; la chasse au chien courant y était difficile, et les battues avaient besoin d'être conduites avec beaucoup d'habileté pour donner un résultat.

On se mit en mesure de fouiller une première enceinte ; un vieux braconnier devait diriger les traqueurs ; Madeleine s'était chargé de placer les tireurs sur un chemin étroit, mais où, de loin en loin, se trouvaient d'assez bonnes clairières.

Chaque fois qu'il désignait un chasseur pour un nouveau poste, M. Peluche le regardait avec un étonnement qui, peu à peu, se changea en mauvaise humeur.

— Il me semble, dit-il enfin, lorsque, Jules Creton s'étant arrêté à son tour, il resta seul avec Madeleine, il me semble que ma seule qualité d'étranger méritait plus d'égards; ne pouvais-tu me poster des premiers, au lieu de me forcer à te suivre dans ce chemin jonché d'ornières profondes comme des chausse-trappes, et où j'ai déjà affronté une demi-douzaine d'entorses?

— Mon vieux Peluche, il en est de la chasse comme du royaume des cieux : ce sont les derniers arrivés qui ont les premières places ; d'ailleurs, j'avais mes raisons pour te garder auprès de moi. Ne te désole plus, tu n'as pas besoin d'aller plus loin, et regarde comme te voilà payé de tes peines : il n'y a peut-être pas dans tout le bois un poste aussi bien placé que celui-ci. A mi-côte, direction favorite des bêtes fauves et des bêtes noires; muni d'un chêne derrière lequel un hippopotame serait invisible, et entouré à droite et à gauche d'une nappe de bruyère courte, rase comme l'herbe d'une pelouse et sur laquelle on verrait trotter une souris. Mais, saperlotte! ton chien gâtera tout. Pourquoi ne l'as-tu pas donné à un traqueur?

M. Peluche hocha la tête et sourit d'un air capable.

— Ne parlons plus de cela, Madeleine, dit-il ; j'ai là-dessus mes idées comme tu as les tiennes.

— Tâche au moins qu'il se tienne coi dans le fossé; un chien ordinaire s'y déciderait, mais Figaro !

— C'est justement parce que Figaro n'est pas un chien ordinaire, que j'ai voulu le conserver avec moi.

— Comme tu voudras, après tout! Maintenant, écoute mes recommandations : ne pas fumer, ne pas tousser, ne pas cracher, ne pas remuer, mais ouvrir l'œil, voilà pour le gibier ; te bien garder de quitter ton poste, rester le ventre collé à l'enceinte dans laquelle marchent les traqueurs, voilà pour ce qui concerne ta sûreté ; enfin te souvenir qu'à la droite comme à la gauche, tu as un voisin que ton plomb ou que ta balle pourrait atteindre si tu tirais en ligne droite, et, par conséquent, ne faire feu que lorsque le gibier aura franchi au moins la moitié du sentier qui est derrière toi, voilà pour ce qui regarde le peu de goût que je te suppose pour un homicide involontaire.

— Sois donc tranquille, Madeleine, dit M. Peluche avec impatience.

— Je ne le suis pas du tout, et j'insiste. Tes campagnes dans les rues de Paris ne t'ont pas mis en mesure d'apprécier les étranges effets de ce terrible projectile qu'on nomme une balle, et dont un caillou, le nœud d'un tronc d'arbre suffisent à changer la direction. N'ai-je pas vu, l'an dernier, le fusil le mieux emmanché du pays, coucher raide par terre un pauvre diable qui se trouvait à plus de soixante

pas de l'endroit qu'il avait visé et où son plomb avait marqué son empreinte ?

— Diable ! dit M. Peluche, mais c'était à mes voisins de droite et de gauche qu'il fallait adresser tes recommandations.

— Ces voisins sont : ton serviteur, auquel on n'a jamais reproché une imprudence, et Jules Creton, qui manie un fusil avec plus de sang-froid et d'adresse que moi-même.

— C'est que, dit M. Peluche, qui, malgré sa crânerie, semblait désagréablement impressionné par l'insistance de Madeleine, c'est que, si je me soucie de la mort comme d'un fétu, cependant, si j'étais tué de la main d'un ami, je crois que je ne m'en consolerais jamais.

Les cris des traqueurs se faisaient entendre; Madeleine quitta M. Peluche en toute hâte pour aller se placer au fond du vallon. Resté seul, M. Peluche voulut procéder à ses apprêts ; mais il avait compté sans Figaro, qui, depuis que son maître s'était arrêté pour causer avec Madeleine, n'avait pas cessé de donner des témoignages très-significatifs d'une impatience qui devint de l'insubordination aussitôt que, suivant les instructions de son ami, M. Peluche voulut contraindre son chien à se coucher dans le fossé.

Figaro avait commencé par trouver dans la brise des émanations qui, à en juger par les tressaillements qui couraient sur sa peau, par les ondulations de sa queue, par ses yeux demi-fermés, de-

vaient chatouiller bien agréablement le réseau de ses nerfs olfactifs, et, faible à la tentation comme une véritable créature de chair qu'il était, il parut décidé à faire une connaissance plus intime avec les voluptés qu'il pressentait, et à ne pas s'en tenir à ces prémices; par un brusque mouvement, il s'élança du côté d'où les séduisants parfums lui étaient venus. Heureusement, M. Peluche tenait la chaîne d'une main ferme et l'élan de Figaro n'aboutit qu'à une sorte de volte aérienne qui le fit ressembler un instant à un hanneton qu'un enfant tient au bout d'un fil.

Mais la ténacité était un des principaux éléments du caractère de Figaro : nullement rebuté par l'insuccès de sa première tentative, s'arc-boutant sur ses pattes, tendant le col, il se mit à peser de tout son poids à l'extrémité de la laisse sur laquelle, de son côté, M. Peluche tirait de toutes ses forces, mais avec si peu de supériorité, qu'il se décida à laisser tomber son fusil et à employer ses deux mains pour vaincre la résistance désespérée de Figaro. Résistance désespérée, en effet : si, à la suite d'une violente saccade, le chien avait perdu du terrain, presque immédiatement et d'un seul bond il l'avait reconquis, et alors, en manière de riposte, il donnait lui-même à la chaîne des secousses à désarticuler les poignets de son maître; les yeux sanglants et sortis de la tête, la langue pendante et baveuse, Figaro poussait des râlements inarticulés et paraissait décidé à se laisser étrangler par son collier, plutôt que de céder d'une semelle.

Comme l'acharnement de M. Peluche n'était pas moindre, la lutte aurait eu sans doute le dénoûment que j'indique, si le dieu des mauvais garnements qui, tant de fois, avait préservé Figaro d'une mort misérable, ne se fût encore décidé à lui venir en aide. Cette continuité de pesées eut-elle pour effet de distendre le cuir du collier ou d'amincir la tête du chien, je ne sais, mais, ce collier passant tout à coup par-dessus les oreilles de l'animal, M. Peluche se trouva assis un peu rudement sur le revers du fossé, tandis que Figaro, devenu libre, se sauvait et se précipitait dans le bois, où, une minute après, on l'entendit qui menait à voix le lièvre dont le voisinage avait causé cette insurrection.

Malgré sa défaite bien avérée, M. Peluche ne consentait pas à s'avouer vaincu ; il commença à appeler son chien d'une voix formidable, en ajoutant au nom de celui-ci les redondantes épithètes de brigand, de bandit, de misérable, qu'il jugeait susceptibles de donner du poids à ses injonctions et de fournir au coupable la mesure du mécontentement de son maître.

Je dois avouer que cette dépense de qualificatifs outrageants produisit peu d'effet. Figaro, continuant placidement sa petite menée, n'eût pas entendu Jupiter tonner ; M. Peluche, au comble de l'exaspération, allait s'élancer dans le taillis à la recherche du transfuge, lorsqu'il se sentit arrêter par le bras ; il se retourna et reconnut Madeleine.

— As-tu vu ce scélérat de Figaro ? s'écria M. Peluche.

— Oui, je l'ai vu ; mais je me doutais assez de ce qui devrait arriver pour n'en avoir pas été surpris.

— C'est égal, je vais l'empoigner, et alors, gare à lui ! Il faut que force reste à la loi, il faut qu'un chien obéisse, je ne connais que cela.

— Ne te dérange pas, les traqueurs vont le reprendre.

— Mais, quand je repasserai à Villers-Cotterets, je me propose d'adresser à son hôtelier mes compliments sur ce chien qu'il disait le meilleur du pays, au bois aussi bien qu'en plaine.

— Baccuet ne t'a pas menti, Figaro est excellent; seulement, il faut savoir tirer parti de ses qualités et ne pas se mettre aux prises avec des défauts qui chez lui sont invétérés.

— Ta ta ta ta ! te voilà encore; si on t'écoutait, il faudrait plus de temps et d'étude pour faire un chasseur que pour devenir un homme d'État.

— Peut-être, répondit Madeleine.

— Ah çà ! et ton gibier ? s'écria M. Peluche, qui, malgré l'assurance qu'il affectait, n'était pas fâché de parler d'autre chose que de Figaro.

— Quel gibier ?

— Celui de ton fameux bois de Vouty ? Ces sangliers, ces chevreuils, ces lièvres, ces faisans dont il regorge ? Je n'ai rien vu, moi, et, qui plus est, je n'ai pas entendu tirer un seul coup de fusil.

— Mille tonnerres ! tu me fais rire, ce dont je n'ai

guère l'envie, cependant. Ah çà! mais tu crois donc que le gibier vient au son des casseroles comme les abeilles? Comment n'as-tu pas compris que l'infernal tapage que ton Figaro et toi avez fait sur cette ligne a détourné tous les animaux qui avaient pris cette direction.

— Mauvaise défaite, essaya de dire M. Peluche.

— Écoute, lui répondit gravement l'ex-bimbelotier, si nous étions seuls, je me résignerais parfaitement à subir les conséquences de la confiance un peu exagérée que je te vois dans ton savoir-faire de chasseur; mais j'ai d'autres invités, je suis forcé de te prévenir que, si tu continues comme tu as commencé, la partie de plaisir que je leur offre se trouvera métamorphosée en une corvée passablement désagréable, et je te crois trop homme du monde pour vouloir qu'il en soit ainsi.

Malgré le miel dont elle était enveloppée, la petite mercuriale de Madeleine produisit une désagréable impression sur M. Peluche. Cependant, comme il vit, à la physionomie renfrognée des autres chasseurs qui les rejoignaient tour à tour, à quelques plaisanteries qui échappèrent aux plus irrités, que l'observation de Madeleine n'était pas sans fondement, il réprima la tentation qu'il éprouvait de donner ce qu'il appelait une bonne leçon à Figaro, et consentit à ce qu'un des traqueurs se chargeât de celui-ci.

Malheureusement, M. Peluche avait trop de présomption pour que les leçons de l'expérience ne fus-

sent pas perdues pour lui, et le moment approchait où cette présomption allait lui devenir fatale.

A la battue suivante, il vit fort bien un couple de chevreuils qui traversaient une clairière sous le fusil de Madeleine, placé, cette fois encore, à une soixantaine de pas de lui; il poussa même la complaisance jusqu'à avertir son ami, d'une voix assez retentissante, pour que les chevreuils ne se décidassent pas à faire les frais d'un magnifique coup double que celui-ci méditait en les ajustant; mais il ne vit pas un superbe renard qui, suivant l'expression pittoresque dont se servit l'ex-bimbelotier, sortait pendant ce temps-là des culottes de l'avertisseur.

Quand M. Peluche ne parlait pas, il toussait, et, quand il ne toussait pas, il remuait; toujours mécontent de la place qui lui était assignée, il allait et venait pour en choisir une plus propice, cassait les branches qui pouvaient gêner son tir, s'agenouillait, se relevait pour s'asseoir quelques instants après. Bref, non-seulement il n'avait pas trouvé l'occasion d'envoyer un coup de fusil à une seule pièce de gibier, mais il avait fini par rendre son voisinage tellement insupportable pour un chasseur, que Madeleine, cédant aux sollicitations de sa passion favorite, avait fini par se départir de la surveillance qu'il comptait exercer sur son vieil ami, et par laisser celui-ci se placer à peu près où bon lui semblait.

Cependant, si M. Peluche n'avait pas brûlé une

amorce, les autres chasseurs avaient été plus heureux que lui. Déjà deux chevreuils étaient couchés sur le gazon, une douzaine de lièvres, quatre faisans et deux bécasses se balançaient sur les épaules des traqueurs. M. Peluche ne supportait point sans humeur l'état d'infériorité flagrante dans lequel la persistance de ce qu'il appelait sa mauvaise chance le constituait vis-à-vis de ses compagnons. Peu à peu cette mauvaise humeur se changea en impatience. Chaque nouveau coup de fusil qui arrivait à son oreille lui donnait la fièvre. Au déjeuner, il avait entendu parler de moustaches de bouchon brûlé dont on décorait la lèvre supérieure du malheureux ou du maladroit qui rentrait sans gibier à la maison, et il ne soutenait pas l'idée de subir cette humiliation.

Malheureusement, en ceci comme en toutes choses, la fortune mettait d'autant plus de persistance à refuser une faveur cynégétique à M. Peluche, que celui-ci apportait plus d'ardeur dans ses invocations à la capricieuse déesse ; s'exaspérant à la longue, M. Peluche se décida à suivre l'exemple de Mahomet, qui, voyant que la montagne refusait de venir à lui, prit le parti d'aller à la montagne ; impatienté de l'entêtement que le gibier mettait à ne point passer à sa portée, M. Peluche se résigna à aller à la recherche du gibier.

Les traqueurs fouillaient en ce moment une enceinte située dans un bas-fond marécageux, entrecoupée de ruisseaux presque impraticables autant par le peu de solidité du sol que par l'épaisseur du

fourré formé en beaucoup d'endroits par des épines noires qui avaient poussé aussi hautes et aussi droites que toute autre essence de bois, mais qui, en raison de la multiplicité de leurs drageons, étaient aussi drues, aussi rapprochées que les chaumes dans un champ de blé. Les hommes faisaient grand bruit, criant, frappant de leurs bâtons les baliveaux qu'ils rencontraient; mais ils se rapprochaient très-lentement des tireurs, et cette lenteur redoublait l'impatience de M. Peluche. Ce fut alors qu'il prit héroïquement son parti, se glissa sournoisement dans le bois, se dirigeant obliquement sur les traqueurs et bien convaincu que cette tactique ne pouvait manquer de lui faire rencontrer une des pièces de gibier qu'il avait vues passer à ses voisins.

Malheureusement pour M. Peluche, qui de sa vie n'avait cheminé ailleurs que sur de grandes routes, la marche n'était pas des plus commodes : tantôt c'était une branche qui le décoiffait, et il lui fallait s'arrêter et ramasser son chapeau de feutre; tantôt ses pieds s'engageaient dans un fouillis de ronces, et il lui fallait cinq minutes pour se débarrasser de leurs entraves; quelquefois, perdu au milieu d'un des buissons dont j'ai parlé, le malheureux chasseur sentait à droite, à gauche, devant, derrière, dans le visage et partout, les aiguilles acérées des épines entamer son épiderme, et il acquérait ainsi une idée des angoisses que la cruauté des Carthaginois avait réservée à Régulus; un peu plus loin, une branche

de bouleau qu'il avait courbée, se redressait avec l'élasticité d'un ressort, et, le cinglant au visage, lui arrachait des larmes ! Mais rien ne surexcite un homme comme une vanité en détresse, et en ce moment M. Peluche eût affronté une forêt de lames de rasoirs; suant, soufflant, et surtout maugréant, il avançait lentement, mais enfin il avançait.

Tout à coup, et au moment où il venait de trébucher contre une souche dissimulée sous une légère couche de feuilles sèches, un des traqueurs poussa le cri de *Vloo* ! lequel fut immédiatement répété par les traqueurs, dont le tapage redoubla.

Vloo est un terme de chasse par lequel les chasseurs s'avertissent de la présence d'un sanglier et que tous comprennent, mais qui, pour M. Peluche, était du sanscrit.

Il ne s'inquiéta donc que modérément de ce cri et continua de percer; mais, à dix pas de lui, il s'arrêta brusquement : il venait d'entendre trois bruits à la fois.

Le premier était un de ces sifflements stridents, prolongés, sinistres, que l'on n'oublie jamais, lorsqu'une fois seulement ils ont frappé vos oreilles.

Le second, la détonation d'une arme à feu.

Le troisième, le craquement d'un brin de cepée gros comme le bras, qu'une balle venait de briser à six pouces de son visage.

M. Peluche comprit que l'on venait de tirer sur lui, en même temps qu'il reconnut l'excellence du avis de Madeleine, et il trouva sur-le-champ s'en-

faculté de marcher sous bois qu'il désespérait de jamais découvrir; en moins d'une demi-minute, trouant les halliers, courbant les gaulis, s'arrachant aux étreintes d'un terrain fangeux, il était transporté à cinquante mètres de cette place dangereuse.

Un peu terrifié de la conséquence que pouvait avoir son imprudence, il s'arrêta, décidé à ne plus bouger, et il attendit, agenouillé sur le genou droit, la main gauche au canon du fusil, la droite à la sous-garde, l'arme tenue perpendiculairement devant l'épaule droite, dans l'attitude enfin que les règlements prescrivent au soldat de premier rang.

Dans cette posture, M. Peluche avait encore un fort bon air; mais, hélas! le temps lui manqua pour s'admirer.

Depuis quelques instants, les abois d'un chien s'étaient mêlés aux hurlements des traqueurs, et M. Peluche avait sur-le-champ reconnu Figaro à l'organe sonore du nouvel exécutant.

C'était en effet Figaro, que son conducteur avait laissé échapper et qui menait le sanglier à voix, comme, quelques heures auparavant, il avait mené le lapin, comme il eût mené un éléphant si son maître l'avait mis sur la piste de l'un de ces quadrupèdes.

Les abois de Figaro se rapprochant de plus en plus, M. Peluche les écoutait avec quelque attendrissement, car il pressentait vaguement que le gibier que poussait Figaro allait passer à sa portée; il disait à l'instinct de la bête les honneurs de cette résention délicate, et, en songeant que ce serait à ce

côté, je crois être certain que, dans son généreux empressement, il négligea d'épauler son arme. Toujours est-il que l'animal fut aussi sensible à l'intention du maître de Figaro que si cette intention se fût traduite par un fait.

Avant que les légers nuages de la fumée se fussent dissipés, M. Peluche, soulevé par un choc foudroyant, prenait son essor, décrivait une courte parabole à travers le taillis et retombait tout meurtri sur le sol.

Hélas ! le temps lui manqua encore pour recueillir seulement deux idées; avec l'acharnement qui caractérise quelquefois son espèce, dédaignant les vains abois de Figaro, le sanglier revenait sur son ennemi renversé et lui labourait la jambe d'un coup de boutoir.

J'ai longuement parlé des guêtres de M. Peluche; si longuement, que le lecteur, impatienté, a peut-être tourné le feuillet, en supposant charitablement que mes éloges ne tendaient pas à d'autre but que de lui faire changer son fournisseur ordinaire contre le mien.

Mais, tout à l'heure, on verra combien j'avais raison de vanter la force du cuir, la solidité des coutures, la qualité des accessoires de cette partie de l'équipement de M. Peluche, car ce fut à tout cela qu'il dut la vie.

Par un hasard qui serait incroyable, si le hasard pouvait être pris en défaut et ne se chargeait lui-même de se justifier, la défense du sanglier s'en-

gagea fortement dans une des boucles de ses guêtres, qu'elle venait de trancher avec la netteté d'une lame d'acier, mais point assez profondément pour que la jambe de leur propriétaire se trouvât gravement entamée.

L'animal voulut se retourner pour porter un nouveau coup à son adversaire; mais, pendant quelques secondes, le cuir de la guêtre, le fer de la boucle résistèrent aux violentes secousses qu'il leur imprimait pour se débarrasser du poids insolite qu'il traînait après lui, et ces quelques secondes suffirent pour ménager à la scène un dénoûment bien différent de celui qui paraissait imminent.

Figaro, qui ne voulait probablement pas être en reste de générosité avec son patron, et qui, d'ailleurs, était incapable de laisser échapper une occasion de fournir de l'exercice à sa mâchoire ,avait coiffé le sanglier et mordait une de ses écoutes avec fureur ; puis bientôt, à vingt pas dans le taillis, on entendit Madeleine qui s'écriait d'une voix hatelante, suffoquée :

— Ne bouge pas, Peluche ! au nom de ta fille, ne bouge pas !

M. Peluche n'avait garde de bouger : il était évanoui.

Madeleine ajusta longuement et fit feu ; mais, l'émotion rendant sa main moins sûre, la balle, portant un peu bas, brisa l'épaule du sanglier, qui, d'un bond furieux, se débarrassant et de Figaro et de M. Peluche, revint sur ce nouvel ennemi. Mais Ma-

brave serviteur que l'honneur du pavillon Peluche et compagnie devrait de se trouver sauvegardé de la honte des moustaches de bouchon, il n'avait pas assez de malédictions à envoyer à son ami Madeleine, qui l'avait privé de son auxiliaire.

Tout à coup M. Peluche entendit un bruit effroyable dans le fourré; c'était un craquement de branches cassées, pliées, tordues, mêlé à un piétinement singulier; les sommets du taillis s'agitaient, secoués par le passage d'un animal dont la grosseur et le poids devaient être considérables, si on en jugeait par l'ébranlement qu'il communiquait aux cepées qu'il traversait en les brisant; presque aussitôt, dans une clairière sur laquelle les yeux de M. Peluche étaient fixés, une bête énorme dont les poils, d'un noir fauve, étaient souillés de fange, sur l'échine de laquelle ces poils se tenaient droits, hérissés comme la crinière de ces chevaux de l'ancienne Grèce, surgit avec tant de vivacité, qu'il semblait sortir de dessous terre.

M. Peluche s'attendait si bien à toute autre apparition que celle-là, qu'il oublia complétement son fusil et resta les yeux béants, fixés sur cet animal qui ressemblait fort peu aux cochons sauvages dont sa seule imagination lui avait retracé le portrait.

Le sanglier s'était arrêté, il allait et venait avec fureur dans l'étroite clairière; sous l'épaisse frange de ses sourcils, on voyait étinceler ses petits yeux sanglants, il grattait la terre avec ses traces de devant, soufflait comme un soufflet de forge, faisait

claquer ses défenses contre les grès, et, de temps en temps, s'élançant sur un baliveau, comme pour essayer la solidité de ses armes, il le courbait d'un coup de boutoir.

Lorsque le sanglier aperçut Figaro, sa rage, que jusqu'alors il avait contenue, éclata dans toute sa violence. Ses soies hérissées semblaient doubler la grosseur de son corps, ses yeux brillaient comme des charbons ardents; aussitôt que le nez du chien se montra dans la clairière, sans attendre l'assaillant, il le chargea avec tant d'impétuosité, que M. Peluche fut presque aveuglé par la terre et la fange que les traces du sanglier avaient fait voler dans sa direction.

Cette charge furibonde eût certainement marqué la fin des campagnes aventureuses de Figaro, si Figaro n'eût pas été un rusé compère, qui s'était tout de suite aperçu qu'il n'avait pas affaire à un lièvre, et surtout si Figaro avait eu un autre maître.

Par un bond adroit, le chien se jetait de côté, et, en même temps, M. Peluche, auquel le danger que courait son compagnon et les cent francs que celui-ci lui avait coûté, rendaient soudain la plénitude de ses facultés, lâcha à la fois les deux détentes de son fusil.

Vous affirmer que les projectiles de cette double détonation, éparpillés dans les alentours, firent beaucoup de mal au sanglier, je ne l'oserais, en vérité, puisque je viens de vous dire que M. Peluche avait de la terre plein les yeux, et que, d'un autre

deleine, qui, cette fois, n'avait plus à trembler que pour lui-même, c'est-à-dire qui ne tremblait pas du tout, l'attendait de pied ferme et lui envoyait un second projectile à brûle-bourre; celui-ci entra dans l'œil et la mort fut presque instantanée ; le sanglier tomba sur ses gonoux, chancela un instant et se coucha pour ne plus se relever.

Les chasseurs et les traqueurs arrivaient de tous les côtés et s'empressaient autour de M. Peluche.

L'un de ces derniers fut envoyé sur-le-champ au village pour chercher le médecin et ramener une voiture ; car, dans le premier moment, personne ne doutait que M. Peluche ne fût très-grièvement endommagé.

A l'examen de la jambe, Madeleine reconnut sur-le-champ que le digne marchand avait eu heureusement plus de peur que de mal; il lui jeta de l'eau au visage, et bientôt il eut la satisfaction de le voir revenir à lui.

Lorsque le brouillard qui obscurcissait les yeux de M. Peluche se fut un peu dissipé, le premier objet qui frappa ses regards fut le corps de son ennemi étendu à quelque distance de lui, et cette vue fit sur lui plus d'effet que tous les cordiaux que lui présentaient ses compagnons; le sang revint subitement à ses joues, l'éclat à ses yeux ; ses lèvres crispées s'épanouirent dans un sourire où la raillerie ironique le disputait à l'expression triomphatrice ; alors, étendant le doigt vers le sanglier, et interro-

geant Madeleine d'un coup d'œil, il s'écria d'un ton que Talma n'eût pas désavoué :

— Qu'en dis-tu ?

Les deux coups de feu successifs de Madeleine, les deux blessures du sanglier avaient initié la plupart des assistants, gens du métier, à ce qui s'était passé ; aussi tous, confondus par la superbe confiance de M. Peluche, se regardaient-ils avec stupeur ; seul, Madeleine, qui depuis longtemps sur ce point avait appris à ne plus s'étonner, ne sourcilla pas.

Du reste, M. Peluche ne leur donna pas le temps de répondre.

— Je savais bien, continua-t-il que je l'avais frappé à mort ! Quelle pièce, Messieurs ! quelle pièce, magnifique ! Certes, je ne mangerai pas la tête, je veux la faire empailler.

— Je ne sais pas s'il aurait fait empailler la vôtre, s'écria Jules Creton, incapable de se contenir plus longtemps, mais ce que je sais à merveille, c'est que, si Madeleine n'était pas arrivé, le cochon sauvage, comme vous l'appeliez, était à peu près libre d'en disposer comme bon lui semblait.

M. Peluche fronça les sourcils, se releva, et, allant à Madeleine, non sans boiter un peu bas, il lui serra la main avec effusion.

— Ah ! c'est toi qui as achevé mon sanglier, mon vieil ami ? Merci ! merci ! Entre chasseurs, tu sais, c'est à charge de revanche.

— Je doute qu'il vous fournisse de sitôt l'occasion

de prendre la vôtre ; car, à la chasse, on ne voit pas tous les jours un homme si près de la mort que vous l'avez été.

— Oui, dit M. Peluche, le brigand m'a rudement secoué, je l'avoue ; mais, tant que j'ai conservé mes forces, je me disais mentalement : « Va ton train, mon garçon ! ma balle doit faire son effet, et bientôt ce sera mon tour. »

— Eh bien, mon cher monsieur, répliqua l'implacable Jules Creton, je vous réponds que votre temps eût été mieux employé si vous aviez songé à votre femme, à votre fille, que vous avez si bien failli ne jamais revoir.

Ces derniers mots opérèrent une révolution dans les idées de M. Peluche, dont la vanité tout extérieure n'avait jamais altéré les sentiments ; sa tête s'inclina sur sa poitrine, son front se plissa, deux grosses larmes jaillirent de ses yeux et descendirent lentement sur ses joues ; en même temps, sa main, qui tenait toujours celle de Madeleine, augmentait son étreinte ; il se pencha vers son ami, et, cédant à son émotion, il se jeta dans ses bras et l'embrassa avec une incroyable effusion.

En ce moment, on entrevit à travers le taillis de nouveaux personnages qui arrivaient sur le lieu de la scène. C'était Camille, Henri, suivis de quelques paysans et des gens du château.

Henri soutenait la jeune fille et ne paraissait pas moins ému qu'elle-même ; tout en marchant, il s'efforçait de la calmer, de la rassurer, mais ses prières

étaient vaines. Aussitôt que Camille eut entrevu le groupe des chasseurs à travers les branches, elle échappa à son conducteur et s'élança, laissant des lambeaux de ses vêtements aux ronces, aux épines, pâle comme un spectre, les yeux égarés, les lèvres tremblantes et sans voix.

Aussitôt qu'elle eut reconnu M. Peluche, les forces qu'elle puisait dans la surexcitation l'abandonnèrent, ses genoux tremblants se dérobèrent sous elle, elle chancela, et fût tombée si Henri ne s'était point trouvé là pour la soutenir. Elle ne put qu'étendre les bras en s'écriant :

— Mon père ! mon père !...

A cette voix, M. Peluche avait quitté son ami, il avait couru vers sa fille, il la pressait sur son cœur, il couvrait son visage de baisers et de larmes.

— Ah ! que c'est bon de revoir, de retrouver son enfant ! s'écria-t-il. Mon Dieu ! auriez-vous eu la cruauté de me séparer sitôt de celle que j'aime si tendrement? Tiens, tiens, tiens ! continua-t-il en accentuant chacun de ces mots d'un baiser sonore, c'est pourtant à Madeleine que je dois de t'embrasser à cette heure ! Sans lui, tu serais là, mais je ne te reconnaîtrais pas, mais je ne t'entendrais pas, mais je ne t'embrasserais pas ! et c'est si bon de t'embrasser !

La jeune fille avait quitté son père pour sauter au cou de son parrain.

— Ah ! sois tranquille, reprenait M. Peluche, sois tranquille, Camille, nous ne sommes pas de ceux

qui oublient, nous autres. D'ailleurs, le pourrais-je? Chaque fois que tes lèvres se poseront sur mon front, chaque fois que ta voix me remuera le cœur, je me dirai : « C'est à Madeleine que je dois ce bonheur. » Oui, ma vie lui appartient, car je lui dois plus que la vie! Aussi, me demandât-il mon magasin, ma fortune, tout, tout, je lui donnerais tout, je le jure, excepté peut-être ma croix d'honneur, qui ne lui servirait d'ailleurs de rien, puisqu'elle est une récompense personnelle.

Et Camille passait de nouveau des bras de Madeleine dans ceux de son père.

Tous ceux qui assistaient à cette scène oubliaient un peu les petits ridicules de M. Peluche pour partager son émotion.

Mais il n'était pas homme à les laisser longtemps sous ces impressions.

— Tu n'as pas vu mon sanglier, fillette ? s'écria-t-il en la prenant par la main et en la conduisant vers l'endroit où gisait sa prétendue victime. Viens donc et regarde. Ah! c'est qu'on n'en rencontre pas tous les jours de pareils, non-seulement dans la rue Bourg-l'Abbé, mais dans les bois de Vouty! Quelle masse énorme! et c'est avec ça dix fois plus leste qu'un brocard! Tiens, voilà la balle de Madeleine, bien ajustée, hein? Mais la mienne, précisément à l'épaule, à l'endroit que l'on m'avait indiqué. Tu avoueras que, s'il n'est pas tombé tout de suite, ce n'était pas ma faute! Mais, c'est égal, il n'en serait pas revenu.

— Pardon! pardon! dit Jules Creton, qui, depuis quelques instants, inspectait tous les baliveaux des environs et venait de découvrir sur l'un d'eux les traces d'une érosion toute récente à son écorce, si vous le permettez, monsieur Peluche...

Un signe impérieux de Madeleine imposa silence à Jules Creton, et M. Peluche, très-occupé à écouter avec complaisance les compliments que lui adressait Henri, n'entendit pas l'interruption.

— Oui! répondait-il à celui-ci d'un ton de cordialité qui s'accordait mal avec son antipathie pour le gentilhomme, oui, la chasse est décidément un divertissement fort agréable; elle est l'image de la guerre, et si bien que, moi qui ai quelque peu bataillé, jamais je n'avais couru de périls aussi sérieux que ceux d'aujourd'hui. Mais Madeleine a raison, il faut de la prudence, beaucoup de prudence!

M. Peluche eût continué longtemps sur ce ton, si Madeleine n'eût fait observer que le jour baissait et qu'il était temps de regagner le logis.

En vrai brave qu'il était, le maître de la *Reine des fleurs* avait refusé de se laisser panser; mais son héroïsme n'alla pas jusqu'à se défendre de monter dans la calèche d'Henri pour regagner le village.

XXVII

DOUBLE CONFIDENCE

Le lendemain, Madeleine se leva au petit jour, suivant son habitude; mais, en descendant son escalier, il se garda bien de faire du bruit, car il comprenait que les émotions et les travaux de la journée de la veille rendaient le repos fort nécessaire, aussi bien à M. Peluche qu'à sa fille.

L'aurore paraissait à peine; les bandes empourprées de l'horizon dissipaient péniblement les ténèbres dont la terre était encore enveloppée, et, au moment où Madeleine, ouvrant la porte avec des précautions infinies, se glissait sur le petit perron, il crut voir une ombre qui, des alentours de la maison, se glissait dans le jardin et disparaissait entre les arbres.

Fortement intrigué par cette apparition inattendue, Madeleine s'élança sur les pas de l'inconnu.

Mais ce n'était pas précisément pour saluer l'astre du jour à son lever, ou pour écouter le cantique matinal des petits oiseaux, que Madeleine quittait son lit avant tout le monde. La chasse absorbant ses journées presque entières, il consacrait leurs premières heures aux travaux de son petit jardin, et, par conséquent, il se trouvait chaussé de sabots

qui alourdissaient sa marche et ne lui laissaient nulle chance de rejoindre le fuyard, lequel, au contraire, détalait avec une légèreté toute juvénile.

Cependant, malgré l'infériorité de sa marche, Madeleine l'avait vu d'assez près pour être convaincu qu'il n'avait pas affaire à un spectre.

L'homme avait passé devant la brèche qui ouvrait une communication avec le parc, dont les bosquets lui offraient de nombreux asiles ; il avait mis une certaine affectation à franchir la haie dans une direction tout opposée et du côté de la campagne. Cette tactique donna à songer à Madeleine, qui, s'arrêtant brusquement, revint sur ses pas, pénétra lui-même dans le parc, se dirigea vers le château, et, prenant une des chaises de fer qui se trouvaient sur la pelouse, s'assit tranquillement, en ayant cependant la précaution de se masquer derrière les caisses de deux orangers gigantesques.

Il n'était pas là depuis dix minutes, qu'il vit une silhouette noire se dessiner sur les fonds vaporeux du brouillard du matin. Cette silhouette se rapprocha, et bientôt Madeleine reconnut son filleul dans le visiteur auquel il avait donné la chasse.

Au moment où Henri posait le pied sur la première marche du perron, l'ex-bimbelotier sortit de son embuscade et l'appela.

— Tu te promènes de bien bon matin, mon garçon.

— N'est-ce pas l'heure où la campagne est le plus charmante ? répondit Henri avec un certain embarras.

— Mais, continua Madeleine, il me semble aussi que tu t'es promené bien vite, car tu parais tout essoufflé.

— Effectivement, mon vieil ami. J'avais froid aux pieds : j'ai un peu couru pour les échauffer.

— Allons, poursuivons donc notre interrogatoire, puisque tu l'exiges. Dis-moi de quel astre tu attendais le lever, les yeux braqués sur mon premier étage ? C'est bien dans cette direction que le soleil se couche, mais il ne me semblait point que ce fût dans celle-là qu'il se levât.

Henri sourit légèrement et rougit beaucoup. Un grand éclat de rire de Madeleine fit pencher la balance du côté de la gaieté et l'affranchit de son embarras.

— Ah! ah! disait le bonhomme en se frottant joyeusement les mains, je ne te croyais pas si inflammable, et je soupçonnais encore moins une complexion si incendiaire chez mademoiselle ma filleule. Arrivée depuis vingt-quatre heures à peine, elle a déjà un amoureux ! A son premier réveil sous mon pauvre toit, il se trouve un beau jeune homme pour roucouler sous ses fenêtres ! C'est affaire à vous, mes enfants, et je n'en espérais pas autant de moitié, je te l'avoue.

— Mademoiselle Camille est charmante! s'écria Henri avec un enthousiasme convaincu.

— Parbleu! tu auras peut-être la prétention de me l'avoir appris.

— Et, maintenant que la glace est rompue, je suis

enchanté que vous m'ayez surpris sous ses fenêtres, mon cher Madeleine.

— Bah ! et pourquoi cela ?

— Parce que c'est une entrée en matière extrêmement commode pour vous prier de la demander à son père.

— Peste ! comme tu y vas !

— Mais, répliqua Henri avec une nuance d'impatience, n'étiez-vous pas, il y a deux jours, le premier à me conseiller de me marier ?...

— Je ne m'en dédis pas.

— Lorsque j'aurais rencontré une femme qui me paraîtrait digne d'assurer mon bonheur ?

— Et tu as vu tout de suite que mademoiselle Camille était cette femme-là ?

— Certainement. Et cela vous étonne ?

— A mon âge, on ne s'étonne plus de rien, mon garçon. Cependant, l'intérêt que je te porte exige que je te fasse observer que peut-être l'atmosphère de boutique que Camille a respirée dès son enfance se reflètera non-seulement sur son caractère, mais encore sur ses sentiments ; que les idées étroites, mesquines, qu'elle tient de son père et de sa mère, sont incompatibles avec celles que tu as puisées non-seulement dans une éducation libérale, mais aussi dans tes relations artistiques, et que la bonne harmonie du ménage sera difficile, avec des façons de voir, de sentir et de juger si dissemblables.

— Pouvez-vous parler ainsi ? s'écria Henri avec impatience. Je suis tenté de paraphraser un des

psaumes du roi Salomon à votre profit : Vous avez des yeux pour ne pas voir, vous avez des oreilles pour ne point entendre. Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que mademoiselle Camille était bien plus remarquable par les qualités solides de son âme que par les charmes de sa personne, qu'il n'était pas de délicatesse de sentiment à laquelle son cœur ne fût accessible, pas de question intellectuelle qui fût au-dessus de la portée de son esprit ?

— Pardonne-moi, mon garçon, pardonne-moi, dit Madeleine avec une contrition un peu railleuse ; j'ai d'autant moins eu la pensée d'offenser mademoiselle ma filleule, que ce sont là des objections que tu opposais toi-même à mes insinuations, il y a quelques jours.

— Dites plutôt que c'est un moyen d'éviter une corvée qui ne paraît pas vous être agréable...

— Voilà du nouveau, par exemple !

— Vous m'aviez beaucoup vanté votre ascendant sur M. Peluche, et, dès hier, je me suis aperçu que cet ascendant n'allait pas jusqu'à lui imposer vos sympathies.

— Vraiment !

— Et je comprends que vous hésitiez entre la crainte de déplaire à votre ami et la certitude d'assurer mon bonheur.

— Ah çà ! mais tu me querelles, il me semble !

— Au reste, depuis ma naissance, j'ai eu le temps de m'habituer à cet abandon.

— Pauvre petit ! je te conseille de te plaindre en vérité !

— Aussi, vous pouvez vous dispenser d'être mon intermédiaire ; je parlerai moi-même à M. Peluche.

— Ah ! oui, je te le conseille !

— Et s'il repousse ma demande...

— Eh bien ?

— Eh bien, je retournerai en Afrique, où, avec un peu de chance, le souvenir de mademoiselle Camille ne me tourmentera pas longtemps.

— Va-t'en au diable ! s'écria Madeleine exaspéré et en quittant brusquement le jeune homme.

L'ex-bimbelotier se dirigeait vers son jardin ; mais, tout en marchant, il gesticulait et parlait haut ; ce qui, n'étant nullement dans ses habitudes, devait indiquer une surexcitation des plus violentes.

— J'ai bien fait de lui fausser compagnie, disait-il ; j'aurais été forcé de lui dire son fait. S'est-il jamais rencontré un extravagant de ce calibre ! Vingt-cinq mille livres de rente, un nom ronflant, point de famille, c'est-à-dire pas de préjugés qui empêchent les jambes de suivre le cœur, et cela ose parler d'abandon ! Et à qui ? à celui-là même auquel... Ah ! mille tonnerres ! J'ai décidément bien fait de m'en aller. Mais me serais-je jamais douté que cet Henri, froid et compassé comme un Anglais, prendrait feu à la première entrevue !

» C'est, ajoutait Madeleine en souriant au milieu de sa colère, c'est qu'il est enragé ! Du diable si, de

mon temps, on aimait de cette façon. Nos amours, à nous, avaient la face élargie pour le sourire et jamais allongée par des grimaces. On riait en se prenant, on riait en s'aimant, et on riait encore en se quittant. Drôle de génération que celle-ci! drôle de génération!

Ce monologue avait conduit Madeleine jusqu'à la planche d'artichauts qu'il était décidé à bétourner. Il prit sa bêche, en nettoya le fer avec le soin minutieux que les travailleurs apportent dans cette besogne; mais il ne l'eût pas plus tôt, à l'aide de la pression du pied, enfoncé dans la terre, qu'il s'entendit appeler, et qu'en se retournant, il aperçut Camille.

Enveloppée dans son petit peignoir du matin, la jeune fille était toujours charmante; mais elle paraissait un peu plus pâle, et, au large cercle bleuâtre qui entourait ses yeux, il était facile de reconnaître que le sommeil n'avait pas dû la reposer des émotions de la journée précédente.

— Allons, murmura Madeleine en déposant sa bêche, il est dit que je ne binerai pas mes artichauts aujourd'hui. Mais, au moins, avec celle-là, n'ai-je pas à redouter l'incartade de tout à l'heure.

Et Madeleine, s'approchant de sa filleule, l'embrassa tendrement sur le front.

— Pourquoi avoir quitté ton lit de si bonne heure? lui dit-il. L'air de nos champs est, le matin, un peu trop vif pour des habitants de la rue Bourg-l'Abbé. J'ai toujours vu les Parisiens payer d'un rhume le spectacle du lever de l'aurore; et ce spectacle, si tu

tenais à te le donner, tu pouvais en jouir de ta chambre et à l'abri des carreaux de ta fenêtre.

— Mais je n'ai pas froid, mon parrain, je vous assure. Regardez plutôt.

Et, en disant ces mots, Camille tendait sa main à Madeleine.

— En effet, et ta main est sèche et brûlante. Aurais-tu la fièvre, ma pauvre enfant ?

Camille rougit, comme Henri avait rougi une demi-heure auparavant.

— Non, je n'ai pas la fièvre, répondit-elle en baissant les yeux ; mais...

— Mais quoi?

— Je suis bien tourmentée, mon parrain.

— Et peut-on savoir qui te tourmente? demanda Madeleine en fronçant le sourcil et en fixant sur sa filleule un œil interrogateur.

Camille était évidemment troublée : elle ne relevait pas la tête, elle essayait de se donner une contenance en jouant avec les cailloux de l'allée, qu'elle éparpillait du bout d'une pantoufle que Cendrillon seule aurait pu chausser après elle.

— Ce que j'éprouve est bien naturel, mon parrain, après l'affreux accident qui a failli me priver de mon père. J'en demeure si troublée, que, malgré tout le bonheur que j'éprouve à rester auprès de vous, je sens bien que je n'aurais plus de repos, lorsque chaque jour je le saurais exposé à des dangers semblables, et j'aurais voulu... je venais, mon parrain, pour vous supplier...

— Eh bien, de quoi venais-tu me supplier? dit froidement Madeleine, sans paraître remarquer l'embarras de sa filleule.

— Oh! ne me parlez pas ainsi! vous m'ôteriez le courage de vous adresser une demande qui, je le sens, va vous affliger, et à laquelle, cependant, j'en suis certaine, vous n'opposerez pas un refus, car ma tranquillité en dépend.

— Parle donc, enfant, parle donc! s'écria l'ex-bimbelotier, auquel une larme entrevue dans les yeux de la jeune fille faisait déjà oublier les appréhensions instinctives que la solennité du préambule lui inspirait. Il me semble, cependant, que jamais je ne fus un parrain bien sévère.

— Oh! non... Aussi n'ai-je d'espoir qu'en vous, reprit Camille en jetant ses bras autour du cou et en cachant sa tête dans la poitrine du bonhomme, sans doute pour achever de le séduire par cette câlinerie, mais peut-être aussi pour lui dérober son trouble. Voyez-vous, mon parrain, il faudrait...

— Quoi?

— Que, sans que le désir parût venir de moi, vous obteniez de mon père que nous partions aujourd'hui même pour retourner à Paris.

La stupéfaction de Madeleine fut si grande, que, se dégageant de l'étreinte de sa filleule, il fit un bond en arrière, au beau milieu de la plate-bande et sans souci pour une demi-douzaine de poireaux que son sabot écrasait.

— Partir! retourner à Paris! s'écria-t-il; et pourquoi cela, Mademoiselle?

— Je vous l'ai dit, mon parrain, murmura Camille sans oser lever les yeux.

— Mais, saperlotte! on ne rencontre pas tous les jours des sangliers, et tous les jours on ne commet pas la sottise de s'accrocher à leurs défenses comme à un portemanteau! Il faut espérer que la petite leçon d'hier l'aura rendu sage, ton père, que diable! et que désormais il fera quelque cas de l'expérience de son ami Madeleine.

L'agitation de Camille semblait grandir à mesure que Madeleine parlait, et, de ses yeux, les larmes commençaient à couler sur ses joues.

— Non! non! dit-elle, je ne saurais vivre ainsi : il faut que nous nous quittions, mon parrain, il le faut. Ce serait la première fois que vous auriez refusé quelque chose à mes instances, et jamais je ne vous ai prié avec autant d'ardeur et d'angoisse! Laissez-nous partir : je ne peux pas, je ne veux pas rester une heure de plus ici.

Tout en parlant, les pleurs de la jeune fille étaient devenus des sanglots. Elle suffoquait et tendait vers son parrain des mains suppliantes. Mais celui-ci avait trop de perspicacité pour ne pas deviner que l'émotion extraordinaire de Camille devait avoir une autre cause que les terreurs filiales que celle-ci lui avait exprimées.

— Camille, tu me caches quelque chose, dit-il.

Camille ne répondit pas.

— Camille, il y a du M. Henri là-dessous, ajouta Madeleine avec sa rudesse ordinaire.

A cette articulation si nette et si précise, la jeune fille devint pourpre. On voyait trembler ses mains et ses lèvres. Elle balbutia avec effort :

— Non, parrain; pouvez-vous penser... ?

Elle n'acheva pas.

— Oui, continua Madeleine en s'animant de plus en plus, oui, il y a du M. Henri là-dessous. Qu'il jette sa cervelle par-dessus les moulins, qu'il devienne fou si bon lui semble, cela le regarde; mais qu'il fasse couler des larmes de ces yeux que jamais je n'ai vus pleurer, c'est là certainement ce que je ne souffrirai pas. Il a manqué au respect qu'il devait à celle que je regarde comme ma fille : il mérite une leçon, il l'aura.

— Mais, mon parrain...

— Il l'aura, te dis-je. Tu verras comme les bimbelotiers traitent les gentilshommes dans ce pays-ci.

— Mais c'est insensé, tout ce que vous dites là, mon parrain !

— Insensé ? répéta Madeleine qui croyait avoir mal entendu.

— Oui, insensé. Et, si je savais que vous prissiez ce prétexte pour faire de la peine à M. Henri, je n'attendrais pas l'acquiescement de mon père : je partirais à l'instant, seule, à pied, s'il le fallait.

— Qu'est-ce que j'entends là !

— Oh ! c'est bien mal, en vérité, poursuivait Camille avec une sincérité d'indignation qui faisait

étinceler ses yeux et rendait sa parole vibrante; c'est bien mal d'accuser ce pauvre jeune homme, qui n'est coupable envers moi que d'un excès de politesse et d'égards, de l'accuser, dis-je, d'une indignité dont l'élévation de son caractère suffit à le défendre.

— Tudieu! mademoiselle ma filleule, mais vous plaidez comme un véritable avocat, et la cause vous inspire.

Cette réflexion changea en dépit les sentiments confus auxquels Camille semblait être en proie. De nouvelles larmes ruisselèrent de ses yeux; son petit pied frappa la terre avec impatience.

— Laissez-moi! s'écria-t-elle, laissez-moi! vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée, je le vois bien! Je vais aller trouver mon père, dont l'affection pour moi est autrement grande que la vôtre. Il se rendra à mes raisons, j'en suis certaine : il ne voudra pas que je meure de chagrin. Il comprendra qu'avec les inquiétudes qui me dévorent, le séjour de cette maison me devienne odieux; il consentira à ce que nous la quittions à l'instant même.

En achevant ces mots, mademoiselle Camille porta son mouchoir à ses yeux et s'enfuit, sourde aux instances que lui adressait son parrain pour la retenir.

Ce brusque départ ne sembla pas, cependant, produire sur celui-ci une impression aussi désagréable que celle qui était résultée de son premier entretien de la matinée.

Lorsqu'il eut vu sa filleule gravir légèrement les

marches du perron et disparaître dans le vestibule, il partit d'un grand éclat de rire.

— Décidément, s'écria-t-il, ça brûle sur toute la ligne. Ce caprice de départ si subit, si extraordinaire, parle plus éloquemment encore que les aveux de Henri, lesquels ne manquaient cependant pas d'éloquence. Parlez-moi de l'amour pour opérer des métamorphoses. Pendant que Camille me parlait, je me suis deux ou trois fois surpris à la regarder en doutant que ce fût elle qui me parlât. Ne m'a-t-elle pas traité d'insensé? Je crois, en vérité, qu'elle m'aurait battu si j'avais menacé le pauvre jeune homme d'une chiquenaude. Eh! eh! eh! vieux Madeleine, si tu ne le savais pas déjà, voilà qui t'apprendrait à ne pas jouer avec le feu. Quoi qu'il en soit, si je veux désœilletonner mes artichauts qui commencent à souffrir, il faut que je me dépêche de jeter un peu d'eau sur le brasier. Allons donc trouver l'ami Peluche.

Alors, Madeleine, après avoir jeté un regard mélancolique sur la planche qu'il abandonnait, chargea sa bêche et son râteau sur son épaule et se dirigea vers la maison.

XXVIII

LA LETTRE DE CHANGE DE M. PELUCHE

Madeleine ne s'était pas trompé dans ses présomptions.

Camille avait passé une nuit d'insomnie. Mais, à sa grande surprise, des émotions de la journée de la veille, celles qui se représentaient le plus obstinément à sa pensée, n'avaient pas été celles qu'elle se croyait le droit d'y rencontrer. La terreur qui avait été la sienne lorsque le paysan avait parlé d'un accident, ses angoisses durant le trajet de Noroy au bois de Vouty, sa joie en retrouvant son père sain et sauf, n'avaient occupé qu'un côté secondaire dans ses préoccupations de la nuit ; tandis que les tranquilles incidents de sa promenade avec Henri se reproduisaient dans son esprit sous mille aspects différents. En vain avait-elle essayé de se dérober à ces souvenirs, ils semblaient plus puissants que sa volonté ; en vain sa piété filiale alarmée s'était-elle imposé l'obligation de songer à son père et de remercier Dieu de le lui avoir conservé, son imagination persistait à placer l'image du jeune homme à côté de celle qu'elle avait voulu évoquer, et, si elle essayait de prier, elle s'apercevait que ses lèvres balbutiaient un autre nom que celui qu'elle avait eu l'intention de prononcer.

D'abord étonnée, elle avait fini par s'effaroucher de cette obsession. Dans la naïveté de son cœur virginal, elle ne comprenait pas comment un inconnu pouvait, en quelques heures, balancer les droits qu'une mère, qu'un père, avaient à son affection, à ses pensées. Elle s'était reproché ce qui lui semblait son ingratitude, avec amertume, et, peu à peu, ses remords s'étaient métamorphosés en épouvante. Elle se demandait ce qu'il adviendrait d'elle si elle revoyait celui qui avait pris si promptement un si puissant empire sur son âme. N'osant s'arrêter à l'idée d'une union que, dans sa modestie, elle regardait comme disproportionnée, elle avait cru de son devoir de combattre le penchant qui la poussait invinciblement vers le jeune gentilhomme. Elle n'avait cru pouvoir y parvenir qu'en s'éloignant.

Habituée à la condescendance de Madeleine pour toutes ses volontés, elle avait supposé que celui-ci se contenterait des raisons qu'elle voudrait bien lui donner et consentirait à assumer sur lui la responsabilité de ce brusque départ, et elle était descendue auprès de lui aussitôt qu'elle l'avait aperçu dans le jardin.

Nous avons vu ce qu'il en était advenu.

Lorsque Madeleine arriva devant la porte de M. Peluche, il entendit la voix de Camille à l'intérieur ; il entra.

La jeune fille était assise sur le lit de son père ; quelques larmes perlaient entre ses cils ; sa physionomie était boudeuse. Il était d'autant plus évident

qu'elle avait sollicité de son père ce que son parrain lui avait refusé, que M. Peluche, redressé sur son séant, et encore coiffé du classique bonnet de coton, paraissait lui-même très-soucieux.

Cependant, la visite de Madeleine parut donner un tour plus riant aux idées du maître de *la Reine des fleurs*.

— Et mon sanglier? qu'as-tu fait de mon sanglier? s'écria-t-il sans lui laisser le temps de lui demander comment il avait passé la nuit.

— Ton sanglier repose à la cave du sommeil de l'innocence, et tu ne dois plus te sentir de tes fatigues, pour peu que tu aies dormi aussi bien que lui, étant encore plus innocent que lui.

M. Peluche ne releva pas l'épigramme.

— Bien. C'est que, vois-tu, dit-il, il m'a occupé toute la nuit, ce gredin-là. Hier, j'étais décidé à faire empailler la tête pour l'appendre dans mon magasin avec une inscription ; mais j'ai réfléchi qu'au milieu des fleurs, ce vilain masque pourrait produire un effet assez repoussant.

— Il donnerait un peu, en effet, à ce magasin l'apparence d'une boutique de charcuterie, répondit Madeleine.

— Aussi, lorsque Camille est entrée, étais-je en train de me demander si je ne ferais pas mieux de faire un tapis de la peau, avec des yeux d'émail et de placer ce tapis devant mon comptoir. Ce qui m'embarrasse, c'est l'inscription, à laquelle j'atta-

che une grande importance. Au reste, ce soir, madame Peluche en décidera.

— Comment, ce soir? dit Madeleine en fronçant ses sourcils grisonnants.

— Hélas! mon pauvre ami, répondit M. Peluche en donnant à sa physionomie une expression larmoyante trop naturelle pour n'être pas sincère, hélas! je comptais passer quelques jours avec toi, je me promettais même beaucoup de plaisir de ce séjour, tu n'en doutes pas; mais, toi, tu sais ce que c'est que les affaires. Une lettre que je viens de recevoir me rappelle immédiatement à Paris... Une faillite! Ah! mon Dieu, oui; une faillite! C'est grave, très-grave. Fais donc mettre mon gibier dans une bourriche. Nous partirons après le déjeuner.

M. Peluche termina par un profond soupir qui pouvait donner à son ami la mesure des regrets qu'il éprouvait.

— Une faillite! une lettre! dit Madeleine en riant. Ah! pardieu! tu me la donnes belle! Depuis quand donc le piéton qui part de Villers-Cotterets à huit heures du matin arrive-t-il à Noroy à sept heures?

— Non, non, non! reprit M. Peluche avec impatience, ce n'est pas une lettre, c'est moi qui avais oublié cette affaire, complétement oubliée, je te le jure.

— Ouf! quand on ment si mal, ce n'est vraiment pas la peine de charger sa conscience d'un vilain péché, dit Madeleine en jetant un regard de travers sur sa filleule, qui, les yeux baissés, rouge comme

une pivoine, jouait machinalement avec les bouts de la ceinture de son peignoir. Tu veux partir? je ne te retiendrai pas, mon vieil ami, bien que j'eusse espéré que mon pauvre toit te garderait quelques jours de plus, et que la fête ait été en vérité trop courte.

— Ah ! Madeleine, tu n'es pas plus désespéré que moi, je t'en réponds, dit Peluche avec un second soupir encore plus accentué que le premier. Mais demande à Camille : un plus long séjour nous est impossible.

— Je ne demanderai rien du tout à mademoiselle, répliqua Madeleine en prenant un air digne, sachant de reste à quoi m'en tenir sur la part qu'elle a prise à ta décision. Seulement, puisque vous étiez en train de causer de faillites et que le vent est aux affaires, j'en profiterai pour te demander une petite consultation sur les miennes.

— Parle, s'écria M. Peluche, transporté de cet hommage tardif rendu à ses lumières commerciales. Si cette confiance en moi t'était venue plus tôt, Madeleine, ce n'est pas une maisonnette que tu possèderais aujourd'hui, c'est un château.

— Voici le fait, reprit Madeleine : il s'agit d'un de mes amis que j'ai tiré d'une situation très-critique.

— Imprudent, toujours imprudent.

— J'ai oublié de te dire que cet ami était le meilleur et le plus honnête des hommes.

— Bah ! un honnête homme ne se met jamais dans

une situation très-critique. Enfin, tu n'en fais jamais d'autre. Achève.

— En échange du service que je venais de lui rendre, cet ami m'a donné...

— Un billet ? une lettre de change?

— Va pour la lettre de change.

— Eh bien, il n'y aurait pas encore grand mal, si l'homme à la situation critique était solvable; mais j'en doute, mon pauvre Madeleine.

— Oh ! tu as tort; sur ce point, rien à redouter. Mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète, ni ce sur quoi je te demande ton avis. La dette n'ayant pas une origine complétement commerciale, penses-tu que je sois autorisé à passer à un tiers ce que tu as caractérisé par le mot de lettre de change ?

— Parbleu ! payer pour payer, peu importe à celui qui solde entre les mains de qui il verse son argent, pourvu qu'il ait quittance de celui à qui il a dû.

— Mais remarque, encore une fois, qu'il ne s'agit pas d'affaires commerciales.

— Qu'importe! t'en es-tu soucié, toi, lorsqu'il s'est agi de l'obliger? Pourquoi s'en soucierait-il lorsqu'il s'agit de s'acquitter d'une dette d'autant plus sacrée que la reconnaissance y a mis son endos? Ton titre ne fût-il qu'un billet, ne fût-il qu'une simple promesse, je tiens que ton homme, s'il est vraiment honnête, ne doit pas s'opposer à ce que tu le transportes à un tiers, et que, seul, tu es juge de l'opportunité de ce transfert.

— C'est ton opinion ?

— Je la scellerais de mon sang ! s'écria M. Peluche avec conviction. Tiens, voici comment tu dois t'y prendre : Au dos de ton papier, tu écris : « Payez ordre un tel. » Tu dates et tu signes. Mon Dieu, ajouta-t-il en se voilant la face de ses deux mains, dire que c'est à un homme qui a été une douzaine d'années dans les affaires que je suis réduit à donner de semblables renseignements ! Enfin, c'est là tout ce que tu voulais savoir ?

— C'est tout.

— Eh bien, mon bonhomme, pendant que je vais me lever, occupe-toi de mon sanglier. Cela ne s'emballe point aussi facilement qu'un lapin, et cependant, je tiens à ne point faire sans lui mon entrée dans la grande ville. Le temps de manger un morceau, et fouette cocher ! Ah ! cela me crève le cœur, mon pauvre Madeleine ; car j'espérais bien aujourd'hui donner un camarade à ma bête d'hier. Mais, puisque tu le sais, je ne te le cacherai pas : Camille est malade, elle souffre ; et tu m'aimes trop pour trouver mauvais que je fasse passer sa santé avant nos plaisirs. Ainsi, c'est convenu, nous partons.

— Pardon, dit Madeleine avec un sourire, si tu pars, il est à propos que tu soldes la lettre de change.

— Quelle lettre de change ?

— Parbleu ! celle dont tu parlais tant tout à l'heure. L'homme intègre à la situation critique, c'est toi.

— Moi ?

— Nieras-tu que, lorsque je suis arrivé hier, tu ne fusses bien près de déposer ton bilan et de faire faillite à la vie ?

— Oh ! cela est vrai ! s'écria M. Peluche en prenant la main de Madeleine et en la serrant avec effusion.

— Ne m'as-tu pas dit : « Quoi que tu demandes, quoi que tu veuilles, ma fortune, ma vie, tout est à toi ? »

— C'est encore vrai. Eh bien, voyons, tu es gêné, mon pauvre Madeleine? Que te faut-il ? Est-ce dix, est-ce vingt, est-ce cinquante mille francs ? Tu n'as qu'à parler, sois tranquille. Athénaïs ne refusera jamais d'ouvrir la caisse quand elle trouvera la vie de son mari sur la facture.

— Je veux plus que tout cela, Peluche.

— Plus que tout cela ! dit M. Peluche avec un frisson qui fit tressaillir jusqu'à la houppe de son bonnet de coton.

— Je crois que le sacrifice de ta fille sera nécessaire.

— Ma fille ! tu veux ma fille ?... Mais tu as perdu la tête ! mais il y a trois mille ans qu'on reproche à Jephté d'avoir sacrifié la sienne !

— Un instant ! Nous oublions que j'avais pris les devants sur ton conseil, mon vieux camarade, et que, suivant l'*avoir* que tu viens de me reconnaître, j'ai transmis ma créance à un tiers.

La physionomie de M. Peluche exprimait la stupeur. Ses yeux hagards allaient de son ami à sa fille

avec une expression indéfinissable. Il semblait ne pouvoir se convaincre de la réalité de ce qu'il venait d'entendre. Enfin, il parut avoir trop bien compris; car, saisissant son bonnet, il le jeta avec violence au milieu de la chambre, en s'écriant :

— Ah! mille fleurs de papier! j'y suis, et je tiens le nom de l'endosseur! Madeleine, Madeleine, qu'as-tu fait là?

— J'ai usé de mon droit, tu l'as dit.

— Non, ce n'était pas ton droit: il s'agit d'un engagament moral, que tu ne saurais transmettre.

— Pourquoi donc? Prétendras-tu que tu sois moins mon obligé parce qu'au lieu d'une misérable somme d'argent, c'est ma vie que j'ai hasardée pour sauver la tienne?

— Je ne dis pas cela; mais...

— Ta reconnaissance m'étant acquise, je me sers de ma monnaie pour acquitter une dette que j'avais à payer. Quoi de plus juste?

— C'est insensé, dit M. Peluche en scandant ses syllabes.

— Soit; tu es libre de laisser protester ta promesse; mais, en revanche, j'aurai le droit de penser que l'honorabilité de la maison Peluche ressemble à beaucoup d'autres honorabilités du commerce, qu'elle a plus de crainte du Code que d'amour vrai de la justice.

— Il n'y a jamais eu à gloser sur la maison Peluche, entends-tu, Madeleine! s'écria le maître de *la Reine des fleurs*, blême de colère. Elle a toujours

fait honneur à ses engagements aussi bien qu'à sa signature, et, si je conteste celui-là, j'ai mes raisons.

— Tes raisons? Eh bien, voyons-les.

— Je n'en ai qu'une, mais elle est péremptoire, s'écria M. Peluche avec la vivacité de l'homme qui vient de découvrir la solution d'un problème. Quel qu'ait été l'élan de ma gratitude, je n'ai pu engager que ce qui m'appartenait. Nous ne sommes plus au temps où des parents dénaturés s'arrogeaient le droit de disposer de la main d'une jeune fille sans consulter son goût et ses inclinations. Non, ces temps-là ne sont plus, et ce ne sera pas moi qui ai combattu tant de fois pour soutenir les immortels principes qui les ont remplacés, qui m'aviserai de les faire revivre. Mon autorité paternelle s'arrête au choix d'un mari, et je ne me reconnais pas plus la puissance d'en imposer un à ma fille, que je ne me reconnaîtrais celle de l'enfermer dans cette tombe des vivants qu'on appelle un cloître.

— Bravo! dit Madeleine en se frottant joyèusement les mains, et je prends acte de tes paroles, comme on dit au Palais.

A ce mot de mari, Camille, qui, depuis le commencement de cette conversation en suivait tous les incidents avec une curiosité inquiète, se leva et se dirigea vers la porte; mais, plus prompt qu'elle, Madeleine ferma cette porte à double tour et en mit la clef dans sa poche.

— Pardon, Mademoiselle, dit-il en appuyant sur

ce mot; mais, d'après ce que vient de dire monsieur votre père, votre présence devient nécessaire ici.

— Oui, reprit M. Peluche, oui, et elle va me donner raison, j'en suis certain. Parle, Camille.

— Mais, balbutia la jeune fille, pour que je vous réponde, mon père, il faut que je sache de quoi il est question.

— De ton mariage, parbleu! Ne voilà-t-il pas Madeleine qui prétend, en raison de la promesse que je lui fis, s'arroger le droit de t'offrir pour femme au premier venu. Tu es indignée comme je l'ai été moi-même, je le vois bien.

— Mais, peut-être..., murmura Camille d'une voix inarticulée.

— Peut-être, acheva Madeleine, serait-il à propos d'apprendre à mademoiselle le nom du premier venu.

— C'est inutile, dit M. Peluche avec importance. D'ailleurs, ma fille a trop d'esprit pour ne l'avoir pas deviné aussi bien que moi. Parle donc, Camille. L'outrecuidance de cet excellent ami mérite une leçon, ne l'épargne pas. Répète-lui ce que j'ai déjà donné à entendre : que celui que tu choisiras pour mari, sera un brave négociant honoré, estimé comme ton père, et non pas un de ces gentillâtres infatués de leur noblesse, qui aurait cru te faire tant d'honneur en t'épousant, qu'il se regarderait comme étant dispensé de te rendre heureuse.

— Mon père, répondit Camille, soyez convaincu que tout ce que vous dit mon parrain est une plai-

santerie et que mons... que la personne dont il entend parler n'a pas songé et ne songe pas à moi.

— Pardieu ! elle y songe si peu, qu'à cinq heures du matin, je l'ai surprise qui battait la semelle sous vos fenêtres, et qu'à cinq heures et demie, elle me menaçait d'aller se faire casser la tête en Afrique parce que je refusais de venir demander votre main à monsieur votre père, Mademoiselle.

— Diable ! dit M. Peluche avec un sourire sardonique, voilà un enthousiasme bien spontané. Il y a quarante-huit heures à peine qu'il connaît Camille, et il parle déjà de mourir pour elle !...

— Plains-toi donc ! N'est-ce pas le plus beau témoignage que tu puisses rencontrer du mérite de ta fille? Crois-tu donc qu'il soit le premier et qu'il soit le seul à qui il arrive des accidents de ce genre ? Il y en a qui ne disent mot et qui en pensent tout autant.

Camille lança à son parrain un regard suppliant, un de ces regards de chevrette aux abois implorant la pitié de son bourreau.

— Tiens, reprit Madeleine, tu ferais bien mieux d'en revenir au programme si simple et si sage que tu as établi toi-même tout à l'heure ; et, puisque tu reconnais que c'est à ta fille seule qu'il appartient de décider, de lui demander si M. Henri de Noroy lui plaît on ne lui plaît pas...

— Mais c'est tout dit ! cria M. Peluche avec colère.

— C'est-à-dire que ce n'est pas dit du tout.

— A-t-on jamais vu un animal comme celui-là, qui voudrait connaître les sentiments de mon enfant mieux que moi !

— Mon père, je vous en prie, ne grondez pas mon pauvre parrain, qui nous aime tant.

En disant ces mots, Camille se jetait dans les bras de son parrain et lui donnait deux baisers qui scellaient leur réconciliation et le remerciaient de son insistance tout à la fois.

— C'est qu'il m'agace, à la fin ! Il y a une heure que je me tue à lui répéter que nous ne voulons pas d'un noble pour mari.

— Mon père ! murmura Camille sans lever les yeux sur celui auquel elle s'adressait, après tout, ce n'est pas sa faute.

— Ah ! dit Madeleine triomphant, tu l'as entendu, ce n'est pas sa faute. Certainement, ce n'est pas sa faute ! Tout le monde n'a pas la chance de naître marchand de fleurs, comme toi, ou bimbelotier comme moi. Allons, mon vieil ami, toi, que tant de fois j'ai entendu tonner contre les préjugés des anciennes castes, ne te montre pas aussi déraisonnable que ceux que tu poursuivais de tes sarcasmes. Il y a de braves cœurs en haut comme en bas de la société, et celui-ci est un des plus généreux, un des plus solides qui aient jamais battu sous un habit comme sous une blouse. Crois-tu donc que, si je n'étais pas aussi sûr de lui que de moi-même, je te l'aurais proposé, je lui aurais passé ma lettre de change ? Mais Camille est mon enfant, à moi aussi, et je suis

aussi soucieux de son bonheur que tu peux l'être toi-même. Que manquera-t-il à celui que tu auras pour gendre? Rien. Qu'apporte-t-il à ta fille? Tout, et, par-dessus tout, ce qui survit à la jeunesse, aux charmes de l'extérieur et de l'esprit, à la richesse elle-même, la droiture, la bonté et l'élévation des sentiments. Avec lui, à ton heure dernière, mon pauvre Peluche, ton cœur sera soulagé d'un grand poids lorsque, en les bénissant pour la dernière fois, tu te sentiras cette conviction que celui auquel tu la laisses continuera l'œuvre de tendresse et de dévouement que tu avais commencée.

— Mon père ! mon bon père ! s'écria Camille en ce jetant dans les bras de M. Peluche.

Celui-ci ne disait rien; mais il avait pris son mouchoir, avec un bruit qui indiquait que l'émotion l'avait gagné.

— Tiens, continua Madeleine en pinçant légèrement l'oreille de Camille, et la forçant de ramener la tête en arrière, regarde-moi cette face-là, et dis-moi si c'est celle d'une fille qu'un père barbare est en train de sacrifier.

Camille passa des bras de son père dans ceux de son parrain.

— Après tout, dit M. Peluche, — assez jaloux de la tendresse de sa fille pour ne pas considérer en ce moment Madeleine sans envie, — après tout, je suis trop équitable pour ne pas reconnaître qu'il a l'air tout à fait bon garçon, M. Henri. Il s'est montré plein d'égards envers moi, hier, en nous ramenant, et, si

Camille est bien convaincue que ce mariage peut faire son bonheur...

— Mon père !... mon Dieu ! il me semble que... oui.

— Eh bien, je ne dis pas non.

Madeleine, qui, depuis quelques instants, regardait à travers les carreaux, ouvrit brusquement la fenêtre et appela celui dont il était question.

— Que fais-tu ? demanda M. Peluche.

— Parbleu ! je le vois revenu au poste d'où je l'ai chassé ce matin : je l'appelle.

— Mais je n'ai pas dit oui.

— Mon brave ami, en fait de mariage comme en fait d'amour, quand on ne dit pas non, c'est absolument comme si le notaire y avait passé.

Henri frappait à la porte : Madeleine alla lui ouvrir.

Malgré son usage du monde, le jeune homme avait peine à déguiser son embarras. Il était pâle, agité.

— Mon garçon, lui dit Madeleine sans autre préambule, j'ai rempli la mission dont tu m'avais chargé, et M. Peluche veut bien t'agréer pour son gendre.

Henri avait saisi la main de M. Peluche et il la pressait avec effusion.

— Embrasse, embrasse, dit Madeleine ; cela se fait toujours rue Bourg-l'Abbé.

Le jeune homme ne se le fit pas répéter, et il étreignit son futur beau-père avec une émotion sincère.

— Monsieur, lui dit-il, ma démarche, si peu préparée, si inattendue, a pu vous sembler étrange ;

mais, dans les quelques heures que j'ai eu l'honneur de passer hier avec mademoiselle votre fille, j'ai si aisément apprécié ses qualités, que j'ai pensé que l'on ne pouvait jamais trop se hâter de s'assurer un semblable trésor. Merci, Monsieur, d'avoir accueilli favorablement ma demande. J'y attachais un tel prix, que, bien qu'il y ait présomption à parler à l'avance de la reconnaissance, j'ose vous affirmer qu'elle ne restera pas au-dessous du bienfait. Vous n'aviez qu'un enfant pour vous aimer; désormais vous en aurez deux.

M. Peluche dut une seconde fois avoir recours à son mouchoir, et, lorsqu'il eut convenablement étanché ses yeux, ce fut lui qui, à son tour, tendit les bras au jeune homme.

Madeleine lui-même faisait une grimace qui indiquait que ce n'était pas sans combat qu'il conservait l'apparence du calme.

— Morbleu ! dit-il d'une voix un peu chevrotante, il faut que ce garçon-là ait les bénéfices de sa belle action. Il vient de frotter deux fois son visage contre ta barbe, Peluche, c'est bien le moins que tu l'autorises à faire connaissance avec une peau plus fraîche et plus satinée que la tienne.

Et, sans attendre la permission qu'il sollicitait, Madeleine poussa Henri vers Camille.

Palpitante et rougissante, la jeune fille tendit ses joues aux lèvres de Henri, qui s'appuyèrent timidement sur leur satin. Les baisers qu'il avait donnés au futur beau-père avaient été autrement sonores ;

mais peut-être ceux que venait de recevoir Camille avaient-ils retenti plus avant dans leurs âmes.

— Bravo ! reprit Madeleine. Et, maintenant que vous voilà fiancés, allez faire un tour dans le jardin et laissez celui que tous deux vous nommerez maintenant votre père, réparer le temps perdu, et s'habiller assez vite pour que nous soyons à dix heures au rendez-vous que nous ont donné nos chasseurs.

Les deux jeunes gens sortirent, et cependant M. Peluche restait accroupi sur son lit, les jambes ramassées, les mains appuyées sur ses genoux, le menton reposant sur sa main.

— Eh bien, à quoi penses-tu ? lui demanda Madeleine.

— Je ne puis pas me persuader que cela soit vrai : ma fille mariée, un terrible sanglier tué par moi, tout cela en moins de vingt-quatre heures !...

— Sans compter que la journée est à peine commencée, et Dieu sait ce qu'elle te réserve encore ! Ah ! il faut bien le dire, Peluche, il n'y a que toi pour mener rondement les affaires.

— N'est-ce pas ? continua le maître de *la Reine des fleurs* sans quitter son attitude. C'est qu'il est très-bien, ce jeune homme, mais très-bien : excellentes manières, s'exprimant à merveille. Tout ce qu'il m'a dit était bien senti. Il y avait assez d'âme dans son accent pour toucher un vieux grognard comme moi. Oh ! je crois que j'ai bien choisi et que Camille sera heureuse.

— A propos, maintenant que nous sommes seuls,

je puis calmer les scrupules et les appréhensions que te causait la noblesse de ton futur gendre.

— Comment cela? demanda M. Peluche en fronçant légèrement les sourcils.

— Eh bien, cette noblesse n'est point assez haute pour être trop farouche.

Le négociant rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Ah ! noblesse de robe, dit-il.

— Non, pas précisément, répondit Madeleine avec un tremblement dans la voix. Dans les ascendants d'Henri, c'est la robe justement qui a manqué de ce qu'on appelle la noblesse. En d'autres termes, sa mère était d'obscure origine, comme toi et moi.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve? s'écria M. Peluche en prenant feu avec une véhémence bien extraordinaire. Tu es vraiment d'une ignorance crasse en toutes choses, Madeleine. N'est-ce pas là le fait des plus illustres maisons? Quand la mère de mon gendre eût été tout ce que tu voudras, cela l'empêchera-t-il d'être vicomte, et, quand on l'annoncera après moi aux Tuileries, supposes-tu que l'huissier de service dira : « M. le vicomte de Noroy, dont la mère, était mademoiselle Chose? » Que diable as-tu besoin de me rompre la tête de semblables balivernes!

— Je croyais de mon devoir de te prévenir.

— Eh bien, oui, je rends justice à tes intentions; mais, saperlotte ! parle le moins possible de ces histoires qui ne sont bonnes qu'à donner pâture à la

malveillance. Tiens! je me lève; passe-moi mes bas. Ah! mon Dieu!... continua M. Peluche.

— Quoi donc?

— J'ai oublié de consulter Athénaïs.

— Bigre! il est un peu tard pour t'en apercevoir.

— Ah! s'écria M. Peluche d'un air superbe, ma femme pleurera de joie quand elle apprendra que, de notre fille, je viens de faire une vicomtesse.

XXIX

CE QUI ARRIVA PENDANT QUE CHACUN FAISAIT SON RÊVE

Une semaine s'était écoulée.

Malgré sa confiance dans l'irrésistible influence du titre que son futur gendre apporterait à sa fille, M. Peluche éprouvait un assez grand embarras pour annoncer à sa femme que, sans la consulter, il avait osé prendre une détermination de cette importance.

Chaque matin, en se levant, il descendait dans la chambre de Madeleine, s'asseyait devant le secrétaire, choisissait une belle feuille de papier de grand format, taillait longuement une plume, rêvait un instant, écrivait la date au haut de la page, avec une calligraphie tout artistique, et s'arrêtait net après cet effort. Alors, après avoir mâchonné les barbes de la plume pendant quelques minutes, puisé une

demi-douzaine de fois dans sa tabatière, il découvrait invariablement un rendez-vous, une occupation imprévue, qui le forçait à remettre au lendemain une affaire trop grave pour être traitée à la hâte. Au bout de huit jours, le résultat des excellentes intentions de M. Peluche ne se résumait encore qu'en huit plumes taillées et huit feuilles de papier gâtées. Il est juste de reconnaître que, dans ces huit jours, les préoccupations champêtres de M. Peluche avaient pris un prodigieux essor.

Ce nouveau César n'eut pas plus tôt franchi le Rubicon, qu'il oublia jusqu'aux hésitations qui l'avaient retenu sur la rive, qu'il se montra aussi glorieux de sa défaite que si cette défaite eût été une victoire. La réaction qui s'était opérée dans ses sentiments en faveur d'Henri de Noroy avait été aussi profonde que soudaine. La position sociale du jeune homme, l'estime dont il jouissait dans le pays, sa fortune plus que convenable, chatouillaient si agréablement la petite vanité de M. Peluche, qu'il ne se souvint pas, durant une seconde, que ce gendre lui avait été pour ainsi dire imposé; que non-seulement il ne prenait pas la peine de dissimuler sa satisfaction, mais que Madeleine eût été mal venu à prétendre que son initiative avait été pour quelque chose dans la conclusion de l'union projetée.

Ce mariage avait transporté M. Peluche en plein septième ciel, et voici comment :

Les petites passions ont l'égoïsme pour corollaire : M. Peluche était trop vaniteux pour n'être

pas quelque peu enclin au culte de sa personnalité. Vaguement, sans se l'avouer à lui-même, lorsque Camille était devenue grandelette, il avait redouté le moment où un étranger viendrait lui ravir une part, non pas de sa fortune, mais de son bien le plus précieux, l'affection de son enfant. Vainement il avait essayé de dominer ses sourdes appréhensions par les grands mots de devoir, de dévouement, de sacrifice; vainement il s'était proposé pour modèle l'exemple du pélican, qui déchire lui-même ses entrailles pour nourrir ses petits affamés, M. Peluche, comme il arrive aux hommes de peu d'énergie morale en maintes circonstances, n'était jamais parvenu qu'à doubler, pour ainsi dire, ses sentiments. Il avait désiré, à la fois, assurer le bonheur de sa fille, en la mariant, et le sien, en la conservant auprès de lui et surtout en ne partageant avec personne les petits soins auxquels Camille l'avait habitué. Il résultait de cette contradiction intime que, jusqu'alors, il avait accueilli avec enthousiasme tous les partis qui lui avaient été proposés pour Camille, mais qu'il n'avait pas été moins enthousiaste à les déclarer indignes de l'honneur auquel ils prétendaient.

Or, la réalité lui ménageait une surprise dont, au bout de huit jours, il n'était pas encore revenu.

Jamais Camille ne s'était montrée aussi expansive, aussi aimante que depuis le jour où son cœur avait donné un rival à son père dans ses affections.

D'un autre côté, la douceur, les prévenances,

les égards dont Henri se montrait prodigue envers son futur beau-père, contrastaient trop vivement avec la rudesse à laquelle l'ami Madeleine avait habitué M. Peluche, pour ne pas exercer une agréable influence sur celui-ci.

Au bout de deux jours, M. Peluche ne parlait plus sans attendrissement de ceux que déjà il appelait ses enfants.

D'un autre côté, il se trouvait appréhendé par sa fibre la plus sensible. Le parc, le château, qu'il avait considérés avec quelque dédain le jour de son arrivée à Noroy, mais auxquels il ne reconnaissait plus d'équivalent depuis qu'il voyait approcher le moment où il en deviendrait le propriétaire indirect, avaient pris place à côté du fameux titre dans ses prédilections.

Levé, comme il le disait dans une réminiscence de la poétique du premier empire, à l'heure où la blonde Aurore ouvre à Phébus les portes de l'Orient, il ne prenait que le temps de s'habiller, descendait au jardin, détachait Figaro, et, escorté de l'incorrigible vagabond, il pénétrait dans la propriété de son gendre futur, il en parcourait les allées, s'arrêtait à tous les accidents de terrain, comptait les arbres, les palpait, les toisait, ne se rassasiait jamais de voir et de revoir. Riche lui-même, M. Peluche était pour la première fois de sa vie à même d'apprécier la fortune sous sa forme la plus positive, la terre; et, sous cette forme, il lui trouvait des charmes que n'avaient jamais eus les chiffons de papier qui repré-

sentaient le demi-million que lui-même il possédait. Il se surprenait à frapper de son pied le sable de l'allée qu'il parcourait et à s'écrier, avec une joie d'enfant :

— Ceci sera pourtant à ma fille !

Madeleine concourait, de son côté, à maintenir son vieil ami dans les radieuses régions de cette félicité.

Tous les jours, après le déjeuner, ils partaient pour la chasse. Depuis l'aventure tragi-comique qui avait signalé la première journée, l'ex-bimbelotier se gardait bien de conduire M. Peluche contre d'autres adversaires que les lièvres, les lapins et les perdrix. Dans ces expéditions, le concours de Figaro étant non-seulement autorisé, mais indispensable, M. Peluche se consolait un peu des modestes proportions de ses victoires. Du reste, si ses victimes étaient petites, les victoires n'en étaient pas moins éclatantes. La fameuse carnassière avait reçu le baptême du sang ; chaque soir, elle revenait au logis gonflée comme le sac d'un soldat après un pillage, et, lorsque, à table, on procédait au recensement des pièces abattues, c'était toujours lui qui se voyait décerner la royauté de la journée, honneur qu'il recevait sans modestie, mais aussi sans aucune espèce d'étonnement.

Cependant, la sincérité de l'historien exige que je déclare que Madeleine n'était point étranger à ces succès prodigieux.

Il se plaçait toujours à peu de distance de son

vieux camarade et tirait en même temps que lui sur la pièce qui se levait, histoire d'appuyer le coup, comme il disait.

Si, par hasard, celle-ci s'en allait saine et sauve, M. Peluche gourmandait aigrement son ami sur ce qu'il appelait sa déplorable habitude; mais, lorsqu'elle tombait, il ne se plaignait jamais.

Je veux raconter, en passant, un incident qui faillit compromettre la superbe confiance que M. Peluche avait acquise par son habileté de tireur.

Un jour que Madeleine et lui traversaient presque côte à côte un taillis de deux ans, un lièvre se leva devant M. Peluche : deux détonations éclatèrent en une seule, et, de sa plus belle voix, le maître de *la Reine des fleurs* s'écria :

— Apporte!

Mais, à sa grande surprise, au lieu du quadrupède qu'il attendait, il vit Figaro lui rapporter une perdrix!

Pour le convaincre que cette pièce de gibier lui appartenait bien réellement, il fallut que Madeleine entamât la longue kyrielle des étranges quiproquos dont le hasard est l'occasion, et encore M. Peluche resta rêveur pendant le reste de la journée.

Si les heures semblaient si courtes et si bien employées à M. Peluche, que devaient-elles paraître à Camille?

Il y a dans la vie d'une jeune fille, si chaste, si retenue qu'elle soit, de vagues aspirations qui lui fournissent la prescience du rôle auquel elle est

destinée ici-bas : elle rêve l'amour avant d'en connaître le nom.

C'était là ce qui était arrivé à Camille.

Elle adorait son père, elle aimait tendrement sa belle-mère, mais cette affection n'absorbait pas aussi complétement son cœur qu'elle le supposait elle-même. Elle y sentait une sorte de vide qui l'étonnait toujours et l'épouvantait quelquefois, et d'autant plus que ni la lecture, ni l'étude, ni les distractions ne suffisaient à le remplir. Alors, elle avait prêté plus d'attention à ce mot de mari prononcé souvent devant elle, et écouté jusqu'alors avec assez d'indifférence. Elle s'était demandé si cette place où l'hôte manquait n'appartenait pas à l'inconnu, et une voix secrète venue du fond de son âme avait répondu : « Oui. » Elle avait frissonné, rougi; puis elle avait souri. Était-il donc possible qu'il pût obtenir d'elle autant que ceux à qui elle devait tout, cet être dont elle ignorait le nom, et qui, de son côté, ignorait lui-même qu'elle existât, qui, peut-être, passait en ce moment sous ses fenêtres, sans que rien lui dît : *Elle est là!* sans qu'un tressaillement lui apprît, à elle, que c'était lui ? Rassurée par cette réflexion, elle avait curieusement regardé autour d'elle, et, ne voyant personne qui, dans ce rôle, pût lui convenir, ne croyant pas qu'il y eût danger à tromper l'instinctif ennui qui, à certains moments, s'emparait d'elle, elle avait rêvé, et, lâchant la bride à son imagination, elle avait cherché comment, pour lui plaire, devait être celui que Dieu destinait

à devenir son compagnon de route ici-bas. Cette simple interrogation avait provoqué la création d'un être idéal, vers lequel les pensées de Camille allaient se fixant d'autant plus volontiers, que non-seulement elle l'avait doté de toutes les perfections, mais qu'il était son œuvre. Bientôt, à la violence des battements de son cœur lorsqu'elle évoquait le fantôme, elle avait eu l'intuition de l'absolutisme avec lequel celui qui en prendrait la place règnerait sur ce cœur. Effrayée, elle avait voulu briser la statue; mais il était trop tard. Elle s'était fait une si douce habitude des consolations que la rêverie ménageait à sa vie monotone, que son idéal n'était pas plus tôt en pièces, qu'elle en recueillait pieusement les débris et s'occupait à le reconstruire.

La première fois que Camille avait entendu la voix d'Henri, elle avait ressenti une étrange émotion. Cette voix, il lui avait semblé la reconnaître; elle croyait être certaine que ce n'était pas ce jour-là seulement que cet accent remuait si doucement son âme. Quelques heures de tête-à-tête avec le jeune homme l'avaient laissée sous l'influence d'un sentiment indéfinissable qui tenait de la stupeur et de l'admiration, de la terreur et de la joie. Elle se sentait rougir et pâlir tour à tour; son cœur battait avec violence; elle était inquiète, agitée; elle eût voulu s'éloigner, et sa volonté cédait à un attrait irrésistible. Dans la nuit, comme je l'ai dit plus haut, elle s'était recueillie. Inquiète du trouble qu'elle ressentait, elle s'était interrogée, elle s'était demandé s'il était possible

qu'un homme qu'elle connaissait depuis si peu de temps eût pris si promptement un empire sur son âme : elle s'était répondu négativement. Elle se trompait, elle l'aimait, mais elle l'aimait depuis longtemps. C'était le spectre de ses rêves qui avait pris corps, c'était l'incarnation de l'être imaginaire vers lequel, depuis quelque temps, allaient toutes ses pensées.

Un instant bouleversée par la brusque décision de son père, Camille n'avait point tardé à reconnaître l'épanouissement du bonheur au milieu de ce désordre d'émotions. Sa physionomie avait été radieuse lorsqu'elle avait laissé tomber sa main dans la main que lui présentait le jeune homme, et elle n'avait pas eu la pensée de dissimuler sa joie. Peu à peu son cœur s'était ouvert à tous les enivrements de l'amour, et elle s'y était abandonnée sans réserve. Cet amour n'avait pas la violence de la passion : il se manifestait par cette confiance calme et sereine qui caractérise les sentiments profonds.

Quatre jours ne s'étaient pas écoulés, qu'il lui semblait que cette douce intimité avait des années de date, qu'elle était persuadée qu'elle devait se prolonger aussi longtemps que durerait leur existence à tous les deux.

Le bonheur d'Henri ne le cédait en rien à celui de sa fiancée. Chaque jour, il reconnaissait en elle des qualités plus sérieuses et plus solides ; chaque jour, il subissait davantage l'influence de ses charmes et de sa douceur.

Il s'était fait une habitude d'une petite flânerie matinale sous les fenêtres de la jeune fille. Dès qu'un pâle rayon de lumière avait glissé sur leurs carreaux, ces fenêtres tardaient rarement à s'ouvrir. De l'étage au rez-de-chaussée s'échangeaient des bonjours empreints d'autant de sollicitude que si des années d'absence eussent séparé les deux amants.

Promptement vêtue, Camille descendait pour retrouver son ami, et alors commençait un poëme de joies pour lesquelles la journée semblait toujours trop courte. Ces joies étaient simples, un peu naïves ; mais quoi de plus charmant que l'idylle pour les amoureux ?

Malgré cette diversion inattendue, Camille observait religieusement le programme qu'elle s'était tracé pour l'emploi de son temps. Elle s'était substituée à la servante dans les soins à donner à la basse-cour. Henri l'accompagnait tandis qu'elle distribuait la nourriture de toute la population emplumée : il partageait ses joies, ses étonnements, ses admirations enfantines. Puis, tantôt seuls, tantôt accompagnés de M. Peluche, qui ne laissait pas toujours échapper cette occasion de s'essayer au rôle de châtelain, ils allaient visiter les ouvriers occupés soit dans le parc, soit dans les champs.

La nouvelle du prochain mariage s'était promptement répandue dans le village; les braves gens confondaient déjà la jeune fille dans les témoignages de reconnaissance et de dévouement qu'ils accordaient à leur maître.

Après le déjeuner, alors que M. Peluche et Madeleine étaient partis pour la chasse : les deux jeunes gens décidaient de l'emploi de leur journée. Tantôt elle était consacrée à la promenade dans quelque beau site des environs ; ils la passaient à chercher dans les bois, dans les champs, de nouveaux sujets pour l'album de Camille ; et tantôt, enfin, comme la première fois, ils l'employaient à des visites charitables.

La plupart du temps, ils étaient seuls, et cependant sous la meilleure des sauvegardes, la pureté de leur cœur et de leur amour.

Tantôt ils cheminaient côte à côte, silencieux, doucement recueillis et absorbés dans leurs pensées ; tantôt un incessant babil animait la promenade ; mais, dans leur causerie, jamais une phrase, un mot, ne faisait d'allusion aux sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Un regard, un furtif serrement de main, c'était tout ce qu'ils accordaient au besoin d'épancher leurs âmes ; mais ces âmes étaient déjà si parfaitement confondues, que ces regards, que ces étreintes valaient pour elles mille serments.

De tous nos personnages, Madeleine était donc le seul qui eût conscience de la durée exacte du temps et des heures et qui ne s'étonnât pas douze fois par jour de la rapidité avec laquelle elles passaient.

Deux ou trois fois dans le cours de cette semaine, Madeleine avait gourmandé son vieil ami à propos de la fameuse lettre qui, tous les jours recommencée,

menaçait de prendre la tournure de la tapisserie de Pénélope. Il n'avait pas tardé à reconnaître que ce n'était pas à la paresse ni à la multiplicité des occupations de M. Peluche qu'il fallait attribuer le retard que celui-ci apportait à une communication de cette importance, mais seulement à l'embarras qu'éprouvait le digne homme pour apprendre à la sévère Athénaïs qu'il avait dû prendre une détermination de cette importance sans la consulter.

En sa qualité d'homme d'action, Madeleine prit rapidement son parti.

Le samedi matin, après sa promenade quotidienne dans ce qu'il appelait les domaines de son futur gendre, M. Peluche s'était mis à la recherche de son hôte. Ne le trouvant pas dans le jardin, il était monté à sa chambre; cette chambre était vide. Il l'avait demandé à tous les échos. La servante lui avait répondu en lui annonçant que son maître était parti le matin même pour Villers-Cotterets, sans indiquer le but de son voyage, sans dire à quelle heure il serait de retour.

Après le déjeuner, force fut à M. Peluche de se passer du compagnonnage dont il s'était fait une douce habitude et de s'en aller tout seul à la chasse, escorté de Figaro.

Mais ce jour-là était de ceux qui se marquent d'une pierre noire. La présence de Madeleine n'était probablement pas étrangère à l'excellente conduite de Figaro depuis quelque temps. Privé de cette tutelle, il reconquit en un instant tous les instincts

indisciplinés qui l'avaient rendu célèbre. Le nez et la queue au vent, il se lança dans la plaine avec des façons de pandour, battant l'estrade à un kilomètre de son maître et beaucoup trop occupé de ses petites distractions personnelles pour se soucier le moins du monde des claquements de fouet, des coups de sifflet, des injonctions menaçantes de celui-ci. Lièvres, perdrix, tout s'enfuyait devant le sacripant, et si loin, que M. Peluche consomma en leur honneur une bonne demi-livre de poudre sans que ses adversaires eussent seulement entendu le plomb siffler à leurs oreilles. M. Peluche fit une première connaissance avec la bredouille. Je n'ai pas besoin de dire qu'il était d'une humeur massacrante. Comme tous les vainqueurs, il se révoltait contre sa défaite; il en accusait tout le monde, excepté lui. Il rejetait sur Figaro, nouveau Grouchy, la honte de ce nouveau Waterloo. Quelques accusations aigres-douces s'en allèrent même à l'adresse du gouvernement de son choix, qu'il osa soupçonner de tromperie dans la qualité de la poudre qu'il lui avait fournie. Mais ce fut Madeleine qui devint l'objet de ses récriminations les plus virulentes. Où était-il? que faisait-il? pourquoi ne se trouvait-il pas là?

Madeleine ne parut pas plus au dîner qu'il n'avait paru au déjeuner, et, le lendemain matin, M. Peluche, qui n'avait fait qu'un saut de sa chambre à la chambre de son ami, put acquérir la conviction que l'ex-bimbelotier avait découché, ce qui lui fit froncer le sourcil.

Sur les huit heures du matin, Camille et Henri se promenaient dans le parc. M. Peluche, qui commençait à trouver que la journée était longue, était allé à la cuisine surveiller les apprêts d'un salmis sur lequel il comptait un peu pour tromper ses ennuis, lorsque le bruit d'une voiture retentit sur la route et lui fit mettre le nez sur le perron.

M. Peluche reconnut la carriole qui l'avait amené lui-même. Il la vit s'arrêter devant la grille de la cour, et presque aussitôt Madeleine s'élançait en dehors avec sa vivacité habituelle.

— C'est bien heureux! s'écria M. Peluche en courant au-devant de son ami, et vous avouerez que vous avez une singulière façon de vous conduire avec les hôtes que vous recevez, mille !...

Pour la première fois de sa vie peut-être, M. Peluche allait jurer; mais l'imprécation expira dans sa gorge, et, en même temps, il recula d'un pas en arrière.

Dans l'encadrement d'osier, entre les deux petits rideaux de cuir, il venait d'apercevoir une figure pâle encadrée de deux tire-bouchons noirs, qui avait produit sur lui l'effet de la tête de Méduse.

Cette figure, c'était celle de madame Athénaïs Peluche, à laquelle Madeleine présentait le poing et pour laquelle celui-ci faisait galamment un marchepied de son genou.

XXX

EXPLICATION CONJUGALE

Si les grenadiers qui avaient l'honneur de marcher sous M. Peluche avaient été là pour observer leur digne capitaine, la réputation de fermeté stoïque dont celui-ci jouissait dans la compagnie s'en fût quelque peu altérée. Ses couleurs disparurent instantanément non-seulement de son visage, mais de ses lèvres, et, à un premier mouvement purement instinctif de retraite, il en ajouta un second qui devenait plus compromettant.

Je dois avouer que la physionomie de madame Peluche n'était point, en effet, rassurante pour un époux aussi épris de tranquillité, aussi ennemi du bruit, que l'était le maître de *la Reine des fleurs*.

Le visage de madame Peluche n'accusait pas seulement les fatigues d'une nuit d'insomnie, il portait les marques de vives, de véhémentes émotions. Elle était pâle, ses paupières étaient tuméfiées et rougies; sa chevelure, dont elle arrondissait les boucles avec des soins si méthodiques et si minutieux, paraissait en désordre; enfin, ses sourcils froncés, ses lèvres contractées, indiquaient qu'elle était en proie à une colère qui, d'instant en instant, pouvait faire explosion.

Madeleine lui avait offert son bras ; elle ne daigna pas remercier le bimbelotier de ses galantes attentions et marcha droit à son mari.

La conviction qu'il n'échapperait pas à l'explosion qu'il redoutait rendit à M. Peluche quelque courage. Il essaya de sourire et s'avança, de son côté, vers sa femme, les bras étendus pour l'embrasser. Madame Peluche ne se refusa point à l'étreinte conjugale: mais elle ne rendit pas non plus à son mari les deux baisers retentissants que celui-ci avait appliqués sur ses joues, et elle lui dit sans autre préambule :

— Montons à votre chambre, j'ai à vous parler.

M. Peluche jeta sur Madeleine un regard chargé d'angoisses et de reproches, regard qui le suppliait de ne pas l'abandonner dans l'épreuve.

Mais Madeleine lui-même paraissait éprouver un embarras qui n'était pas dans ses habitudes. A l'animation de son teint, à l'éclat de ses yeux, il était facile de voir que le voyage ne s'était point passé sans qu'il eût eu lui-même à essuyer le premier effort de la bourrasque.

Cependant, il suivit les deux époux; mais, au moment où il allait entrer dans la chambre, sur les pas de Madame Peluche, celle-ci ferma brusquement la porte, et, donnant un tour à la clef, elle le laissa dehors.

M. Peluche était trop consterné pour hasarder une observation : il regarda piteusement sa femme : elle

était tombée sur un fauteuil et elle cachait son visage dans son mouchoir.

Jusqu'alors, M. Peluche n'avait été que sous l'influence de son appréhension pour tout ce qui ressemblait à une scène ; la douleur d'Athénaïs fit entrer le remords dans son cœur. Il s'approcha d'elle, il essaya de prendre une main qui se déroba à son étreinte.

— Pardonne-moi, Athénaïs, dit-il d'une voix humble et caressante. J'ai eu tort de ne pas t'écrire, j'en conviens ; mais je te jure que j'allais le faire aujourd'hui même. C'est la faute de Madeleine : tous les jours, des chasses, des parties de plaisir. J'y suis si peu habitué, qu'il m'est bien pardonnable de m'être laissé entraîner un peu plus que de raison. Tu ne sais pas ? j'ai tué un sanglier, un sanglier magnifique.

— Oh ! répondit Athénaïs avec aigreur, vous êtes modeste ; vous avez encore accompli de bien autres chefs-d'œuvre.

— Ah ! Madeleine t'a dit ? Eh bien ! je crois que j'ai découvert un excellent parti pour notre enfant. Du reste, tu vas voir le jeune homme tout à l'heure. Je ne veux t'en rien dire, pour ne pas t'enlever le plaisir de la surprise ; mais je suis sûr que tu seras, comme moi, enchantée.

— S'il vous plaît, c'est tout ce qu'il faut. D'ailleurs, il serait probablement un peu tard pour ne pas le trouver charmant.

— Tu verras, bichette, que c'est impossible. Fi-

gure-toi une perfection de jeune homme : beau sans fatuité, élégant sans morgue, instruit sans prétentions, doux et modeste ; château, parc, vingt-cinq mille livres de rente; la rosette de la Légion, dont je n'ai que le ruban; vicomte...

— Et bâtard, par-dessus le marché, interrompit Athénaïs.

— Bâtard! s'écria M. Peluche, pourpre de colère.

— Ah! notre ami Madeleine vous avait caché ce petit détail! Eh bien, moi qui l'ai confessé sur le chemin, je puis vous l'apprendre. Oui, bâtard, ou fils naturel, si vous l'aimez mieux.

— Madeleine m'avait bien dit qu'il y avait quelque irrégularité dans la naissance; mais qu'importe, après tout! Datons-nous des croisades? Avons-nous le droit de nous montrer si difficiles?

— Nous ne datons que de nous-mêmes; mais nous pouvons indiquer, année par année, mois par mois, pour ainsi dire, jour par jour, la source et l'accroissement de notre fortune. Savez-vous si votre futur gendre peut en dire autant?

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda M. Peluche.

— Oh! vous qui n'auriez pas livré une douzaine de grosses de fleurs de papier à un détaillant avant de vous être enquis de sa solvabilité, c'est avec cette insouciance que vous avez conclu une affaire dont dépendait la destinée de votre enfant?

— Morbleu!...

— Au fait, vous aviez la garantie de M. Made-

leine ; une telle caution est tout à fait rassurante !

— Madeleine est un honnête homme ! s'écria M. Peluche avec une nuance d'impatience.

— Je ne dis pas non ; cependant, pour que nous nous inclinions devant sa probité, il serait à propos qu'il nous expliquât comment il se peut faire qu'à l'époque où nous le connaissions fabricant de jouets à cinq sous, fort besoigneux et toujours en retard de deux échéances sur trois, il se trouvait bien et dûment le légitime propriétaire des prés, terres, bois parc et château dont vous m'avez fait l'énumération tout à l'heure.

— Madeleine? C'est impossible.

— Cela est si peu impossible, qu'il y a sept ans, par ce qu'on appelle une donation entre vifs, il abandonnait tout cela au jeune homme dont vous voulez faire votre gendre. Or, on ne dispose ordinairement que de ce que l'on possède. Il est bien étrange, Monsieur, que ce soit moi, qui ne suis point la mère de Camille, qui ne me sois point crue dispensée de toute prudence, lorsque son avenir était en jeu. Je n'ai passé qu'une demi-heure à Villers-Cotterets ; ç'a été assez pour que j'aie tenu dans mes mains l'acte dont je vous parle.

— Vous avez raison, ma bonne amie, s'écria M. Peluche, il faut que Madeleine s'explique, et je sais...

En disant ces mots, il portait la main à l'espagnolette, afin d'ouvrir la fenêtre ; mais Athénaïs l'arrêta.

— Pourquoi? lui dit-elle. Écoutez-moi. J'ai le droit de m'offenser de votre conduite. Lorsque vous m'avez épousée, Camille avait trois ans; en sortant de l'église, vous m'avez conduite devant le berceau où elle dormait; vous l'avez prise dans vos bras, et vous m'avez dit : « Vous lui serez une bonne mère, n'est-ce pas? » Je vous le promis et je crois avoir acquis le droit de dire que j'ai tenu religieusement ma parole. Devais-je m'attendre à être traitée en étrangère dans une circonstance aussi grave? Cependant, je vous le jure, je ferais bon marché de ma dignité de femme et de belle-mère, si je savais, par ce sacrifice, assurer le bonheur de celle que j'ai si longtemps traitée de fille. Malheureusement, je crains qu'il n'en soit point ainsi. Les avantages dont vous m'avez tracé le tableau me paraissent singulièrement assombris par ces mystères de naissance et de fortune. Je comprends difficilement que vous, Anatole, dont la droiture, dont l'honorabilité, n'ont jamais été soupçonnées, vous vous soyez décidé à vous aventurer dans ces ténèbres.

— C'est très-juste, tout ce que tu dis là, et c'est précisément pour cela que j'aurais voulu savoir de Madeleine...

— A quoi bon? Plus habile que vous, M. Madeleine a su vous amener où il souhaitait : est-il donc nécessaire d'ajouter à son triomphe la petite satisfaction de vous voir solliciter humblement des explications trop tardives?

M. Peluche se mordit les lèvres de dépit. Athé-

naïs s'aperçut qu'elle avait touché l'endroit sensible ; elle continua :

— D'ailleurs, ses explications, à quoi serviraient-elles? Constitueraient-elles l'état civil qui manque à ce soi-disant vicomte? Donneraient-elles à sa fortune une origine moins équivoque? Non. Si, en mon absence, vous avez été assez imprudent pour laisser les choses s'engager à ce point qu'une rupture soit impossible, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de cacher nos regrets et de nous taire. Si, au contraire, continua madame Peluche en baissant la voix, vous ne vous considérez pas comme irrévocablement engagé...

— Morbleu ! dit M. Peluche le notaire n'y a pas encore passé et je puis toujours...

— Eh bien ?

— Tirer notre révérence à Madeleine en retournant rue Bourg-l'Abbé.

— Alors, si vous voulez m'en croire, Anatole, le plus tôt sera le meilleur.

M. Peluche allait et venait dans la chambre en se grattant la tête, en donnant tous les signes d'une violente perplexité. Certainement, il était loin d'être décidé à renoncer au mariage qui avait fini par trouver en lui tant d'enthousiasme ; mais cet enthousiasme n'en était pas moins fort ébranlé, et madame Athénaïs, qui s'en était aperçue, était fort disposée à porter les derniers coups à ses irrésolutions. Son peu de sympathie pour Madeleine devait nécessaire-

ment s'étendre au prétendu que celui-ci aurait patronné. Cependant, sa malveillance eût peut-être été toute passive sans les circonstances aggravantes dont la décision de M. Peluche se trouvait entourée. Habituée à être consultée comme un oracle, à régner despotiquement dans son intérieur comme dans son magasin, Athénaïs avait considéré le silence de son mari comme le plus sanglant des outrages. Ni les explications de Madeleine, ni la démarche que celui-ci avait hasardée, n'étaient parvenues à tempérer son indignation, et elle aurait probablement fini par faire prévaloir ses idées si, au moment où elle allait prendre la parole, on n'eût frappé à la porte de la chambre.

Madeleine, qui connaissait de longue date la faiblesse de son vieil ami, n'était pas sans inquiétude sur les conséquences de l'entretien conjugal. Il avait été chercher Camille, qui accourait tout essoufflée.

En entrant dans l'appartement, celle-ci se jeta au cou de sa belle-mère et l'embrassa avec effusion. Madame Peluche lui rendit ses caresses avec beaucoup d'émotion, sincère ou simulée.

— Quelle bonne idée vous avez eue de venir, ma mère ! Aujourd'hui, rien ne manquera à notre bonheur.

Le front de M. Peluche se plissa; quelques larmes se glissèrent entre les cils d'Athénaïs.

— Chère enfant ! dit-elle avec attendrissement, je ne me consolerais jamais si elle était malheureuse !

— Malheureuse ! reprit Camille avec un angélique

sourire, voilà un mot qui ne vous viendra point à la pensée lorsque vous aurez vu Henri.

— Pauvre petite ! continua madame Peluche avec le même ton larmoyant. Hélas ! à ton âge, dans de pareilles circonstances les illusions sont bien excusables, mais c'est à nous de ne les point partager.

— Que voulez-vous dire, ma mère ? s'écria Camille avec inquiétude.

— Ne te désole pas, petite ! ta mère, tu le sais, c'est l'incarnation de la raison et de la sagesse ; elle trouve que nous avons été un peu vite tous les deux, et peut-être n'a-t-elle pas tout à fait tort.

— Oh ! qu'elle attende au moins à connaître Henri avant de nous condamner, mon père !

— Mon enfant reprit sentencieusement M. Peluche, je ne doute pas des perfections que tu lui supposes, mais je n'en persiste pas moins dans mon opinion. A côté des convenances personnelles, il en est d'autres dont les parents sont seuls appelés à rester juges, et, si ces convenances ne leur semblent pas réunies aux premières, il est de leur devoir d'exiger de leur fille le sacrifice de ses inclinations.

A ces mots, Camille était devenue pâle, et ses yeux s'étaient remplis de larmes.

— Oui, dit-elle d'une voix mal assurée, et il est également du devoir d'une fille de respecter la volonté de ses parents. Mon père a toujours trouvé en moi une enfant aussi soumise qu'elle était tendre ; qu'il parle...

— Ta ta ta! s'écria M. Peluche déjà bouleversé par l'émotion de la jeune fille, nous n'en sommes pas là; nous nous sommes trop pressés, c'est évident : enfin il faut voir, il faut réfléchir.

— Tu aurais grand tort de te désoler, ajouta madame Peluche. Si ton père décidait que cette union ne te convient pas, je te promets de me mettre en quête, et de te découvrir un mari qui, après huit jours, ne te semblera pas moins charmant que celui que tu auras perdu.

— Oh ! ma mère, dit Camille avec un triste sourire, ce serait là un soin bien inutile.

— Pourquoi ?

— Parce que, si je ne suis pas à Henri, je ne serai à personne.

Camille avait prononcé ces mots avec une fermeté, avec une résolution singulières; madame Peluche lui répondit par un petit éclat de rire nerveux et strident. Alors, la jeune fille étendit le bras vers un petit christ d'ivoire, placé au-dessus du lit et que l'on entrevoyait à travers les rideaux de l'alcôve, et elle s'écria :

— Devant Dieu, je le jure!

Le serment que Camille avait prononcé sans emphase portait l'empreinte d'une détermination si froide, si réfléchie, qu'il épouvanta M. Peluche.

— Camille! Camille! s'écria-t-il avec un accent qui tenait à la fois de la prière et de la menace.

— Mon bon père, dit la jeune fille en tournant vers lui son visage baigné de larmes, je vous le

répète, quelle que soit votre volonté, je m'y soumettrai avec respect et sans laisser amoindrir l'attachement que je vous dois ; mais je ne crois pas que votre autorité puisse exiger plus que ce renoncement qui sera complet; je vous demanderai donc de ne jamais me parler d'autres mariages, et encore une grâce, celle de ne pas me communiquer les raisons que vous aurez eues pour renoncer à une union qui, hier encore, avait votre approbation. Je ne sais, mais il me semble que je ne survivrais pas à ce coup trop violent, et si je dois... vous quitter, je veux mourir avec cette conviction qui me consolera, qu'il était digne de moi ; je veux mourir en l'aimant.

L'émotion de Camille avait été si profonde, quelle avait été forcée de s'asseoir; peu à peu sa pâleur était devenue plus intense; elle faisait des efforts évidents pour parler, elle n'y arrivait que par la toute-puissance de la volonté.

Au moment où le dernier mot expirait sur ses lèvres, sa tête se renversa en arrière, ses yeux se fermèrent à demi, un dernier frisson fit vibrer ses lèvres, et elle demeura inanimée.

A la vue de sa fille sans connaissance, M. Peluche perdit la raison : tandis qu'Athénaïs, un peu déconcertée par ce dénoûment, faisait respirer des sels à la jeune fille, il se précipita aux pieds de celle-ci, il lui prit les mains, il les couvrit de baisers, tout en lui parlant comme si elle eût pu l'entendre.

— Tu l'épouseras, fillette, disait-il, tu l'épouseras ! Est-ce que je savais, moi, qu'il avait comme

cela pris racine dans ton cœur? Puisque je te dis que tu l'épouseras, reviens à toi! Ah! mon Dieu! que cela me fait donc mal de la voir comme cela! Ne dirait-on pas qu'elle est morte, mon Dieu! mais je consens, mon enfant, mais je consens! — Et pourquoi d'ailleurs ne consentirions-nous pas, n'est-ce pas, Athénaïs, de quelque part que lui viennent les cinq cent mille francs? Je t'en prie, dis-lui toi-même qu'elle l'épousera. — Ouvre tes yeux, parle, ma Camille, je t'en conjure!

Les lamentations du pauvre père furent entendues de Madeleine qui accourut. En voyant Camille sans connaissance, il ne put s'empêcher de lancer un regard courroucé à madame Peluche; mais, s'occupant d'abord de Camille, il ouvrit la fenêtre et enleva la jeune fille dans son fauteuil pour la placer dans un courant d'air dont l'action bienfaisante ne tarda pas à la ranimer.

Aussitôt que M. Peluche vit les yeux alanguis de Camille retrouver quelque éclat, et ses lèvres reprendre leur couleur purpurine, il l'embrassa avec transport, et il allait lui renouveler l'assurance qu'il ne s'opposerait pas à son mariage, mais Madeleine lui mit la main sur la bouche.

— Un instant! dit celui-ci. Sans avoir écouté aux portes, je devine ce qui s'est dit ici tout à l'heure, et je ne te reconnais plus le droit de parler de ce mariage avant de m'avoir entendu. Voici ta fille qui revient à elle; il ne reste plus qu'à lui faire avaler un verre d'eau sucrée, ce dont madame Peluche

veut bien se charger; toi, viens avec moi dans le jardin, car c'est à toi et à toi seul que je veux faire une confidence.

Madame Peluche se mordit les lèvres de dépit : elle comprenait que cet entretien achèverait ce que les larmes et l'évanouissement de Camille avaient commencé, qu'elle avait complétement perdu le peu de terrain qu'elle avait conquis pendant la première partie de son entretien avec son mari. Ce double échec ne lui inspira pas de plus bienveillants sentiments pour le futur gendre, au contraire; mais elle était femme, elle n'hésita point à dissimuler, en se promettant bien de prendre sa revanche, si l'occasion s'en présentait.

Lorsque Camille eut retrouvé ses forces, elle manifesta le désir de monter dans sa chambre. La pauvre enfant n'avait point entendu les protestations que lui avait adressées son père; sa belle-mère ne se croyait point autorisée à l'avertir du nouveau revirement qui s'était opéré dans l'esprit de M. Peluche, et, persuadée qu'elle allait à jamais être séparée de celui qu'elle aimait, elle éprouvait le besoin d'être seule, afin de pleurer en liberté.

Athénaïs aida Camille à s'étendre sur son lit; au moment où elle s'engageait dans l'escalier, un pas bruyant en fit retentir les premières marches : c'était M. Peluche qui revenait; la physionomie du digne fleuriste était radieuse.

— Ah! Athénaïs, s'écria-t-il sans se donner le temps d'entrer dans sa chambre, Athénaïs, comme

tu te trompais, notre ami Cassius n'est pas seulement un homme honnête, c'est un homme d'une probité qui... d'une probité que... d'une probité antique comme son nom!

— Je n'en avais jamais douté, dit madame Peluche avec un rire railleur, et j'étais convaincue à l'avance que vous croiriez tout ce qu'il lui semblerait bon de vous raconter.

— Enfin, l'essentiel, continua M. Peluche, l'essentiel, c'est que tu peux calmer tes appréhensions, ma bichette. La fortune du jeune homme est bien à lui, elle lui vient de celui duquel il est toujours honorable de recevoir, de son père : elle n'a été qu'un fidéi-commis dans les mains de notre ami. Hein! te souviens-tu de lui dans sa grande redingote de castorine pelée, lorsqu'il venait m'emprunter cent sous et que tu prétendais que je finirais sur la paille, si je les lui prêtais? te serais-tu jamais doutée qu'il y eût cinq cent mille francs dans la poche de cette redingote-là?

— En effet, c'était assez invraisemblable, dit madame Peluche avec un sourire aigre-doux.

— Brave Madeleine, je crois que je l'aime davantage depuis que je le sais capable de souffrir la misère et de laisser protester ses billets à côté d'un tas d'or qui ne lui appartenait pas.

— C'est fort beau, en effet, dit Athénaïs; mais vous a-t-il raconté comment, en raison de quelles circonstances une somme aussi considérable avait

été déposée entre ses mains de préférence à tout autre ?

M. Peluche ne répondit pas tout de suite, et sa rougeur et ses hésitations témoignèrent de son embarras.

— Non, dit-il ; ceci, d'ailleurs, c'est son secret, et je ne me crois pas le droit de le lui demander.

Avec sa finesse de femme, madame Peluche comprit fort bien que la confidence de Madeleine avait été complète, mais qu'il avait exigé de M. Peluche une discrétion absolue sur certaines parties de cette confidence.

— Allons, reprit le fleuriste, allons vite annoncer à notre fillette qu'elle sera vicomtesse ; car elle le sera : j'ai vu l'extrait de l'état civil, continua-t-il en se penchant à l'oreille de sa femme et en baissant la voix ; il est bien et dûment fils reconnu, sinon légitime de M. Adhémar-Sébastien-Louis, vicomte de Noroy ; c'est la mère qui nous manque, et, ma foi, il faudra bien nous en passer.

Madame Peluche suivit son mari. Convaincue de l'inutilité d'une lutte immédiate, mais toujours décidée à venger, soit après, soit avant la noce, le premier échec que sa suprématie conjugale avait subi, elle fit mieux que de se résigner, elle parut satisfaite.

A quelque condition sociale que la femme appartienne, il y a un diplomate sous l'écorce qui la recouvre. La raide, la revêche marchande de la rue Bourg-l'Abbé arriva du premier coup à un degré

fort honnête de dissimulation; froissée dans son orgueil, elle haïssait cordialement Madeleine et Henri, ces causes premières, sinon directes de l'humiliation qu'elle avait subie, et ce fut précisément envers ceux-là qu'elle se montra le plus aimable.

Cependant, sous prétexte de la nécessité de veiller aux intérêts de la maison, elle se refusa à toutes les instances qui lui furent faites de prolonger son séjour : elle partit le lendemain matin, après que le mariage eut été fixé à quinzaine.

XXXI

UNE RENCONTRE

Le samedi suivant avait été désigné pour le jour de la signature du contrat. Dans l'intervalle, M. Peluche et sa fille étaient retournés à Paris. Camille, qui faisait bon marché de sa coquetterie, eût préféré rester à Noroy; mais M. Peluche y tenait pour elle.

Henri avait vaguement parlé de la corbeille qu'il comptait offrir à sa fiancée, et l'amour-propre du digne fabricant, déjà battu sur plus d'un point, était décidé à trouver une revanche, et dans le chapitre du trousseau, à ne point se laisser dépasser en magnificence. La chasse n'occupait plus que le second rang dans ses préoccupations, et, à l'entendre s'en-

quérir de détails extra-féminins, établir le dessin des entre-deux, discuter des mérites de la valenciennes, du point de Venise, de Bruxelles ou d'Angleterre, ont eût été tenté de supposer que c'était lui qui était la mariée.

Les dépenses exagérées auxquelles il se livra ne pouvaient pas réconcilier madame Peluche avec ce mariage. Ces acquisitions firent éclater les profondes dissonnances qui existaient entre deux caractères qui ne se ressemblaient qu'à la surface. M. Peluche n'était certainement pas un dissipateur : mais son économie n'était que relative. Il suffisait que sa vanité fût en jeu pour qu'il déliât les cordons de sa bourse; la parcimonie d'Athénaïs ne transigeait jamais, quel que fût le sentiment qui la sollicitât.

Elle avait apporté de sa province le culte du linge : elle affectait pour la toile des tendresses de collectionneur ; elle l'aimait pour elle-même, par tempérament, si je puis employer cette expression, bien plutôt que pour l'argent que cette toile représentait. Étager méthodiquement des piles de draps, classer bibliophilement des douzaines de serviettes, de chemises et de mouchoirs, parfumer le tout avec de petits chapelets de racines d'iris, était sa récréation la plus douce, comme la grande affaire de la blanchisseuse était sa préoccupation la plus grave. On ignore ce que l'eau de Javelle, la brosse de chiendent tous les procédés dont usent les Parisiens pour blanchir expéditivement le linge, sans trop se soucier d'en amincir le tissu, peuvent causer d'insomnies et

de douleurs aux femmes qui partagent l'innocente manie d'Athénaïs.

Il était impossible qu'elle eût négligé un moyen si légitime d'assouvir cette passion respectable en s'occupant à l'avance du trousseau de Camille. Celle-ci n'était encore qu'une enfant, que déjà sa belle-mère, sous prétexte d'occasions incroyables, — les femmes ne se servent jamais d'un autre adjectif pour caractériser ces sortes de marchés, — l'avait déjà pourvue de quelques-uns de ces accessoires fondamentaux de l'entrée en ménage.

Ces premières pièces avaient été solennellement déposées dans une armoire. D'autres n'avaient pas tardé à les y rejoindre peu à peu, et, les occasions se multipliant chaque jour davantage, elles n'avaient pas tardé à s'accumuler dans des proportions menaçantes pour les ais de chêne qui servaient de temple à ce trésor. Là, en attendant un jour auquel personne n'avait encore songé, elles servaient aux distractions favorites de madame Peluche, et aussi à attendrir quelques voisines privilégiées sur le dévouement dont ce soin pieux témoignait pour la fille de son mari.

Naturellement, aux premiers mots que M. Peluche avait prononcés, on l'avait conduit à l'armoire, dont les battants s'étaient ouverts avec quelque pompe. Cependant, il s'en était fallu de beaucoup que cette exhibition produisît sur le maître de *la Reine des fleurs* l'effet qu'on en attendait.

Camille, il est vrai, avait trouvé tout charmant;

elle s'était élancée au cou de sa belle-mère, l'avait embrassée avec effusion ; mais, à la vue de ces pyramides de toile, à laquelle le temps avait donné le ton jaunâtre du lard ranci, M. Peluche avait fait une moue significative et déclaré, en hochant la tête, que, tout en étant fort beau et fort cossu, ce trousseau-là restait au-dessous du rang que sa fille était appelée à tenir dans le monde.

Le digne fabricant ne se doutait pas qu'il venait d'atteindre sa femme dans son orgueil et dans son avarice tout à la fois : dans son orgueil en dédaignant ce qu'elle avait choisi, dans son avarice en rendant nécessaire l'acquisition d'un second trousseau, c'est-à-dire une dépense considérable.

Comme tous ceux qui glissent sur la pente d'un précipice et que leurs efforts mêmes contribuent à pousser dans l'abîme, M. Peluche envenima mortellement la blessure qu'il venait de faire en essayant de la cicatriser ; sa bonhomie lui fit commettre la maladresse d'offrir à sa femme ce qu'il venait de trouver indigne de sa fille.

Madame Peluche essaya de sourire, se mordit les lèvres, ne répondit rien ; mais un ferment de haine commença à poindre et à germer dans cette âme, que sa médiocrité native avait jusqu'alors rendue incapable de mal comme de bien et qui, moralement, pouvait être caractérisée par le mot : *neutre*.

Elle refusa avec obstination de se mêler de toutes les acquisitions que projetait son mari ; mais elle fut loin d'abdiquer son droit de critique, et, lorsque

M. Peluche étalait triomphalement les coûteux chiffons qu'il avait choisis, elle se faisait un malin plaisir de lui démontrer qu'il avait été volé.

Cette opposition qui, pour la première fois, se révélait dans son ménage courroucait extraordinairement M. Peluche, qui avait l'horreur innée de toutes les oppositions. Mais sa colère passait vite : il se persuadait que ces taquineries étaient la conséquence du petit désappointement que sa fermeté avait réservé à Athénaïs. Il comptait sur le temps, sur la raison et surtout sur le bonheur de Camille pour en faire justice. Celle-ci, au contraire, pressentait ce qui se passait dans le cœur de sa belle-mère ; elle devinait son hostilité pour le mariage qui allait s'accomplir. Elle en était attristée et effrayée. Elle redoublait de prévenances et de caresses pour adoucir les préventions qu'elle supposait, l'inimitié qu'elle sentait poindre. La pauvre enfant ignorait qu'on apprivoise plus aisément un tigre qu'une femme qui se croit outragée.

Cependant, Henri avait suivi sa future à Paris ; il venait tous les jours au magasin de la rue Bourg-l'Abbé, et sa présence, ses assiduités firent un peu oublier à la jeune fille les chagrins et les inquiétudes que lui causait l'attitude de sa belle-mère.

La veille du jour fixé pour la signature du contrat, la famille Peluche retournait à Villers-Cotterets.

Madeleine et Henri la ramenèrent à Noroy dans le break du jeune homme. La population les at-

tendait rassemblée à l'entrée du village. Les jeunes filles offrirent des fleurs à Camille ; un vieux fermier complimenta les futurs époux au nom de tous ces braves gens. Camille pleurait d'émotion ; malgré la fermeté juvénile de son caractère, Henri avait quelque peine à dominer l'émotion que lui causait la sincère manifestation de l'affection des gens du bourg ; mais M. Peluche ne parut pas aussi sensible à cette ovation qu'on l'eût présumé en raison de ses appétits de gloriole.

Peut-être était-il froissé de ce que les félicitations allaient à son gendre avant d'aller à lui ; peut-être aussi, cédant, sans s'en douter, à la toute-puissance d'une action intime et continue, commençait-il à n'être plus aussi enthousiaste de Henri et à partager les fâcheuses impressions qu'aussitôt qu'ils se trouvaient seuls, Athénaïs ne cessait de lui manifester avec la tenace opiniâtreté de son sexe. Il se borna à reprocher, non sans aigreur, à Madeleine, de ne l'avoir point prévenu de la démonstration populaire qui les attendait, afin qu'il endossât un uniforme tout neuf qu'il avait apporté pour conduire sa fille à l'autel, et afin de lui donner le loisir de préparer une improvisation susceptible d'électriser ces bons paysans.

Quant à madame Peluche, elle trouva sur-le-champ un procédé très-ingénieux pour mettre un terme à des clameurs qui exaspéraient son dépit. Les jeunes gens du village n'ayant point négligé cette occasion de faire parler la poudre, au premier

coup de fusil, elle jugea à propos de s'évanouir, ce qui ne laissa pas que de troubler singulièrement le programme de cette fête de famille.

Au moment où Henri rassemblait ses chevaux afin de les faire tourner devant la grille et entrer dans le parc, il vit, assis sur une des bornes de cette grille, un homme dont la tournure et la physionomie le frappèrent assez pour qu'au milieu des graves préoccupations de cette journée, il ralentît l'allure de son attelage, afin d'examiner plus attentivement ce personnage, non moins remarquable par sa beauté physique que par l'étrangeté de son costume.

Il pouvait avoir vingt-quatre à vingt-cinq ans, bien qu'à quelques rides précoces qui sillonnaient son fronts, indices flagrants de pénibles travaux ou de cruels soucis, on fût tenté de lui en donner davantage. Il était grand et svelte; mais le développement de sa taille ne devait pas avoir été acquis au détriment de sa force : ses membres, même au repos, trahissaient une vigueur singulière.

On retrouvait sur son visage les traits caractéristiques de la race espagnole : le nez aquilin, la bouche finement découpée, la barbe, les yeux, les sourcils, les cheveux d'un noir d'ébène, l'éclat fulgurant du regard ; mais son teint était encore plus basané que celui des Européens du Midi : le soleil des tropiques pouvait seul lui avoir donné ces tons chauds et bistrés du bronze florentin. Il était enveloppé d'un de ces manteaux bruns de forme étrange qui ser-

vent à la fois de couverture, de tente ou de lit aux cavaliers des pampas de l'Amérique du Sud, et qu'on désigne sous le nom de puncho.

A travers les plis de ce manteau, on apercevait une chemise de grosse laine rouge qui lui servait à la fois de gilet et d'habit. La seule concession qu'il eût faite aux coutumes européennes était celle de son pantalon, pantalon de drap gris à bande rouge retombant sur des guêtres de peau de daim. Enfin il avait pour coiffure un feutre mou de couleur noire et à larges bords.

Cet habillement, qui paraissait encore plus étrange au fond d'une province qu'il ne l'eût été à Paris, l'étranger le portait avec autant d'aisance que s'il se fût trouvé sur les bords du Rio-Grande ou de la Plata. Il était calme, indifférent au milieu d'un triple cercle de jeunes drôles qui, après avoir hésité quelques instants entre le spectacle qu'il leur ménageait et l'entrée de la mariée, avaient pris le parti de jouir tour à tour de l'un et de l'autre de ces divertissements et les contemplaient avec une curiosité ébahie..

L'homme au puncho ne paraissait pas s'apercevoir de leur présence. Il roulait un peu de tabac dans une feuille de maïs et fumait sa cigarette avec une impassibilité parfaite, recommençant son travail dès que le dernier nuage de l'odorante fumée avait été emporté par la brise.

Cependant, lorsqu'il avait vu venir la voiture, une assez vive agitation s'était manifestée sur son visage.

Ses sourcils froncés avaient révélé une certaine tension de son esprit. Bien que la jeunesse et la beauté de Camille dussent attirer le regard d'un homme de cet âge aussi sûrement que l'aimant attire le fer, ce n'était pas elle que l'œil de l'étranger avait cherchée, c'était Henri; et, comme, ainsi que je l'ai dit, celui-ci considérait l'inconnu avec quelque surprise, ils se regardèrent longtemps l'un l'autre, sans qu'aucun des deux se décidât à baisser les yeux le premier.

Dès que le break fut entré dans le parc, Henri se retourna avec vivacité vers Madeleine, assis au-dessous de lui et derrière lui.

— Quel est cet homme? lui demanda-t-il.

Comme beaucoup de vieux soldats, Madeleine se faisait un point d'honneur de ne s'étonner jamais.

— Je n'en sais, ma foi, rien, répondit-il.

— Mais vous n'avez donc pas remarqué son costume?

— Oui. C'est quelque *caramba*, quelque mangeur d'ail, qui est venu mendier par ici.

— Mendier? s'écria Henri. Ah! vous ne l'avez pas bien vu. Un homme qui a un regard comme celui-ci n'a jamais tendu la main.

— Pstt! dit Madeleine, on voit bien que tu n'as pas passé les monts, mon garçon. Ces gens-là vous demandent un sou avec une bien autre morgue que les ministres de Sa Majesté Louis-Philippe n'en mettent pour solliciter le budget de MM. de la Chambre.

— Mais enfin, que fait-il ici?

— Va l'interroger, si tu es curieux. Tout ce que je puis te répondre, c'est que voilà deux ou trois jours qu'il rôde, m'a-t-on dit, dans les environs, et que deux fois déjà je l'ai rencontré. Mais, ma foi, je dois assez d'insomnies à ses compatriotes pour me croire dispensé de me mettre en frais de sollicitude pour celui-là.

— Cependant, dit Camille, dont le regard allait chercher un encouragement dans les yeux de son fiancé, peut-être est-il malheureux. Sans ressources, loin de son pays, son sort est digne de pitié. Ne pourrait-on pas s'informer... ?

— Que n'y restait-il dans son pays! s'écria M. Peluche en intervenant dans le débat avec quelque acrimonie : j'ai en horreur tous ces vagabonds, artistes ou autres, qui veulent singer les grands seigneurs en flânant sur les routes. Quand on n'a pas le moyen de payer la poste ou qu'on n'est pas crédité par une bonne maison de commerce, on reste chez soi. Je ne sais, en vérité, comment tu peux t'intéresser à ce grand escogriffe, qui a plutôt l'air d'un brigand que de tout autre chose.

— Oh! ajouta perfidement Athénaïs, c'est son équipage qui aura touché le cœur de Camille. Ne savez-vous pas que la pauvre enfant a toujours eu un faible pour les héros de roman?

La voiture, en s'arrêtant devant le perron, dispensa Camille d'une réponse à cette insinuation malveillante. Les deux dames montèrent à l'appartement que l'on avait préparé pour elles, et Henri,

se dérobant à son futur beau-père et à Madeleine, passa par les écuries et courut rapidement à la grille du parc; mais il plongea vainement le regard des deux côtés de la route : l'étranger avait disparu.

Le lendemain, après déjeuner, une vingtaine de personnes, parmi lesquelles nous retrouvons nos anciennes connaissances, Giraux, Jules Creton, Bénédict Giraudeau, etc., se trouvaient réunies dans le salon du petit château, où on allait procéder à la signature du contrat de mariage.

Nos lecteurs se figureront assez aisément quelle devait être l'attitude des deux jeunes gens dont nous avons dit la réciprocité de tendresse, pour que nous nous dispensions de la décrire.

La satisfaction de poser devant des provinciaux dans son bel uniforme avait fait un peu oublier à M. Peluche le vague mécontentement dont la contagion l'avait gagné sur l'oreiller conjugal. Madeleine était radieux : c'était le rêve que, toute sa vie, le bonhomme avait poursuivi qui allait devenir une réalité. Madame Peluche faisait seule tache à la satisfaction générale, et encore n'en laissait-elle rien transpirer : à peine si quelque crispation involontaire de son visage venait, de loin en loin, traduire ce qui se passait dans son âme.

Le notaire de Villers-Cotterets avait pris place devant une table à jeu, étalé ses paperasses, ouvert son encrier. Il parcourait attentivement et corrigeait l'acte qui allait servir de base à l'union des deux jeunes gens, tandis que les assistants, réunis

par groupes, causaient un peu bruyamment dans tous les coins de l'appartement.

C'est ainsi que les choses se passent à l'Opéra-Comique, et, sur ce point, la mise en scène est fidèle, car c'est ainsi qu'elles se passent dans la réalité.

L'homme de loi en était à ses derniers feuillets de papier timbré, lorsqu'un nouveau venu entra dans le salon.

Ce nouveau venu, c'était M. Redon, le maire de Noroy.

La physionomie ordinairement calme du magistrat paraissait soucieuse et trahissait une violente préoccupation.

Il alla droit à Madeleine, et, sans répondre au cordial bonjour de celui-ci :

— Il faut que vous alliez chez vous, où quelqu'un vous attend, lui dit-il.

— En ce moment? répondit Madeleine en lui désignant du regard le notaire et les assistants. Mais, vous le voyez bien, c'est impossible.

— Il le faut, répliqua M. Redon d'un ton qui n'admettait pas de réplique et qui n'empêcha cependant pas le bimbelotier d'envoyer une imprécation à l'importun qui choisissait si mal son heure pour avoir besoin de lui.

Les longues jambes de Madeleine le portèrent rapidement à l'extrémité du parc. Il passa par la coupure de la haie qui communiquait avec son jar-

din, et demanda à sa servante quelle était la personne qui le demandait.

Celle-ci lui désigna un homme nonchalamment appuyé contre la muraille de la cour, et, dans cet homme, il reconnut l'étranger qui, la veille au soir, avait si vivement excité la curiosité de son filleul.

Dans la conviction que celui dont l'importunité lui était si désagréable appartenait à la race espagnole, Madeleine sentit se réveiller tous ses griefs de vieux soldat.

Il alla droit à lui, les sourcils froncés, et, sans le saluer, sans se découvrir, il lui dit de son accent le plus bourru :

— C'est vous qui avez à me parler?

L'étranger lui rendit politesse pour politesse. Il ne quitta pas son attitude et se contenta de faire un signe affirmatif entre deux aspirations de fumée de sa cigarette.

— En ce cas, faites vite, reprit Madeleine : on m'attend pour signer un contrat.

— Le contrat attendra, répliqua l'étranger impassible; car ce que j'ai à vous dire est assez long pour qu'il me soit impossible de faire vite, comme vous dites.

La pureté avec laquelle l'étranger s'exprimait dans la langue française, le peu d'accent de sa prononciation, étonnèrent un peu Madeleine. Mais il n'était pas homme à abjurer sa mauvaise humeur pour si peu.

— Eh bien, alors, mon cher monsieur, continua-

t-il, nous remettrons, si vous le voulez bien, notre entretien à un autre jour, ou tout au moins à une autre heure : je suis pressé.

— Moi aussi, mon cher monsieur, je suis pressé : c'est pourquoi cet entretien ne sera pas différé.

— Vraiment! dit Madeleine d'un ton railleur.

— Oui. Vous allez m'inviter à entrer dans votre maison, parce que vous ne vous souciez pas que le premier passant venu entende ce que j'ai à vous conter ; vous m'offrirez un siége ; si vous êtes fumeur, vous prendrez votre pipe, afin de m'autoriser à continuer ma cigarette, et vous me prêterez l'attention que méritent les affaires sérieuses.

— Et vous êtes bien sûr que ce petit programme sera religieusement tenu ?

— J'en suis sûr.

— Charbonnier est maître chez soi, mon cher monsieur, et, sans être trop curieux, je voudrais bien connaître le moyen que vous emploierez pour m'imposer votre volonté dans ma demeure.

— Un mot y suffira, mon cher monsieur.

— En vérité !...

— Et ce mot, c'est mon nom.

— Et vous vous nommez ?

— Je me nomme le comte de Noroy, Monsieur.

Madeleine pâlit et ne put retenir un geste de surprise.

Il regarda fixement l'étranger, qui s'inclina légèrement devant lui.

— Le comte de Noroy? répéta-t-il sans trop se rendre compte de ce qu'il disait.

— Oui, le comte de Noroy. Qu'a donc ce nom qui vous étonne? répéta l'étranger avec amertume : je pensais qu'il devait vous être familier.

Madeleine ne répondit pas : il respira avec effort, et, étendant sa main tremblante, il indiqua la porte de sa maison en faisant signe à son interlocuteur de passer le premier.

XXXII

CE QUI SE PASSAIT A PARIS EN 1821

Les choses se passèrent selon le programme indiqué par l'étranger. Madeleine, depuis que l'inconnu s'était nommé, était devenu souple comme un roseau, et les gouttes de sueur qui lui coulaient sur le front indiquaient le bouleversement qu'avait produit en lui ce nom qui était le même que jusque-là avait porté Henri.

En conséquence, à peine entré dans la salle à manger, qui en même temps servait de salon, il lui montra un siége. L'étranger s'assit en souriant, fier sans doute de sa puissance contestée d'abord, mais reconnue ensuite. Madeleine s'assit à son tour, mais sans songer à sa pipe, quoique le comte roulât et allumât sa

cigarette. Et ce fut lui qui, en s'inclinant, dit au jeune homme :

— Parlez, monsieur le comte, je vous écoute.

Le jeune homme s'inclina avec plus de déférence qu'il n'en avait montré jusqu'alors et commença en ces termes :

— Je vous ai annoncé que ce que j'avais à vous dire était un peu long, et ce préambule a paru vous contrarier. Il faut me pardonner, Monsieur. Ma visite a une cause grave, et qui aura probablement des conséquences douloureuses pour une personne que vous aimez beaucoup. Il faut donc que je m'étende sur tous les points, qui, s'ils n'étaient pas éclaircis, pourraient laisser un doute dans votre esprit, et, pour arriver à ce résultat, je dois reprendre les choses de bien haut, puisque mon point de départ remontera à plusieurs années avant ma naissance.

» Mon père, si je n'avais eu le malheur de le perdre, — et je sais quel ami dévoué il avait en vous, Monsieur, — mon père, moins quelques mois, aurait votre âge, puisque vous êtes non-seulement le fils de sa nourrice, mais encore son frère de lait. Nourri dans les traditions de l'Empire, fils d'un colonel tué à la bataille de la Moscowa, il vit avec une profonde douleur les invasions de 1814 et de 1815, auxquelles il était trop jeune pour s'opposer de sa personne. Mais, dès 1816, il entrait dans l'armée, et, en 1820, il était lieutenant dans la légion de la Meurthe, où vous serviez vous-même.

— Comme simple soldat, interrompit Madeleine

ne pouvant s'empêcher de sourire à l'aveu de son humilité.

— Ce fut à cette époque qu'éclata à Paris la première conspiration militaire. Vous savez à quelle occasion.

— Ma foi, monsieur le comte, répondit Madeleine, je vous avoue que, simple soldat, je m'occupais assez peu de politique à cette époque, et ce fut un bonheur pour monsieur votre père, car je pus lui rendre un service qui tenait justement à ce que j'étais trop peu de chose pour être compromis.

— Puisque vous ignorez les causes de cette conspiration, j'en dirai deux mots, Monsieur; je tiens à vous prouver que je connais le terrain sur lequel je marche.

— Dites, Monsieur; tout ce qui vient de votre bouche est intéressant pour moi.

Le jeune homme salua et reprit :

— Après les deux lois votées en 1820 sur la suppression de la liberté de la presse et sur la liberté individuelle, quelques membres de l'opposition résolurent d'organiser la révolte, et se réunirent en comité. C'étaient le général La Fayette, Voyer d'Argenson, Manuel, Dupont (de l'Eure), Mérilhou, de Corcelles, Beauséjour et le général Tarayre.

» Ce comité, d'où sortirent les premières tentatives de lutte ouverte contre la Restauration, prit le titre de *Comité directeur*.

» Sa devise était ces paroles de la Fayette :

« Le devoir de tout bon citoyen est de conspirer

» contre un gouvernement liberticide qui conspire. »

» Cet appel aux armes eut son écho dans l'armée. Des intelligences s'établirent entre cinq ou six chefs de régiments et le comité directeur.

» Le mouvement devait s'opérer à Paris, par les ordres et avec la coopération du capitaine Nantil et de mon père, tous deux officiers dans la légion de la Meurthe, toute dévouée à la cause de la Révolution.

» Cette légion était chargée de s'emparer du château-fort de Vincennes. La forteresse occupée, on en donnerait le commandement au général Merlin, et un gouvernement provisoire ayant pour président La Fayette s'y installerait.

» En même temps que le mouvement serait tenté sur Vincennes, le commandant Bérard, chef de bataillon de la légion des Côtes-du-Nord, à peu près sûr de sa légion, se porterait sur la Bastille, s'y réunirait à un millier de jeunes gens faisant partie du complot, occuperait le jardin Beaumarchais, dont on pourrait facilement faire une inexpugnable redoute, et se trouverait ainsi commander la ligne des boulevards et les abords de la place Saint-Antoine.

» Dans le même moment, la première légion du Nord, conduite par le capitaine Dequevauvillers, devait s'établir en avant de l'Hôtel-de-Ville, sur les quais, de l'un et de l'autre côté de la Seine, et compléter matériellement la séparation sociale et pécuniaire qui existe entre les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et les quartiers riches de Paris.

» L'exécution du complot fut d'abord fixée au 10, puis au 15, puis au 20 août.

» Un de ces accidents qui font écrouler comme du sable les combinaisons les plus solides renversa l'immense échafaudage.

« C'était le 15 août la Saint-Louis, c'est-à-dire la fête du roi. Le feu prit à différentes pièces d'artifice destinées à solenniser la fête. Une explosion eut lieu au fort de Vincennes qui coûta la vie à plusieurs personnes, et qui, dans le premier moment, effrayant le gouvernement, qui ignorait la cause de la détonation, amena l'ordre de diriger sur Vincennes des détachements de la garde royale. En voyant ces mouvements militaires, quelques-uns des conjurés crurent la conspiration découverte, et, désirant se tirer sains et saufs de la bagarre, dénoncèrent toute la conjuration et révélèrent le nom des chefs. Après avoir réuni, dans la nuit du 18 au 19, tous les renseignements que purent lui donner les dénonciateurs, le duc de Raguse, major général de la garde, signa l'ordre de les arrêter.

» Le capitaine Nantil et mon père étaient occupés, sur le boulevard Beaumarchais, à prendre les dernières mesures d'exécution, quand un sous-officier de la légion accourut hors d'haleine et leur annonça que tout était découvert.

» Il n'y avait pas de temps à perdre. Il s'agissait de fuir. Les deux conjurés se serrèrent la main et s'élancèrent chacun de son côté.

» Nantil trouva un asile chez un étudiant en droit,

nommé Bellay, puis chez un employé du palais Bourbon, puis chez un maître tailleur de la garde impériale. Enfin, il quitta Paris et se réfugia à Nantes, où il demeura caché jusqu'à l'amnistie.

» Mon père rencontra un soldat de sa compagnie, que vous devez connaître, monsieur Madeleine...

— Oui, monsieur le comte, répondit Madeleine, car ce soldat, c'était moi.

— Eh bien, alors, Monsieur, dit le jeune homme, c'est à vous, pour tout ce qui a rapport au séjour de mon père à Paris et à sa fuite, c'est à vous de reprendre le récit que j'ai commencé, la délicatesse me faisant, vous le comprendrez, un devoir de vous passer la parole et de m'en rapporter à tout ce que vous direz, commençant par vous avouer que je n'ai aucune preuve à l'appui de la réclamation que je viens vous faire, et que mon père, en mourant, m'a dit de me fier entièrement à votre parole.

Madeleine sourit tristement, et, tendant la main au jeune homme :

— Votre père a eu raison, monsieur le comte, lui répondit-il.

Puis, prenant la parole à son tour, il continua :

— Votre père m'entraîna dans une allée obscure que nous trouvâmes sur notre chemin, et en deux mots il me mit au courant de la situation.

» Je réfléchis un instant, et la première idée qui me vint fut que, puisque la conspiration était dénoncée, puisque l'on connaissait le nom des conspirateurs, les barrières devaient être gardées et les

signalements donnés aux barrières. Il s'agissait donc, au lieu de fuir, de ne pas quitter Paris, et d'y trouver tout simplement un asile sûr.

» Cet asile je l'avais, non pas chez moi, hélas! un pauvre soldat n'a pas de chez lui, mais chez une jeune fille de dix-sept ans, belle et chaste comme la Vierge. C'est chez elle que j'eusse caché mon frère, si j'en avais eu un; c'est là que je cachai votre père.

» Cette jeune fille, qui vivait de son aiguille, travaillant pour un grand magasin de lingerie, dont son admirable talent en broderie faisait la vogue, demeurait dans deux petites chambres et un cabinet, au quatrième, rue Bourg-l'Abbé, et n'était connue dans tout le quartier que sous le nom de mademoiselle Henriette: ce nom était aimé et respecté comme celui d'une sainte créature à laquelle nul n'avait le droit d'adresser le plus petit reproche.

» Un lien inconnu, que je révélai à votre père en montant l'escalier d'Henriette, m'attachait à cette jeune fille. Je le lui révélai, parce que c'était un nouveau motif pour qu'il la respectât.

» Henriette ne pensa pas un instant au danger qu'elle courait en recevant sous son toit un beau jeune homme de vingt-quatre ans; elle pensa qu'il était sous le poids d'une accusation capitale, qu'un refus de sa part pouvait faire tomber cette noble tête de dessus ses épaules. Elle ouvrit sa porte au proscrit et lui donna sa chambre, dont elle faisait à la fois sa salle à manger et sa cuisine : le cabinet servit de chambre à coucher au prisonnier.

» Je dis prisonnier, parce que, pendant deux mois qu'il resta chez Henriette, il ne sortit que de temps en temps, de peur d'éveiller les soupçons. Je venais le voir et je le plaignais de sa réclusion. J'ignorais les motifs qu'il avait de trouver sa réclusion agréable.

» De nombreuses arrestations avaient été faites, nous espérions toujours que la police se lasserait, mais elle tenait surtout à Nantil et à votre père, qui tous deux étaient contumaces, attendu que c'étaient les deux chefs. La Cour des pairs était convoquée pour le mois de janvier de l'année 1821. C'était la première conspiration militaire, on pouvait deviner d'avance la sévérité de l'arrêt.

» Il était probable que la confiscation des biens suivrait la condamnation capitale, et que le contumace, sauvât-il sa vie, serait ruiné à tout jamais.

» Voici à quoi nous nous arrêtâmes :

» Toute la fortune de votre père était en biens-fonds, situés dans la commune dont il portait le nom. Il s'agissait de trouver un homme, de l'honnêteté duquel on fût assez sûr pour lui faire une vente simulée de tous ces biens. Votre père me fit l'honneur de jeter les yeux sur moi...

Le jeune homme s'inclina en manière d'hommage rendu.

— Seulement, avec l'activité de la police parisienne, il était impossible que cet acte de vente se fît à Paris. Le notaire d'un côté, le receveur de l'enregistrement de l'autre, pouvaient, soit crainte d'une

punition, soit ambition d'une récompense, dénoncer le vendeur; l'enregistrement seul suffisait. La province, où l'on s'adresserait à des amis, offrirait une sécurité plus grande.

» Seulement, il s'agissait de gagner la province.

» Je demandai et fis demander, par un camarade auquel nous pouvions nous fier, un congé de huit jours pour venir à la noce. Le congé nous fut accordé.

» Le comte revêtit les habits du camarade, que nous laissâmes, avec des habits d'ouvrier, rue Bourg-l'Abbé, et tranquillement, à pied, avec notre congé roulé dans notre cylindre de fer-blanc, nous sortîmes de Paris par la barrière de la Villette.

» Henriette, qui avait voulu ne quitter le comte que le plus tard possible, avait pris la diligence de Villers-Cotterets, où nous la rejoignîmes après une étape de deux jours.

» A Villers-Cotterets, nous prîmes une cariole et en une heure nous fûmes rendus.

» Nous descendîmes directement chez le notaire, Me Mennesson, excellent patriote et honnête homme s'il en fut. Nous lui racontâmes la situation, et, sans s'inquiéter un instant du péril qu'il courait en prêtant les mains à un pareil acte, légal à tous les points de vue, mais à tous les points de vue aussi dangereux, il dressa l'acte de vente à mon nom et mon profit.

» J'avais vingt mille francs chez Me Mennesson. C'était juste la somme dont le comte de Noroy pen-

sait avoir besoin pour sa fuite et l'installation qu'il projetait. Il fut convenu avec lui que, selon ses besoins, je ferais des emprunts, comme pour moi, sur sa propriété, qui pouvait valoir deux cent cinquante mille francs, et que les sommes résultant de ces emprunts, je les lui enverrais. Je lui remis, en outre, une contre-lettre annulant la vente et déclarant qu'il n'avait reçu de moi qu'une somme de vingt mille francs.

» Il mit les vingt mille francs en or dans une ceinture, prit le costume et se procura les papiers d'un marinier du port aux Perches, et, sans plus douter de moi que je ne doutais de lui, nous prîmes congé l'un de l'autre, moi pour revenir à Paris, lui pour gagner le Havre, s'embarquer pour l'Amérique et aller rejoindre, au Texas, la colonie française que le général Lallemand y avait réunie sous la dénomination de *Champ d'Asile*.

» Le camarade qui était resté à Paris derrière nous vint nous rejoindre à Noroy, reprit son uniforme et rentra avec nous à Paris.

» Nous étions au comble de la joie d'avoir si bien réussi dans nos projets d'évasion. Seule, Henriette était atteinte d'une tristesse que je ne comprenais pas, mais que je compris un mois après, quand, se jetant en pleurant dans mes bras, elle m'avoua qu'elle était enceinte !

XXXIII

UNE LETTRE QUI ARRIVE TROP TARD

Madeleine s'arrêta un instant, s'essuya rapidement les yeux et reprit :

— Je pourrais m'étendre sur l'hospitalité violée, sur l'amitié trahie, sur l'innocence abusée. Je me contenterai de vous dire, monsieur le comte, que le coup fut cruel et porta en plein cœur. Il est vrai que le comte de Noroy ignorait la situation dans laquelle il laissait Henriette. Celle-ci ne l'avait reconnue elle-même qu'après son départ; ou, sans cela, j'en suis sûr, votre père l'eût épousée...

— Je ne vous l'eusse pas dit le premier, répondit le jeune homme; mais, puisque c'est vous qui émettez cette opinion, je puis vous affirmer que son ingratitude envers cette jeune femme et vous fut le remords de toute sa vie.

— Je ne sais des événements qui suivirent la fuite du comte que ce qu'il m'en raconta, continua Madeleine.

— N'importe, achevez, Monsieur... J'ai besoin jusqu'à ce que nous soyons arrivés à un certain détail, que le récit soit continué par vous.

Madeleine fit signe qu'il ne demandait pas mieux et reprit :

— Au bout de huit mois et demi, à partir du jour où le comte nous avait quittés, Henriette accoucha d'un garçon, et mourut en lui donnant le jour !

» Je vous fais grâce, Monsieur, de mes angoisses au lit de mort, de mes larmes, de mon désespoir. En revoyant votre père, j'ai tout pardonné.

» L'enfant, qui était un garçon, fut inscrit sur les registres de l'état civil, sous le nom de Henri, et, comme il était orphelin, je fis serment devant Dieu de remplacer son père et sa mère.

» Puis, à tout hasard, sans savoir si elle parviendrait jamais, j'adressai au comte de Noroy une lettre au *Champ d'Asile*, province du Texas.

» Cependant, le procès avait eu lieu devant la Cour des pairs. Votre père avait été condamné à mort, mais sans confiscation de biens. Je n'eus donc pas même à faire valoir ma vente, pour laquelle ni le notaire ni le receveur de l'enregistrement ne furent inquiétés.

» Trois ans s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de votre père; pendant ces trois ans, je fis, bien à contre-cœur, la campagne d'Espagne. La campagne finie, mon temps de service militaire achevé, je quittai à ma grande joie l'uniforme, et, comme je ne voulais pas rester à rien faire, et que je ne me croyais pas le droit de toucher à une fortune dont je n'étais que le dépositaire, j'achetai un petit fonds de bimbeloterie, rue des Bourdonnais, avec les quelques mille francs qui me restaient, et non-seule-

ment je vécus, mais je pus subvenir aux premières dépenses de l'enfant.

» Sur ces entrefaites, le roi Louis XVIII mourut, Charles X lui succéda, et une amnistie générale, dans laquelle fut compris votre père, signala l'avénement du nouveau règne.

» Quatre mois après, au moment où je pensais le moins à lui, je vois tout à coup entrer votre père dans ma pauvre boutique.

» Mon premier mouvement fut de me jeter dans ses bras.

» — Mon ami, me dit-il, j'ai reçu ta lettre lorsqu'il n'était plus temps de rien réparer. Quand j'arrivai au Texas, le Champ d'Asile venait d'être détruit par le vice-roi du Mexique. J'allai errant par tout le golfe, d'Austin à la Vera-Cruz, de Mexico à Cuba. Je remontai le fleuve des Amazones; je traversai des forêts immenses, des plaines sans fin. Je descendis le rio Parana, je traversai l'Uruguay et j'arrivai à Montévidéo. J'avais des lettres pour les principaux habitants de cette ville, et, entre autres, pour le colonel Ovando. J'avais deux titres pour être bien reçu du colonel Ovando : j'étais Français et il adorait la France, j'étais proscrit politique et il avait consacré sa vie à la cause de la liberté. Dieu, du reste, avait été prodigue envers lui. Le colonel Ovando était un beau cavalier, dans le sens du mot espagnol, qui comprend à la fois le soldat et le gentilhomme...

Le jeune comte salua Madeleine.

— C'était mon grand-père maternel, dit-il.

— Je m'en doutais, répondit Madeleine. Raison de plus, Monsieur, pour que je continue de laisser parler votre père.

» — C'était un beau cavalier au teint brun, me dit-il, à la taille élevée, au regard perçant, causant avec grâce et entraînant ses auditeurs dans le cercle fascinateur d'un geste qui n'appartenait qu'à lui. Je subis d'autant plus son ascendant qu'il avait une fille charmante.

» De son côté, le colonel Ovando, à qui sa grande fortune permettait de ne point faire d'autre calcul, pour l'établissement de sa fille, que sa tendresse pour elle, me prit en amitié, et du premier abord me laissa supposer qu'il me verrait avec plaisir devenir son gendre. Je n'avais aucune objection à faire à ce désir. Mercédès, je te l'ai dit, était charmante, et de son côté paraissait m'aimer tendrement. Il fut donc convenu qu'au retour d'une expédition que le colonel Ovando allait faire contre le général Lopez, gouverneur de Santa-Fé de la Plata, j'époupouserais sa fille. A la suite de cette convention qui comblait tous mes désirs, je crus devoir faire part au colonel, afin qu'il ne me confondît pas avec cette foule d'aventuriers qui court le nouveau monde, de ma position pécuniaire. Je lui dis que j'étais propriétaire en France, qu'un de mes amis avait reçu toute ma fortune en fidéicommis, que j'étais sûr de cet ami, et que, du moment où je réclamerais cette fortune, elle me serait rendue. Il me demanda à combien pouvait se monter cette fortune. Je lui répondis de

deux cent cinquante à trois cent mille francs. Il se mit à rire.

» — Laissez cette bagatelle à votre ami, me dit-il, Mercédès est assez riche pour vous deux.

» La fortune du colonel Ovando était, en effet, estimée à quatre ou cinq millions.

» Il partit ; mais, en partant, il joignit la main de Mercédès à la mienne.

» — Mes enfants, dit-il, les chances de la guerre sont variables ; vainqueur jusqu'ici, je puis être vaincu, tué ou fait prisonnier, ce qui, avec Lopez, revient au même. N'oubliez pas que mon dernier désir, en vous quittant, fut de vous voir unis.

» Nous l'embrassâmes, et, tout en combattant ce funeste pressentiment, nous lui promîmes de grand cœur de faire ce qu'il désirait.

» Les commencements de la campagne furent tout à l'avantage des Montévidéens. Mais, une révolte s'étant déclarée dans le régiment du colonel, et celui-ci s'étant jeté au milieu des révoltés pour les ramener au devoir, il fut fait prisonnier par eux et livré à son ennemi personnel, Lopez, gouverneur, comme nous l'avons dit, de Santa-Fé.

» Le général Lopez déjeunait lorsqu'on lui amena le colonel Ovando. Il ordonna qu'on l'introduisit près de lui, le reçut à merveille et l'invita à s'asseoir à sa table.

» La conversation s'engagea comme cela se fait d'ordinaire entre deux convives auxquels une égalité de condition commande une courtoisie réciproque.

» Cependant, vers le milieu du repas, Lopez s'interrompit tout à coup :

» — Colonel, demanda-t-il, si j'étais tombé en votre pouvoir comme vous êtes tombé au mien, et cela au moment du repas, qu'eussiez-vous fait ?

» — Je vous eusse invité à vous mettre à table, général, comme vous venez de le faire vous-même.

» — Oui, mais le déjeuner fini ?

» — Je vous eusse fait fusiller.

» — Je suis enchanté que ce soit là l'idée qui vous soit venue, car c'est aussi la mienne. Colonel, vous serez fusillé en sortant de table.

» — Dois-je me lever tout de suite, ou achever de déjeuner ?

» — Oh! achevez, colonel, achevez; nous ne sommes pas pressés !

» On continua donc, on fuma des cigarettes, on prit du café et des liqueurs; puis, les cigarettes fumées, le café et les liqueurs pris :

» — Je crois qu'il est temps, dit le colonel Ovando.

» — Je vous remercie de ne point avoir attendu que je vous le rappelasse, répondit Lopez.

» Puis, appelant son planton :

» — L'escouade est-elle prête ? demanda-t-il.

» — Oui, mon général, répondit le planton.

» Alors, se retournant vers Ovando :

» — Adieu, colonel, lui dit-il.

» — Oh ! tout au plus au revoir, répondit celui-ci ;

on ne vit pas longtemps dans des guerres pareilles à celles que nous faisons.

» Et, saluant Lopez, le colonel sortit. Cinq minutes après, une fusillade, retentissant dans la cour de Lopez, lui annonçait que le colonel Ovando avait cessé d'exister... »

— Et la prédiction du colonel ne tarda point à se réaliser, dit le jeune homme. Lopez à son tour est mort empoisonné par Rosas.

— « Je pleurai le colonel comme un fils pleure son père; puis, accomplissant ses derniers désirs, Mercédès et moi, nous nous mariâmes, et, au bout de dix mois, elle me rendit père d'un fils, qui reçut au baptême le prénom de son grand-père don Luis. »

Le jeune homme salua.

— C'est moi, dit-il.

Madeleine rendit le salut au jeune homme, et, reprenant le récit du comte de Noroy :

— « J'avais, me dit votre père, reçu à Montévidéo la lettre que tu m'avais envoyée au Texas, un an et demi après qu'elle avait été écrite et huit mois après mon mariage avec Mercédès. T'écrire était inutile ; je ne pouvais te dire dans une lettre ce que je te raconte ici. La santé chancelante du roi Louis XVIII faisait croire à une mort prochaine. Cette mort, assurait-on, serait suivie d'une amnistie. Je résolus d'attendre. Louis XVIII mourut. La nouvelle de l'amnistie arriva à Montévidéo. Trois jours après, sans parler à ma femme d'autre chose que d'intérêts de famille qui m'appelaient en France, je partis de

Montévidéo. Me voilà. Maintenant, mon ami, qu'est devenue Henriette? qu'est devenu mon enfant?

» — Henriette est morte. Ton enfant vit; mais, déclaré à l'état civil sous le nom de sa mère, c'est-à-dire sans nom, sans fortune, sans avenir, on l'appelle tout simplement Henri.

» — Allons d'abord voir mon enfant, dit le comte.

» — Tu as, il me semble, une première visite à faire.

» — Où cela ?

» — Au cimetière du Père-Lachaise.

» — Tu as raison, à la tombe d'Henriette, d'abord.

» Nous prîmes une voiture, nous allâmes au cimetière du Père-Lachaise. Une pierre — sur laquelle étaient gravés son nom, la date de sa mort et une pieuse recommandation aux prières des fidèles — indiqua au comte l'endroit où reposait celle qui était morte en le nommant.

» Il pria quelques minutes, agenouillé sur la tombe; puis, se relevant :

» — Et maintenant, mon fils ? dit-il.

» — Ton fils, lui dis-je, a quatre ans et demi, il m'était impossible d'avoir dans mon magasin un enfant de cet âge-là, et surtout de m'en occuper sérieusement. Il est resté sous la surveillance de M. Redon, maire de Vouty, chez sa nourrice à Noroy. Partons pour Noroy, tu le verras.

» — Partons ! répéta le comte.

» Nous partîmes dans la même voiture qui nous avait amenés au cimetière et qui, par hasard, mar-

chait bien, après avoir fait prix pour trois jours avec le conducteur.

» Nous allâmes coucher à Nanteuil-le-Haudoin. Le lendemain, à onze heures du matin, nous étions au château de Noroy.

» J'envoyai chercher aussitôt le petit Henri.

» Le comte n'avait pas eu la patience d'attendre ; il était allé au-devant de lui. Il rentra, tenant l'enfant entre ses bras et lui disant, les larmes aux yeux :

» — Appelle-moi papa ! appelle-moi donc papa !

» Mais l'enfant secouait résolûment la tête :

» — Ce n'est pas toi qui es mon papa, lui disait-il.

» Et, me montrant du doigt :

» — Mon papa, le voilà !

» Et il faisait tout ce qu'il pouvait pour s'échapper des bras du comte et venir dans les miens.

» Le comte le déposa à terre en disant :

» — Tu as raison, ton vrai père, le voilà.

» L'enfant accourut à moi, me jeta ses bras autour du cou et m'embrassa.

» Le comte se détourna pour essuyer une larme. Puis, posant sa main sur la tête de l'enfant :

» — Écoute, Madeleine, me dit-il, voici ce que j'ai décidé. Il est plus que probable que jamais ni moi ni mon fils, don Luis, n'aurons besoin de cette fortune, que je laisse en France, et qui provisoirement appartient à mon fils Henri.

» Cette fortune, dont tu es le dépositaire, sera donc à lui jusqu'à ce que des circonstances imprévues me

forcent ou forcent mon fils à la réclamer. Mais, je te le répète, il n'y a aucune raison pour craindre que ces circonstances se présentent.

» Si elles se présentaient, comme tu es l'homme juste et le cœur honnête par excellence, Madeleine, tu déciderais, toi-même, à l'endroit de cette fortune ce que tu croirais honnête et juste, et, comme preuve que je te laisse seul et unique arbitre de ce que tu auras à faire en cette occasion, voici ta contre-lettre que j'anéantis.

» Et, en disant ces paroles, il déchira la contre-lettre que je lui avais donnée et en jeta les morceaux au feu.

Le jeune comte se leva, tendit les deux mains à Madeleine, et, la voix émue, les larmes aux yeux :

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes bien véritablement le cœur honnête et l'homme juste que mon père avait dit.

XXXIV

COUP D'ŒIL JETÉ DE L'AUTRE COTÉ DE L'ATLANTIQUE

Madeleine reçut cette déclaration avec la simplicité de l'homme qui pense accomplir un devoir, mais qui ne pense pas que l'accomplissement de ce devoir vaille l'admiration de son prochain.

Il montra la chaise à don Luis.

— Il vous reste à me dire ce qui me procure l'honneur de votre visite, lui dit-il. Quant à moi, j'ai fini, et n'ai plus qu'à attendre votre décision.

Don Luis reprit sa place.

— Monsieur, lui dit-il, de même que vous avez voulu qu'il ne restât aucun doute dans mon esprit, je désire qu'il ne reste aucune hésitation dans le vôtre, car plus vous êtes droit et loyal envers moi, plus je dois être loyal et droit envers vous.

» Après la mort de mon grand-père le colonel Ovando, après son mariage avec ma mère, mon père, le comte de Noroy, crut devoir adopter le même parti que celui auquel mon grand-père avait sacrifié sa vie.

» Rosas, après s'être fait dictateur de Buenos-Ayres, menaçait Montévidéo.

» Vous ne savez pas en France ce que c'est que Rosas ; par conséquent, vous ne pouvez comprendre ni le sort dont il nous menace, ni la haine que nous avons contre lui.

» Peu de temps après la révolution de 1810, un jeune homme de quinze à seize ans sortait de Buenos-Ayres, abandonnant la ville ; il avait le visage troublé et le pas rapide. Ce jeune homme s'appelait Juan Manuel Rosas.

» Pourquoi, presque enfant encore, abandonnait-il déjà la maison où il était né ? Pourquoi, homme de la ville, allait-il demander un asile à la campagne ? C'est que lui, qui devait un jour souffleter la patrie, avait commencé par souffleter sa mère, et que la

malédiction paternelle le poussait loin du foyer de la famille.

» C'était le moment où l'Amérique du Sud appelait ses enfants sous les étendards de l'indépendance. Tandis que les compagnons de Rosas se réunissaient pour repousser l'étranger, lui se perdait dans les pampas, se donnait à la vie du gaucho, adoptait son costume et ses mœurs, et devenait un des meilleurs cavaliers et un des hommes les plus habiles de ces immenses plaines dans le maniement du lasso et de la bola.

» Puis il entra comme *peon* dans une estancia, devint *capitaz*, puis *mayordomo*.

» Mais, au milieu de ces immenses solitudes, il rêvait son avenir et le préparait : errant dans les pampas, confondu avec les gauchos, il se faisait le compagnon de misère du pauvre, flattant les préjugés de l'homme de la campagne, l'excitant contre l'homme des villes, lui révélant sa force, lui démontrant la supériorité du nombre et tâchant de lui faire comprendre que, dès qu'elle le voudrait, la campagne serait la maîtresse de la ville, qui si longtemps avait pesé sur elle.

» Un jour, la milice de Buenos-Ayres s'insurge contre le gouverneur. Un régiment des milices de la campagne, les *colorados de las conchas*, entrent dans la ville, ayant un colonel à qui Buenos-Ayres est connu, et qui est connu à Buenos-Ayres.

» Ce colonel, c'est Rosas.

» Le lendemain, les milices de la campagne et les

milices de la ville en viennent aux mains. Les milices de la ville sont battues.

» Alors, la campagne se lève en masse, se porte sur Buenos-Ayres, envahit la ville, et fait son chef chef du gouvernement.

» Ce chef, c'est Rosas.

» En 1830, il est élu gouverneur par l'influence de la campagne et malgré l'opposition de la ville.

» Arrivé à ce poste éminent, Rosas essaye de se réconcilier avec la civilisation. Il semble oublier les mœurs sauvages adoptées par lui jusque-là. Le gaucho cherche à devenir l'homme de la ville. Le serpent veut changer de peau. Mais la ville résiste à ses avances, mais la civilisation refuse de gracier le traître qui a passé dans le camp de la barbarie. Rosas se montre-t-il habillé en uniforme militaire, les hommes d'épée se demandent tout haut sur quel champ de bataille il a gagné ses épaulettes. Parle-t-il dans une réunion, l'homme de lettres demande à l'homme de goût où Rosas a pris un pareil style. Apparaît-il dans une *tertullia*, les femmes se le montrent au doigt en disant : « Voilà le gaucho tra-» vesti ; » et tout cela, qui l'attaque par derrière et de côté, — lui revient en face avec la morsure poignante de l'épigramme anonyme.

» Les trois années de son gouvernement se passèrent dans cette lutte mortelle à son orgueil, si bien que, lorsqu'il résigna le pouvoir et descendit l'escalier du palais, l'âme navrée de haine, le cœur trempé de fiel, comprenant que pour lui il n'y avait

malédiction paternelle le poussait loin du foyer de la famille.

» C'était le moment où l'Amérique du Sud appelait ses enfants sous les étendards de l'indépendance. Tandis que les compagnons de Rosas se réunissaient pour repousser l'étranger, lui se perdait dans les pampas, se donnait à la vie du gaucho, adoptait son costume et ses mœurs, et devenait un des meilleurs cavaliers et un des hommes les plus habiles de ces immenses plaines dans le maniement du lasso et de la bola.

» Puis il entra comme *peon* dans une estancia, devint *capitaz*, puis *mayordomo*.

» Mais, au milieu de ces immenses solitudes, il rêvait son avenir et le préparait : errant dans les pampas, confondu avec les gauchos, il se faisait le compagnon de misère du pauvre, flattant les préjugés de l'homme de la campagne, l'excitant contre l'homme des villes, lui révélant sa force, lui démontrant la supériorité du nombre et tâchant de lui faire comprendre que, dès qu'elle le voudrait, la campagne serait la maîtresse de la ville, qui si longtemps avait [illegible]e.

[illegible]ir, la milice de Buenos-Ayres s'insurge [illegible] gouverneur. Un régiment des milices de [illegible]gne, les *colorados de las conchas*, entrent [illegible] ville, ayant un colonel à qui Buenos-Ayres [illegible]nu, et qui est connu à Buenos-Ayres.

[illegible] colonel, c'est Rosas.

[illegible]demain, les milices de la campagne et les

milices de la ville en viennent aux mains. Les milices de la ville sont battues.

» Alors, la campagne se lève en masse, se porte sur Buenos-Ayres, envahit la ville, et fait son chef chef du gouvernement.

» Ce chef, c'est Rosas.

» En 1830, il est élu gouverneur par l'influence de la campagne et malgré l'opposition de la ville.

» Arrivé à ce poste éminent, Rosas essaye de se réconcilier avec la civilisation. Il semble oublier les mœurs sauvages adoptées par lui jusque-là. Le gaucho cherche à devenir l'homme de la ville. Le serpent veut changer de peau. Mais la ville résiste à ses avances, mais la civilisation refuse de gracier le traître qui a passé dans le camp de la barbarie. Rosas se montre-t-il habillé en uniforme militaire, les hommes d'épée se demandent tout haut sur quel champ de bataille il a gagné ses épaulettes. Parle-t-il dans une réunion, l'homme de lettres demande à l'homme de goût où Rosas a pris un pareil style. Apparaît-il dans une *tertullia*, les femmes se le montrent au doigt en disant : « Voilà le gaucho tra» vesti ; » et tout cela, qui l'attaque par derrière et de côté, — lui revient en face avec la morsure poignante de l'épigramme anonyme.

» Les trois années de son gouvernement se passèrent dans cette lutte mortelle à son orgueil, si bien que, lorsqu'il résigna le pouvoir et devint l'écuyer du palais, l'âme navrée de haine, le cœur trempé de fiel, comprenant que pour lui il n'y avait

plus d'alliance possible avec la ville, il alla retrouver ses fidèles gauchos, ses estancias, dont il était le seigneur ; cette campagne, dont il était le roi ; mais il ne s'éloignait qu'avec l'intention de rentrer un jour à Buenos-Ayres comme Sylla était rentré dans Rome, c'est-à-dire en dictateur, l'épée d'une main, la torche de l'autre.

» Pour arriver à ce but, voici ce qu'il fit. Il demanda au gouvernement de lui donner un commandement dans l'armée qui marchait contre les Indiens sauvages. Le gouvernement, qui le redoutait, crut l'éloigner en lui accordant cette faveur. Il lui donna toutes les troupes dont il pouvait disposer.

» Alors, à la tête de six ou sept mille hommes, il suscita une révolution à Bu enos-Ayres, se fit appeler au pouvoir, ne l'accepta qu'avec les conditions qu'il voulait imposer, puisqu'il tenait toute la force armée du pays, et rentra dans la ville avec la dictature la plus absolue que l'on eût jamais connue, avec *toda la suma deb poder publico*.

» C'est-à-dire avec toute l'étendue du pouvoir public !

» Une fois là, le grand travail de Rosas fut d'abolir la fédération que Lopez, Quiroga et Cullen avaient eu tant de peine à établir, le premier comme fondateur, le second comme chef, le troisième comme conseil.

» Lopez, ce même Lopez qui fit fusiller mon grand-père, tombe malade, Rosas le fait apporter à Buenos-Ayres et le soigne chez lui.

» Lopez meurt empoisonné !

» Quiroga échappe à vingt combats plus meurtriers les uns que les autres ; son courage est passé en exemple, son bonheur en proverbe.

» Quiroga meurt assassiné !

» Cullen devient gouverneur de Santa-Fé ; Rosas lui improvise une révolution ; Cullen est livré à Rosas par le gouverneur de San-Yago.

» Cullen meurt fusillé !

» A partir de ce moment, Rosas arrivé à la toute-puissance et débarrassé de ses ennemis, commença sa vengeance contre les classes élevées, qui si longtemps l'avaient tenu en mépris. Au milieu des hommes les plus aristocrates et les plus élégants, il se montrait sans cesse vêtu de la *chaquita* ou sans cravate ; il donnait des bals, qu'il présidait avec sa femme et sa fille, et auxquels, à l'exclusion de tout ce qu'il y avait de distingué à Buenos-Ayres, il invitait les charretiers, les muletiers, les bouchers et jusqu'aux affranchis de la ville. Il ouvrit un jour un de ces bals, lui dansant avec une esclave, et sa fille avec un gaucho !

» Il proclama un jour ce terrible principe :

» *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.*

» Et, dès lors, tout homme lui déplaisant fut marqué pour la mort et n'eut plus droit, ni à la liberté, ni à la vie, ni à l'honneur !

» Alors s'organisa sous ses auspices la fameuse société de *Mas-Horcas* — encore des potences. — Tout homme désigné par Rosas sous le nom d'*unitaire*,

c'est-à-dire de républicain voulant l'unité, fut un homme perdu; désigné aujourd'hui aux bourreaux ou aux assassins, on le trouvait demain pendu à une lanterne ou assassiné à un coin de rue.

» Le matin, on voyait les charretiers de la police recueillir tranquillement dans les rues les corps des pendus et des assassinés, et aller chercher aux prisons les cadavres de ceux qui étaient censés avoir été fusillés après jugement, puis, pendus, assassinés, fusillés, conduire tous ces cadavres anonymes à un grand fossé, où on les jetait pêle-mêle, sans qu'il fût même permis aux familles des victimes de venir reconnaître leurs parents et de leur rendre les derniers devoirs.

» Les charretiers qui conduisaient ces restes déplorables annonçaient leur venue par d'atroces plaisanteries qui faisaient fermer les portes et fuir la population devant eux. On les a vus détacher les têtes des cadavres, en emplir des papiers, et, du cri habituel aux marchands de fruits de la campagne, les offrir aux passants effrayés en criant :

» — Voilà des pêches unitaires ! qui veut des pêches unitaires ?

» Ce qui n'était venu ni à l'idée de Tibère, ni à celle de Néron, ni à celle de Domitien, Rosas l'exécuta. Après avoir tué le père ou l'époux, il défendait au fils ou à la femme de porter le deuil. La loi contenant cette prohibition fut non-seulement proclamée, mais affichée. Sans cette loi, on n'eût vu à Buenos-Ayres que des habits de deuil !

» Les proscrits vinrent chercher un asile à Montévidéo.

» Ces proscrits arrivaient en foule et débarquaient sur le port, où les attendaient les habitants de Montévidéo, liés avec eux du lien fédératif. A mesure qu'ils mettaient pied à terre, les Montévidéens les accueillaient, choisissant, à raison de leurs ressources pécuniaires ou de la grandeur des habitations, le nombre d'émigrants qu'ils pouvaient héberger. Alors, vivres, argent, habits, tout était mis à la disposition de ces malheureux jusqu'à ce qu'ils se fussent créé quelque ressource, ce à quoi tout le monde les aidait. Et, de leur côté, les proscrits, reconnaissants, se mettaient aussitôt au travail, afin d'alléger le fardeau qu'ils imposaient à leurs hôtes, et leur donner ainsi le moyen d'accueillir de nouveaux fugitifs.

» Mon père eut ainsi dans les trois maisons que nous possédons à Montevideo jusqu'à soixante proscrits.

» C'est à cette hospitalité accordée aux hommes qu'il poursuivait que Montévidéo doit la haine de Rosas.

» Il défendit à Montévidéo de recevoir les émigrants de Buenos-Ayres, ou la menaça de sa colère.

» Montévidéo ne tint aucun compte des menaces de Rosas.

» Alors, la guerre fut déclarée en 1838, commença entre les deux nations et dure encore.

» Mon père fut un des premiers à s'engager sous les drapeaux de la République orientale. Il assista à tous les combats qui se livrèrent de 1838 à 1842, c'est-à-dire jusqu'au moment où nous fûmes battus à la bataille d'Arroyo-Grande.

» Je dis où *nous* fûmes battus, parce qu'à cette bataille, je faisais mes premières armes.

» L'armée de Rosas était forte de 14,000 hommes; — le chiffre vous fait sourire, vous, hommes du continent européen qui avez fait partie d'armées de 4 à 500,000 hommes; — mais celui qui meurt pour sa patrie, ne comptât-elle, comme Sparte ou Montévidéo, que 320,000 habitants, fait le même sacrifice à cette patrie que celui qui meurt pour un peuple de 40 millions d'habitants, puisqu'il lui donne tout ce qu'il peut lui donner : sa vie. Ne riez donc pas de la faiblesse de cette armée, car, bien plus faible qu'elle encore, nous n'avions pas 2,000 hommes à lui opposer.

» Et, en effet, toute la puissance de la République orientale montait à quatre cents soldats sous les ordres du général Medina, et quatre cents autres sous les ordres de mon père, et à douze cents recrues sous les ordres du colonel Pacheco y Obès.

» Ces trois détachements se réunirent sous le feu de l'avant-garde ennemie, et quatre ou cinq mille volontaires, dont la majeure partie appartenait aux proscrits, deux légions, l'une française, l'autre italienne, appartenant aux colonies française et italienne de Montévidéo, vinrent se joindre à eux.

» Alors, on vit un de ces spectacles que le patriotisme seul peut offrir aux yeux des nations étonnées : six mille hommes désorganisés, presque sans armes, disputèrent le pays pas à pas à l'armée de Rosas. Notre marche se faisait au milieu des contrées incendiées par l'ennemi ; et, protégées par nous, marchaient au milieu de nous toutes les familles fugitives dont, au risque des périls qu'elles faisaient courir à ses défenseurs, on protégea ainsi la retraite jusqu'à Montévidéo.

» Car il n'y avait point de merci pour ceux qui tombaient entre les mains de Rosas.

» Citons trois exemples.

» Le colonel Zeballaran est tué. Son corps, abandonné par nous, est trouvé sur le champ de bataille, et sa tête apportée à Rosas.

» Rosas passe trois ou quatre heures à rouler cette tête sous son pied et à cracher dessus. Alors, il apprend qu'un autre colonel, frère d'armes de celui-ci, est prisonnier. Son premier mouvement est de le faire fusiller. Mais il se ravise ; au lieu de la mort, il le condamne à la torture. Le prisonnier, pendant trois jours, restera attaché à la muraille de son cachot, de façon que, chaque fois qu'il ouvrira les yeux, ses yeux se reporteront sur cette tête coupée exposée sur une table.

» Le colonel Videla, ancien gouverneur de Saint-Louis, est condamné par Rosas à être fusillé. Au moment du supplice, le fils du condamné se jette dans ses bras :

» — Séparez-les! dit Rosas.

» Mais l'enfant se cramponne à son père.

» — Alors, dit Rosas impatienté, fusillez-les tous les deux!

» Et le père et l'enfant tombent frappés dans les bras l'un de l'autre.

» Rosas retrouve dans un petit village près de Corrientès une jeune fille de dix-huit ans, d'une des premières familles de Buenos-Ayres, qui a été séduite par un prêtre de vingt-quatre ans, et qui s'est enfuie avec lui.

» Ils se disaient mariés, les pauvres enfants, et vivaient d'une espèce d'école qu'ils avaient ouverte. Corrientès tombe au pouvoir de Rosas. Les deux fugitifs sont pris et amenés au dictateur.

» — Qu'on les fusille, dit-il.

» — Mais, Excellence, objecte celui à qui est donné cet ordre, Camilla O'Gormann, c'est le nom de la jeune femme, est enceinte de huit mois.

» — Baptisez le ventre, répond Rosas.

» Rosas est bon chrétien et veut sauver l'âme de l'enfant.

» Le ventre baptisé, Camilla O'Gormann est fusillée.

» Trois balles traversèrent les bras de la malheureuse mère, qui, par un mouvement instinctif, les avait étendus pour protéger son enfant.

XXXV

OU ÉSAU DONNE SON DROIT D'AÎNESSE POUR RIEN

— Je me suis longuement étendu sur les crimes de Rosas, continua don Luis, afin que vous sachiez bien à quel homme nous avons affaire et combien sainte est la guerre que nous lui faisons; nous devons y dépenser notre dernière obole et y verser la dernière goutte de notre sang.

» Mon père m'a donné l'exemple, je le suivrai.

» Le 1er janvier 1843, l'armée orientale, ralliée sur les hauteurs de Montèvidéo, vit paraître l'armée ennemie; mais, au lieu de chercher un refuge derrière les murailles de la ville, elle se contenta de demander des vivres et des munitions, et, ayant confié la ville à la population qu'elle protégeait, elle prit la campagne pour manœuvrer et dit à la ville « : Défends-toi » et compte sur nous. »

» Urighi, qui a écrit jour par jour l'histoire de notre lutte avec Rosas, expose la situation où se trouva la République orientale après la bataille de l'Arroyo-Grande, et clôt l'année 1842 par ces sombres paroles :

» Le soleil de décembre, en noyant ses rayons » dans l'Océan, nous laissa :

» Battus à l'extérieur,

» Sans armes,

» Sans soldats, même à l'intérieur,

» Sans matériel de guerre,

» Sans argent,

» Sans revenus,

» Sans crédit. »

» La situation de Montévidéo était donc à peu près désespérée.

» Par bonheur, il existait un homme qui, quand tout le monde désespérait, ne désespéra point.

» Cet homme était le colonel Pacheco y Obès.

» Ses proclamations pleines d'énergie, sa foi dans le triomphe de la cause nationale, ramenèrent l'enthousiasme éteint, et, comme je l'ai dit, il fut le premier après la bataille de l'Arroyo-Grande, qui réunit un corps de 1,200 hommes, et autour duquel, comme je vous l'ai dit encore, s'organisa la résistance.

» Le général Riveira était chef de la République.

» Le 3 février 1843, il organisa un nouveau ministère. La voix publique désignait, à la guerre et à la marine, le colonel Pacheco : il y fut appelé. Dans les circonstances où nous nous trouvions, le ministère de la guerre était une espèce de dictature.

» Tout homme apte à porter les armes fut enrégimenté sans qu'aucune considération pût le dispenser de servir.

» Pas une seule exception ne fut tolérée.

» Le ministre de la guerre dictait ses décrets et se chargeait lui-même de les faire exécuter.

» Son premier décret fut celui-ci :

» *La patrie est en danger.*

» *Celui qui refusera à la patrie son or et son sang sera puni de mort.*

» Le jour où fut rendu ce décret, mon père versa au ministère des finances, en or et en argent monnayé, en bijoux, en diamants et en argenterie, pour une valeur d'un million.

» Au reste, le ministre de la guerre avait commencé d'exercer ses rigueurs sur sa propre famille.

» L'armée ennemie approchait; on allait combattre. On cherchait une maison assez grande pour servir d'ambulance; le colonel s'aperçut que sa maison était justement telle qu'il la fallait. Il en fait sortir sa mère et ses sœurs.

» Mais notre mère est malade et va être sans asile, lui font observer ses sœurs.

» — Il est impossible, répond le colonel, qu'une porte ne s'ouvre pas dans tout Montévidéo pour donner l'hospitalité à la mère du ministre de la guerre.

» La porte de mon père s'ouvrit; nous recueillîmes la mère malade et les deux sœurs fugitives, et la ville assiégée eut un hôpital.

» Deux jeunes gens, cousins germains du ministre, confiants dans leurs rapports de parenté avec lui, n'obéissaient point au décret qui convertissait en soldat tout homme en état de porter les armes. Le

ministre de la guerre les fit prendre dans leur maison et conduire à l'armée.

» Le colonel Pacheco avait rendu un décret qui donnait la liberté à tous les esclaves. La famille du président, malgré le décret de la République, s'était réservé deux nègres ; le colonel Pacheco se transporta lui-même chez le président de la République, et les deux esclaves furent convertis en soldats.

» Don Luis Baéna, un des premiers négociants de la ville, avait été surpris en correspondance avec l'ennemi. Selon la loi, il avait encouru la peine de mort, et, en effet, le tribunal militaire le condamna à être fusillé. Alors, les négociants étrangers se réunissent pour demander la grâce de Baéna, et, comme ils connaissaient la pauvreté du trésor, ils offrent une rançon de 300,000 francs destinée à habiller l'armée ; les membres du gouvernement penchent pour la clémence. Pacheco reste inflexible.

» — Si la vie d'un coupable pouvait être rachetée pour de l'argent, dit-il, le Trésor, si pauvre qu'il soit, rachèterait la vie de Baéna ; mais la vie d'un traître ne se rachète pas.

» Et Baéna fut fusillé.

» Rosas répondait à ces actes de justice et de dévouement par des assassinats et des mutilations.

» Après la bataille de l'Arroyo-Grande, on coupa la tête à cinq cent cinquante-six prisonniers ; on les conduisait par troupes de vingt, nus et les mains liées ; chaque troupe était suivie par un égorgeur. Arrivés au lieu du supplice, les prisonniers se met-

taient, les uns après les autres, à genoux. L'égorgeur passait, donnait en passant un coup de rasoir dans la carotide, la victime tombait et expirait, tandis que l'égorgeur passait à un autre.

» Ceci, c'était pour le commun des martyrs. Mais les officiers supérieurs pris par Rosas obtenaient de terribles distinctions.

» Le major Stanislas Alonzo fut tué à coups de bâton.

» Le lieutenant Acosta fut écorché vif et mourut en criant : *Vive la liberté !*

» Le major Hyacinthe Castillo, le capitaine Martins et le sous-lieutenant Louis Lavagne subirent le supplice des dix mille morceaux, inventé par les Chinois.

Le colonel Hinestrosa, dépouillé de ses vêtements, fut d'abord mutilé; puis on lui coupa les oreilles, puis on lui enleva des lambeaux de chair, puis enfin, lorsqu'il ne fut plus qu'une large plaie, les soldats l'achevèrent à coups de baïonnette, après avoir eu soin, pour en faire un baudrier à leur chef, de lui enlever une large courroie de peau.

» Et cent autres avec cela.

» Les assiégeants se trompaient, ils croyaient par ces horribles boucheries nous épouvanter, et n'atteignaient d'autre but que de nous prouver qu'il valait mieux combattre jusqu'au dernier soupir que de se laisser prendre par les soldats de Rosas.

» Je vous ai raconté comment le colonel Pacheco avait cédé sa maison pour en faire un hôpital; mon père en avait fait autant, et l'exemple avait été suivi par trois autres personnes. Ces cinq hôpitaux

comptent mille lits. Ils sont desservis avec une piété qui touche à la magnificence. Chaque famille aisée avait donné autant de lits qu'elle avait pu. Les pharmaciens fournissaient gratis les médicaments. Les médecins ne recevaient rien pour leurs visites. Les dames étaient et sont encore sœurs de charité. La ville enfin habille, nourrit et défraye aujourd'hui 27,000 personnes étrangères à la ville, qui sont venues chercher un asile dans ses murs.

» Dans les temps heureux de Montévidéo, quand les sérénades montaient de la rue aux fenêtres ou que les fenêtres jetaient leurs concerts à la rue, les *tertullias* de Montévidéo avaient une réputation qu'elles eussent soutenue à Lisbonne, à Madrid, à Séville, et dont l'esprit charmant et la franche hospitalité faisaient les délices des Européens, étonnés de trouver sur cette terre presque vierge tous les raffinements du luxe et toutes les recherches d'esprit du vieux monde.

» Aujourd'hui, les soirées se passent à faire de la charpie, et les conversations se réduisent à raconter les combats du jour et les actions héroïques que ce jour a vues s'accomplir.

» Pour l'honneur de notre nom, ces conversations roulèrent quelquefois sur moi, dit le jeune homme en relevant fièrement la tête, souvent sur mon père. Si le colonel Pacheco fut l'Achille, mon père fut l'Hector de cette nouvelle Troie.

» Vous l'avez connu, mon père : c'était un de ces hommes pour lesquels le danger n'existe pas. Comme

Nelson le faisait à douze ans, lui pouvait demander à cinquante : « Qu'est-ce que la peur? » Pour lui, rien n'était impossible. On eût dit qu'il descendait d'un de ces titans qui autrefois avaient tenté d'escalader le ciel.

» Un jour, avec quatorze cavaliers, il tomba sur une centaine d'ennemis que l'on vit disparaître comme par enchantement.

» Un autre jour qu'il s'agissait de savoir si un bois, qui coupait le chemin, était ou non occupé par l'ennemi et qu'on disposait une batterie de canons pour fouiller ce bois avec la mitraille :

» — A quoi bon, dit-il, user notre poudre et nos boulets à cela?

» Et, mettant son cheval au galop, il traversa le bois, le retraversa une seconde fois, et revint en disant simplement :

» — Il n'y a personne.

» Un autre jour encore, se trouvant avec le colonel Pacheco et deux où trois cents cavaliers devant un détachement ennemi supérieur en nombre, le colonel désira avoir quelques renseignements qu'un prisonnier seul pouvait lui donner. Mon père s'élance seul sur le détachement ennemi, le joint, saisit au collet un homme du premier rang, le met en travers sur son cheval, et le rapporte au ministre de la guerre en lui disant :

» — Tenez, mon colonel, voilà ce que vous avez demandé.

» Longtemps on eût cru que la mort respectait le

héros qui familiarisait avec elle. Dans un des combats d'avant-postes que les deux armées se livraient tous les jours, un des plus braves officiers de Rosas se rencontre dans la mêlée avec mon père. Il le reconnaît, lui appuie son tromblon sur la poitrine, en criant :

» — A toi, comte de Noroy!

» Il lâche la détente, mais l'amorce seule prend feu.

» — A toi, don Diégo! lui répond mon père.

» Et il lui passe son épée au travers du corps.

» Une fois qu'il allait en reconnaissance, il causait près d'un bois de pêchers avec cinq de ses soldats; le bois renfermait une embuscade, l'embuscade fait feu à un quart de portée de fusil. Les cinq soldats tombent; lui seul reste debout; un autre eût fui; lui s'élance dans le bois, en sort l'épée sanglante et sans avoir reçu une égratignure.

» Ses exploits étaient devenus l'entretien de la ville, et lui était la terreur des ennemis.

» Hélas! son jour était marqué.

» Le 8 février dernier, étant avec moi, qui lui servais d'aide de camp aux avant-postes, il fut frappé d'un boulet, comme Turenne, comme Brunswick, comme Duroc; seulement, lui ne tomba pas de cheval, quoique le boulet lui eût emporté une partie des entrailles.

» Mais il mit pied à terre, et, comme je le recevais dans mes bras, tout bas il me dit :

» — Frappé à mort!

» Aussitôt ses forces l'abandonnèrent et nous le

transportâmes sur son puncho jusqu'à la ligne des fortifications.

« La nouvelle de cette catastrophe retentit au cœur de la ville, comme si elle y eût été apportée par le coup de canon qui l'avait frappé. Le ministre de la guerre accourut aussitôt. Il ne pouvait croire à la mort : le visage de mon père n'offrait d'autre altération qu'une légère pâleur.

» En apercevant le ministre, il se souleva, lui tendit la main, et lui rendit compte des détails du service dont il avait été chargé, avec une sérénité si parfaite, qu'il était impossible qu'on crût qu'il allait mourir.

» Sa voix s'éteignit peu à peu.

» — Mon cher colonel, dit-il, j'ai quelques mots à dire à mon fils.

» Je m'approchai.

» — Mon ami, me dit-il, quand nous ne possèderons plus absolument rien, tu te rappelleras qu'il te reste en France un frère et trois cent mille francs.

» Je pleurais.

» — Allons donc ! me dit-il, je croyais avoir engendré un homme.

» — Non, mon père, m'écriai-je, vous n'avez mis au monde qu'un fils !

» Ma mère apparut pâle, épouvantée. Une des dernières, elle avait su l'accident terrible.

» Elle se jeta dans les bras du blessé.

» Il pencha la tête dans sa poitrine et ne dit que ces deux mots :

» — Je t'attendais !

» Puis, se redressant par un effort suprême et s'adressant à ceux qui l'entouraient :

» — Camarades, dit-il, sauvez la patrie !

» Il retomba : il était mort.

» L'armée entière porta le deuil, non pas le deuil d'ordonnance, mais le véritable deuil, celui qui s'étend des habits au cœur.

» Un seul homme était mort ; il semblait à chaque survivant qu'il eût perdu un père ou un ami.

» La reconnaissance humaine était impuissante devant ce glorieux tombeau. Aussi, le gouvernement se contenta-t-il de rendre le décret suivant :

« Montévidéo, 10 février 1844.

» Dès que l'armée qui assiége la capitale aura été vaincue, le corps du comte de Noroy sera transporté à l'endroit où il a été frappé, et il lui sera élevé un monument aux frais du Trésor, où seront inscrits son nom, le jour de sa mort, et ses dernières paroles :

» CAMARADES, SAUVEZ LA PATRIE. »

» PACHECO Y OBÉS. »

» Mon père fut enseveli dans l'étendard de son régiment.

» J'attendis jusqu'au dernier moment, comme me l'avait recommandé mon père.

» Enfin, le ministre des finances ayant ordonné de frapper une monnaie de siége et ayant fait don,

ainsi que tous les autres ministres et tous les citoyens de Montévidéo, de leur argenterie, je portai les trois seuls morceaux d'argent qui restassent chez nous à la Monnaie.

» Le crucifix de ma mère et les deux éperons de mon père.

» Après quoi, je me dis :

» Il est temps de partir pour la France.

» — Et me voilà !

Madeleine regarda le jeune homme avec admiration. A la mort de son ami, il avait essuyé une larme.

— Et maintenant, demanda-t-il à don Luis, quelles sont vos intentions?

— Je n'en ai pas, répondit don Luis; mais je puis vous dire celles de mon père.

— Dites.

— C'est de laisser la moitié de la fortune à mon frère et d'emporter l'autre. Cent cinquante mille ou deux cent mille francs en or, à cette heure, sont des millions à Montévidéo.

— Je vous demande dix minutes pour vous rendre la réponse d'Henri, dit-il.

Et, saluant le jeune homme, il sortit.

Dix minutes après, il rentra.

— Eh bien? demanda le Montévidéen.

— Voici la réponse d'Henri, monsieur le comte : « Tout appartient à mon frère, moins les vingt mille francs que vous avez prêtés à notre père au moment de son départ. »

— Mon frère! mon frère! s'écria le jeune homme avec des larmes plein les yeux et plein la voix, où es-tu donc que je t'embrasse?

La porte s'ouvrit à ce cri fraternel, et Henri se jeta tout éperdu dans les bras de son frère!

XXXVI

OU LE LECTEUR TROUVERA CE QU'IL A DEVINÉ D'AVANCE

Nous avons dit : *tout éperdu*, car Henri ruiné n'avait plus aucune espérance d'épouser Camille.

M. Peluche n'était pas un de ces hommes qui se piquent de beaux sentiments et chez lesquels un grand cœur peut tenir lieu d'une grande fortune.

Henri, inquiet, poursuivi par un triste pressentiment, avait quitté le salon où tout le monde était réuni pour le contrat, et, après avoir interrogé inutilement le maire de Vouty, qui n'avait rien voulu dire, il était venu à la ferme pour s'enquérir de l'événement près de son parrain.

Madeleine l'avait donc, en sortant de la salle à manger, rencontré dans la cuisine. Et, là, après lui avoir recommandé d'être homme, il lui avait en quelques minutes raconté les choses que don Luis avait mis une heure à lui dire.

Henri n'avait pas hésité un instant, et il avait fait

la réponse que Madeleine était venu rapporter à son frère.

On a entendu le cri qui s'était échappé du cœur de celui-ci.

Madeleine laissa les deux jeunes gens dans les bras l'un de l'autre et s'achemina pensif et l'oreille basse vers le château.

En traversant la grille, il vit sur le perron M. Peluche causant avec M. Redon. A ses gestes multipliés et énergiques, on voyait que le digne marchand de fleurs était en proie à une vive agitation.

Il essayait, comme Henri l'avait déjà fait, de tirer quelques éclaircissements du maire de Vouty; mais, soit que celui-ci ne sût rien, soit qu'il ne voulût rien dire, le digne magistrat restait muet.

— Enfin, dit M. Peluche en apercevant son ami Madeleine, peut-être allons-nous savoir quelque chose.

Et, avec cet air important qu'il savait prendre dans les grandes occasions, M. Peluche descendit le perron marche à marche, le jarret tendu, le pied cambré et frappant, en jouant de la trompette avec sa bouche, sa poitrine du plat de ses deux mains.

— Eh bien, ce contrat, dit-il, ce contrat?

— Est remis à plus tard, mon cher Peluche, répondit Madeleine.

— Ah! ah! fit M. Peluche, et à quand est-il remis?

— J'ai grand'peur que ce ne soit aux calendes grecques.

— J'ai souvent entendu les débiteurs se servir de

cette locution, mais je n'en ai jamais connu le véritable sens. Tu me ferais plaisir en me fixant à cet égard, répondit gravement le marchand de fleurs.

— Eh bien, mon cher Peluche, le véritable sens, tu le comprendras quand je t'aurai fait une confidence.

— Fais, dit M. Peluche en écartant les jambes et en renversant sa tête en arrière.

— Henri est ruiné.

— Hein! fit M. Peluche, pas de plaisanterie!

— Le fait n'est pas assez gai pour que j'en fasse l'objet d'une plaisanterie.

— Ruiné? répéta M. Peluche.

— Hélas! oui.

— Mais... ruiné?... ruiné?...

— Tout ce qu'il y a de plus ruiné, mon cher ami! C'est-à-dire qu'il lui reste la moitié de ce que j'ai : soixante et dix à quatre-vingt mille francs tant que je vivrai, et le tout après ma mort.

— Ah çà! mais tu m'avais parlé de douze à quinze mille livres de rente en biens-fonds.

— Ce matin, il les avait encore.

— Eh bien?

— Eh bien, à cette heure, il ne les a plus.

— Cependant, des terres... des terres! le premier passant venu n'enlève point cela à la semelle de ses bottes.

— C'est ce qui te trompe, Peluche, il est venu un passant qui les a enlevées.

— Hum! tu comprends que ce que tu me dis là demande réflexion.

— Je te le dis justement pour que tu réfléchisses.

— Tu sais que nous aimons trop Camille, Athénaïs et moi, pour la sacrifier à un homme qui n'aura rien.

— Tu as parfaitement raison, et, sacrifice pour sacrifice, mieux vaut la sacrifier à un homme qui aura quelque chose.

— Alors, il n'y a pas à revenir là-dessus?

— Sur quoi?

— Sur la ruine de M. Henri.

Madeleine secoua la tête.

— En ce cas, plus tôt on préviendra Camille, mieux ce sera.

— Oui; mais, si tu m'en crois, Peluche, quoiqu'elle ne soit pas agréable, tu me chargeras de cette commission.

— Je le veux bien, mais à la condition que tu ne lui laisseras aucun espoir.

— Sois tranquille; à quoi bon s'y reprendre à deux fois pour lui briser le cœur, à la pauvre enfant?

— Alors, je vais te l'envoyer.

— Envoie-la-moi.

Et M. Peluche rentra, se rengorgeant dans sa cravate et disant :

— C'est incroyable comme Athénaïs a le nez fin! elle a toujours été contre ce mariage-là.

Cinq minutes après, Camille apparaissait à son tour sur le perron, et, apercevant Madeleine, venait se jeter dans ses bras.

C'était d'après la profonde connaissance qu'il avait

du caractère matériel de M. Peluche et des délicatesses de celui de Camille, que Madeleine s'était chargé d'apprendre à sa filleule l'écroulement subit et complet de toutes ses espérances de bonheur; il avait compris qu'au milieu de sa douleur, et il n'osait en mesurer l'étendue, il ne fallait point qu'elle soupçonnât un instant Henri d'indélicatesse ou de désaffection. Car là eût été l'inguérissable et profonde blessure.

Camille, sans savoir encore rien de positif, devinait une catastrophe; elle avait la poitrine oppressée, les joues pâles, des larmes plein les yeux.

Elle regarda un instant Madeleine, comme pour chercher s'il lui restait une dernière espérance au fond du cœur.

Madeleine ne répondit point; seulement, sa poitrine se serra, et, malgré lui, à son tour, les larmes lui vinrent aux paupières.

Il n'en fallut pas davantage à Camille pour deviner que quelque obstacle insurmontable venait de s'élever entre elle et Henri.

— Oh! mon parrain, s'écria-t-elle, je suis bien malheureuse!

— Camille, lui répondit Madeleine, je connais quelqu'un qui sera encore plus malheureux que toi.

— Henri, n'est-ce pas? s'écria-t-elle, et un rayon de joie brilla dans son regard à travers ses larmes; il m'aime donc toujours?

— Plus que jamais.

— Alors, l'obstacle ne vient pas de lui ?

— Non, quoiqu'il vienne de son côté.

— Mais enfin, s'écria Camille, qu'est-il arrivé ?

Alors, il répéta à Camille la phrase qu'il avait déjà dite à Peluche :

— Henri est ruiné!

— N'est-ce que cela ? s'écria Camille. Mais je suis riche, moi.

— Cœur d'or ! dit Madeleine. Ce n'est pas toi qui es riche, c'est ton père.

— C'est vrai, murmura Camille.

Et elle laissa tomber ses bras à ses côtés et sa tête sur sa poitrine.

Puis, relevant lentement ses beaux yeux tout humides de pleurs et lentement aussi ses deux mains qu'elle laissa retomber sur les bras de Madeleine :

— Ainsi, vous, dit-elle avec un accent désolé, vous qui nous aimez, Henri et moi, comme vos enfants, vous ne voyez aucune ressource à notre situation, vous ne connaissez aucun moyen de nous rendre au bonheur?

— Aucun, dit Madeleine.

— Alors, cher parrain, emmenez-moi quelque part où je puisse pleurer tout à mon aise.

Ce cri était celui de la nature. Les blessures du cœur se cicatrisent en versant des larmes au lieu de sang.

Tout naturellement les pas de Camille et de Madeleine se tournèrent du côté de la ferme, et s'arrêtèrent à l'allée de tilleuls.

C'est un des instincts des jours de malheur de revenir aux endroits où l'on a été heureux.

Le jeune homme, de son côté, avait éprouvé cette puissance involontaire du souvenir.

Il était assis sur le même banc où il avait trouvé Camille le jour où la gazelle chassée par Figaro était venue se réfugier aux bras de la jeune fille.

Il avait les coudes appuyés sur ses genoux et la tête cachée entre ses deux mains.

Camille le vit donc avant d'être vue par lui.

Elle s'échappa des bras de Madeleine, et, s'élançant vers le jeune homme avec cette invincible attraction de la jeunesse et de l'amour :

— Oh! Henri! Henri! s'écria-t-elle.

Et, comme, tout éperdu à cette voix, il se levait en chancelant et regardait autour de lui, elle vint tomber sur sa poitrine, les bras autour de son cou et sa tête sur son épaule.

L'émotion de Henri était si violente, que, ne se sentant point la force de soutenir Camille, il fléchit sous ce poids qu'en tout autre temps il eût trouvé si léger, et, la déposant sur le banc où un instant auparavant il était assis, il se laissa glisser à ses pieds.

Et, la tête enveloppée des plis de sa robe, n'essayant plus même de commander à sa douleur, il éclata en sanglots.

— Oh! Camille! Camille! s'écria-t-il à son tour d'une voix entrecoupée par les larmes, au moment où je me trouvais si heureux, qu'à tout autre que

la mort j'eusse porté le défi de détruire notre bonheur, Camille! Camille! tout est donc fini pour moi!

Et la jeune fille, muette, suffoquée, le voyant sinon plus malheureux, du moins aussi malheureux qu'elle, lui prenant la tête entre ses mains, essayait de le consoler en lui donnant un espoir qu'elle n'avait pas.

— Oh! non, répondait-elle, il n'est pas possible que nous soyons maudits à ce point. Dieu ne le permettra pas. Nous nous aimions tant! et penser qu'aujourd'hui nous devions être unis pour toujours, et que demain nous serons séparés à jamais. Que faire? — Mais, mon parrain, ayez donc une idée pour nous qui n'en avons pas! Vous paraissiez heureux de notre mariage, vous disiez que vous nous aimiez tant.

— Eh! oui, je vous aime comme mes enfants, s'écria Madeleine, oui, j'étais heureux de votre mariage; mais que voulez-vous que j'y fasse? Pour qu'il s'accomplisse, il faut cinq cent mille francs, et Henri ne les a plus, et, moi, je ne les aurai jamais. Oh! mille tonnerres! si je savais où trouver cinq cent mille francs, fût-ce dans la lune, j'irais.

— Mais pourquoi Henri a-t-il besoin de cinq cent mille francs, mon Dieu? demanda Camille.

— Mais parce que tu les auras un jour.

— Ne peut-on pas être heureux dans ce monde, quand on n'a pas un million? Qu'on nous laisse faire notre bonheur et mener la vie comme nous l'entendons. — Henri, avez-vous donc besoin d'un million, vous?

— Oh! non, non! s'écria le jeune homme; vous, Camille, et la petite maison du rendez-vous de chasse, je ne demande pas autre chose.

— Oui, mais le père Peluche, dit Madeleine, il ne se contente pas de cela!

— Mais puisque nous ne lui demandons rien, à mon père! s'écria Camille en frappant avec impatience la terre de son petit pied. Moi, je sais travailler, faire des fleurs, coudre, broder. Je puis donner des leçons de dessin pour les fleurs; les jeunes filles riches aiment beaucoup à peindre les fleurs, je puis gagner dix francs par jour.

— Camille! Camille! s'écria Henri, oh! ne parlez pas ainsi, vous me brisez le cœur! Vous, ma femme, vous, travailler pour vivre; mais, auparavant, je me ferai garçon de charrue!

— Allons, allons, dit Madeleine, il ne s'agit point de te faire garçon de charrue, et elle maîtresse de dessin, c'est-à-dire de rêver des choses impossibles. Il s'agit de plier sous la volonté du père Peluche, qui se raidira d'autant plus qu'on voudra lutter contre lui. D'ailleurs, Henri ne peut pas avoir l'air d'épouser une femme contre la volonté de son père, surtout quand cette femme est riche et que lui ne l'est plus. Que diable! tout n'est pas perdu encore, et l'on a vu revenir de positions plus désespérées. Peluche aime Camille. Il ne lui laissera peut-être et je dirai même probablement pas épouser Henri; mais il ne la mariera pas de force à un autre. Il ne s'agit que de gagner du temps et de continuer de s'aimer.

— Oh! quant à cela!... s'écrièrent les deux jeunes gens en se jetant dans les bras l'un de l'autre.

— Eh bien, le papier et l'encre ont été inventés pour ceux qui ne peuvent pas se dire de vive voix ce qu'ils ont à se dire. Et puis le père Madeleine est là, qui s'est mis dans sa chienne de caboche que ce mariage aurait lieu. Une bonne promesse de n'être jamais que l'un à l'autre; pas un mot de cette promesse à mon ami Peluche, que je vois qui nous cherche, pas plus que du dernier baiser que vous allez vous donner.

— Mon Dieu!

Les jeunes gens s'embrassèrent.

— Alerte, Henri! A mon bras, ma filleule! Je ne vous empêche pas de cacher vos larmes. Henri, si tu ne disparais pas derrière la haie, je t'abandonne à ton malheureux sort. — C'est bon! c'est bon! Peluche, nous voilà. Camille n'est pas perdue, puisqu'elle est avec moi. Je ne te dis pas qu'elle est bien gaie; mais, enfin, la voilà telle qu'elle est.

Et le bon Madeleine poussa sa filleule tout éplorée dans les bras de M. Peluche, qui se contenta de la regarder avec majesté et de lui dire sentencieusement :

Tes père et mère honoreras
Afin de vivre longuement.

— Brute! murmura Madeleine; quand on pense qu'il n'a trouvé que cela pour consoler sa fille!

XXXVII

OU M. PELUCHE, DANS SA FAIBLESSE DE PÈRE, MANQUE A SES DEVOIRS DE BOURGEOIS

Madeleine se trompait. M. Peluche ne s'inquiétait aucunement de consoler Camille. Comme tous les esprits inférieurs et vaniteux, il éprouvait, au contraire, une certaine satisfaction de ce qui venait d'arriver : il ne se dissimulait pas que ce mariage avait été combiné, conduit, et amené enfin où il en était par Madeleine. Or, son amour-propre était froissé, quelque avantageuse que fût cette alliance avant qu'Henri fût ruiné, de n'avoir été pour rien dans le travail préparatoire qui avait rapproché les deux jeunes gens ; travail dans lequel Madeleine avait mis toutes les combinaisons de son esprit et toutes les espérances de son cœur. — Intelligence étroite, menée — ce qui arrive souvent — par une intelligence plus étroite encore que la sienne, celle d'Athénaïs, — il avait combattu sans conviction ; mais pour ne pas avoir l'air d'être mené par son ami Madeleine, les objections que la maîtresse de *la Reine des fleurs* lui avait faites sur les sources de la fortune d'Henri ; — les commerçants pur sang, on le sait, ne reconnaissent que les fortunes qui reposent sur le doit et avoir ; — et, comme Henri n'avait

pas de grand-livre, madame Peluche, tout en habitant le château, tout en se promenant dans les allées du parc, tout en voyant M. Peluche chasser dans les bois et dans les plaines de son futur gendre, madame Peluche avait toujours fait cette question :

— D'où tout cela lui vient-il? comment a-t-il gagné tout cela ?

Puis on n'a pas oublié que madame Peluche était la belle-mère de Camille et non sa mère, et qu'en qualité de belle-mère, elle n'avait pas pour la fille de son mari, c'est-à-dire pour *une étrangère*, la tendresse qu'une mère a pour son enfant. Ce n'était pas sans jalousie qu'elle avait vu se développer dans Camille une beauté sympathique qui devait facilement effacer sa beauté rêche et rechignée, et sa belle-fille acquérir, presque sans travail, des talents pour lesquels elle affectait le plus grand mépris, mais qu'elle voyait apprécier et louer par les autres. Enfin, ce n'était pas sans un sentiment de malaise qu'elle avait vu Henri, qu'elle ne pouvait s'empêcher de trouver très-beau, très-élégant, très-instruit, devenir amoureux de Camille, en lui laissant, malgré tous les égards possibles, la conviction que, s'il l'avait rencontrée, elle, Athénaïs, à l'âge et dans les conditions où il avait rencontré Camille, non-seulement il ne fût pas devenu amoureux d'elle, mais ne lui eût même pas accordé la moindre attention.

Il en résulte que cet atome de joie que La Rochefoucauld prétend que ressent le cœur de l'homme en apprenant le malheur qui frappe son meilleur ami,

il en résulte que cet atome de joie devint une joie bien entière et bien complète dans le cœur d'Athénaïs, lorsqu'elle apprit le malheur qui frappait Camille, et, comme, sous le prétexte de l'intérêt qu'elle portait à sa belle-fille, elle voulait savourer ce doux sentiment qu'on prétend être le plaisir des dieux et surtout des déesses, elle fit comprendre à M. Peluche que tout secret qui serait gardé envers lui, à l'endroit de la catastrophe pécuniaire d'Henri, serait un secret insultant.

Aussi, dès que les amis rassemblés pour la signature du contrat se furent discrètement retirés, à la suite du maire de Vouty, Madeleine reçut de la part de son ami, M. Peluche, une espèce de sommation d'avoir à le mettre au courant des événements qui amenaient la rupture de l'union projetée entre sa fille et M. Henri de Noroy.

Madeleine fit part à Henri de ce nouvel incident, et, comme le secret n'était point à lui, lui demanda ce qu'il devait faire.

— Tout dire, répondit Henri; l'exigence de M. Peluche est légitime.

Peut-être, en se rendant aux désirs de son beau-père manqué, y avait-il au fond du cœur d'Henri ce sentiment d'espoir permanent dans la conscience de celui qui accomplit un devoir douloureux, c'est-à-dire que plus ce devoir était rigoureux, plus on lui saurait gré de l'avoir accompli. Mais, en tout cas, quelle que fût la cause qui détermina sa décision, il n'hésita pas un instant, et, tandis qu'il montait à cheval avec son frère pour lui faire voir le magnifi-

que domaine auquel il avait renoncé, Madeleine se rendait au château, où attendaient, réunis en espèce de tribunal, M. et madame Peluche, et Camille.

Il va sans dire que Camille, juge prévenu en faveur de l'accusé, avait voulu donner sa démission; mais, sur un regard d'Athénaïs, qui ne voulait rien perdre des émotions de sa belle-fille, Camille avait reçu de son père l'ordre péremptoire de rester sur son siége.

Madeleine entra; en toute autre circonstance, il eût ri au nez de cette morgue sérieuse qu'affectait la bourgeoisie, cette reine de l'époque que nous essayons de peindre, et dont M. Bertin sur sa chaise curule est le type; mais il partageait trop vivement le malheur des deux pauvres enfants. Il avait senti trop profondément se serrer son cœur, lorsqu'à son entrée il avait vu Camille porter son mouchoir à ses yeux, pour qu'un sentiment railleur, quel qu'il fût, vint se mêler à la tristesse qu'il éprouvait.

— Me voilà, dit-il ; que diable me voulez-vous?

M. Peluche lui indiqua un siége comme le président indique la sellette à l'accusé.

— Nous voulons savoir, lui dit M. Peluche, du même ton dont, au conseil de discipline, il interpellait les gardes nationaux récalcitrants, nous voulons savoir, et c'est notre droit, dans tous les détails, les causes qui ont amené le refus de M. Henri de Noroy à la signature du contrat déjà dressé entre ma fille et lui. Il y a dans ce refus, vous devez le savoir, mon cher Madeleine, — et, pour donner plus de solennité à l'interrogation, il affectait de ne pas tutoyer son ami, —

un côté qui a besoin d'être éclairci, de manière à convaincre notre susceptibilité, que la maison Peluche, connue pour son honorabilité commerciale et pour la régularité de ses payements, n'est pour rien dans cette catastrophe; car, passez-moi le mot, mon cher Madeleine, ce qui nous arrive aujourd'hui est une véritable catastrophe. Parlez, nous vous écoutons.

Madeleine prit la parole à son tour et raconta, sans rien omettre, l'histoire d'Henri, depuis sa naissance jusqu'à l'arrivée de don Luis. M. Peluche se rappelait parfaitement la conspiration militaire de 1820, l'émigration au Champ d'Asile, conduite par le général Lallemand. Il ignorait sa destruction par le vice-roi du Mexique. Il suivit avec un certain intérêt les pérégrinations du comte de Noroy, déplora que la lettre de Madeleine lui fût arrivée trop tard, tout en reconnaissant qu'il valait mieux pour lui qu'elle ne fût point arrivée, puisque ce retard lui avait permis d'épouser une des plus riches héritières de l'Amérique du Sud. Il approuva son retour en France, sa démarche près de Madeleine, désapprouva la transaction de la contre-lettre, car enfin Madeleine pouvait mourir subitement, — et alors M. de Noroy n'avait plus aucun moyen de faire valoir ses droits; — il blâma Madeleine, à qui la réclamation des biens de son filleul pouvait être faite d'un moment à l'autre, de ne pas avoir mis, dans la prévision de l'événement, son filleul dans le commerce, hésita un instant pour savoir si, à la place de Madeleine, il eût reconnu les droits de don Luis, mais finit par avouer que c'eût

été un abus de confiance de les nier. Seulement, il jeta les hauts cris lorsqu'il apprit que, don Luis ayant offert la moitié de la fortune à son frère, celui-ci avait refusé. Il interrogea Madeleine sur la totalité de cette fortune, qui, vu l'augmentation de valeur des propriétés et les bénéfices de la division, allait peut-être, de trente mille francs, chiffre auquel elle avait été évaluée en 1820 par le comte de Noroy, monter à six cent mille. — Il calcula qu'en acceptant, Henri restait maître d'une fortune de trois cent mille francs, qui, jointe à la fortune de Madeleine, en calculant les intérêts de l'argent prêté vingt-cinq ans auparavant au comte, faisait un total de près de quatre cent mille francs ; que ce total de quatre cent mille francs se rapprochait tellement du chiffre qu'il exigeait de son gendre, qu'il y avait peut-être encore moyen de s'entendre, si Henri acceptait cette offre. Enfin, il demanda à s'assurer, par une conversation avec don Luis, si ses dispositions étaient toujours les mêmes à l'endroit de ce partage.

Quoique Madeleine eût entièrement approuvé la résolution de son filleul et eût appuyé le refus de ce partage, après avoir assisté à la douleur des deux enfants, après avoir vu renaître l'espérance d'abord, puis la joie dans le regard de Camille à ce retour de son père vers l'union qui venait de se rompre, il ne crut pas avoir le droit de rien décider sans en appeler une seconde fois à la décision d'Henri, et, comme il comprit parfaitement que la conversation que voulait

avoir M. Peluche avec don Luis n'avait pour but que de poser un ultimatum à Henri, il s'inclina devant le désir de M. Peluche et l'invita lui-même à ne pas quitter le château sans avoir eu une conversation avec les deux jeunes gens, soit séparément, soit conjointement.

Madame Peluche risqua bien quelques observations sur la perte que faisait Henri de son titre de comte et de son nom de famille; mais M. Peluche fit un long discours dans lequel il attaqua les préjugés et déclara que, s'étant toujours mis au-dessus d'eux, cette fois encore il les foulerait aux pieds.

Madeleine laissa Camille embrasser tendrement son père en remercîment de sa sortie philosophique, et se mit à la recherche des deux jeunes gens, qui étaient sortis à cheval.

Il les vit de loin revenir avec l'harmonie de deux frères qui ne se seraient jamais quittés. La physionomie d'Henri était triste mais calme; elle avait cette sérénité que donne le sentiment du devoir accompli.

En le voyant ainsi affermi contre le malheur, Madeleine secoua la tête.

— Ce n'est pas celui-là, dit-il, qui reviendra jamais sur une résolution qu'il croira honorable.

C'étaient deux beaux cavaliers que ces deux frères : l'un représentant l'Europe, l'autre l'Amérique, celui-ci l'élégant écuyer des Champs-Elysées et du bois de Boulogne, celui-là le vigoureux dompteur des chevaux des pampas.

Leurs chevaux, quoique tous deux appartinssent à Henri, se ressentaient, pour ainsi dire, de l'individualité de ceux qui les montaient.

Le cheval d'Henri avait conservé son allure calme de cheval de manège; pas un de ses poils n'était mouillé.

L'autre avait, en deux heures, acquis sous la main de son cavalier quelque chose de sauvage. Il soufflait la vapeur par ses naseaux, lançait la flamme par ses yeux; c'était à regret, on le sentait, qu'il marchait côte à côte avec son camarade; serré entre ces jambes nerveuses, aiguillonné par ces longs éperons, il eût voulu se jeter dans l'espace, et tout son corps couvert d'écume indiquait la fatigue et l'humiliation que lui causait le mors.

Madeleine fut obligé de s'avouer qu'Henri était peut-être un écuyer plus élégant, mais qu'à coup sûr don Luis était un plus puissant cavalier.

Tous deux descendirent de cheval à la porte de la ferme, et, tandis que l'on s'emparait des chevaux, Madeleine s'emparait de don Luis et lui demandait la permission de disposer de lui pendant dix minutes.

Henri le regardait avec plus de curiosité que d'inquiétude.

— J'ai à parler à don Luis, lui dit Madeleine.

— Faites, mon ami, lui répondit Henri; seulement, pas un mot contre ce qui est convenu entre nous.

— De ma part, non, répondit Madeleine.

Henri fit un signe de tête amical à son parrain et entra dans la ferme.

Madeleine prit le jeune Montévidéen par-dessous le bras, et, tout en l'entraînant vers le château, il le mit au courant de la situation au milieu de laquelle il était venu jeter un si grand trouble.

Henri ne lui en avait pas dit un seul mot.

Cette révélation attrista évidemment le Montévidéen.

Madeleine ne lui cacha point qu'il allait se trouver en face du père et de la belle-mère de Camille et de Camille elle-même.

Il le mit en peu de mots au courant du caractère de M. Peluche, qui n'était point tout à fait étranger au jeune comte, la colonie française de Montévidéo lui ayant déjà présenté le même type.

Camille, en l'apercevant et en reconnaissant en lui la cause involontaire de son malheur, ne put s'empêcher de laisser échapper un mouvement de répulsion.

Ce mouvement n'échappa point au Montévidéen, qui, s'avançant vers elle avec une grâce parfaite, lui dit :

— Mademoiselle, croyez que je suis profondément désespéré de la peine involontaire que je vous cause ; mais on a dû vous dire que nous étions là-bas dans une situation telle, que nous n'avons de ménagements à garder avec personne, et que l'on regarderait comme lâche quiconque ne donnerait pas à la patrie, cette mère de nos mères, son der-

nier écu et sa dernière goutte de sang. La patrie, c'est l'amour sacré devant lequel disparaissent tous les amours profanes, et j'ai traversé la mer au nom de cet amour pour la patrie.

Camille porta son mouchoir à ses yeux, mais ne répondit rien.

Elle sentait de quel noble et grand sentiment le jeune homme se faisait l'interprète.

Mais, il faut le dire, M. Peluche croyait qu'il n'y avait qu'une patrie au monde, la France.

Aussi, sans partager en rien les sentiments de Camille :

— Monsieur l'Américain, lui dit-il ; car vous êtes Américain, n'est-ce pas ?

— Non, Monsieur, répondit don Luis, je suis Français, mais né à Montévidéo ; de sorte que j'ai deux patries, et, ayant la liberté d'opter pour l'une ou pour l'autre, j'opte pour la plus malheureuse.

— Très-bien, jeune homme; et c'est au nom de cette patrie que vous venez réclamer la fortune de M. le comte de Noroy ?

— S'il n'en était point ainsi, Monsieur, je n'aurais pas d'amis.

— Et cependant, on m'assure que vous avez offert à votre frère — pardon, à M. Henri...

— Ne vous reprenez pas, Monsieur, vous aviez bien dit.

— Que vous avez offert à votre frère, reprit M. Peluche, la moitié de votre fortune ?

— En insistant pour qu'il acceptât cette offre, je

n'ai fait qu'accomplir la volonté de mon père mourant.

— Et il a refusé ?

— De manière à ne point me permettre d'insister davantage.

— Mais, si à cette heure il se repentait d'un refus, et qu'il acceptât ?

— Il me rendrait le plus heureux des hommes.

— Et il vous retrouverait dans les mêmes dispositions pour lui?

— Toujours!

M. Peluche regarda Camille, et Camille put clairement lire dans ce regard ces mots :

— Tu vois que, s'il refuse, c'est qu'il ne t'aime pas.

Puis, se penchant vers Madeleine :

— Maintenant, lui dit le maître du magasin de *la Reine des fleurs*, il nous reste à connaître le dernier mot de M. Henri; nous allons donc procéder à son égard comme nous avons fait à l'égard de don Luis.

— Veux-tu m'en croire, Peluche ? dit Madeleine; si tu veux que ce dernier mot ait une chance d'être favorable, ne le lui demande pas toi-même.

— Et par qui veux-tu que je le lui fasse demander?

— Par Camille.

— Est-ce bien convenable ?

— Sans doute; car, s'il répond *oui*, nous les marions.

— Je n'ai pas dit cela. Trois cent mille francs ne font pas mon chiffre.

— Si fait, tu as dit *oui;* — et, s'il répond *non*, tu pars, et les enfants ne se revoient pas.

— Allons, j'y consens; tu vois que l'on fait de moi tout ce que l'on veut.

— Le fait est, monsieur Peluche, que vous êtes pour mademoiselle d'une faiblesse qui n'a pas d'exemple.

— Et où est-il, ce monsieur? demanda le marchand de fleurs.

— A la ferme; viens, dit Madeleine.

— Comment! il faut encore l'aller trouver?

— Tu comprends qu'il ne viendra pas de lui-même.

— Me voilà, mon père, me voilà, dit Camille se hâtant de prendre le bras de M. Peluche, de crainte qu'il ne se dédît.

— Madame Peluche, dit majestueusement le marchand de fleurs, s'il refuse, nous ne coucherons pas cette nuit sous son toit!

XXXVIII

OU M. PELUCHE RENTRE DANS LES DÉBOURSÉS IMPRUDEMMENT FAITS PAR LUI A L'ENDROIT DE FIGARO

Henri, comme nous l'avons dit, était rentré à la ferme, et, pour rester seul avec sa pensée, était

entré dans la salle à manger, dont il avait tiré la porte après lui.

La tête renversée sur le dossier d'un grand fauteuil en bois de chêne, il laissait errer son imagination dans ces vastes champs de l'infini qui ouvrent des horizons insensés à l'esprit de ceux que frappe un malheur profond et inattendu.

Henri voulait bien renoncer momentanément à Camille; mais son sacrifice n'allait pas jusqu'à la résignation, et tout ce qui en lui avait aspiré au bonheur, et un instant l'avait espéré, se révoltait à l'idée de la perdre tout à fait.

Alors, il cherchait dans sa mémoire des exemples de fortunes subites et inespérées, ébauchant, pour arriver à ce résultat, les projets les plus extravagants.

L'Amérique, avec ses forêts immenses; l'Inde, avec ses mines de diamants; la Californie, avec ses sables d'or, passaient tour à tour devant ses yeux; mais, lorsque ses regards voulaient approfondir la vision, elle s'évanouissait comme un mirage.

Tandis que, les uns après les autres, il poursuivait ces fantômes dorés, il entendit le bruit de la porte revêche grinçant sur ses gonds, et, tournant la tête vers elle, il aperçut sur le seuil le père Miette tournant son bonnet de coton entre ses mains, en homme qui a quelque question grave, mais indiscrète, à faire.

Il le regarda un instant; puis, voyant que le bonhomme continuait de tourner son bonnet dans ses

mains sans parler, il se décida à rompre le premier le silence.

— Ah! dit-il, c'est vous, monsieur Miette.

— Oui, monsieur le comte; oui, c'est moi.

Henri sourit amèrement à ce titre de comte que continuait de lui donner le père Miette.

— Vous désirez quelque chose? continua Henri.

— Non, dit le vieillard, ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un; sans vous commander, monsieur Henri, M. le maire de Vouty est-il là?

— Non, je suis seul.

— Ah! diable! c'est que j'avais quelque chose à lui dire.

— Vous le trouverez certainement chez lui.

— Chez lui! si c'était sûr encore, je ne dis pas. Et M. Madeleine, il n'est pas là non plus?

— Vous le voyez. Avez-vous affaire à lui?

— Ah! dame, oui, j'aurais voulu lui parler; mais peut-être bien que, si je parlais à un autre, ça reviendrait au même.

— Mais à qui, monsieur Miette?

— Eh bien, à vous, par exemple, monsieur le comte.

— Comment! je puis vous donner les renseignements que vous désirez?

— Ah! je dis que oui, et mieux que personne même, si vous y consentez?

— J'y consens, monsieur Miette, dit Henri, et de tout mon cœur.

— C'est que je ne sais pas comment vous dire cela, moi.

— Dites-moi cela tout simplement.

— Il y en a comme ça qui prétendent dans le village... — moi, je n'en crois rien, vous comprenez bien, monsieur Henri! — il y en a comme ça qui prétendent que votre mariage avec mademoiselle Peluche est manqué?

— Hélas! ceux qui prétendent cela, cher monsieur Miette, sont malheureusement dans le vrai.

— Oh! pas possible, pas possible! Eh bien, monsieur Henri, parole d'honneur, foi d'honnête homme, il faut que ce soit vous qui le disiez pour que je le croie.

— C'est pourtant vrai.

— Que vous aviez l'air de tant vous aimer, mon Dieu!

— Nous nous aimions fort aussi, monsieur Miette.

— Mais qu'il a fallu certainement des raisons bien graves pour faire manquer un mariage si avancé!

— Ce sont des raisons bien graves, en effet, qui ont déterminé sa rupture. Ainsi donc, si c'était cela seulement que vous désiriez savoir, mon cher Monsieur...

Le père Miette fit semblant de ne pas comprendre.

— C'est qu'on dit comme ça encore dans le village que la rupture vient de votre côté.

— Si la chose a quelque intérêt pour vous, monsieur Miette, dit Henri, qui commençait à s'impatienter, c'est moi, en effet, qui ai retiré ma parole.

— Ah! oui, c'est bien ça, c'est bien ça, dit le vieil usurier d'un air fin. — Ah! M. Peluche, lui qui faisait si fort l'arrogant, il n'était donc pas aussi solide qu'il en avait l'air?

— Qu'entendez-vous par là, monsieur Miette?

— J'entends que, quand il a fallu mettre la main à la poche pour en tirer une dot qui pût faire face à un beau château et à six cents bons arpents de terre, le marchand de fleurs a fait demi-tour à gauche, comme il dit, quand il commande la manœuvre à ses gardes nationaux.

— Mon cher monsieur Miette, ne faites pas sur un honorable commerçant de fausses suppositions. Ce n'est pas lui qui est embarrassé pour donner une dot suffisante à sa fille. C'est moi qui suis ruiné.

— Vous, ruiné, monsieur Henri? Allons donc! Ils ont eu beau me le dire, je n'en crois rien, et vous avez beau me le dire vous-même, je ne vous crois pas davantage.

— C'est pourtant la vérité, dit Henri faisant un signe de tête pour indiquer à son interlocuteur que la conversation était finie.

Mais le vieux paysan n'était pas au bout des renseignements qu'il venait chercher. Il ne bougea pas plus qu'une borne, se contentant d'ajouter :

— Ruiné! Ça n'est pas possible, ça. Un jeune homme qui a de la conduite comme vous. Car,

quand vous devriez cent mille, deux cent mille, trois cent mille francs, on vous les fera trouver sur vos terres et votre château, et à six du cent encore, première hypothèque, allons donc!

— Il ne s'agit pas d'emprunter, monsieur Miette, mais de vendre, continua Henri voyant qu'il lui fallait subir le vieillard et commençant à comprendre l'objet de sa visite.

— De vendre, répéta Miette, dont un rayon de joie illumina le visage, de vendre! Vendre ces belles terres et ce beau château qui sont, depuis deux cents ans, dans votre famille; c'est une résolution qui doit vous coûter dur, monsieur le comte.

Henri sourit tristement.

— Oui, dit-il, mais elle est prise. Demain, vous pourrez lire les affiches.

— Les affiches? dit-il. Je ne sais pas lire. D'ailleurs, je ne les lirais pas : cela me ferait trop de peine; mais pour quoi faire des affiches?

— Mais pour annoncer que le château et la terre de Noroy sont à vendre.

— Oh! bon! on le saura bien sans affiches, allez! vous voyez que je le sais, moi; et puis vous n'allez pas morceler un beau brin de terre comme cela; vous le vendrez tout d'un morceau, j'espère?

— Cher monsieur Miette, lorsqu'il s'agit d'une somme comme celle dont j'ai besoin, on trouve plus facilement cent acquéreurs qu'un seul.

— Oh! qu'il y en a bien dans les environs qui ont les reins assez forts pour soulever ce poids-là comme

ils soulèveraient un sac de blé. Tenez, moi, je connais quelqu'un qui, du premier coup, comme cela, vous en donnerait bien trois cents et même trois cent cinquante mille francs.

— Je le crois, père Miette.

— Et qui payerait rubis sur l'ongle encore.

— La terre et le château valent heureusement mieux que cela, voisin.

— Et qui irait même jusqu'à quatre cent mille...

— Mon cher Monsieur, dit Henri fatigué de toutes les circonlocutions du rusé paysan, ce n'est pas moi qui me chargerai de ces détails : c'est mon parrain Madeleine. Adressez-vous donc à lui, et faites-lui vos propositions.

— Jésus-Dieu ! vous comprenez bien que ce n'est pas pour moi que je plaide... L'autre jour, pour acheter la pièce de terre du père Marcelin, que j'ai payée cinq mille francs, j'ai été obligé d'aller chercher mille francs à l'étude de maître Perrot. C'est pour un ami, qui me disait tout à l'heure : « Plutôt que voir morceler un si beau domaine, qui a appartenu à nos anciens seigneurs, oui-dà ! je ferais un sacrifice, et j'irais jusqu'à quatre cent cinquante mille francs. Mais, vous comprenez, père Miette, qu'il me disait, quatre cent soixante-quinze mille francs, ça serait mon dernier chiffre. Il me serait impossible d'aller plus loin... » Jugez donc, monsieur Henri, avec les frais de vente, la somme que ça fait.

— C'est pour cela, monsieur Miette, qu'en divi-

sant la propriété, les frais d'enregistrement sont moins lourds.

— Il faut compter, voyez-vous, monsieur Henri; si l'on vous payait ça cinq cent mille francs, ce qui serait le dernier prix qu'on pourrait vous le payer, convenez-en, — vous en convenez, n'est-ce pas? — eh bien, en vous payant ça cinq cent mille francs, il faudrait, le contrat à la main, compter cinq cent cinquante mille francs. Ah! continua le père Miette en poussant un soupir, les vendeurs sont bienheureux, ils n'ont pas de frais à payer!

Le père Miette en était là de son homélie lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à Madeleine.

— Eh! tenez, dit Henri enchanté de l'interruption, voilà justement mon parrain; adressez-vous à lui, il vous donnera tous les détails que vous pouvez désirer. — Mon cher Madeleine, c'est M. Miette qui a envie de devenir seigneur de Noroy, et qui offre cinq cent mille francs des terres et du château.

— Moi! Jésus-Dieu! s'écria le père Miette. Et où voulez-vous que je prenne cinq cent mille francs, monsieur Henri?

— Bon! dit Madeleine, je vous tiens excellent pour la somme, père Miette. Mais j'ai un mot à dire à l'oreille de mon filleul. Attendez-moi dans la cuisine; vous la connaissez, la cuisine, n'est-ce pas? nous y causerons tout à notre aise.

Le père Miette, voyant qu'il lui fallait changer d'interlocuteur, se gratta l'occiput, remit son bonnet de coton sur sa tête et passa dans la cuisine.

— Oh! dit Henri, comme vous avez bien fait, cher parrain, de me débarrasser de cet affreux bonhomme!

— Et de t'amener Camille, n'est-ce pas? dit Madeleine.

— Camille! s'écria Henri en bondissant.

— Oui, elle est là. Son père désire que vous ayez une dernière entrevue ensemble avant de vous séparer.

— Son père?

— Oui, son père. Il n'est pas si méchant qu'il en a l'air.

— Mais enfin que veut-il? que demande-t-il qu'exige-t-il?

— Camille te le dira. — Entre, Camille!

Il ouvrit la porte; Camille s'élança dans l'intérieur de la salle à manger, et Madeleine sortit en laissant les deux jeunes gens seuls.

Il trouva dans la cuisine le père Miette qui l'attendait, et qui, en l'attendant, essayait de démontrer à M. Peluche qu'il serait bien plus avantageux pour Henri de vendre le château et les terres en bloc que de les vendre par lots séparés.

Madeleine, sans vouloir rien arrêter avec le père Miette, n'était pas fâché de le faire causer; et, si fin que fût le paysan, Madeleine le quitta plus affermi que jamais dans la conviction que le morcellement était la façon la plus avantageuse de vendre, et qu'en morcelant château et terres, la vente irait, au bas prix, à sept cent mille francs.

M. Peluche était en train de calculer que les trois cent cinquante mille francs qui reviendraient à Henri pour sa moitié, joints aux soixante-dix ou soixante-quinze mille francs que lui laisserait Madeleine un jour, dépassaient la somme qu'il exigeait de son gendre, lorsque Camille sortit de la salle à manger des larmes plein les yeux, mais le sourire sur les lèvres.

— Ah! dit M. Peluche en voyant le sourire de sa fille, il consent; c'est bien heureux.

— Au contraire, mon père, répondit Camille, il refuse.

— Comment! il refuse? s'écria le marchand de fleurs en faisant un pas en arrière.

— Il refuse, oui, mon père.

— Mais c'est un sot, un imbécile, un ingrat!

— C'est un grand cœur.

— Comment, tu l'approuves?

— En tous points! et je viens de lui faire le serment, non pas de l'épouser, puisque vous vous opposez à cette union, mais de n'être jamais à un autre que lui.

— Tarare! dit M. Peluche, c'est ce que nous verrons.

Puis, prenant le ton et la pose du commandement :

— Vous savez que nous partons à l'instant même, Mademoiselle?

— Je suis prête à vous suivre, mon père, répondit Camille.

En ce moment, Figaro, comme s'il eût entendu le

projet de retour et qu'il eût tenu à suivre son maître dans la capitale, s'élança dans la cuisine et vint poser ses deux pattes sur la poitrine de M. Peluche.

Cette profanation de son habit de capitaine exaspéra M. Peluche.

— A bas ! cria-t-il, insolente bête ! à bas !

Puis, se tournant vers son ami :

— Madeleine, lui dit-il, je ne te reprocherai pas d'être la source des dépenses que j'ai faites pour m'équiper et m'habiller en chasseur, quoique, aujourd'hui, par les conseils que tu as donnés à ton filleul, ces dépenses soient devenues inutiles. Du moment qu'il vend ses terres, je ne puis plus naturellement chasser dessus. Pour mon fusil et mon fourniment, j'en prends mon parti : c'est une affaire d'entretien, et voilà tout ; mais, pour Figaro, c'est autre chose : c'est non-seulement un capital qui dort, mais un capital qui consomme. D'ailleurs, Camille a déjà une gazelle : si, avec la gazelle, j'ai un chien, ce sera, dans le magasin de *la Reine des fleurs*, une chasse qui durera du matin jusqu'au soir. J'attends donc de ton amitié que tu obtiennes de l'aubergiste de la *Croix d'or* qu'il reprenne Figaro.

— Mais il te l'a vendu, et tu le lui as payé.

— Je perdrai vingt francs dessus s'il veut le reprendre.

— Il est bien plus simple de le revendre à un autre. Figaro est un bon chien qui n'a besoin que d'être tenu.

— Connais-tu un amateur ?

— Oui.

— Qui cela ?

— Moi.

— Mon bon Madeleine, reprit M. Peluche en secouant la tête, dans le malheur qui t'accable, je ne veux pas peser sur toi.

— Bon ! cent francs de plus, cent francs de moins, ce n'est pas la mort d'un homme.

— Ainsi, tu me rachètes Figaro le prix qu'il m'a coûté ?

— Sans doute.

— Sans me faire perdre dessus ?

— Sans te faire perdre un sou ; voilà tes cent francs.

Madeleine tira cinq napoléons de sa poche et les présenta à M. Peluche.

— Oh ! mon père, murmura Camille.

— Mais, dit M. Peluche, puisque Madeleine prétend qu'il vaut cent francs !

— Dans mes mains, oui ; dans les tiennes, il n'en vaut pas vingt. N'aie donc pas de regrets.

— Je n'ai pas de regrets, dit M. Peluche enchanté d'être rentré dans son déboursé et de pouvoir montrer à Athénaïs les cinq napoléons, si souvent reprochés par elle. Je n'ai pas de regrets, et il y a plus, malgré tous les tours qu'il m'a faits, je me sépare de ce quadrupède sans le moindre sentiment de haine. Adieu, Madeleine ! présente mes compliments à M. Henri, et dis-lui que c'est bien sa faute s'il n'est pas mon gendre.

Camille se jeta dans les bras de son parrain en murmurant tout bas :

— Il m'aimera toujours, n'est-ce pas?

— Sois tranquille, répondit Madeleine en serrant la jeune fille sur son cœur.

Puis il échangea une poignée de main avec M. Peluche, qui l'invita vaguement à venir le voir dans ses voyages à Paris. Puis enfin les deux amis se séparèrent. — Figaro, esclave de son devoir, voulut suivre M. Peluche; mais celui-ci le chassa de la main en lui disant :

— Allez, vilaine bête, allez ! vous n'êtes plus à moi.

— Adieu, mon pauvre chien ! murmura Camille.

— Viens ici, Figaro ! dit Madeleine.

Et, tout joyeux, comme s'il comprenait le changement qui venait de se faire dans sa condition, Figaro vint à son nouveau maître, se dressa contre lui, lui appuya les deux pattes sur la poitrine, et lui bâilla amicalement au visage. Madeleine le caressa et lui baisa le museau sans se douter des mystérieux desseins que la Providence avait sur lui !

XXXIX

VENTE AU PLUS OFFRANT

M. Peluche, blessé de l'obstination d'Henri et ne comprenant ni la cause de ce refus ni l'admiration que Camille avait pour un acte qui renversait leur

bonheur commun et que lui regardait comme insensé, tint scrupuleusement la menace qu'il avait faite à Madeleine de ne pas coucher sous le toit de son filleul, et repartit le même soir pour Paris avec sa femme, Camille et Blidah. Mais, comme le maître du magasin de *la Reine des fleurs* était surtout l'homme des petites choses, la façon avantageuse dont il venait de se défaire de Figaro lui avait rendu un rayon de bonne humeur. Il est vrai que, quand son regard s'arrêtait sur Camille et qu'il sondait ce visage calme et profondément triste, il lui prenait des impatiences qui se traduisaient par des gestes et des jurons, que les personnes non initiées aux événements qui venaient de se passer, eussent pu prendre pour des accès de folie.

Dès le lendemain du départ de M. Peluche, comme l'avait dit Henri au père Miette, les affiches, qui annonçaient la vente, par petits lots, des terres et du château de Noroy, étaient posées dans tout le départment de l'Aisne.

La propriété était connue pour une des plus belles et des mieux mises en rapport du département, de sorte que les amateurs ne firent pas défaut.

Beaucoup voulurent acheter le château, les terres et les deux fermes en bloc, et poussèrent si bien, qu'ils forcèrent le père Miette à pousser lui-même jusqu'à six cent mille francs; mais Madeleine tint bon, convaincu que le morcellement donnerait une centaine de mille francs de plus que la vente en bloc.

Plus don Luis voyait la chose monter, plus il fai-

sait ce qu'il pouvait pour déterminer Henri à accepter la moitié de ce que produirait la vente; mais rien ne put faire plier la volonté d'Henri, et, avec son sourire calme et triste, il refusa constamment. Son frère, qui l'avait abordé en ennemi, s'était pris pour lui d'une amitié profonde.

La seule faveur qu'il demanda au nom de Madeleine fut de prendre, pour les vingt mille francs avancés par son parrain en 1820 au comte de Noroy, les soixante ou quatre-vingts arpents de terrains vagues, en buissons, bruyères et larris, sur lesquels était bâti le rendez-vous de chasse. Les buissons et les bruyères fourmillaient de lapins, et, comme le terrain était rocailleux, c'était le seul endroit du canton où il y eût de la perdrix rouge. En outre, dans toute la longueur du terrain coulait la rivière d'Ourcq, canalisée un peu plus loin; et, comme ce terrain, plus long que large pouvait avoir deux kilomètres de longueur, c'étaient deux kilomètres de pêche gardée.

Toute cette portion fut donc adjugée à Madeleine à titre de restitution pour cette même somme de vingt mille francs avancée par lui, — chiffre de son estimation et de sa mise à prix.

Les gens sensés pensèrent que Madeleine aurait mieux fait de prendre pour vingt mille francs de marais et un étang desséché dans lesquels les artichauts et le blé de Turquie eussent rendu sept ou huit pour cent. Mais Madeleine n'était pas un homme sensé, de sorte qu'il préféra, étant meilleur chasseur que jardinier, un terrain qui rapportait des

lapins, des perdrix rouges, et même quelquefois du faisan, à un terrain qui eût rapporté du blé de Turquie et des artichauts. Quant à Henri, si la ruine de ses espérances de bonheur n'eût pas suivi la ruine de sa fortune, il eût supporté la catastrophe avec une admirable philosophie. Élevé par Madeleine, le luxe était pour lui bien plutôt une affaire d'habitude que de besoin, et il eût passé, avec une imperturbable insouciance, du château à la ferme, pourvu qu'à la ferme son parrain lui eût donné la chambre que Camille avait habitée.

Le jour de l'adjudication arriva ; plus de quatre mille personnes s'étaient donné rendez-vous à Noroy. La cause de cette vente, et par conséquent de cette ruine, était restée un problème pour tout le monde. Henri était fort aimé ; de sorte que toute cette immense assemblée était pleine de sympathies pour lui. Ce qu'on ne s'expliquait que difficilement, — car on savait qu'un étranger était venu, et, par sa réclamation, avait jeté tout ce trouble dans la vie d'Henri, — ce qu'on ne s'expliquait que difficilement, c'était la bonne harmonie dans laquelle les deux jeunes gens paraissaient vivre ; ils ne se quittaient pas, faisaient de longues promenades à cheval, logeaient au château et mangeaient ensemble. Madeleine, au nom de qui la vente se faisait, quand cependant c'était Henri qu'on avait toujours vu jouir de la fortune, Madeleine vivait avec eux, mangeait avec eux, et semblait avoir une amitié presque égale pour l'étranger et pour son filleul.

La vente fut poussée avec acharnement. Depuis la révolution française qui a amené la vente des biens des émigrés, et par conséquent la division de la propriété, le paysan a littéralement la terre. Le morcellement d'un grand domaine est une véritable fête pour ces rudes laboureurs qui, la pioche et la bêche à la main, forcent le sol, qu'ils tourmentent, à leur donner deux ou trois moissons.

Miette était un de ces acquéreurs fanatiques. La voix du crieur semblait lui donner le vertige; ses petits yeux brillaient comme deux charbons sous ses sourcils hérissés; son bonnet de coton s'agitait sur son crâne. Il jetait chacune de ses enchères comme un défi, et, avec des crispations comme celle du joueur qui jette de l'or sur un tapis vert, chaque fois que le mot *adjugé* était prononcé, que ce fût en sa faveur ou contre lui, ses deux mâchoires se contractaient, et ses dents serrées faisaient entendre un grincement nerveux; pas un seul lot à sa convenance sur lequel il ne mît et qu'il ne poussât non-seulement à sa valeur, mais au delà de sa valeur, pressentant instinctivement que, dans un pays comme la France, la valeur des propriétés territoriales doit toujours aller augmentant.

Le seul lot sur lequel il ne mit point et qu'il laissa même passer devant ses yeux avec un certain mépris fut le château et le parc, adjugés au maire de Vouty, à M. Redon, pour la somme de quatre-vingt-cinq mille francs. La garenne aux sangliers, où M. Peluche avait si désastreusement fait ses pre-

mières armes, fut adjugée pareillement à M. Redon, à la disposition de qui, séance tenante, s'empressa de la mettre Madeleine. La vente dura huit jours et monta à huit cent quarante mille francs. Avant d'être ruiné, le pauvre Henri ne se serait jamais cru si riche.

Chaque fois que Madeleine se trouvait en tête-à-tête avec Henri, il faisait les plus beaux projets d'existence pour l'avenir. Une seule chose manquait à cette joyeuse vie, c'est que Henri fût chasseur et pêcheur.

Quant à la question du mariage d'Henri avec Camille, il ne désespérait pas, comptant sur un de ces hasards providentiels comme on en rencontre si souvent dans le monde de l'imagination et si rarement dans le monde réel. A tous ces beaux rêves, Henri ne répondait rien, que ces deux mots : *Cher parrain !* et se contentait de sourire.

Un jour que Madeleine, avec plus de complaisance que jamais, en l'excitant à prendre goût à la pêche et à la chasse, les deux seuls vrais plaisirs de la vie, lui exposait pour la cinquantième fois son plan de vie, Henri l'interrompit en lui posant la main sur l'épaule.

— Inutile, cher parrain, lui dit-il, ma résolution est prise.

Madeleine le regarda en face.

— Ta résolution ? répéta-t-il.

— Oui.

— Et quelle est ta résolution ?

— Je pars avec mon frère pour Montévidéo.

Madeleine devint pâle comme la mort.

— Tu pars! dit-il.

Henri fit un mouvement d'épaule.

— Ma vie est inutile ici; elle peut être utile là-bas.

— Dis tout simplement que tu es las de l'existence et que tu veux te faire tuer.

— Trouvez-moi un travail auquel je sois bon, une occupation qui me promette une chance de refaire ma fortune, et je reste; mais rester, pour me croiser les bras, pour voir Camille m'oublier et devenir la femme d'un autre...

— D'abord, dit Madeleine, tu ne verras pas cela, je t'en réponds.

— Eh bien, alors, je pèserai sur la vie de la pauvre enfant. Son père ne la donnera jamais à un homme ruiné, et, son père me la donnât-il, je suis trop fier pour l'accepter. La pauvre enfant restera vieille fille, et, un jour, elle dira avec un sentiment de regret : « Ah! si je ne l'avais pas aimé... »

Madeleine poussa un soupir, prit ses cheveux à pleines mains, et s'en arracha une poignée en s'écriant :

— Voilà donc où j'en suis arrivé, après vingt-cinq ans de luttes, de projets et de travail pour rendre cet enfant-là heureux!

Et, s'éloignant à grands pas sans se retourner à la voix d'Henri qui le rappelait, il siffla Figaro, jeta son fusil sur son épaule, et, dix minutes après, on entendait une fusillade enragée, du côté de la petite

maison du rendez-vous de chasse et dans ces quelques arpents de terre qu'il avait rachetés pour ses vingt mille francs.

La vente des terres avait été annoncée et faite au comptant. Le notaire pressait les rentrées, et il assurait qu'avant huit jours les huit cent soixante mille francs seraient à la disposition de don Luis. La plupart des payements, d'ailleurs, chose remarquable quand ce sont les paysans qui deviennent acquéreurs, se faisaient en or, et le père Miette, qui avait acheté pour plus de trois cent mille francs, avait payé en napoléons les deux tiers de cette somme. Ainsi don Luis allait arriver dans un pays où, depuis longtemps, on ne savait plus guère ce que c'était que l'or ni l'argent, avec près d'un million en or, qui aurait trois ou quatre fois sa valeur.

Et c'était ce qui lui faisait presser son frère de venir avec lui et ce qui avait déterminé Henri à l'accompagner. Il lui disait :

— Tu refuses de partager avec moi ces huit cent mille francs, parce que tu sais le besoin que j'en ai. Mais viens avec moi, arrivons à faire lever le siége de Montévidéo, chassons Rosas, et je rentre dans mes biens, je rentre dans mes propriétés. C'est moi, à mon tour, qui suis trois ou quatre fois millionnaire, et alors tu n'as plus aucune raison de me reprendre l'argent que tu m'as prêté ; car, si je redeviens riche, tu me permettras bien de regarder cet argent comme un prêt. Alors, nous revenons en France, tu

épouses Camille, et je suis ton premier garçon de noces.

Et, quand don Luis développait ce plan à Madeleine, Madeleine était forcé d'avouer qu'il n'avait pas même l'équivalent de ce rêve à offrir à son filleul.

Le jour fatal arriva. Les deux jeunes gens devaient partir, après le déjeuner, pour Paris, et de Paris pour Marseille. Madeleine était sorti, comme d'habitude, au point du jour avec son fusil, et, aux détonations successives que l'on entendait, on pouvait augurer qu'il se vengeait sur les malheureux lapins des poignantes douleurs que lui faisait éprouver le départ d'Henri.

Vers neuf heures, c'est-à-dire à l'heure fixée pour le déjeuner, les détonations cessèrent. Sans doute Madeleine avait fini son massacre et allait arriver. Mais, au grand étonnement des deux jeunes gens et à la grande inquiétude d'Henri, malgré la cessation de la fusillade, Madeleine ne reparaissait pas.

Les jeunes gens, pressés par le temps, avaient déjeuné. Neuf heures et demie sonnèrent, puis dix, puis dix et demie, pas de Madeleine.

Henri, poussé par une inquiétude que chaque instant augmentait, proposa à don Luis de se mettre à la recherche de son parrain.

Mais, au moment où ils sortaient de la cuisine, ils virent, du haut des trois marches qui dominaient la cour, Madeleine tourner l'angle de la grande porte, sans casquette, les mains et le visage déchirés, sa veste et son pantalon en lambeaux, suivi de Figaro,

boiteux et presque aussi écloppé que son maître.

Henri s'élança au-devant de lui.

— Mon Dieu ! cher parrain ! lui cria-t-il, dans quel état êtes-vous ! Que vous est-il donc arrivé ?

— Il m'est arrivé que don Luis peut partir tout seul pour Montévidéo, mais que, toi, tu restes.

— Comment ! je reste ?...

— Oui ; tu m'as dit de te trouver un travail : ce travail, je l'ai trouvé.

— Bon ! Et que faites-vous de moi ?

— Je fais de toi mon premier commis, et je te donne six mille francs d'appointements par an.

Puis, se tournant vers le comte de Noroy :

— Don Luis, lui dit-il, je vous adjure de ne pas insister pour qu'Henri vous suive en Amérique ; il faut qu'il reste en France, il y va de son bonheur.

Don Luis salua Madeleine, serra Henri contre son cœur, et, sans se croire le droit, après les paroles de Madeleine, de lui faire aucune observation, sauta sur un des deux chevaux qui attendaient tout sellés, s'élança hors de la cour de la ferme et disparut.

Henri resta immobile, et don Luis était déjà à un quart de lieue de la ferme avant qu'il fût revenu de son étonnement.

XL

OU ÉCLATENT LES MYSTÉRIEUX DESSEINS QUE LA PROVIDENCE AVAIT SUR FIGARO

Il est bon de donner au lecteur une explication que n'avait pas demandée don Luis et qu'attendait avec impatience Henri. Voici ce qui s'était passé :

Madeleine, furieux du départ d'Henri, et surtout de n'avoir aucune bonne raison à opposer à ce départ, était, comme nous l'avons dit, parti au point du jour avec son fusil et Figaro. Quand Madeleine avait un chagrin quelconque, il avait recours à la chasse : la fatigue physique tuait la douleur morale. La chasse était son calmant.

Il est vrai qu'il n'y avait pas grande fatigue physique à prendre dans les quatre-vingts ou cent arpents de bruyères, de ronces et de larris, débris de la fortune d'Henri. Mais, nous l'avons dit, ces quatre-vingts arpents occupaient, sur une longueur d'un kilomètre, le versant d'une montagne, et tout chasseur sait que les perdreaux levés à la montagne vont se remiser au marais, et, poursuivis au marais, remontent à la montagne. Or, quand Madeleine était descendu cinq ou six fois de la montagne au marais et remonté cinq ou six fois du marais à la montagne, cela équivalait bien à un vingtaine de kilomètres en rase campagne, et la qualité remplaçait la

quantité. Ce jour-là, celui qui eût vu Madeleine et qui eût connu sa manière sage de chasser en battant le terrain pied à pied, sans omettre un buisson, sans oublier une touffe de bruyère, avec son chien sous le canon de son fusil; ce jour-là, celui qui eût vu Madeleine arpentant le terrain plat et laissant son chien travailler en *pointer*, descendant la montagne comme une avalanche, la gravissant comme s'il eût monté à l'assaut, celui-là n'eût pas eu de doute que Madeleine ne fût en proie à une vive préoccupation.

Mais cette vive préoccupation n'avait aucune influence sur le rayon visuel de Madeleine; Madeleine envoyait son coup au hasard, — il le semblait, du moins, — et les perdreaux tombaient, les lapins roulaient, les faisans faisaient le plongeon.

La carnassière de Madeleine dégorgeait.

Figaro était au comble de l'enthousiasme pour son maître. Il n'avait jamais si bien chassé, si fermement arrêté, si fidèlement rapporté. Madeleine justifiait le proverbe que le bon tireur fait le bon chien. Aussi merveilleusement secondé par Figaro, pensant à toute autre chose que la chasse, tuant mécaniquement, pour ainsi dire, il envoyait son coup de fusil au gibier, quel qu'il fût, et laissait le soin du reste à Figaro.

Dans sa préoccupation, il venait de dépasser Figaro, qui tomba en arrêt derrière lui, sans qu'il le vît; mais, au bout d'une ou deux secondes, il entendit un aboi, se retourna et vit, à soixante mètres, un lapin qui débouchait d'un buisson. Il lui envoya

son coup de fusil, reconnut qu'il lui avait cassé la cuisse, et s'arrêta pour recharger son fusil.

C'était pendant ce temps d'arrêt que, d'habitude, Figaro le rejoignait, et, s'asseyant gravement sur son derrière, lui présentait le gibier à la hauteur de la main. Le fusil rechargé, Madeleine, étonné de ne pas voir Figaro, se retourna. Figaro avait disparu. Mais, comme le lapin s'était dirigé vers un énorme buisson placé à une vingtaine de mètres de celui d'où il était sorti, Madeleine pensa qu'il s'était enfoncé dans le buisson, que Figaro l'avait suivi, et que le chien, avec ou sans le lapin, ne tarderait pas à le rejoindre. Il continua donc son chemin, faisant à la fois la besogne du chasseur et du chien, c'est-à-dire faisant lever le gibier, soit devant lui, soit en frappant les buissons du pied ou du canon de son fusil.

Arrivé aux limites de sa chasse, il se retourna; mais, aussi loin que sa vue put s'étendre, il chercha vainement Figaro. Point de Figaro.

Madeleine appela et siffla Figaro, gagna le versant de la montagne pour voir si Figaro n'était pas descendu au marais. Pas plus de Figaro dans la vallée que dans la plaine.

Madeleine s'arrêta, posa la crosse de son fusil à terre, appuya les deux mains sur le canon et se mit à songer. Où diable pouvait être Figaro? Tel était le problème qu'il se posait et que, malgré sa grande expérience, il ne pouvait résoudre.

Si Madeleine eût tiré sur un lièvre et eût cassé la cuisse d'un lièvre au lieu de casser la cuisse d'un

lapin, on eût pu dire que Figaro, sentant le lièvre blessé, s'était emporté sur lui; et encore Figaro menait d'un tel train, qu'au bout d'un kilomètre, il eût forcé le lièvre, et qu'on l'eût vu le rapportant la tête haute. Peut-être Figaro était-il pris à quelque piége; mais qui diable pouvait venir tendre des piéges dans la chasse de Madeleine? D'ailleurs, Figaro, pris au piége, eût crié de douleur et d'impatience.

Et l'écho n'apportait pas la moindre note que l'on pût attribuer à la vocalisation de Figaro.

Madeleine se gratta l'oreille; il y avait là un mystère dont, tout expérimenté qu'il était en fait de chasse, il ne pouvait se rendre compte.

Il jeta son fusil sous son bras et se dirigea vers l'endroit où il avait tiré le lapin; un ou deux bouquets de poils à l'endroit où le coup avait porté prouvèrent que l'animal avait été touché. Quelques gouttes de sang, brillant comme des rubis, sur la route qu'il avait dû suivre pour se rendre du petit buisson au grand, le prouvèrent encore bien mieux.

Arrivé au gros buisson, Madeleine vit sa passée élargie par la passée subséquente de Figaro.

Madeleine fit le tour du buisson ; peut-être Figaro avait-il gueuleté le lapin dans le fourré, et, se trouvant hors de la vue, profitait-il de la position pour le dévorer tout à son aise ; mais, dans la conviction de Madeleine, Figaro était incapable d'un pareil abus de confiance. Et, en effet, Madeleine eut beau fouiller le buisson du regard, il ne vit absolument rien.

Il appela Figaro. En réponse à cet appel, il lui

sembla entendre une de ces plaintes comme les chiens en font entendre dans leurs moments de tendresse pour leurs maîtres, ou de détresse pour eux. Il répéta son appel, la plainte se fit entendre une seconde fois.

Madeleine s'aventura dans le buisson avec ses grandes guêtres de cuir et sa culotte de velours. Il ne risquait pas grand'chose. Seulement, comme les épines aiguës avaient pénétré deux ou trois fois jusqu'à la chair, Madeleine résolut de ne point aller plus avant sans s'être assuré qu'en se rapprochant du centre du buisson, il se rapprochait de Figaro. Il appela une troisième fois, une troisième fois Figaro répondit; mais la plainte qui semblait venir de dessous terre dégénéra en hurlement. Non-seulement Figaro répondait, mais il appelait à son secours. Madeleine n'hésita plus, et, au prix de quelques nouvelles égratignures, il arriva au bord d'une excavation qui ressemblait à l'entrée d'un puits creusé à ras de terre.

Cette fois, Figaro, sentant que l'on s'approchait de lui, n'attendit point qu'on l'appelât, mais fit entendre un gémissement prolongé, qui indiquait la situation précaire dans laquelle il se trouvait.

Madeleine comprit tout : emporté à la poursuite du lapin, qui s'était probablement précipité dans ce trou, Figaro s'y était précipité après lui, et, tombé à une vingtaine de pieds au-dessous du sol, ne pouvait pas remonter à la surface. Le chasseur se rapprocha le plus qu'il put de l'orifice béant,

frappa du pied, et sous son pied la terre s'éboula, faisant tomber une pluie de cailloux qui, en tombant sur Figaro, lui fit jeter un cri de douleur.

Il n'y avait plus de doute, Figaro avait culbuté dans une espèce de trou dont il ne pouvait pas sortir. Il fallait l'en tirer; mais il importait d'abord d'en connaître la profondeur.

Madeleine arracha une poignée d'herbes sèches, la roula, y mit le feu et la jeta dans l'intérieur de l'ouverture, qu'elle éclaira pendant cinq minutes. Il put alors distinguer une excavation taillée dans la pierre, à la profondeur de quinze à dix-huit pieds.

Figaro était au fond, se dressant sur ses pattes de derrière et essayant de remonter le long des parois; mais il ne pouvait se rapprocher de l'ouverture au point d'en sortir.

Madeleine était bien décidé à ne pas laisser Figaro dans une position si perplexe; mais il n'avait aucun moyen pour descendre et ne pouvait raisonnablement risquer un saut de quinze pieds pour le tirer d'affaire. Et, risquât-il le saut, une fois près de Figaro, il se serait trouvé aussi embarrassé que lui.

Ses regards se portèrent sur le rendez-vous de chasse, et sa mémoire lui rappela qu'il y avait dans la cour de la petite maison une échelle de cinq à six mètres qui faisait justement son affaire.

Il déposa son fusil contre un buisson et prit sa course vers le petit rendez-vous de chasse. Cinq minutes après, il en sortait, l'échelle sur l'épaule.

Figaro, qui avait fait entendre son plus lugubre

hurlement en sentant son maître s'éloigner de lui, le flaira de loin et aboya joyeusement en le sentant se rapprocher. Madeleine foula le buisson à grands pas sans paraître se préoccuper beaucoup des nouvelles égratignures qu'il pouvait se faire, et descendit résolûment son échelle dans l'excavation.

Figaro se dressa contre l'échelle et y appuya ses deux pattes, comme pour venir au-devant de son maître et lui épargner une portion du chemin.

Mais Madeleine, depuis son retour, paraissait moins préoccupé de l'idée de retirer Figaro de son trou que d'une autre idée qui lui était venue depuis.

Il s'assura que l'échelle posait bien carrément sur le sol et s'appuyait solidement à l'orifice extérieur, et se mit à descendre dans l'excavation, où il disparut bientôt tout entier. Il arriva au fond sans accident. Figaro l'y attendait, son lapin à la gueule, preuve qu'il était incapable du crime dont l'avait un instant soupçonné Madeleine. Mais Madeleine, comme nous l'avons dit, était en proie à une préoccupation qui venait de le prendre depuis quelques instants. Il passa sa main sur la tête de Figaro, le complimenta, en lui disant qu'il était *un beau chien*. Puis, sans s'inquiéter davantage de Figaro ni de son lapin, il battit le briquet et alluma une bougie.

Figaro le regardait faire d'un œil dans lequel était réunie tout entière la somme d'intelligence dont le Seigneur l'avait doué; mais il était évident que son intelligence n'allait point jusqu'à pouvoir comprendre ce que son maître voulait faire en éclairant cette

espèce de grotte, quand il pouvait regagner et lui faire regagner à lui la lumière du soleil, qui lui paraissait bien préférable à celle d'une bougie.

Mais il paraît que cette exploration, à laquelle Figaro n'eût pas consenti à perdre un instant, semblait des plus intéressantes à Madeleine, car il promena la lumière de sa bougie contre les parois de l'excavation et en parcourut et analysa les couches successives.

Au fur et à mesure qu'il accomplissait cet examen, sa figure prenait une expression joyeuse, qu'accompagnaient des *ah! ah!* de plus en plus accentués. Pour accomplir cette exploration, trois fois il avait remonté aux deux tiers les degrés de son échelle et deux fois il les avait descendus. La seconde et la troisième fois, le couteau à la main, il avait percuté la pierre, et les sons qu'avaient rendus les trois bancs superposés lès uns aux autres, sons dans lesquels on pouvait reconnaître une différence marquée, avaient paru complétement satisfaire Madeleine.

Redescendu de son échelle, Madeleine regarda autour de lui et reconnut qu'on avait, du point central où il était, percé quatre galeries dans quatre directions opposées, comme font les rayons d'une étoile. Il suivit, toujours en examinant leurs parois, ces quatre galeries l'une après l'autre, et le résultat de son examen parut être des plus satisfaisants.

Une de ces galeries fut l'objet de son attention plus particulière. C'était celle qui, se rendant vers l'ouest, se dirigeait vers la pente de la montagne

dont le bas était côtoyé par la rivière d'Ourcq. Arrivé à l'extrémité, il la trouva non point fermée, comme les trois autres, par trois bancs de pierre superposés, mais par un mur de moellons qui semblait cacher une ouverture extérieure. Il souffla sa bougie afin de voir s'il ne distinguerait point le jour par les interstices des moellons. Il ne vit rien et se trouva plongé dans l'obscurité la plus complète. Un seul petit point lumineux éclairait le sol. Il venait de l'ouverture par laquelle Madeleine était descendu.

Il compta les pas du mur de moellons à l'ouverture : il y en avait vingt-sept. Il fit signe à Figaro d'aller se coucher au pied du mur en moellons ; mais Figaro manifesta une telle répugnance pour obéir, que Madeleine fut obligé de retourner à l'extrémité de la galerie, d'étendre sa veste à terre et d'ordonner à Figaro de se coucher dessus. Cette fois, l'animal obéit. Il comprenait que, du moment que son maître le chargeait de garder sa veste, ce n'était point pour l'abandonner lui-même. Ce ne fut cependant pas sans inquiétude que Figaro le vit remonter vers le jour et le laisser dans les ténèbres. Il poussa un dernier hurlement comme appel à la conscience de Madeleine, puis se coucha résigné sur la veste.

Arrivé à l'orifice de l'excavation, Madeleine s'orienta, vit de quel côté s'enfonçait la galerie au fond de laquelle était couché Figaro, et compta vingt-trois pas. Là commençait la déclivité de la montagne. Quatre pas au delà, en descendant toujours,

elle était coupée à pic dans une hauteur de huit ou dix pieds. Cette coupure mettait à nu les mêmes bancs de pierre que Madeleine avait reconnus à l'intérieur. Un large buisson s'élevait devant une portion de cette surface dénudée. Madeleine s'engagea dans le buisson, et, de la baguette de fer de son fusil, il sonda une partie du rocher. La baguette s'enfonça dans les interstices d'une muraille d'un mètre de large sur trois mètres de haut. Cette muraille était bâtie en moellons.

Au bruit que fit la baguette en s'enfonçant, Madeleine crut entendre derrière la muraille des abois sourds. Il était de l'autre côté de la galerie où il avait laissé Figaro couché sur sa veste.

Puis il jeta un coup d'œil sur la déclivité de la montagne, sur la distance où il était de la rivière d'Ourcq ; et, toujours de plus en plus satisfait à chaque découverte faite par lui, il revint à l'ouverture de la carrière, descendit, ralluma sa bougie, parcourut de nouveau les quatre galeries dans toute leur longueur, remit sa veste sur son dos, sa carnassière sur sa veste, son lapin dans sa carnassière, prit Figaro entre ses bras, l'embrassa tendrement sur le museau, monta l'échelle avec lui, et, arrivé au dernier échelon, le poussa à sa grande satisfaction hors de l'ouverture. Puis, de ce pas gymnastique à l'usage des vrais marcheurs, de ce pas qui fait six kilomètres à l'heure, il revint vers la ferme.

Nous avons dit comment Madeleine trouva sur le perron les deux jeunes gens prêts à se mettre à sa

recherche, inquiets qu'ils étaient d'une absence qui se prolongeait outre mesure; nous avons dit comment il s'était, en donnant toute liberté à don Luis, opposé au départ d'Henri, comment les deux jeunes gens s'étaient embrassés une dernière fois, comment don Luis avait sauté sur un des deux chevaux tout sellé, était parti au grand galop et avait disparu.

A la suite de cette disparition, Henri, tout étourdi encore de ce qui venait de se passer, se tourna vers Madeleine, et, moitié peiné de ne point être parti, moitié heureux d'être resté:

— Je vous ai obéi, mon vieil ami, lui dit-il, sans vous demander d'explication, tant j'ai confiance dans l'amitié que vous me portez. Mais que va-t-il advenir de moi?

— Je prends la responsabilité, répondit solennellement Madeleine.

Sous cette phrase que le médecin prononce au lit de mort du malade dont il répond, quoi qu'il soit abandonné de tous, Henri courba la tête et attendit l'avenir avec résignation.

XLI

OU LA FACULTÉ EST DONNÉE PAR MADELEINE A M. LE COMTE DE RAMBUTEAU DE RENVERSER LE VIEUX PARIS ET D'EN REBATIR UN NEUF

Madeleine rentra à la ferme, où Henri le suivit, tête basse, comme un enfant suit son professeur.

Madeleine avait refusé de s'expliquer ; Henri espérait qu'il laisserait échapper quelques paroles qui pourraient le mettre sur la voie de ses projets.

Mais Madeleine avait trop faim pour parler de ses projets quels qu'ils fussent. Il se mit à la table que venaient de quitter les deux jeunes gens et dévora les restes du repas. Il n'y avait rien là dedans dont Henri pût tirer un renseignement quelconque. Madeleine avait toujours bon appétit. Il avait, ce jour-là, meilleur appétit encore que les autres jours, voilà tout. La seule chose qui le frappa comme insolite, c'est que Figaro qui, d'habitude, mangeait à la cuisine et se contentait de ce qu'il pouvait trouver, fut introduit par Madeleine lui-même dans la salle à manger, et y reçut de la propre main de son maître une copieuse pâtée.

D'où venait cette faveur qu'obtenait Figaro d'un maître juste, mais médiocrement tendre à l'endroit de ses chiens? C'était sans doute un des mystères dont s'enveloppait Madeleine. Après le déjeuner, Madeleine s'habilla, mit lui-même le cheval à la carriole et demanda à Henri s'il était disposé à entrer immédiatement en fonctions, comme son premier commis. Et, sur sa réponse affirmative :

— Monte à cheval, lui dit-il, va au village de Soucy et donne rendez-vous ici, pour demain matin, au père Augustin. S'il n'est pas chez M. Gibert, il sera aux carrières.

Le père Augustin, chef des travaux de M. Gibert, qui, outre deux ou trois mille arpents de terre, exploi-

tait deux carrières, était l'homme du département qui passait pour se mieux connaître en essences de pierres. Seulement, les deux carrières qu'exploitait M. Gibert étant à peu près épuisées, il y avait lieu d'espérer qu'il pourrait mettre sa grande expérience au profit d'une exploitation nouvelle.

Sans faire aucune observation, Henri sella son cheval et partit. Jusqu'au village de Dampleux, carriole et cheval suivirent le même chemin; mais, là, Madeleine et Henri se séparèrent. Henri appuya à droite et prit le chemin de Soucy. Madeleine continua de marcher dans la même direction, qui était celle de Villers-Cotterets.

Trois heures après, chacun d'eux était de retour à la ferme. Henri rapportait la promesse du père Augustin d'être le lendemain, à six heures du matin, chez Madeleine. Madeleine vidait ses poches et son portefeuille sur la table. Il rapportait trente mille francs! et, de plus, un grand livre vert à fermoirs de cuivre.

— Monsieur mon commis, dit-il à Henri, vous allez me faire le plaisir de porter trente mille francs à mon avoir.

Henri ne fit pas la plus petite objection; il prit une plume et de l'encre et porta trente mille francs à l'avoir de Madeleine.

— En vérité, lui dit celui-ci, tu as une magnifique écriture.

— Que voulez-vous! dit Henri en essayant de plai-

santer, maintenant que vous me la payez, je m'applique.

— Prends ces trente mille francs.

— Moi ?

— Oui, toi.

— Pour quoi faire ?

— Pour payer.

— Pour payer qui ?

— Les gens à qui nous aurons de l'argent à donner ; — à toi tout le premier — au bout du mois.

Henri serra l'or et les billets dans un sac, et, sur l'ordre de Madeleine, emporta le tout dans sa chambre.

Le lendemain à six heures du matin, tandis qu'Henri dormait encore, le père Augustin arriva. Madeleine, éveillé des l'aube, l'attendait à la porte de la ferme. Il alla au-devant de lui, et l'ex-bimbelotier et le carrier échangèrent, avec la cordialité de la campagne, une poignée de main.

Le père Augustin, bonhomme d'une soixantaine d'années, maigre et sec comme un échalas, plein de vigueur malgré ses soixante ans, était venu à pied. Il portait son costume ordinaire : pantalon de coutil, guêtres pareilles, blouse de toile grise mouchetée de blanc, casquette à visière de laquelle s'échappaient quelques boucles de cheveux blancs. Il tenait à la main son mètre, qui, lui servant de canne, ne le quittait jamais. — Pour ne pas être retardé, Madeleine, pensant que le père Augustin, après sa course matinale, boirait volontiers un verre de vin

blanc, avait apporté sur le banc, placé près de la grande porte, une bouteille et deux verres. On remplit deux fois les verres et on les vida.

— Eh bien, demanda le père Augustin en reposant le verre sur le banc et en faisant clapper sa langue en signe d'approbation à la liqueur qui a le double privilége de rafraîchir quand il fait chaud et de réchauffer quand il fait froid ; il y a donc qnelque chose de nouveau, que vous m'avez envoyé M. Henri pour me dire d'être ici à six heures du matin ?

— Peut-être oui, peut-être non, père Augustin, et je vous attendais pour avoir une opinion. Venez avec moi, et vous me direz ce que vous pensez de ce que je vais vous montrer.

— Ah! pour ça volontiers, monsieur Madeleine ; vous savez que je suis votre tout dévoué serviteur.

— Je sais que vous êtes un brave homme, père Augustin, et c'est pour cela que j'ai pensé à vous. Encore un verre de ce pignolet.

— Non, merci, parole d'honneur, monsieur Madeleine.

— Bah ! à la santé d'Henri !

— Par ma foi ! si c'est à la santé de M. Henri, je n'ai pas la force de résister.

Puis, tandis que Madeleine lui versait du vin :

— Pauvre M. Henri ! dit le maître carrier, il est donc décidément ruiné ?

— Tout ce qu'il y a de plus ruiné, mon cher ami ; c'est-à-dire qu'à l'heure qu'il est, il n'a plus que sa place.

— Ah! il a une place... Est-elle bonne au moins sa place?

— Cinq cents francs par mois.

— Il y a loin de six mille francs par an à vingt mille.

— Que voulez-vous, père Augustin! la vie est faite de hauts et de bas. Allons à nos affaires.

— Allons-y, répondit le père Augustin.

Et Madeleine, lui faisant signe de le suivre, s'achemina vers l'excavation que lui avait découverte la chute de Figaro et qu'il avait visitée la veille.

Madeleine avait laissé l'échelle où il l'avait placée, et, par un chemin déjà à peu près frayé à travers les ronces et les épines, il conduisit le père Augustin à l'orifice du puits, saisit les deux portants de l'échelle et se mit à descendre le premier. Le maître carrier le suivit. Tous deux arrivèrent au bas de l'échelle et prirent pied sur la terre ferme.

— Ah! ah! fit le père Augustin en regardant tout autour de lui, qu'est-ce que c'est que cela?

— Dame! vous le voyez, cela ressemble diablement à une carrière.

Le père Augustin frappa la pierre du bout de son mètre garni de cuivre.

— Eh! eh! dit-il, faudrait voir cela au jour.

— Est-ce que cela ne reviendrait pas au même de le voir à la lumière? demanda Madeleine.

— Oh! si fait, répondit le maître carrier.

Madeleine battit le briquet, comme il avait déjà fait; seulement, cette fois, il n'alluma point une bou-

gie ordinaire, mais une grosse bougie à mettre dans une lanterne de voiture, et qui jetait le double de clarté. Puis il passa la bougie au père Augustin. Celui-ci la leva du bras gauche aussi haut qu'il put la lever, afin d'examiner les parois de l'excavation, qu'il grattait en même temps avec l'angle de son mètre.

— Dressez-moi donc l'échelle ici, sans vous commander, monsieur Madeleine, que je voie cela de près.

Madeleine approcha l'échelle.

— Tenez mon mètre, lui dit le père Augustin.

Madeleine prit le mètre, le père Augustin tira un couteau de sa poche, monta aux trois quarts de l'échelle et éclaira la muraille.

Puis, de la pointe de son couteau, il la fouilla.

— Pierre tendre, dit-il. C'est la coutume, presque toujours le banc le plus rapproché de la terre végétale après les moellons, c'est la pierre tendre. Passez-moi donc mon mètre, que je voie de quelle épaisseur est le banc.

Il prit son couteau entre ses dents, mesura le banc, et, rendant le mètre à Madeleine :

— *Un mètre cinquante*, dit-il, — et de la crâne pierre ! Je serais bien étonné si, dessous, nous n'avions pas du vergelé ou du banc royal.

Alors, descendant quelques échelons et examinant le banc inférieur :

— Quand je le disais ! murmura-t-il, voilà du banc royal, et du fameux ! une couche de deux mè-

tres, rien que cela, merci ! — Tenez, mon cher monsieur Madeleine, cette pierre-là, rendue à l'hôtel de ville de Paris, vaut quarante-cinq francs le mètre cube comme un liard ; et sans compter que ça ne sera pas difficile de la conduire à Paris : nous avons si je ne me trompe, la rivière d'Ourcq à deux pas d'ici. Tous frais faits, voyez-vous, et je compte largement, il y a dix francs à gagner par mètre cube. Supposez que le propriétaire de la carrière traite avec la ville de Paris pour cinquante mille mètres, bénéfice net, cinq cent mille francs.

— Peste ! comme vous y allez, père Augustin.

— J'y vais selon le tarif, donc. Tenez, c'est comme cette pierre-là, dit-il en descendant quatre ou cinq degrés de l'échelle et en sondant avec la lame de son couteau le troisième banc, c'est de la vraie pierre dure, comme on en demande pour les fortifications. Soixante francs le mètre, pas un sou de moins.

— Vous faites vingt francs de différence entre la pierre tendre et la pierre dure, père Augustin ?

— Je fais entre la pierre tendre et la pierre dure la différence qu'il y a entre le sapin et le chêne. La pierre tendre se coupe à la scie comme le bois ; mais l'autre ne se scie pas, elle s'use. De là la différence dans le prix.

— En somme, père Augustin, fit Madeleine, que dites-vous de cela ?

— Je dis que c'est tout simplement un trésor que vous venez de me montrer, monsieur Madeleine,

surtout si, comme je n'en doute pas, on peut ouvrir une galerie donnant sur la montagne.

— Elle est ouverte, père Augustin.

—Bon, si elle était ouverte, je la connaîtrais.

— Venez, mon vieil ami.

Et Madeleine, mettant sa pioche sur son épaule, s'orientant sur l'ouverture, prit la galerie, dont il avait reconnu la sortie à l'extérieur, et conduisit le père Augustin jusqu'au mur de moellons. Arrivé là, il se mit à attaquer le mur avec acharnement ; au bout de dix minutes, il s'écroulait et laissait une ouverture à y passer un homme. Madeleine y passa le premier, et, tirant son compagnon après lui :

— Tenez, dit-il joyeusement, regardez-moi cela, père Augustin.

Le père Augustin sortit à son tour; alors, mettant ses mains sur ses yeux pour les garantir de la trop grande lumière, et riant sans bruit d'un rire qui lui était particulier :

— Eh bien, celui à qui appartient cette carrière, murmura-t-il, peut bien dire qu'il est né coiffé.

Madeleine salua le père Augustin.

— Comment, c'est à vous ? s'écria celui-ci.

— Oui, père Augustin, et, comme il faut qu'un jeune homme s'occupe, c'est Henri qui est chargé de veiller à l'exploitation.

— Mais M. Henri ne s'y connaît pas.

— Aussi voudrais-je lui adjoindre quelqu'un qui s'y connût, et c'est pour cela que je vous ai fait

venir. Je donne trois mille francs au conducteur des travaux.

— C'est bien payé, monsieur Madeleine, je n'avais que quinze cents francs chez M. Gibert, et je peux dire que je m'y connais, à conduire les travaux, moi.

— Comment, vous *n'aviez* que quinze cents francs chez M. Gibert ?

— Je dis je *n'avais* que quinze cents francs, parce que je n'y suis plus.

— Depuis quand ?

— Depuis hier.

— Eh bien, père Augustin, comme je sais que vous n'aimez point à perdre votre temps, vous êtes chez moi à partir d'aujourd'hui ; à partir de ce matin, vos appointements courent.

— Mes appointements... à trois mille francs ?

— A trois mille francs... Touchez là, et ce sera chose dite.

Madeleine tendit la main au vieux carrier.

— Monsieur Madeleine, dit le père Augustin en lui secouant la main, quand on fait les affaires comme vous, on mérite d'être bien servi, et vous le serez.

— Je n'en doute pas, fit Madeleine. Maintenant, parlons peu, mais parlons bien. Combien un bon ouvrier peut-il tirer de pierre par jour d'une carrière à ciel ouvert comme celle-ci ?

— Un mètre de pierre tendre, cinquante centimètres de pierre dure, en le mettant à sa tâche.

— Combien croyez-vous pouvoir embaucher d'ouvriers d'ici à quinze jours?

— Une soixantaine.

— C'est bien pour commencer, mais cela sera insuffisant par la suite.

— Eh bien, on en fera venir des autres départements. C'est une question d'argent, voilà tout.

— Soyez tranquille, l'argent ne manquera pas. Seulement, il faut que, chaque jour l'un dans l'autre, l'on me tire cent mètres de pierre de cette carrière-là.

— Avec deux cent cinquante bras, on les tirera.

— Et l'on se mettra à la besogne, quand?

— Attendez, c'est bien simple : nous sommes aujourd'hui jeudi; lundi prochain, on commence à piocher. Cela vous va-t-il ainsi?

— Cela me va.

— Maintenant, outre cette galerie, j'en ai vu trois autres dans trois directions différentes.

— Elles ont été pratiquées pour s'assurer que la pierre est la même par tout le plateau.

— Elle est la même?

— Exactement.

Le père Augustin avait bien foi dans la parole de Madeleine; mais il avait bien autrement foi encore dans ses yeux; aussi rentra-t-il dans la carrière, ralluma-t-il sa bougie et parcourut-il les trois autres galeries en examinant les différentes couches de pierres avec la même conscience qu'il avait déjà fait.

— Maintenant, dit le père Augustin, M. de Ram-

buteau peut renverser Paris de fond en comble, nous avons assez de pierres pour le rebâtir.

— Qu'il le renverse donc et que nous fassions vite fortune. Il me faut cinq cent mille francs dans un an.

— Laissez-moi mener la chose, monsieur Madeleine, et ce n'est pas cinq cent mille francs que vous aurez, c'est un million.

— Et, le jour où j'aurai un million, si c'est d'ici à un an, il y aura cent mille francs pour le père Augustin.

— Bon! dit le père Augustin en riant, je puis me marier; mes enfants auront cinq mille livres de rente.

Madeleine et le père Augustin reprirent le chemin de la ferme et trouvèrent Henri levé et les attendant.

— Pardon, cher parrain, dit Henri, c'est mon dernier jour de paresse.

Madeleine lui prit la tête et embrassa comme il eût fait d'un enfant; puis :

— Henri, lui dit-il, sur mes trente mille francs, j'ouvre un crédit de dix mille francs au père Augustin.

Se retournant alors vers celui-ci :

— Est-ce assez pour marcher? lui demanda-t-il.

— Non-seulement pour marcher, lui répondit celui-ci, mais pour courir, même!

XLII

CE QUE MADELEINE ALLAIT FAIRE A PARIS

Le soir même, Madeleine, après s'être fait donner par le père Augustin un état de la pierre qu'il pouvait fournir, partit pour Paris.

La première chose que fit Madeleine en arrivant dans la capitale des Francs modernes, fut d'aller chez son tailleur, de lui commander des habits, redingotes et pantalons noirs, non plus larges et dégingandés, comme il les lui faisait autrefois, pour aller aux *Trois Couronnes* ou à la *Closerie des Lilas* mais tels qu'il convient au propriétaire d'une carrière valant plusieurs millions, et venant offrir de la pierre tendre, du banc royal et de la pierre dure aux premiers architectes de Paris.

Mais, pour faire une visite à son ami Peluche, il ne jugea point à propos d'attendre qu'habits et pantalons fussent confectionnés. Il se munit seulement d'une jolie bourriche de gibier contenant deux lapins, deux perdrix rouges, deux faisans, et d'une non moins jolie bourriche de poisson, contenant deux carpes, une anguille, une friture de juènes et une cinquantaine de belles écrevisses.

De sorte qu'un beau matin, du haut du tabouret où il se trouvait près de sa femme, M. Peluche,

comme aux jours premiers de cette histoire, et avant que tous les événements que nous avons racontés eussent jeté leur ombre sur son front majestueux, vit, à travers le vitrage du magasin de *la Reine des fleurs*, apparaître Madeleine, vêtu de son costume campagnard et tenant une bourriche de chaque main. Il faut le dire, le premier mouvement de M. Peluche fut de s'écrier : « Madeleine ! oh ! ce pauvre Madeleine ! » et de s'élancer vers lui.

— Contenez-vous, monsieur Peluche, lui dit la voix aigre de sa femme, et souvenez-vous de l'affront que cet homme a fait subir à votre fille, et à vous par contre-coup.

— Non, dit M. Peluche, il n'y a pas d'affront là dedans. M. Henri était un charmant garçon, et, s'il y a quelque chose à lui reprocher, c'est d'avoir été trop délicat avec ce brigand d'Américain venu tout exprès de Montévidéo pour ruiner nos espérances.

— Et fort heureusement, reprit plus aigrement encore madame Peluche, arrivé à temps pour empêcher de se faire un mariage qui eût ruiné notre fortune.

— Silence ! fit M. Peluche de ce ton impératif qu'il savait prendre dans les grandes occasions, voici Madeleine !

Madame Peluche se pinça les lèvres, mais ne répondit rien. Madeleine ouvrait la porte.

— Bonjour, les amis, dit-il, bonjour ! Je viens m'inviter à dîner avec vous aujourd'hui, et je vous apporte l'entrée et le rôti.

Et il jeta les deux bourriches sur le plancher.

— Tu n'avais point besoin de cela pour être le bienvenu, tu le sais bien, mon cher Madeleine, dit M. Peluche en lui ouvrant les bras à quatre pas de distance, comme on fait au théâtre.

Mais, avant que Madeleine se fût jeté dans les bras de son ami, Camille, qui, de l'entre-sol où elle faisait sa résidence, avait vu venir Madeleine, Camille s'était jetée dans les bras de son parrain. Madeleine profita de cet embrassement prolongé pour glisser dans la poche du tablier de soie de la jeune fille une lettre qu'il avait invité son filleul à écrire, et qu'il s'était chargé de faire parvenir à son adresse. Quoiqu'elle fût certainement aussi chatouilleuse qu'Elmire, Camille ne témoigna par aucun tressaillement qu'elle eût senti la main de Madeleine froisser la soie de ses vêtements ; elle n'en appuya au contraire que plus fort ses lèvres sur les joues de Madeleine en disant :

— Parrain, cher parrain !

L'étreinte de M. Peluche, qui avait eu le temps de se refroidir un peu sous le regard courroucé d'Athénaïs, fut moins expressive que celle de Camille, mais suffisante cependant de la part d'un ami, à qui sa position sociale impose une certaine dignité.

Madame Peluche vint après et se contenta d'échanger une révérence contre le salut respectueux et compassé de Madeleine. Puis on ouvrit les deux bourriches.

Madeleine, il faut le dire, comptait un peu sur cette

ouverture pour reconquérir le cœur de madame Peluche, qu'il savait être femme de ménage avant tout.

Et, en effet, quand de l'une madame Peluche vit sortir les deux lapins avec leur fourrure grise, les deux perdreaux avec leurs brodequins rouges et leurs poitrines maillées, le faisan avec son cou mordoré et sa longue queue aiguisée comme un poignard ; de l'autre, les carpes avec leur ventre doré et rebondi, l'anguille, qui se mit à ramper comme si elle sortait de la rivière, et les écrevisses, qui, sans s'inquiéter des juènes restés au fond, escaladaient les murailles d'osier, se laissaient tomber sur le parquet et se mettaient à courir dans toutes les directions, l'œil de madame Peluche s'anima, et, d'un seul regard, de ce regard de ménagère qui embrasse un fourneau tout entier, si grand qu'il soit, elle vit les lapins gibelotant dans le sautoir, l'anguille et une des carpes matelottant dans le chaudron, les perdreaux rôtissant à la broche, les écrevisses rougissant dans la casserole, et, malgré cette splendide abondance, laissant encore pour le lendemain sur les planches de l'office la plus grosse des carpes et le faisan !

— Mesdemoiselles, dit-elle, aidez-moi à rattraper cette anguille et à ramasser les écrevisses.

Les distractions étaient rares dans le magasin de M. Peluche ; aussi les jeunes filles, malgré la peur qu'elles avaient de cette anguille qui, par la grosseur encore plus que par la forme, se rapprochait du serpent, et de ces écrevisses qui, appuyées à leur queue, levaient contre leurs jolis doigts blancs leurs hideu-

ses pinces noires; peut-être même à cause de cette peur, — les femmes ne haïssent pas toujours ce qui leur fait peur, — elles commencèrent à l'instant contre les fugitives une bruyante croisade dont mademoiselle Peluche fut le Godefroy de Bouillon. Force resta à la loi, comme disait M. Peluche; anguille et écrevisses rentrèrent dans la bourriche, où elles attendirent le moment de passer dans le chaudron et la casserole. Seulement, il est probable que la loi leur parut injuste.

M. Peluche, tout au contraire de sa femme, avait suivi le déballage du gibier et du poisson d'un œil attristé. Il pensait à son beau fusil sculpté qui portait si bien et si juste lorsque Madeleine tirait en même temps que lui; il pensait à ces chasses splendides qu'il avait faites sur le territoire de Noroy, qu'il croyait le sien, ou tout au moins celui de son gendre; il pensait à ces grands trèfles parfumés qu'il foulait insoucieusement aux pieds dans son mépris des fleurs et des plantes naturelles; il pensait à ces javelles couchées sur la terre qu'il relevait du bout de son soulier et d'où s'envolait parfois une perdrix séparée de sa bande; il pensait aux buissons qu'il fouillait du bout de son fusil, et de l'autre côté desquels partait un lapin dont il n'apercevait que la queue blanche et qui disparaissait dans un autre buisson avant qu'il eût eu le temps de mettre son fusil à son épaule; il pensait enfin à ce fameux bois de Vouty, où, comme Hercule dans la forêt de Némée, il avait lutté contre des monstres dont il avait rapporté la

dépouille ; et, en rêvant à toutes ces choses, il laissa échapper un soupir.

Ce soupir fit lever les yeux à Madeleine.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-il à son ami.

— Je pense aux beaux jours qui ne reviendront plus, répondit M. Peluche en essayant de prendre un accent et une pose mélancoliques.

— Et pourquoi ces beaux jours ne reviendront-ils plus ?

— Parce que le territoire sur lequel nous faisions nos exploits est passé en des mains étrangères.

— Bon ! il nous en reste encore assez, comme tu le vois, pour défrayer la maison de gibier et en offrir à nos amis.

— Mais, sur ce qu'il en reste, nous nous trouverions avec des personnes que nous ne pouvons plus revoir.

— Et pourquoi ne peux-tu plus revoir ces personnes-là, ou plutôt cette personne-là ?

— Après ce qui s'est passé ?

— Que s'est-il passé ? dit Madeleine. Un jeune homme beau, loyal, irréprochable, qui se croyait riche, a aimé ta fille et a été aimé d'elle. Au moment de l'épouser, c'est-à-dire à l'heure qui allait combler tous ses vœux, il a appris qu'une fortune qu'il croyait à lui, que tout le monde croyait à lui, était à un autre. Il n'avait qu'un mot à dire pour la garder tout entière, qu'un signe à faire pour la partager. Il n'a pas dit ce mot, il n'a pas fait ce signe et a sacrifié son bonheur à une délicatesse exagérée. Mais où

diable as-tu vu qu'une délicatesse exagérée fût un motif de ne pas revoir les gens?

— Oh! je ne dis pas que M. Henri ne soit pas un homme honorable sous tous les rapports, et, au moment même où tu entrais, je disais à madame Peluche... — Que te disais-je, Athénaïs?

— Des choses qu'il est inutile de répéter devant votre fille.

— Et pourquoi, dit Madeleine, est-il inutile de répéter devant Camille qu'elle a aimé un homme qui était en tout point digne d'elle? Eh bien, moi, je vous dis que vous vous reverrez et que vous serez enchantés de vous revoir.

— Moi, certainement, de mon côté... Je n'ai rien contre M. Henri, et, si le hasard me fait le rencontrer...

— Oui, dit Athénaïs; mais il ne faut pas trop qu'il compte sur ce hasard-là.

— Bon! dit Madeleine, je vous invite tous, dans six mois, à l'ouverture de la chasse, à la ferme.

— Mais, dit M. Peluche, les terres ne sont plus à M. Henri; où chasserons-nous?

— Sur le plateau d'abord, où j'ai tué ces perdrix, ces lapins et ce faisan; puis sur toutes les autres terres. Il n'y a pas besoin que les terres soient à M. Henri pour que moi et mes amis chassions dessus.

— J'espère, monsieur Peluche, dit Athénaïs de plus en plus aigre, que vous ne permettrez pas que votre fille revoie jamais ce jeune homme?

— Mon père..., murmura Camille en joignant les mains.

— Laissons faire le temps, madame Peluche, dit Madeleine; l'homme sage ne prend d'engagement ni pour ni contre l'avenir. Maintenant, continua-t-il, j'ai quelques courses à faire, ne m'attendez que pour dîner.

Puis, s'adressant à M. Peluche :

— La station des cabriolets de régie est-elle toujours sous la grande porte de la rue Saint-Honoré? demanda-t-il.

— Bon! murmura Peluche, le voilà qui va prendre un cabriolet de régie quand il peut prendre un véhicule à vingt-cinq sous : un homme ruiné!

— D'abord, mon cher Peluche, c'est Henri et non pas moi qui est ruiné ; moi, je suis rentré dans vingt mille francs qui m'étaient dus, et sur lesquels je ne comptais plus ; tu vois que ma fortume, au contraire, a tiercé ; puis, avec un cabriolet de régie, je ferai toutes mes courses en un jour, tandis qu'avec un véhicule à vingt-cinq sous, il m'en faudrait trois : mauvaise spéculation, comme tu vois. Enfin, mon cher Peluche, ajouta Madeleine prenant dans sa poche une poignée d'or, je te donne ma parole que, de même que je suis venu à Paris avec mon argent, je m'en retournerai avec mon argent, attendu que je ne dépenserai probablement pas ce que j'ai apporté.

Et, à ces mots, il ouvrit, sous le nez de Peluche, sa main, qui contenait quinze ou dix-huit cents francs en napoléons et en louis d'or. Il y a une chose bi-

zarre, c'est que, si riches que soient les gens qui travaillent avec du papier, maniassent-ils cent mille francs de billets à ordre par jour, la vue de l'or a toujours son effet sur eux. Peluche s'inclina devant l'or de Madeleine et ne fit plus d'observation. Seulement, lorsque Madeleine sortit, il fit à madame Peluche un geste de la tête et des épaules qui voulait dire : « Tu vois ! »

— Je crois bien, répondit Athénaïs, il mange son capital, et, quand il l'aura mangé, c'est à vous qu'il aura recours.

— Oh ! Madame, murmura Camille, je crois mon parrain trop fier pour demander jamais l'aumône à personne.

— Madame, dit Peluche à son tour, je ne sais si mon ami Madeleine mange son capital et son revenu ; mais ce que je sais, c'est que sans lui très-probablement vous n'auriez plus d'époux et que Camille n'aurait plus de père. Il m'a sauvé la vie, et, ce jour-là, je lui ai dit : « Madeleine, la caisse du magasin de *la Reine des fleurs* est ta caisse. » S'il tire dessus pour une somme raisonnable, bien entendu, il sera fait honneur à sa signature.

— Oh ! mon père, mon bon père ! s'écria Camille.

Pendant que la famille Peluche se livrait à cette discussion dont il était l'objet, Madeleine s'acheminait vers la rue Saint-Honoré, où il prenait un remise à l'heure, malgré l'économique avis de son ami Anatole. Il se fit d'abord conduire à l'hôtel de ville, que l'on était en train de rebâtir presque entière-

ment, puisqu'on en refaisait trois façades sur quatre.

Il descendit devant les palissades.

Force ouvriers travaillaient la pierre ; Madeleine s'approcha d'eux et s'assura que cette pierre était celle qu'on désigne sous le nom de *banc royal ;* seulement, celle qu'il avait sous les yeux était d'un grain moins serré que la sienne, et, par conséquent, moins beau. Il lia conversation avec un homme qui conduisait les travaux en se faisant passer près de lui pour un homme de l'état. Cette connaissance de la construction admise, Madeleine n'eut pas de peine à se faire conduire de l'autre côté des palissades. Là, il trouva l'architecte. C'était un garçon charmant, nommé Lesueur. Madeleine se présenta à lui comme un homme qui pouvait lui procurer du banc royal plus beau et à meilleur marché que celui dont il se servait. L'architecte secoua la tête d'un air de doute.

— Combien payez-vous votre pierre ? lui demanda Madeleine.

— Quarante-cinq francs le mètre cube rendue à Paris, lui dit l'architecte.

— Si on vous la donnait plus belle que celle-ci à quarante-trois francs ?

— Ce serait deux francs d'économie, et, comme il nous en faut cent mille mètres cubes encore, ce serait deux cent mille francs que nous gagnerions à cela.

— Je vous répète, dit Madeleine, que je puis vous donner du banc royal plus beau que celui-ci à quarante-trois francs.

— Et, en supposant qu'il soit plus beau et que je l'accepte, pour combien de mètres cubes pourriez-vous vous engager?

— Mais pour les cent mille mètres cubes dont vous avez besoin.

L'architecte regarda avec étonnement cet homme, vêtu comme un ouvrier, qui venait lui offrir une affaire de quatre millions trois cent mille francs.

— Monsieur, lui dit-il, si la pierre est telle que vous l'annoncez, et si vous pouvez nous en fournir la quantité nécessaire, c'est marché fait. Mais comment nous assurerons-nous de la qualité de la pierre ?

— Dans quinze jours, mes échantillons seront au canal Saint-Martin. Seulement, je voudrais une assurance.

— Laquelle?

— C'est que, dans quinze jours, si ma pierre, à dire d'experts, et c'est vous qui les nommerez, est plus belle que la vôtre, vous êtes lié vis-à-vis de moi.

— Sans doute.

— Ne pourrait-on pas passer un petit bout de traité à ce sujet?

— Je ne suis pas compétent.

— Mais avec qui de droit?

— Alors, ce serait avec M. le préfet.

— Avec M. de Rambuteau sans doute, je ne demande pas mieux.

— On vous imposera un dédit.

— C'est me dire que j'aurais droit à un dédit semblable.

— Probablement.

— Eh bien, je me tiendrai à la disposition de M. le préfet. Mon adresse est au *Plat d'étain ;* mon nom est Madeleine.

L'architecte tira un carnet de sa poche et y inscrivit l'adresse et le nom de Madeleine.

Madeleine salua l'architecte, monta en voiture, et alla successivement faire les mêmes offres au Timbre, à la Banque, aux gares de l'Est, du Nord et de Lyon : — ces trois derniers bâtiments étaient en construction, les trois autres en réparation. Partout il fit des offres au-dessous du cours, et partout il eut promesse de réponse pour la même semaine.

Et, en effet, à la fin de la même semaine, il avait des traités conditionnels avec l'hôtel de ville pour soixante mille mètres cubes de banc royal, avec la Banque et le Timbre pour cinquante mille mètres chacun de ce même banc royal; enfin, avec les trois gares, pour cent quatre-vingt mille mètres de pierre tendre. En tout, il avait, si la pierre était telle qu'il l'avait dit, pour treize millions sept cent mille francs de commandes. Et, de plus, il avait promesse des ingénieurs des fortifications, qui avaient encore trois ou quatre forts à achever, d'un achat de soixante mille mètres de pierre dure à cinquante-cinq francs le mètre, si l'échantillon convenait.

M. Peluche avait été fort intrigué de voir Madeleine dans des toilettes presque ministérielles, habit

noir et cravate blanche; Madeleine qu'il n'avait jamais vu qu'en paletot noisette, en pantalon à la cosaque et en chapeau gris. Quels étaient les personnages avec lesquels Madeleine pouvait avoir affaire, et quel besoin avait-il de voitures non plus à la course, non plus à l'heure, mais à la journée? Il eut bien envie de lui demander son secret ou de le lui faire demander par Camille. Mais il n'osa. — Madame Peluche prétendit que Madeleine faisait toutes ces démarches afin d'obtenir du gouvernement une place pour M. Henri; mais elle ajoutait qu'elle espérait bien que M. Peluche ne donnerait jamais sa fille à un employé, c'est-à-dire à un homme qui dépend d'un caprice ministériel ou des chances d'une révolution. — Quant à Camille, elle ne fit aucune supposition; elle s'en rapportait à Dieu, qu'elle invoquait soir et matin en faveur d'Henri; à son amour, dont elle sentait qu'aucune violence ne pourrait triompher, et à l'amitié de son parrain, qu'elle savait être aussi dévouée que persévérante.

Madeleine resta impénétrable et partit sans avoir laissé échapper un mot qui pût faire soupçonner à M. Peluche ni à sa femme la cause de son voyage à Paris. Il emportait, bien entendu, la réponse à la lettre qu'il avait apportée.

XLIII

LES ÉCHANTILLONS

Nous avons dit que Madeleine revenait à Noroy avec quatorze millions à peu près de contrats conditionnels. Il arrivait à Villers-Cotterets à sept heures et demie du matin ; et il était neuf heures quand il demanda à sa vieille cuisinière où étaient le père Augustin et M. Henri. Tous deux étaient à la carrière. Madeleine se frotta les mains.

— Et à quelle heure Henri est-il parti pour la carrière ?

— A cinq heures du matin, comme tous les jours.

Madeleine se frotta les mains plus fort.

— A quelle heure revient-il déjeuner ? demanda Madeleine.

— Il ne revient pas déjeuner ; on lui porte son déjeuner à la carrière.

— Ah ! le cher enfant, s'écria Madeleine, je vais déjeuner avec lui.

Et, prenant sa canne de houx sur laquelle il avait sculpté un oiseau, il courut à la carrière ; il y était à neuf heures un quart.

En arrivant sur le plateau, il s'arrêta, et son cœur bondit de joie. Jamais général à la vue d'un camp retranché, dont il a ordonné tous les travaux à son départ et qu'il trouve achevé à son retour, jamais

général n'éprouva satisfaction pareille. La montagne était éventrée, un millier de mètres de pierres de tous les échantillons gisaient les uns par blocs, les autres déjà livrés à la scie, sur un espace de deux cents mètres carrés. Une pente douce avait été pratiquée à l'aide des déblais et descendait jusqu'à la rivière. Une soixantaine d'ouvriers prenaient leur repas de neuf heures avec la gaieté et l'entrain de ceux qui ont reçu, à l'heure où elle était indiquée, une paye en harmonie avec le travail qu'ils font. Deux hommes vêtus de blouses, assis en face l'un de l'autre sur des blocs de pierre, déjeunaient du même repas que les ouvriers, sur un magnifique carré de banc royal, qui, scié en croix, devait donner quatre mètres cubes. L'un avait gardé sa casquette pour garantir son crâne nu; l'autre, ne craignant rien pour sa tête, ornée d'une magnifique chevelure, avait posé à terre son chapeau de feutre.

En s'approchant d'eux, Madeleine reconnut le maître carrier et son élève, le père Augustin et Henri.

Tous deux poussèrent un cri de joie en le reconnaissant.

Madeleine se jeta dans les bras d'Henri.

— Comment, dit Henri en riant, vous me reconnaissez, mon parrain ?

— Et je te trouve plus beau que jamais! s'écria Madeleine.

— Vous n'êtes pas comme M. Giraudeau, qui ne me reconnaît plus depuis que j'ai une blouse. Il est vrai que Jules Creton et M. le maire de Vouty, qui

viennent voir les travaux tous les jours, ne m'en font que plus d'amitié.

— Les travaux marchent donc, père Augustin ?

— Vous voyez, monsieur Madeleine; nous avons à peu près mille mètres cubes hors de terre.

— Et Henri, reprit en riant Madeleine, prend-il goût au métier ?

— On dirait qu'il n'a fait autre chose de toute sa vie, dit le père Augustin.

— Pourquoi n'as-tu pas ta croix, Henri ?

— Sur ma blouse ?

— Allons donc ! jamais tu n'as été plus digne de la porter ; elle honorera les gens qui travaillent sous toi. Mets-la à partir de demain, et, d'ailleurs, cela fait bien, un chef de travaux qui a la croix. Ah çà ! ce n'est pas le tout : quand me donnerez-vous à manger ? Je meurs de faim !

— Dame ! répondit Henri en riant, nous avons du pain, du fromage et de l'eau de la rivière.

— Triste déjeuner !

— C'est celui de ces braves gens, et, comme je ne veux ni les humilier ni leur faire envie, je vis comme eux.

— Va pour le morceau de pain et de fromage trempé dans l'eau de la rivière. D'ailleurs, nous sommes des ouvriers, n'est-ce pas, père Augustin ? Vivons donc en ouvriers, comme dit Henri; seulement, comme je veux être le bienvenu parmi mes nouveaux compagnons, il y a une gratification de quarante sous par homme.

— Vous entendez, vous autres? il y a une gratification de quarante sous par homme.

— Hourra pour le patron! crièrent les ouvriers.

— Et maintenant que voilà le *Benedicite* dit, mettons-nous à table.

Madeleine fit honneur au déjeuner, si frugal qu'il fût; puis, prenant le père Augustin à part, tandis qu'Henri surveillait la reprise des travaux:

— Eh bien, lui demanda-t-il, pas de déchet?

— Au contraire, plus magnifique que nous ne l'espérions.

— Quand puis-je avoir de beaux échantillons de toutes mes essences de pierre?

— Dans trois jours.

— Et quand pourront-ils être à Paris?

— Vers le milieu de la semaine prochaine. Vous voyez, la pente est établie; on leur fera gagner la rivière sur des rouleaux; une fois à la rivière, nous en chargerons un train que nous dirigerons sur Paris par la Ferté-Milon et par Meaux. Ça presse donc?

— Ça presse.

— Ils en veulent donc, les Parisiens, de nos pauvres moellons?

— Ils en veulent, et même de trop, j'en ai peur.

— Bon! qu'ils en demandent deux cent mille mètres cubes et on les leur fournira.

— Mais s'ils en demandaient le double?

— Hum! fit le père Augustin en ouvrant des yeux émerveillés.

— Oui, le double.

— Eh bien, ma foi, on verrait à le leur fournir; c'est une question de bras, voilà tout.

— Eh bien, en attendant, père Augustin, pas un mot de ce que je viens de vous dire.

— Pas même à M. Henri?

— Pas à M. Henri, surtout. Et choisissons de beaux échantillons.

— Venez avec moi.

Madeleine et le maître carrier examinèrent les pierres les unes après les autres; on choisit de beaux échantillons, mais qu'on était sûr d'appareiller. Trois jours après, ils étaient sur le bateau.

Trois jours après, Madeleine reprenait la diligence. Cette fois encore, il ne voulut pas se présenter devant son ami Anatole les mains vides.

Il prit donc, la veille de son départ, ses deux courants Rumblot et Picador, et, avec la permission de M. Redon, qui avait, on se le rappelle, acheté le bois de Vouty, il s'enfonça dans les ronces, qui lui rendaient la pareille, en s'enfonçant dans sa chair. Au bout d'une heure et demie, il avait tué deux chevreuils. Comme il faisait la curée du second, il entendit des pas derrière lui. Il se retourna et reconnut M. Redon, qui, se doutant que c'était son voisin de campagne qui profitait de sa permission, venait voir s'il avait fait bonne chasse. Madeleine lui montra les deux chevreuils étendus sur le gazon, l'un à son intention, l'autre à celle de M. Peluche.

Madeleine avait dit vrai, lorsqu'il avait affirmé à son ami Anatole qu'il n'y avait aucun besoin que

M. Henri ou lui fussent propriétaires du terroir de Noroy pour qu'il y chassât tout à son aise. Il est vrai qu'il ne manquait jamais d'envoyer aux propriétaires un échantillon du gibier tué sur leurs terres, ce qui faisait que ces mêmes propriétaires, au lieu de le lui défendre, le priaient d'y chasser; le père Miette surtout, qui trouvait chaque semaine, à ce prêté rendu, son civet de lièvre ou son rôti de perdreaux.

Il est vrai que M. Redon était un autre homme que le père Miette. M. Redon était un gentilhomme campagnard de cette belle race qui va chaque jour s'éteignant; c'était toujours une véritable négociation quand il fallait lui faire accepter quelque chose, et, comme il donnait en général aux gens par lesquels Madeleine lui envoyait du gibier le double de la valeur du gibier, Madeleine avait pris le parti de lui porter lui-même le gibier qu'il lui offrait.

Cette fois encore, il fit selon son habitude : il lia les pattes des chevreuils, en pendit un à chacune de ses épaules, consentant seulement à ce que M. Redon se chargeât de son fusil, et, sous prétexte que la ferme de M. Redon était sur sa route, il voulut reconduire le maire jusque chez lui.

Arrivé à la porte, il avait laissé tomber son chevreuil sur le banc de pierre, en disant :

— Par ma foi! il est trop lourd, je ne le porte pas plus loin.

Et, tirant son fusil des mains de M. Redon, il avait continué sa route vers sa ferme à lui.

— Mais vous m'y prendrez donc toujours? avait crié M. Redon à Madeleine qui s'éloignait en riant.

M. Peluche n'avait pas le défaut du maire de Noroy, il ne faisait pas tant de façons pour accepter. Aussi, quand il vit Madeleine suivi d'un commissionnaire portant son chevreuil, il poussa un cri de joie auquel répondit comme un écho le cri de joie de Camille; seulement, celui de M. Peluche était pour Madeleine et son chevreuil, et celui de Camille était pour son parrain et M. Henri.

Madame Peluche, qui avait mangé du chevreuil deux fois dans sa vie, une fois au *Veau qui tette*, le jour de ses noces, et l'autre fois au château de Noroy, chez Henri, daigna s'informer près de Madeleine comment le chevreuil se conservait. Madeleine eut alors une idée, celle de continuer sa route avec son commissionnaire jusqu'au magasin d'un marchand de comestibles, où on lui estima la moitié de son chevreuil dix-sept francs, qu'il échangea contre un pâté de perdreaux de Chartres et un homard.

Puis il revint chez M. Peluche avec son homard, son pâté de Chartres et sa moitié de chevreuil.

Il va sans dire qu'il n'avait pas eu la cruauté de quitter le magasin sans remettre à Camille ce qu'il apportait pour elle.

Anatole prit pour la forme quelques informations, et, convaincu, d'après les insistances de madame Peluche, que Madeleine n'avait pas d'autre but, en venant à Paris avec des habits noirs et des cravates blanches, que de poursuivre le placement de

M. Henri dans un ministère, il risqua cette phrase :

— Prodigue Cassius, tu ferais bien mieux de garder tous tes beaux cadeaux pour créer des protecteurs à ton filleul.

Cassius Madeleine, qui n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait dans l'esprit d'Anatole, le regarda, les yeux écarquillés et la bouche béante.

Puis, après un instant de silence dont il n'eut pas besoin d'expliquer la cause, vu l'expression d'étonnement peinte sur son visage :

— Pour créer des protecteurs à mon filleul ? répéta-t-il. Et en quoi mon filleul a-t-il donc besoin de protecteurs ?

— Pour obtenir la place que tu sollicites en son nom.

— Dieu merci ! s'écria Madeleine, mon filleul n'a pas besoin de place.

— Cependant, un grand garçon de vingt-six ans comme M. Henri ne peut pas rester à rien faire, surtout quand il est ruiné ?

Madeleine secoua la tête.

— Mon filleul, dit-il, a une place qu'il n'a eu besoin de demander à personne.

— Ah ! je ne savais pas, répondit M. Peluche étonné.

Puis, ne pouvant résister à sa curiosité :

— A Paris? demanda-t-il.

— Non, en province.

— Une bonne place ?

— Couci-couci.

— Qui rapporte ?

— Six mille francs par an.

— Ah ! ah ! fit M. Peluche, ce n'est pas mal pour commencer, et, pourvu qu'il continue à satisfaire ses chefs...

— D'abord, Henri n'a qu'un chef, et ce chef, j'en réponds, sera toujours content de lui.

— Et cette place, continua M. Peluche toujours emporté par son désir de voir clair dans la vie de Madeleine, cette place est-elle susceptible d'augmentation ?

— Elle peut aller jusqu'à trente, quarante, cinquante mille francs même.

— Bon ! tu plaisantes.

— Aucunement; il a un intérêt dans la maison.

Et dans quelle maison est-il donc ?

— Dans celle où je suis moi-même.

— Mais ne vois-tu point, Anatole, dit madame Peluche impatientée, que ton ami n'est pas en train aujourd'hui de te faire des confidences ?

— Et tenez justement, dit Madeleine, voilà votre voix, chère madame Peluche, qui me rappelle que vous me demandiez une chose à laquelle je n'ai point répondu.

— Laquelle ?

— Vous me demandiez comment le chevreuil se conservait ; rien de plus facile : vous le portez chez le boucher, qui vous le dépouille et vous le découpe ; vous emplissez une grande terrine d'excellent vinaigre à l'estragon, vous y mettez des oignons

et des citrons coupés par tranches, du thym, du laurier, de l'ail, du persil, force sel et poivre, et vous y trempez votre cuissot, votre épaule, et votre râble de chevreuil; après quoi, vous le laissez tranquille pendant huit jours si vous aimez le chevreuil peu mariné, pendant trois semaines si vous l'aimez très-mariné; puis, vous mettez les côtelettes sur le gril, et le cuissot et l'épaule à la broche, avec une sauce piquante, et vous servez chaud.

Puis, tirant alors vivement sa montre :

— Oh! mon Dieu! onze heures du matin déjà!... s'écria-t-il. Il est vrai que j'ai eu la précaution de faire ma toilette avant de sortir de l'hôtel, — sans quoi, ajouta-t-il en riant, j'aurais fait attendre les protecteurs de mon filleul. — Au revoir, Peluche! à cinq heures précises, je serai chez toi; cependant, mettez-vous à table sans vous occuper de moi, si je n'étais pas de retour à l'heure dite.

Madeleine, qui avait déjà payé une première fois le commissionnaire porteur du chevreuil, l'envoya chercher une voiture de remise, le paya une seconde fois, prit congé d'Anatole, d'Athénaïs et de Camille, et partit.

— Pauvre garçon! murmura M. Peluche avec un air de profonde commisération, il mourra à l'hôpital.

Madeleine avait eu soin de prévenir par lettre tout son monde, de sorte qu'il trouva chacun à son poste.

Le premier jour, il devait prendre les architectes de l'hôtel de ville, du Timbre et de la Banque, ces

messieurs ayant besoin de la même essence de pierre, c'est-à-dire de banc royal. Il les emmena tous trois au canal Saint-Martin. La pierre était arrivée de la veille : elle était splendide. Chacun avait les pleins pouvoirs de celui qu'il représentait : l'architecte de l'hôtel de ville, ceux de M. de Rambuteau ; celui de la Banque, les pouvoirs de M. d'Argout ; celui du Timbre, les pouvoirs du gouvernement. Le même jour, le contrat fut passé pour cent soixante mille mètres cubes de banc royal, représentant une somme de six millions huit cent quatre-vingt mille francs.

Le lendemain, ce fut le tour des directeurs des chemins de fer de l'Est, du Nord et de Lyon, qui, eux aussi, trouvant la pierre à leur gré, traitèrent pour une somme de six millions huit cent vingt mille francs, c'est-à-dire pour cent quatre-vingt mille mètres de pierre tendre. Total, treize millions sept cent mille francs, présentant, grâce au voisinage de la rivière et les facilités de communication avec Paris, un bénéfice net de plus de trois millions.

Madeleine ne laissa rien pénétrer de sa satisfaction à Peluche, ni à sa femme, ni même à Camille ; mais il renouvela ses instances, ne sachant pas s'il reviendrait à Paris avant le mois de septembre, pour que M. Peluche vînt passer l'époque des chasses à la ferme.

Camille écoutait les mains jointes. Athénaïs murmurait, les sourcils froncés :

— Mais vous savez bien que c'est chose impossible, monsieur Peluche.

M. Peluche, qui mourait d'envie de renouveler ses exploits de l'année précédente, se défendait assez maladroitement. Mais, lorsque Madeleine lui eut dit qu'il s'engageait à lui faire tuer six chevreuils comme celui qu'il avait apporté et au moins une douzaine de faisans, M. Peluche laissa tomber un *Eh bien, l'on verra!* que Madeleine chargea Camille d'entretenir et de faire fructifier, malgré l'opposition systématique de madame Peluche.

Madeleine revint, trouva Henri au travail, sa croix sur sa blouse, prit à part le père Augustin et lui communiqua ses traités.

Cette fois, ils étaient définitifs.

— Eh bien? lui demanda le père Augustin.

— Eh bien? fit Madeleine répondant à une interrogation par une autre interrogation.

— Il s'agit, dit le père Augustin, de savoir si vous voulez réaliser tout de suite un million, en mettant votre affaire en société ou marcher avec vos propres forces, et tout garder pour vous.

— En marchant avec mes propres forces et en gardant tout pour moi, dans combien de temps puis-je avoir cinq cent mille francs en bons billets de banque, là, sur ma table?

— Il vous faudra bien deux ans à deux ans et demi.

— Et en mettant l'affaire en société?

— Cinq ou six mois tout au plus.

— Mettons l'affaire, ou plutôt mettez l'affaire en société, père Augustin, je serai toujours assez riche et les enfants ne seront jamais assez tôt heureux.

XLIV

OU M. PELUCHE EST TOUT PRÈS DE DONNER SA LANGUE AUX CHIENS

Six mois après la conversation que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, un amateur de travaux industriels fût resté tout un jour sans se lasser à regarder ceux auxquels se livraient deux cent cinquante ouvriers, occupés les uns à tailler, les autres à scier, les autres enfin à tirer d'énormes blocs de pierre de la carrière de Noroy, sous la direction du père Augustin et d'Henri, inspectés et encouragés par Madeleine.

La montagne montrait ses entrailles de granit par trois ouvertures, de chacune desquelles s'élançaient des rail-ways conduisant jusqu'au bord de la rivière des masses de banc royal et de pierre tendre.

Arrivées là, ces masses de banc royal et de pierre tendre étaient saisies par des grues qui les enlevaient de leurs trains et les transportaient sur des bateaux qui, à peine chargés, se laissaient aller à la dérive, et, prenant, par le canal de l'Ourcq, le chemin de la Ferté-Milon et de Meaux, venaient aboutir au canal Saint-Martin.

Tout le trajet qui s'étendait du port aux Perches à la Villette était sillonné de ces barques

qui venaient à la suite les unes des autres et s'avançaient sans interruption vers Paris.

C'ést que la réputation de la supériorité de la pierre de Madeleine s'était étendue, et que ce n'était plus seulement du banc royal qu'il fournissait à l'hôtel de ville, au Timbre et à la Banque, de la pierre tendre aux trois gares, de la pierre dure aux fortifications; c'étaient du moellon et du libage qu'il vendait aux particuliers, le moellon neuf francs et le libage trente. Comme on l'a vu, au reste, par les premières lignes de ce chapitre, l'exploitation, commencée avec les trente mille francs de Madeleine, avait pris une immense extension, grâce à la société en commandite, au capital de douze cent mille francs, fondée par les soins du père Augustin.

Et, en effet, c'était le père Augustin, dont on connaissait la capacité, qui, les traités faits par Madeleine à la main, avait été trouver les plus riches propriétaires des environs, et les avait invités à entrer dans l'affaire. Il n'avait point fallu pour cela de grandes sollicitations, ni de longues visites.

Les six premières personnes auxquelles il s'était adressé avaient pris chacune pour deux cent mille francs d'actions. Les actionnaires étaient M. Redon, le père Miette, Jules Creton, M. Gibert de Soucy, M Danré de Faverolles, et un autre propriétaires des environs.

Trois autres actions étaient allouées à Madeleine, comme fondateur, et il avait reçu, en outre, pour l'achat de sa propriété, la carrière lui appartenant,

une somme de six cent mille francs une fois donnée.

Quatre cent mille francs de fonds social restaient pour l'exploitation, ou plutôt pour la mise en train.

Le jour où le père Augustin apporta à Madeleine l'acte de société qui lui allouait six cent mille francs comptant et six cent mille francs en actions, Madeleine, fidèle à sa parole, donna les cent mille francs promis au père Augustin. Au bout de six mois d'exploitation, les parts, fondées à deux cent mille francs, en valaient cinq cent mille. Madeleine, s'il eût voulu réaliser, eût donc été riche de deux millions.

Aucune condition n'avait été stipulée pour Henri, qui ne paraissait pas se douter de la position pécuniaire de son parrain. Ses appointements seulement avaient été doublés, et il avait paru complétement satisfait de cette augmentation.

La chasse et la pêche étant fermées, Madeleine, dans ses différents voyages à Paris, avait continué de voir, mais moins fréquemment, M. Peluche, dont l'accueil s'était légèrement ressenti de l'absence des bourriches et surtout du silence que Cassius gardait sur son filleul, silence qui, à son avis, était un manque absolu des plus simples égards.

Mais, sollicité par Madeleine, qui lui avait fait un magnifique tableau de la prochaine chasse, il avait fini, à sa grande satisfaction, par promettre positivement à Madeleine un concours efficace à la destruction des sangliers, des chevreuils, des faisans du bois de Vouty, des lièvres et des perdreaux de

la plaine de Noroy, et des lapins du plateau du port aux Perches.

Il avait été plus difficile à Madeleine d'obtenir que Camille accompagnât son père; cependant, c'était chose à peu près promise. Quant à madame Peluche, elle avait déclaré que le magasin ne pouvait rester sans l'un ou l'autre de ses patrons, qu'il fallait donc que quelqu'un se sacrifiât, et qu'il était bien naturel que, s'étant toujours sacrifiée, elle se sacrifiât encore. Ceci avait été dit avec le ton aigre que madame Peluche savait si bien prendre dans les occasions où l'amour que son mari avait pour sa fille l'emportait sur la condescendance qu'il avait aux volontés de sa femme.

Quoiqu'il eût peut-être été tout à la fois de la dignité de M. Peluche, comme officier de la milice citoyenne, et de sa délicatesse de dissimuler une joie presque enfantine à l'approche du jour qui devait lui rendre ses plaisirs cynégétiques, la dernière semaine d'août vit le maître du magasin de *la Reine des fleurs* en proie à une fièvre qui rendait à la fois Camille folle de joie et Athénaïs furieuse de jalousie. Elle ne parlait pas d'elle, — qui allait être abandonnée, oubliée, Dieu seul savait pendant combien de temps! — mais de la désaffection de M. Peluche pour les choses sérieuses, désaffection qui indiquait chez lui une tendance fatale à suivre l'exemple de son ami Madeleine; et cependant, M. Peluche savait mieux que personne les prédictions que lui-même avait faites sur le sort misérable réservé aux dernières an-

nées de Cassius, prédictions qui ne pouvaient manquer de se réaliser, grâce à ses nombreux voyages à Paris et à son incroyable prodigalité à l'endroit des cabriolets de remise et des commissionnaires.

Mais on verrait, l'année suivante, si la ferme, écrasée d'hypothèques, résisterait à ces folles dépenses.

M. Peluche écoutait toutes ces plaintes en remplissant ses sacs de plomb, sa poudrière de poudre, sa gourde d'eau-de-vie. Il mettait en joue les unes après les autres les demoiselles du magasin et restait sourd aux cris de terreur qu'elles poussaient. Il avait forcé Camille de faire descendre Blidah, sa fidèle compagne, sa confidente, sa consolation, pour servir de point de mire à son fusil non chargé. Enfin, et quelque chose que pût lui dire madame Peluche, et sur la dépense qu'il allait faire, et sur le ridicule auquel il s'exposait, ce fut son fusil sur l'épaule et son brevet de chevalier de la Légion d'honneur à la main qu'il alla chercher son port d'armes à la police.

Madeleine n'avait rien négligé de son côté pour faire de cette ouverture de chasse une véritable solennité. Outre douze poules faisanes et quatre coqs qu'il avait lâchés dans le petit bois de Vouty, il y avait acclimaté deux cents jeunes faisans qu'il avait fait éclore sous des poules et nourris avec des œufs de fourmis; enfin, tout autour de la garenne ainsi engiboyée, il avait semé du sarrasin, afin que les faisans, trouvant à leur portée leur graine favorite, ne songeassent point à aller au gagnage.

Quant au plateau, il avait été inutile d'y mettre

des lapins. Plus on en tuait, plus il y en avait, et l'exploitation de la carrière n'avait pas fait perdre un pouce de bruyère ni un buisson d'épines à ces insolents voisins.

Enfin le 31 août arriva.

Tous les amis habituels avaient été convoqués pour le 1er septembre à sept heures du matin ; l'ouverture tombait un dimanche. M. Peluche seul devait venir coucher la veille, et il avait annoncé, le jeudi 29, par lettre, que, s'en rapportant aux promesses de Madeleine, pas un mot d'amour ne serait prononcé entre les deux jeunes gens, il prendrait la diligence à sept heures du matin, et serait à Villers-Cotterets à deux heures de l'après-midi. Il n'osait espérer que Madeleine, occupé comme il allait l'être une veille de chasse, viendrait au-devant de lui. Camille serait, ajoutait galamment M. Peluche, bien heureuse cependant de voir son parrain une heure plus tôt.

La lettre de M. Peluche avait été communiquée à Henri, lequel tristement, mais sans objection aucune, avait juré à Madeleine que pas un mot de sa part ne serait dit à Camille qui pût offenser la susceptibilité paternelle.

Le vendredi, à une heure et demie, Madeleine avait mis le cheval à la carriole et était parti pour Villers-Cotterets.

A deux heures et quelques minutes, on entendit de l'extrémité de la rue de Soissons le roulement de la lourde voiture. Madeleine, qui ne voulait pas re-

tarder d'une minute le plaisir que les deux amants auraient à se revoir, attendait au relais, avec son cheval dans les brancards, afin qu'en descendant de diligence, son ami et sa fille pussent monter dans la voiture. De loin, il vit apparaître aux portières deux têtes. Inutile de dire que c'étaient celles de M. Peluche et de Camille.

Camille sauta à bas de la diligence dès quelle fut arrêtée ; M. Peluche, au contraire, descendit majestueusemen tà reculons, en priant les personnes qui restaient dans la voiture de lui passer sa boîte à fusil. Il ajouta :

— Je n'ai pas besoin de vous recommander des ménagements pour cette arme magnifique, puisque j'ai eu l'honneur de la mettre sous vos yeux !

Un des voyageurs s'empressa, avec tout le respect dû au fusil jusque dans sa boîte, de condescendre aux désirs de M. Peluche.

M. Peluche prit la boîte dans ses bras, comme la nourrice porte son enfant.

Pendant ce temps, Camille, qui n'avait pas de boîte à fusil à serrer contre son cœur, embrassait son parrain et lui demandait :

— Comment se porte Henri?

— A merveille. Il t'adore, mais il a donné sa parole de ne pas prononcer un mot d'amour et je te préviens qu'il la tiendra.

— Je n'ai pas donné la mienne, moi, murmura Camille.

— Hein ! fit M. Peluche.

— Rien, dit Camille; je dis à mon parrain tout le bonheur que j'ai de le revoir.

— Dois-je tirer mon fusil de sa boîte? demanda M. Peluche.

— Pour quoi faire?

— Mais dans le cas où, comme la première fois que je suis venu, un chevreuil traverserait la route.

— Bon! des chevreuils, dit Madeleine, nous en trouverons assez dans la garenne de Vouty; laissons tranquilles ceux du gouvernement.

— A propos, et ce misérable Figaro? demanda M. Peluche en apercevant celui qui le lui avait vendu sur la porte de son hôtel.

— Figaro est un chien sans pareil, répondit Madeleine, et je suis un ingrat! sans quoi, il mangerait de la viande de boucherie à ses trois repas, il aurait un collier d'or et une niche d'argent.

— Eh bien, il ne te manquerait plus que de déifier cet animal, dit M. Peluche en s'accommodant au fond de la voiture; en vérité, tu es extrême en tout.

Madeleine ne répondit rien; il fit monter Camille à sa gauche, s'assit à droite, prit son fouet, en caressa les épaules d'un excellent cheval et partit au grand trot.

Au bout d'une demi-heure à peine, on arrivait au faîte de la seconde montagne de Dampleux, et l'on redescendait vers la ferme de Madeleine.

— Ah çà! lui demanda Peluche, où vas-tu loger tout ton monde, car je présume qu'aujourd'hui, jus-

tement parce que tu es ruiné, tu vas avoir encore plus de monde que l'année passée?

— Mon cher Peluche, lui répondit Madeleine, tu es d'une perspicacité qui m'effraye quelquefois pour les gens qui voudraient te cacher quelque chose. Oui, j'aurai encore plus de monde que l'an dernier, car c'est lorsqu'on est pauvre surtout qu'il faut se faire des amis; mais ne t'inquiète pas pour cela de ton logement : le château a été mis à ma disposition par le propriétaire actuel, et tu y conserveras ton même appartement, à moins que tu n'en préfères un autre, auquel cas tu auras le choix. Quant à Camille, je présume qu'elle ne désire pas changer sa petite chambre.

— Oh! non, parrain, s'écria Camille, qui avait su par les lettres d'Henri que cette chambre était devenue la sienne.

— Mais il me semble, dit M. Peluche, que, si M. Henri loge chez toi, la place de Camille serait sous l'aile de son père, et que, dans ce cas, Camille devrait demeurer avec moi au château.

— Camille demeurera au château avec toi, si tu l'exiges; mais depuis six mois Henri loge au rendez-vous de chasse, d'où il est plus à même d'inspecter les travaux.

— Quels travaux? demanda M. Peluche.

— Ceux de quelques ouvriers que nous employons.

Tout en répondant aux questions de M. Peluche, Madeleine était entré dans la cour de la ferme, avait sauté à bas de la voiture, avait offert la main à Ca-

mille pour descendre, et en faisait autant à son ami.

— Mais, dit M. Peluche, je croyais que mon appartement, à moi, était au château et non à la ferme ?

— Il est au château, en effet, répliqua Madeleine; mais, comme c'est à la ferme que nous dînons, j'ai pensé que tu ne t'installerais chez toi qu'après le dîner. En attendant, tu as ma chambre pour faire un peu de toilette, si tu crois en avoir besoin.

En ce moment, un nouveau personnage vint se mêler à la conversation. C'était M. Figaro qui, de l'âtre de la cuisine devant lequel il était paresseusement étendu, avait entendu la voix de Madeleine et accourait pour lui souhaiter la bienvenue. Madeleine reçut ses caresses avec un sentiment de réciprocité si réel, que M. Peluche, voyant son ami embrasser un chien sur le museau, sentit se révolter sa dignité d'homme et ne put s'empêcher de lui dire :

— Tu as tort, Cassius, de te familiariser ainsi avec un animal qui, au bout du compte, n'est qu'un chien; une des causes du mépris que les Arabes ont pour nous vient de ce que nous descendons à caresser et même à embrasser ces sortes de quadrupèdes. Vois, moi qui ai conservé ma dignité vis-à-vis de lui, il ne me regarde même pas, et j'ai été son maître comme toi, cependant.

— C'est qu'il a plus de rancune que Joseph, dit en riant Madeleine; mais, tu le vois, il reconnaît Camille.

En effet, sans daigner honorer M. Peluche d'un

regard, Figaro gardait pour Camille ses grognements les plus amoureux et ses frétillements de queue les plus tendres.

Camille, sans plus s'inquiéter des Arabes que ne le faisait son parrain, oubliant les mauvais procédés de Figaro pour Blidah, lui rendait toutes ses avances, au grand scandale de M. Peluche.

En ce moment, un jeune homme parut dans l'encadrement de la grande porte, vêtu d'un pantalon de coutil et d'une blouse de toile grise; de longues boucles de cheveux noirs s'échappaient de dessous sa casquette de toile grise comme sa blouse; il tenait une règle à la main, et portait, à l'ouverture de sa blouse, le ruban de la Légion d'honneur.

— M. Henri! s'écria Camille, qui ne put retenir une exclamation de joie et d'étonnement tout à la fois.

— M. Henri! répéta M. Peluche, M. Henri vêtu ainsi! un jeune homme qui a une place de six mille francs!

— De douze mille, mon cher Anatole : depuis la dernière visite que je t'ai faite à Paris, son patron l'a augmenté.

Henri s'avança gracieusement, la tête découverte, vers son parrain, qui lui tendait la main en souriant, et, saluant Camille et M. Peluche avec une élégance contrastant avec son costume :

— Cher parrain, dit-il, j'ignorais vous trouver dans une compagnie que vous quitterez avec regret, j'en suis sûr, ne fût-ce qu'un instant. Mais c'est

aujourd'hui samedi, jour de paye; vous avez parlé d'une gratification à donner aux ouvriers; enfin, il est arrivé deux ou trois lettres de Paris d'une importance telle, que je voudrais vous les communiquer sans retard.

— Ma chère Camille, tu entends, dit Madeleine; voici ton père qui te dira : « Les affaires avant tout. » Monte à ta chambre dont tu connais le chemin, je conduis ton père à la mienne.

Puis, se retournant vers le jeune homme:

— Henri, ajouta-t-il, tu me trouveras dans mon cabinet, où tu entreras par la porte de l'escalier et d'où tu sortiras de même, pour ne pas déranger mon ami Peluche. — Va, Camille. — Viens, Anatole.

Camille fit à Henri une belle révérence à laquelle celui-ci répondit par un respectueux salut. M. Peluche, en suivant son ami Cassius, daigna porter la main à son chapeau de feutre, et Henri resta seul en disant :

— Dans combien de temps puis-je monter près de vous, mon cher Madeleine?

— Mais dans cinq minutes, répondit celui-ci; le temps d'installer Anatole dans sa chambre.

Camille tira de son côté, Anatole et Cassius tirèrent du leur, et Henri consulta sa montre pour se présenter à la porte du cabinet de Madeleine à la minute précise. M. Peluche était assez peu sensible à la topographie de la ferme, mais il n'en était pas de même de Camille, qui retrouvait avec joie sa chambre telle qu'elle l'avait laissée, et qui se mit

immédiatement à la fenêtre où elle avait l'habitude d'échanger un salut matinal avec Henri.

La chambre de Madeleine aussi était la même, car, excepté l'habit et le pantalon noirs qu'il avait fait faire pour ses visites parisiennes, il n'avait absolument rien changé à ses habitudes. Nous oublions un magnifique chronomètre de Bréguet, qui, déposé, sur la cheminée tira l'œil de M. Peluche. Il indiquait l'heure, marquait les secondes et disait les jours de la semaine et le quantième du mois.

— Peste! dit M. Peluche, tu t'es donné là une crâne montre!

— Qui ne s'est pas dérangée d'une seconde depuis six mois que je l'ai achetée.

— Cela coûte au moins six cents francs, une montre comme celle-là.

— Douze cents.

— Douze cents francs! et tu as mis douze cents francs à une montre?

— Que veux-tu! quand on est dans l'industrie, il faut savoir l'heure réelle; aussi vient-on d'une lieue à la ronde remettre ses montres sur la mienne.

— Tu es donc dans l'industrie?

— Comment! je ne te l'avais pas dit?

— Tu ne m'en as pas dit un seul mot.

— Oh! je te conterai cela. Voilà mon filleul qui entre dans mon cabinet de travail; excuse-moi, j'ai besoin d'écouter le rapport de la journée.

— Fais, Cassius, fais, dit M. Peluche. Je sais ce que c'est que l'industrie, avec mes trois demoiselles

de magasin et mes sept ou huit ouvrières en ville. Eh bien, moi, pour régler tout cela, j'ai une montre d'argent qui me vient de mon père et qui lui a coûté soixante et dix francs ; la voilà.

Et il tira de son gousset ce meuble informe et suranné que le gamin de Paris désigne également sous les noms expressifs de *toquante* et de *bassinoire*.

— Oui, oui, dit Cassius en entrant dans le cabinet, je la connais, je l'estime, et je t'eusse proposé d'en faire l'acquisition si j'eusse pu espérer que tu consentirais à t'en défaire.

— Tu as raison, reprit M. Peluche en remettant sa montre dans sa poche, je ne m'en serais défait à aucun prix.

— Tu vois alors que j'ai bien fait d'acheter la mienne. Dans dix minutes, je suis à toi.

Par la porte entr'ouverte, M. Peluche pouvait voir, en effet, Henri attendant avec des lettres tout ouvertes et un sac à la main. Ce sac paraissait contenir de l'argent. M. Peluche s'approcha de la toilette placée près de la porte du cabinet, de sorte qu'en ayant l'air de se laver les mains et le visage, il pouvait entendre tout ce que se disaient Henri et Madeleine.

— La paye est-elle faite ? demanda Madeleine.

— Pas encore, répondit Henri. D'abord, impossible de trouver à changer sept ou huit mille francs d'or contre de l'argent ; nous avons épuisé tout ce qu'il y avait de monnaie blanche à dix lieues à la ronde ; puis nous avons une vingtaine d'ouvriers

nouveaux pris à l'essai et avec lesquels on n'avait pas fait de prix.

— Valent-ils les autres ?

— A peu près.

— Alors, il faut leur donner quatre francs comme aux autres.

— C'est l'avis du père Augustin.

— Comment vas-tu faire avec ton or ?

— Je les payerai cinq par cinq, avec un louis; ce sera leur affaire de trouver de la monnaie. Mais, n'importe, la première fois que vous irez à Paris, vous devriez vous entendre avec la Banque pour qu'elle nous échangeât tous les mois une quarantaine de mille francs en argent contre du papier ou contre de l'or.

— Rien de plus facile. A combien monte la paye d'aujourd'hui ?

— A six mille sept cents francs.

— Tu sais que je leur ai promis une gratification le 1er septembre, si j'étais content d'eux.

— Oui.

— Tu mettras mille francs à part pour cette gratification, que je leur ferai remettre ce soir, après la paye, à la maison de chasse, par Camille. Je veux qu'ils boivent à la santé de ma filleule.

Peluche écoutait de toutes ses oreilles.

Une paye de six mille sept cents francs par semaine, à quatre francs par jour, cela supposait deux cent cinquante ouvriers. Madeleine s'arrangeait avec la Banque pour qu'elle lui envoyât tous les mois, contre

de l'or, une quarantaine de mille francs en argent ! Enfin Madeleine faisait distribuer à ses deux cent cinquante ouvriers une gratification par Camille, dans le seul but de les faire boire à sa santé ! Voilà ce que l'intelligence de M. Peluche, si belle qu'elle fût, se refusait absolument à comprendre.

Mais, comme il ne voulait pas perdre un mot d'une conversation qui, tout inintelligible qu'elle était, lui paraissait des plus intéressantes, il continua d'écouter, en se frottant machinalement les mains avec une tablette de savon qui fondait à vue d'œil et qu'il eût probablement mieux ménagée si elle eût été à lui.

— Que dit la correspondance d'aujourd'hui ?

— Il y a trois lettres : une de M. de Rambuteau, une de M. Talabot, une de M. Charles Laffitte, qui nous disent que, si vous avez besoin d'argent pour votre fin de mois, vous pouvez faire traite sur eux, les deux premiers pour cent cinquante mille francs chacun, le troisième pour quarante mille.

— As-tu besoin d'argent ?

— Non, nous pouvons aller tout le mois prochain encore avec ce qu'il y a en caisse.

— Eh bien, alors, réponds à ces messieurs que je n'ai besoin de rien ce mois-ci, mais que l'échéance de mon premier dividende tombant le 2 du mois prochain, j'ai besoin, fin septembre, du double de ces sommes.

— Mais vos dividendes ne montent qu'à quatre-vingt mille francs.

— Crois-tu que cela ne leur fera pas plaisir de

voir qu'outre leurs dividendes, il y a près d'un demi-million en caisse?

— J'écrirai dans ce sens. Je puis même demander davantage, vous savez qu'il vous est dû plus d'un million.

— Non, ce sera parfaitement ainsi; descends et attends-nous, cela amusera nos hôtes de voir faire la paye; n'oublie pas de mettre mille francs à part dans un petit sac.

— Oh! soyez tranquille.

Henri sortit par la porte de l'escalier. Madeleine rentra dans la chambre et trouva Peluche continuant de se frotter machinalement les mains et ayant fait une pleine cuvette de mousse. M. Peluche s'essuya les mains; on appela Camille, qui descendit. Henri attendait à la porte et remit un petit sac d'or à Camille.

Puis l'on s'achemina vers la petite maison de chasse qu'habitait Henri et où devait se faire la paye.

Une véritable armée d'ouvriers attendait.

A l'approche de Madeleine, les rangs s'ouvrirent, et Madeleine, Peluche, Henri et Camille, passèrent au milieu des deux cent cinquante ouvriers tenant leur casquette à la main.

Le rez-de-chaussée de la petite maison avait été transformé en bureaux, où Henri tenait sa caisse.

Un grillage avait été établi dans toute la largeur de la pièce, laissant libre un couloir allant d'une porte d'entrée à une porte de sortie.

Henri pria les ouvriers de se présenter cinq par

cinq, en leur annonçant que les mesures étaient prises, à l'avenir, pour les payer individuellement, mais que, comme on n'avait que des napoléons de vingt francs, on les priait de recevoir un napoléon pour cinq. La proposition fut accueillie sans la moindre difficulté.

Henri, dans une seconde allocution, les pria de ne pas s'éloigner, la paye faite, M. Madeleine ayant à les remercier de l'activité qu'ils avaient mise dans leurs travaux, et voulant, par les mains de sa filleule, leur donner une preuve de sa satisfaction.

Tout se fit, comme il avait été convenu, avec le plus grand ordre. Les ouvriers défilèrent par une porte, reçurent leur paye cinq par cinq, sortirent par l'autre porte et attendirent. Camille sortit alors, et toutes les têtes se découvrirent de nouveau.

— Mes amis, leur dit-elle, mon parrain veut que ce soit moi qui vous remercie, en son nom, des bons soins que vous donnez à l'entreprise dont il est le directeur, et, comme témoignage de sa satisfaction, voici une bourse contenant mille francs destinés à être bus à ma santé, que je remets à votre contremaître pour en faire entre vous une égale répartition.

Le contre-maître s'avança.

— Voilà, continua Camille, et Dieu vous bénisse, vous, vos femmes et vos enfants !

Je ne sais si le mot d'ordre avait été donné d'avance, mais à peine ces derniers mots étaient-ils prononcés, que les cris de « Vive mademoiselle Ca-

mille ! » et les hourras pour Madeleine s'élancèrent de deux cent cinquante gosiers avec un ensemble et une spontanéité que M. Peluche n'avait jamais pu obtenir les jours de revue en faveur du gouvernement de son choix, quoique sa compagnie ne se composât que de quatre-vingt-dix hommes. M. Peluche était si fort touché, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

Madeleine dit quelques mots tout bas au contremaître qui avait reçu la bourse des mains de Camille, et celui-ci répondit par un signe qui voulait dire que tout était entendu.

On revint à la ferme : Camille, heureuse comme au temps de ses plus douces espérances; Henri, pensif et presque inquiet; M. Peluche, en proie à une curiosité qui appelait à chaque instant sur sa bouche des questions qu'il y retenait à grand'peine; Madeleine, silencieux, mais s'abandonnant, malgré son silence, à des gestes qui indiquaient les vastes projets dont son esprit était occupé.

Sur le seuil de la ferme, on trouva le maire de Vouty, qui venait annoncer cette nouvelle inattendue, qu'en vertu de son pouvoir discrétionnaire, il remettait au 2 septembre l'ouverture de la chasse décrétée pour le 1er. A toutes les questions que l'on put lui faire, il se contenta de répondre que, voulant donner le lendemain un grand déjeuner à Madeleine, à ses hôtes et à tous les chasseurs des environs, il avait, usant de son omnipotence municipale, remis la chasse au surlendemain.

M. Peluche parut d'abord fort contrarié. Mais

l'assurance que lui donna Madeleine — qui paraissait non moins contrarié que les autres — de la bonté du déjeuner, le consola de ce retard, qui n'était, au bout du compte, qu'un sursis de vingt-quatre heures.

C'était au château de Vouty que l'on pendait la crémaillère.

XLV

COMMENT LA CRÉMAILLÈRE FUT PENDUE AU CHATEAU DE VOUTY

Le lendemain, tous les chasseurs, convoqués par Madeleine à sept heures du matin sur la liste fournie par lui, ayant été prévenus par M. Redon que la chasse était convertie, pour ce jour-là, en un grand déjeuner dînatoire, au lieu d'arriver à la première heure indiquée et en costume de chasseurs, arrivèrent à dix heures du matin et en costume de gens qui banquettent chez la première autorité de l'endroit, c'est-à-dire chez M. le maire. Le rendez-vous était pour dix heures et demie au château de Vouty.

M. Peluche avait retrouvé avec délices cet excellent appartement qu'il avait quitté avec tant de regret et qu'il n'espérait plus revoir. Il y avait dormi sa grasse nuit et s'était réveillé à neuf heures.

Camille s'était retirée dans sa petite chambre après avoir échangé une révérence cérémonieuse

contre un salut respectueux d'Henri; mais, loin de dormir comme son père, elle s'était réveillée à cinq heures du matin et s'était immédiatement mise à la fenêtre dans l'espérance de recevoir d'Henri son bonjour accoutumé; mais personne n'avait paru et aucun bruit n'avait révélé la présence dans les massifs environnants d'un amoureux, même muet. Camille alors s'était rappelé ce que lui avait dit son parrain de l'engagement pris par M. Henri de ne plus lui parler d'amour, et, tout en regrettant d'être tombée sur un jeune homme si fidèle à sa promesse, elle n'avait pu s'empêcher d'admirer cette fidélité, et, pour le récompenser, ou peut-être pour le punir, elle avait envoyé de la main une foule de baisers du côté où elle le croyait, c'est-à-dire dans la direction de la maison de chasse!

Quant à Henri, esclave de sa promesse, il s'était retiré dans la maison de chasse, où il avait fort mal dormi; mais, au moment où le jour allait venir, il avait songé que, s'il ne lui était point permis de parler de son amour à Camille, il ne lui était point défendu de la regarder au moment où elle se mettrait à la fenêtre; car le fat qu'il était, ne doutait point qu'elle ne s'y mît. En conséquence, au point du jour, il s'était levé, et, par des sentiers à lui connus, il avait gagné une petite cabane que l'on nommait la maison du jardinier, non pas qu'elle fût habitée par un jardinier quelconque, mais parce que l'on y enfermait les outils de jardinage; et, de là, à travers une vitre couverte de poussière, au milieu de la-

quelle il avait ménagé une ouverture de la grandeur de son œil, il avait attendu que la fenêtre de Camille s'ouvrît. Elle s'était ouverte, comme nous l'avons dit, et Henri avait pu voir avec une indicible satisfaction toute la peine que se donnait Camille pour le chercher partout où il devait être, mais partout où il n'était pas, et compter les baisers qu'elle lui envoyait, dans la conviction qu'elle n'était vue que de Dieu et des anges. A dix heures et demie, comme les autres, elle arriva au château, au bras de son parrain, et M. Peluche vit avec satisfaction que M. Henri, qui arriva cinq minutes après elle, venait d'un côté tout opposé.

A onze heures moins un quart, tout le monde était réuni dans un premier salon, dont M. Redon avait fait les honneurs avec une grâce parfaite, lorsqu'à la suite de quelques mots échangés tout bas avec un domestique :

— Messieurs, dit-il, nous ne nous mettons à table qu'à une heure; nous avons donc le temps d'écouter une lecture qui, d'ailleurs, je l'espère, ne manquera pas d'intérêt. — Monsieur Henri, soyez assez bon pour offrir le bras à mademoiselle Camille et vous asseoir auprès d'elle. Cette lecture vous intéressant particulièrement tous deux, il est bon que vous puissiez vous communiquer l'un à l'autre les sentiments qu'elle aura fait naître en vous.

Une vive rougeur passa sur le front des deux jeunes gens; mais, tout ignorant de ce qui allait se passer, et si embarrassé qu'il fût, Henri se leva,

frit son bras à Camille et se dirigea vers la porte du second salon, qu'un domestique ouvrit à deux battants devant lui.

Dans le second salon étaient le notaire de Vouty, M. Dericourt, et le notaire de Villers-Cotterets, M. Mennesson, assis l'un à une table sur laquelle se trouvait une feuille de papier timbré double, l'autre à côté de la table; tous deux étaient en tenue de notaire, c'est-à-dire en habit noir et en cravate blanche.

Au moment où M. Redon avait invité Henri à prendre le bras de Camille, M. Peluche avait fait un mouvement d'opposition; mais Madeleine s'était saisi de son bras déjà étendu et l'avait mis sous le sien en lui disant :

— Attends la fin de la comédie. Il sera toujours temps de te fâcher après, s'il y a lieu.

Et il s'était avancé avec lui immédiatement à la suite des deux jeunes gens.

M. Peluche tenta seulement d'écarter du pied Figaro, qui, sans respect pour lui, voulait entrer après Henri et Camille; mais Madeleine lui arrêta le pied, comme il lui avait arrêté la main.

— Laisse, lui dit-il en riant, il a plus que personne le droit d'entendre ce qui va se lire.

Derrière M. Peluche et Madeleine venaient Jules Creton, M. Giraudeau et tous les amis de Madeleine que nous avons vus apparaître dans le cours de cette histoire. — C'était le même salon où, huit mois auparavant, on était réuni pour lire le

contrat de mariage qu'était venu si brusquement déchirer l'apparition inattendue de don Luis.

M. Peluche en fit l'observation à Madeleine.

— Tiens ! c'est vrai, dit celui-ci, comme s'il ne s'en fût point aperçu.

Chacun s'empara d'un fauteuil ; un seul était resté vide près de Madeleine, qui appela Figaro, et lui fit signe de monter dessus. Figaro obéit, sans s'étonner de l'honneur exagéré qu'on lui faisait, et s'assit comme une personne raisonnable.

— Messieurs, dit M. Redon, vous êtes priés d'écouter, sans l'interrompre, la lecture qui va vous être faite. Les personnes qui auront des observations à faire les feront à la fin.

Les assistants se regardèrent avec un étonnement visible. M. Peluche saisit la main de Madeleine ; mais celui-ci, au moment où il allait ouvrir la bouche, lui coupa la parole en lui disant :

— Écoute toujours, cela n'engage à rien.

Les deux jeunes gens frissonnèrent et pâlirent. Leurs regards se fixèrent avidement sur le notaire qui tenait la feuille de papier. Henri essuya son front couvert de sueur. Camille murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Un des deux notaires, M. Mennesson, se leva et lut :

« Par-devant maître Mennesson, notaire à Villers-Cotterets, et son collègue maître Dericourt, notaire à Vouty, ont comparu :

» 1° M. Henri de Noroy, garçon majeur, employé

comme directeur des travaux de la société Madeleine et compagnie, aux appointements de trente mille francs... »

Henri fit un mouvement.

— Monsieur de Noroy, lui dit M. Redon, vous êtes engagé comme les autres à ne faire vos observations qu'à la fin.

Le notaire continua :

«... Demeurant en son château de Noroy, commune de Vouty... »

— Comment ! s'écria Henri, en mon château de Noroy?

— Silence, pour Dieu ! dit Madeleine, ou nous n'en finirons jamais.

— Cependant..., dit M. Peluche.

— Mais puisqu'on vous dit, Messieurs, que tout s'expliquera à la fin, insista Madeleine. Est-ce donc si difficile d'écouter?

Henri regarda son parrain avec une indicible expression de reconnaissance. Camille joignit les mains.

« ... En son château de Noroy, répéta le notaire, stipulant en son nom personnel, d'une part;

» 2° M. Madeleine, agissant en son nom, à cause de la dot qu'il constituera ci-après au futur époux, encore d'une part... »

— Mon ami ! — Mon parrain ! s'écrièrent les deux jeunes gens.

— Silence ! cria Jules Creton de la voix de l'huissier dans *le Mariage de Figaro*.

Le notaire reprit :

« 3° Mademoiselle Camille Peluche, fille mineure, stipulant en son nom personnel avec l'assistance et l'autorisation de M. Peluche, son père, d'autre part... »

— Présent! dit M. Peluche en faisant le salut militaire; mais si, cependant...

— Silence! répéta une seconde fois Jules Creton d'une voix encore plus nasillarde que la première.

« 4° M. Peluche père, stipulant aux présentes, tant pour témoigner de son agrément que pour assister et autoriser mademoiselle sa fille, à cause de la constitution de dot, qu'il fera ci-après en sa faveur, d'autre part... »

M. Peluche ouvrit la bouche pour parler. Madeleine lui mit la main dessus.

« Lesquels ont arrêté ainsi qu'il suit les conditions civiles du mariage arrêté entre M. Henri de Noroy et mademoiselle Camille Peluche :

» Article 1er. — Il y aura entre les futurs époux communauté... »

— Passez, dit Madeleine.

« Article 2. — Ils ne seront pas tenus des dettes et hypothèques l'un de l'autre... »

— Passez, répéta Madeleine.

Le notaire sauta l'article banal dont Madeleine jugeait inutile de faire la lecture, et passa à l'article 3 : *Constitution de dot au futur.*

A cet article si important des contrats de mariage, toutes les oreilles s'ouvrirent.

« En considération du mariage, continua M. Mennesson, M. Madeleine donne et constitue en dot à M. Henri, son filleul, qui accepte et l'en remercie, une somme de trois cent mille francs en billets de la Banque de France, que, par mes mains, M. Madeleine a présentement remise au futur époux... »

Et M. Mennesson tira de sa poche une liasse de billets de banque qu'il posa sur la table en disant :

— Le compte y est, je les ai vérifiés.

Henri se leva, tremblant et pâle comme la mort, avec l'intention visible de parler; mais, avant qu'il eût ouvert la bouche :

— Taisez-vous et asseyez-vous, lui dit impérativement Madeleine ; je vous en prie et, au besoin, je vous l'ordonne.

Heuri retomba sur sa chaise, et, cachant son visage entre ses deux mains, éclata en sanglots.

Madeleine fit un signe au notaire qui continua.

« Article 4. — *Constitution de dot à la future.* En considération du mariage, M. Peluche, de son côté, donne et constitue en dot à mademoiselle Camille Peluche, sa fille, future épouse, qui accepte et l'en remercie, la somme de trois cent mille francs en billets de la Banque de France, qui lui a été remise à la lecture du contrat. »

— Mais, s'écria M. Peluche, que diable lisez-vous donc là, Monsieur? Est-ce que vous croyez que je suis venu ouvrir la chasse avec trois cent mille francs de billets de banque dans ma poche?

— Je ne sais, Monsieur, répondit tranquillement

le second notaire. Mais ce que je sais, c'est qu'on me les a remis ce matin de votre part...

— Qui cela? s'écria M. Peluche.

— Votre ami Madeleine, — et que les voilà.

Et, ce disant, pour faire pendant à la dot de Henri, le notaire posa sur la table un paquet de trois cents billets de banque, en disant comme son collègue :

— Le compte y est, je les ai vérifiés.

— Madeleine ! Madeleine ! s'écria M. Peluche ne sachant s'il devait se fâcher ou se jeter dans les bras, de son ami.

— Mon père, cria Camille, mon père, j'accepte, faites comme moi.

Et, comme Herminie poussant Romulus et Tatius dans les bras l'un de l'autre, Camille poussa M. Peluche dans les bras de Madeleine. Dès lors, il n'y eut plus d'objection de part ni d'autre. Les deux jeunes gens se regardaient, ivres de bonheur, mais doutant encore.

Madeleine poussa Camille dans les bras d'Henri, comme Camille avait poussé M. Peluche dans les siens. On n'entendit plus que des éclats de rire, des sanglots joyeux, des cris inarticulés. Les deux notaires, tout au contraire des augures antiques qui ne pouvaient se regarder sans rire, tirèrent tous deux leurs mouchoirs de leur poche et se regardèrent en essuyant une larme.

Jules Creton renversait les fauteuils les uns sur les autres, et Figaro sautait en aboyant joyeuse-

ment, sans se douter qu'il était la cause première de tout cela.

Henri s'approcha comme un enfant de Madeleine et se laissa tomber sur ses genoux. Madeleine le prit dans ses bras et le serra contre son cœur.

— O mon noble, mon digne ami! lui dit Henri, ai-je le droit de recevoir de vous de pareils bienfaits?

— Comment! si tu en as le droit? s'écria Madeleine. Je le crois bien!

— A quel titre? demanda Henri. Que vous suis-je? Votre filleul, voilà tout.

— Malheureux! lui dit Madeleine, n'as-tu donc pas deviné une chose?

— Laquelle?

— C'est que cette pauvre fille que le comte de Noroy avait séduite, ta mère...

— Eh bien?

— C'était ma sœur, ingrat!

Henri poussa un cri de bonheur et se jeta dans les bras de Madeleine.

— Oh! oui, dit-il, j'étais bien ingrat.

— Allons, mes enfants, dit Madeleine, tout cela est bel et bien; mais nous oublions le principal.

— Qu'oublions-nous? demanda M. Peluche les larmes aux yeux.

— Eh! morbleu! nous oublions de signer.

— C'est juste, dit M. Peluche.

Et, prenant la plume, il signa le premier. Madeleine signa après lui; puis les deux époux; puis

tous les autres pêle-mêle et comme la chose se trouva.

Les signatures majestueuses des deux notaires fermèrent la série.

Au moment où la dernière signature venait d'être apposée, la porte de la salle à manger s'ouvrit sur un magnifique déjeuner, et un domestique annonça :

— M. et madame de Noroy sont servis.

—Oh ! oh ! dit Giraudeau, le seul qui eût vu avec regret ce qui venait de se passer, M. et madame de Noroy, pas encore !

— En tout cas, ce ne sera pas long, dit M. Redon; car, à une heure précise, nous partons pour la mairie, et M. le curé a promis de nous attendre jusqu'à deux heures, à l'église.

Tout fut fait, selon le programme. Après un excellent déjeuner, auquel ils ne pensèrent guère à prendre part, les deux jeunes gens accomplirent, encore étourdis de leur bonheur, les deux mariages : le mariage civil et le mariage religieux.

Après le mariage religieux, comme d'habitude, on passa dans la sacristie, où chacun embrassa la mariée et mit son nom sur les registres. M. Peluche prit la plume à son tour, et, comme il allait signer :

— Saperlotte ! s'écria-t-il avec une énergie telle, que chacun se retourna de son côté.

— Eh bien, demanda Madeleine, qu'y a-t-il ?

— Et Athénaïs que nous avons oubliée, rien que cela !

— Bon ! dit Madeleine, c'est demain l'ouverture

de la chasse : tu lui enverras une lettre de faire part dans une bourriche.

— Ah! ma foi, tant pis! dit M. Peluche du ton résolu dont César, en passant le Rubicon, cria : *Alea jacta est!* Ce n'est pas sa mère, après tout, et, moi, je suis son père!

Et il signa.

FIN

TABLE

		Pages.
XXV.	La chasse aux pauvres	1
XXVI.	Les débuts de M. Peluche	12
XXVII.	Double confidence	39
XXVIII.	La lettre de change de M. Peluche	52
XXIX.	Ce qui arriva pendant que chacun faisait son rêve	70
XXX.	Explication conjugale	84
XXXI.	Une rencontre	99
XXXII.	Ce qui se passait à Paris en 1821	113
XXXIII.	Une lettre qui arrive trop tard	123
XXXIV.	Coup d'œil jeté de l'autre côté de l'Atlantique	132
XXXV.	Où Ésaü donne son droit d'aînesse pour rien	143
XXXVI.	Où le lecteur trouvera ce qu'il a deviné d'avance	154
XXXVII.	Où M. Peluche, dans sa faiblesse de père, manque à ses devoirs de bourgeois	164
XXXVIII.	Où M. Peluche rentre dans les déboursés imprudemment faits par lui à l'endroit de Figaro	175
XXXIX.	Vente au plus offrant	187
XL.	Où éclatent les mystérieux desseins que la Providence avait sur Figaro	197

XLI. Où la faculté est donnée par Madeleine à M. le comte de Rambuteau de renverser le vieux Paris et d'en rebâtir un neuf. 207
XLII. Ce que Madeleine allait faire à Paris. . 219
XLIII. Les échantillons. 232
XLIV. Où M. Peluche est tout près de donner sa langue aux chiens. 244
XLV. Comment la crémaillère fut pendue au château de Vouty 263

FIN DE LA TABLE

Coulommeirs. — Typographie de A. Moussin.

JUL 9 - 1947